

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Flammes de vie

**Orson Scott Card - Les
chroniques d'Alvin le
Faiseur - 5**

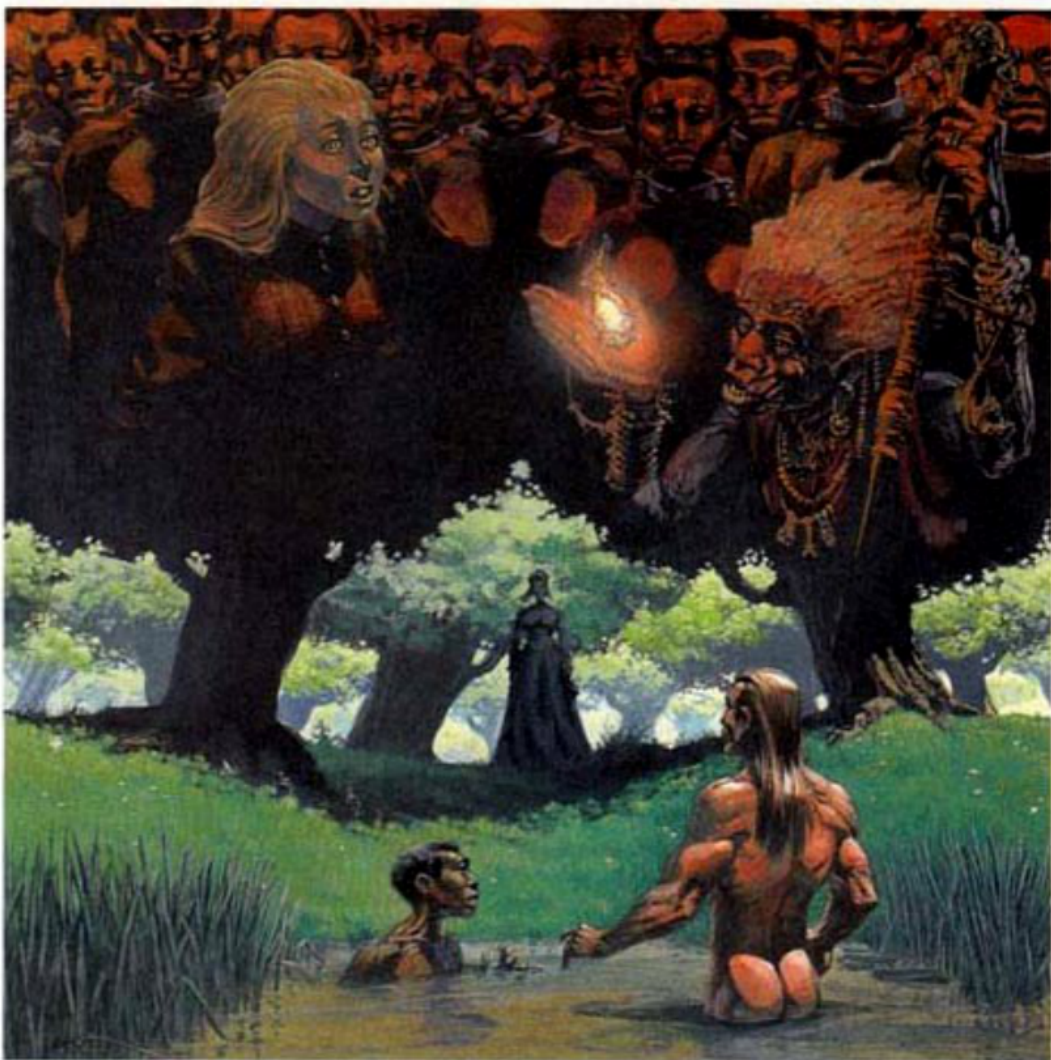
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Orson Scott Card

LES CHRONIQUES D'ALVIN LE FAISEUR

Flammes de vie



L'ATALANTE

ORSON SCOTT CARD

Flammes de vie

Les Chroniques d'Alvin le Faiseur.
Livre V

*Traduit de l'américain
par Patrick Couton*



GALLIMARD

Titre original :
THE TALES OF ALVIN MAKER. Heartfire

© *Orson Scott Card, 1998.*

© *Librairie l'Atalante. 1999, pour la traduction française.*

*À Marc et Margaret,
pour qui brillent toutes les flammes de vie.*

Remerciements

Plusieurs ouvrages m'ont été d'un secours précieux dans l'élaboration de la quête que mène Alvin à travers l'Amérique pour trouver les éléments nécessaires à la fondation d'une communauté à la fois libre et forte. Le plus important est *Albion's Seed : Four British Folkways in America* de David Hackett Fischer (Oxford University Press, 1989, 946 p.), brillant exposé parfaitement étayé d'une théorie non réductrice des origines de la culture américaine ; dans ses pages j'ai glané à la fois des précisions et des arguments qui m'ont beaucoup aidé pour donner le jour au présent roman. *The Road to Disunion : Secessionists at Bay, 1776-1854* de William W. Freehling (Oxford University Press, 1990, 640 p.) m'a fourni des détails sur certains personnages historiques obscurs, sur la vie ainsi que sur la réalité économique et politique du Charleston de 1820, dont je me suis ensuite servi, un peu modifiés, dans mon « Camelot » américain. *The Founders and the Classics : Greece, Rome, and the American Enlightenment* de Carl J. Richard (Harvard University Press, 1944, 295 p.) m'a fait connaître la position des dirigeants américains cultivés vis-à-vis des classiques grecs et romains qui participaient à l'époque de l'éducation traditionnelle.

Comme si souvent par le passé, je remercie Clark et Kathy Kidd de m'avoir procuré une retraite où j'ai pu attaquer ce livre.

Merci également à Kathleen Bellamy et Scott J. Allen pour leur aide au-delà de toute espérance ; à Jane Brady et Geoffrey Card pour leur mine de renseignements sur les romans précédents.

Alvin parcourt le monde, mais son port d'attache, c'est son épouse ; le mien, c'est Kristine. Toutes mes histoires, c'est d'abord à elle que je les raconte.

Note du traducteur

Le présent roman, à l'instar des premiers volumes des Chroniques d'Alvin le Faiseur, recèle davantage de personnages et de situations historiques réels qu'il n'y paraît. Outre Honoré de Balzac ou Napoléon, évidents pour le lecteur français, citons au hasard des tomes précédents : Mot-pour-mot (alias William Blake), Ta-Kumsaw et son frère Tenskwa-Tawa, Harrison, le massacre de la Tippy-Canoe, Mike

Fink... Nous laissons aux amateurs d'histoire américaine le soin et le plaisir de découvrir les autres.

I

Les Pirounes

Arthur Stuart s'était immobilisé devant la vitrine du taxidermiste, captivé. Alvin Smith avait parcouru la moitié du pâté de maisons lorsqu'il s'aperçut que le petit métis ne le suivait plus. Le temps qu'il revienne, un grand Blanc questionnait le gamin.

« Où est ton maître, dis ? »

Arthur ne le regarda pas, les yeux rivés sur un oiseau empaillé dont l'attitude donnait l'impression qu'il allait se poser sur une branche.

« Réponds-moi, petit, sinon j'appelle l'agent... »

— L'est avec moi », fit Alvin.

L'homme devint aussitôt aimable. « Ravi de l'apprendre, l'ami. On se dit qu'un drôle de cet âge, s'il était libre, ses parents lui auraient enseigné le respect quand un Blanc... »

— J'crois qu'il s'intéresse seulement aux oiseaux dans la d'avanture. » Alvin posa une main légère sur l'épaule d'Arthur. « Qu'esse y a, Arthur Stuart ? »

Seul le son de la voix d'Alvin pouvait tirer Arthur de sa rêverie. « Comment il a vu ? »

— Qui ça ? demanda l'homme.

— Vu quoi ? demanda Alvin.

— La manière que l'oiseau il pousse avec ses ailes vers le bas avant de s'percher, et qu'après il s'donne des airs de statue. Personne voit ça.

— De quoi il parle, le p'tit ? demanda l'homme.

— C'est un grand connaisseur d'oiseaux, dit Alvin. Il admire l'empaillage dans la vitrine, j'crois bien. »

L'homme rayonna de fierté. « C'est moi le taxidermiste. Presque toutes ces bêtes sont à moi. »

Arthur répondit enfin à l'artisan. « La plupart, c'est jusse des oiseaux morts. Ils avaient l'air plusse vivants tout pleins de sang par terre dans l'champ quand l'fusil les a tués. Mais çui-là. Et çui-là... » Il montra du doigt un faucon en piqué. « Ceux-là, ils ont été faits par quèqu'un qui connaissait les oiseaux vivants. »

Le taxidermiste eut un instant le regard mauvais puis, en bon commerçant, se força à sourire. « T'aimes ceux-là ? C'est le travail d'un Français qui se fait appeler John James. » Il prononça le nom composé comme s'il s'agissait d'une blague. « Du travail de compagnon, tout ça. Ces poses délicates... M'étonnerait que le fil de fer tienne longtemps. »

Alvin sourit à l'homme. « J'suis compagnon, moi aussi, mais j'fais de l'ouvrage qui dure.

— Je voulais pas vous offenser », l'assura aussitôt le taxidermiste. Mais en même temps il paraissait avoir perdu de son intérêt, car si Alvin n'était qu'un simple compagnon dans un métier ou un autre, il n'aurait pas assez d'argent pour s'acheter quoi que ce soit ; de même, un ouvrier itinérant n'aurait guère l'emploi d'animaux empaillés.

« Vous vendez l'ouvrage de ce Français moins cher, alors ? » demanda Alvin.

Le taxidermiste hésita. « Plus cher, par le fait.

— L'prix baisse quand c'est l'ouvrage du maître ? » demanda Alvin d'un air innocent.

Le taxidermiste lui jeta un regard noir. « J'ai ses oiseaux en dépôt, et c'est lui qui fixe les prix. Ça m'étonnerait qu'il en vende. Mais le bougre se prend pour un peintre. Il empaille les oiseaux et il les met sur un support uniquement pour pouvoir faire leur portrait, et quand le tableau est fini il vend l'oiseau.

— Il ferait mieux d'causer à l'oiseau au lieu de l'tuer, dit Arthur Stuart. Pour un bonhomme qui voit bien les oiseaux comme ça, il bougerait pas le temps d'être peinturé. »

Le taxidermiste considéra Arthur Stuart d'un air bizarre. « Vous le laissez parler effrontément, ce drôle, non ?

— Moi j'croisais qu'à Philadelphie le monde pouvait parler franchement », dit Alvin en souriant.

Le taxidermiste finit par comprendre qu'Alvin se moquait bel et bien de lui. « Je suis pas quaker, mon brave, et vous non plus. » Là-dessus il tourna le dos aux deux importuns et regagna sa boutique. Par la vitrine, Alvin le vit qui faisait la tête en leur lançant de temps en temps des coups d'œil en coin.

« Viens, Arthur Stuart, on va s'en retrouver En-Vérité et Mike Fink pour manger. »

Arthur fit un pas, mais il n'arrivait toujours pas à s'arracher à la contemplation de l'oiseau en train de se poser.

« Arthur ! Sinon l'bougre va s'en sortir et nous ordonner d'circuler. »

Sa menace restant sans résultat, Alvin dut finalement prendre le gamin par la main et quasiment l'entraîner de force. Et tandis qu'ils marchaient, Arthur lui jeta un regard songeur. « Qu'esse tu rumines ?

voulut savoir Alvin.

— J'veux causer au Français. J'ai une question à y poser. »

Alvin s'abstint de demander à son jeune ami quelle était cette question. Il s'évitait ainsi d'entendre la sempiternelle réponse d'Arthur : « Pourquoi j'te la poserais, à toi ? Toi, tu connais pas. »

*

En-Vérité Cooper et Mike Fink mangeaient déjà lorsqu'Alvin et Arthur arrivèrent à la pension meublée. La propriétaire était une quakeresse au tour de hanches impressionnant et aux talents culinaires terriblement limités – mais elle palliait la fadeur de sa cuisine par les quantités qu'elle servait et, détail plus important, en quaker sincère, madame Louder ne faisait aucune différence entre le métis Arthur Stuart et les trois Blancs qui voyageaient avec lui. Arthur Stuart s'asseyait à la même table que les autres ; un locataire avait déménagé le jour même où le gamin avait pris son premier repas, mais rien dans l'attitude de la femme ne donnait à penser qu'elle avait remarqué son départ. Raison pour laquelle, en manière de compensation, Alvin emmenait son jeune compagnon effectuer des raids quotidiens dans les bois et les prés au bord du fleuve, d'où ils rapportaient du gingembre sauvage, de la gaulthérie, de la menthe verte et du thym afin de relever l'ordinaire. Elle acceptait les herbes – et la critique implicite de sa cuisine – avec bonne humeur, et ce soir-là elle avait fait cuire les pommes de terre avec la gaulthérie récoltée la veille.

« Mangeable ? » demanda-t-elle à Alvin dès sa première bouchée.

Ce fut En-Vérité qui répondit tandis qu'Alvin savourait sa pomme de terre en souriant aux anges. « Madame, votre générosité vous assure votre entrée au paradis, mais la saveur des pommes de terre de ce soir laisse présager qu'on vous demandera d'y faire la cuisine. »

Elle éclata de rire et feignit de le frapper avec une cuiller. « En-Vérité Cooper, espèce d'avocat enjôleur, tu ne sais donc pas que les quakers sont insensibles à la flatterie ? » Elle ne croyait peut-être pas à la flatterie, mais aucun n'ignorait qu'elle croyait à l'affection qui se cachait derrière.

Profitant de ce que les autres pensionnaires étaient encore à table, Mike Fink les régala du compte rendu de sa visite à la Maison Simple, où Andrew Jackson scandalisait l'élite de Philadelphie en faisant venir ses copains du Tennizy et du Kenituck et en les laissant chiquer et cracher dans des locaux qui avaient autrefois apporté une touche d'élégance du vieux continent à des ambassadeurs européens atteints par le mal du pays. Fink répétait une histoire qu'avait racontée Jackson le jour même, à propos d'une dame élégante de Philadelphie qui critiquait la conduite de ses compagnons. « Nous

sommes ici dans la Maison Simple, avait-il déclaré, et ce sont des gens simples. » Lorsque la dame avait voulu réfuter l'argument, Jackson avait ajouté : « C'est ici chez moi pour les quatre années à venir, et ce sont mes amis.

— Mais ils n'ont pas de manières, avait objecté la dame.

— Ils ont d'excellentes manières, avait répliqué Jackson. Des manières de l'Ouest. Mais ce sont des gens tolérants. Ils ne vous en voudront pas de n'avoir encore rien mangé, ni bu une goutte de bonne eau-de-vie, ni craché une seule fois alors que vous donnez toujours l'impression d'avoir la bouche pleine d'on ne sait quoi. » Là-dessus Mike Fink éclata d'un long rire sonore, imité en cela par les pensionnaires, mais certains riaient de la dame et d'autres de Jackson.

Arthur Stuart posa une question qui tenaillait Alvin. « Comment il fait ses affaires, Andy Jackson, si la Maison Simple est foulée de rats d'rivière et de paysans toute la journée ?

— Quand il veut quèq'ue chose, eh ben, un d'nous autres, les rats d'rivière, le fait pour lui, répondit Mike.

— Mais la plupart des genses de la rivière, ils connaissent pas lire ni écrire, objecta Arthur.

— Ben, l'vieux Hickory, il a b'soin de personne pour la lecture et l'écriture, dit Mike. Il envoie les rats d'rivière distribuer des messages et persuader l'monde.

— Persuader l'monde ? demanda Alvin. J'espère qu'ils usent pas des méthodes de persuasion que t'as essayées sus moi quèq'ue temps passé. »

Mike s'esclaffa. « Si l'vieux Hickory laissait les gars jouer à ça, j'crois pas qu'y resterait au-dessus d'cinq ou six nez au Congrès, ou d'une vingtaine d'oreilles ! »

Mais les histoires des batifolages de la Maison Simple – ou de sa déchéance, selon le point de vue – tirèrent à leur fin, et les autres pensionnaires s'en allèrent. Seuls Alvin et Arthur, arrivés en retard, continuaient de manger tandis qu'ils faisaient leurs comptes rendus sérieux des activités de la journée.

Mike secoua tristement la tête lorsqu'Alvin lui demanda s'il avait trouvé l'occasion de parler à Andy Jackson. « Oh, il m'a fait entrer dedans la salle, si c'est ça qu'tu veux dire. Mais y causer seul à seul, non, pas mèche. Tu vois, Andy Jackson est p't-être un avocat, mais il connaît les rats d'rivière, et mon nom lui rappelait quèq'ue chose. J'ai encore d'la misère à faire oublier ma vieille réputation, Alvin. J'regrette. »

Alvin sourit et chassa l'excuse d'un geste. « Un jour s'en viendra où l'président nous recevra.

— C'était prématuré, de toute façon, dit En-Vérité. Pourquoi vouloir obtenir une concession alors que nous ne savons même pas à

quoi nous allons l'employer ?

— Si, on connaît, fit Alvin en jouant à la chamaillerie d'enfants.

— Non, répliqua En-Vérité en souriant.

— On a une ville à bâtir.

— Non, monsieur. Nous avons un nom de ville, mais pas de plan de construction ni même d'idée sur la ville...

— C'est une ville de Faiseux !

— Ma foi, ce serait parfait si le prophète rouge t'avait expliqué ce que ça veut dire.

— Il me l'a montrée dedans la trombe, fit Alvin. Il connaît pas plusse que moi c'que ça veut dire. Mais on l'a vue tous les deux, une ville en verre, foulée d'monde, et la ville leur apprenait tout.

— Au milieu de toute cette vision, aurais-tu déniché par hasard une petite idée sur ce que nous sommes censés dire aux gens pour les convaincre de venir nous aider à la bâtir ?

— Si j'comprends bien, t'as pas réussi non plus c'que tu voulais faire.

— Oh, j'ai fouillé à la bibliothèque du Congrès, dit En-Vérité. J'ai trouvé beaucoup de références à la Cité de Cristal, mais la plupart venaient d'explorateurs espagnols qui croyaient y voir un rapport avec la fontaine de Jouvence ou les Sept Cités de l'Oignon.

— De l'oignon ? s'étonna Arthur Stuart.

— Un des informateurs a confondu le nom indien « cibola » avec le mot espagnol pour « oignon », et j'ai trouvé ça drôle, répondit En-Vérité. Que des impasses. Mais j'ai quand même découvert une information que j'ai de la peine à élucider.

— J'aimerais pas avoir quèque affaire péniblement lucidable, fit Alvin.

— Ne joue pas au paysan de la frontière avec moi, dit En-Vérité. Ta femme, en bonne maîtresse d'école, ne t'a pas laissé croupir dans une telle inculture.

— Arrêtez d'vous chicaner, vous autres, réclama Arthur Stuart. Qu'esse t'as trouvé ?

— Il existe un bureau de poste dans une localité qui s'appelle Crystal City, dans l'État du Tennizy.

— Doit sûrement y en avoir une autre qui s'appelle Fontaine de Jouvence, dit Alvin.

— Ma foi, j'ai trouvé la chose intéressante.

— Tu connais aut' chose là-dessus ?

— Le receveur des postes est un certain monsieur Crawford, qui porte aussi les titres de maire et – je crois que ça va te plaire, Alvin – de prophète blanc. »

Mike Fink éclata de rire, mais Alvin prit la nouvelle avec gravité. « Prophète blanc. Comme pour s'dresser contre Tenskwa-Tawa ?

— Je t'ai dit tout ce que je sais, fit En-Vérité. À toi maintenant, quels résultats tu nous apportes ?

— Ça fait un couple de semaines que j'suis à Philadelphie, et j'arrive à rien, répondit Alvin. J'croyais qu'la ville de Benjamin Franklin aurait quèque chose à m'apprendre. Mais Franklin est mort, j'entends pas d'musique spéciale dans les rues et j'ai pas remarqué aucune sagesse de reste autour de sa tombe. C'est icitte qu'est née l'Amérique, les gars, mais j'crois pas qu'elle y vit encore. L'Amérique, elle vit là-bas ousque j'ai grandi ; ce qu'on trouve asteure à Philadelphie, c'est jusse le gouvernement de l'Amérique. C'est comme quand on voit du crottin frais sus la route. C'est pas un cheval, mais ça t'apprend qu'un cheval s'tient pas loin.

— Ça t'a pris un couple de semaines à Philadelphie pour trouver ça ? » fit Mike Fink.

En-Vérité se mit de la partie. « Mon père disait toujours que le gouvernement, c'est comme regarder un gars te pisser dans les bottes. Quelqu'un se sent mieux, mais ce n'est sûrement pas toi.

— Si on arrêtrait un brin d'philosopher ? fit Alvin. J'ai reçu une lettre de Margaret. » Lui seul appelait sa femme par ce prénom, tous les autres l'appelaient Peggy. « De Camelot.

— L'est plus en Appalachie ? demanda Mike Fink.

— Tous les troubles pour maintenir l'esclavage en Appalachie viennent des colonies d'la Couronne, dit Alvin, alors elle s'en est allée là-bas.

— Le roi est pas près d'laisser l'Appalachie arrêter l'esclavage, m'est avis, fit Mike Fink.

— Je croyais qu'ils avaient déjà décidé de l'indépendance de l'Appalachie par une guerre au siècle dernier, dit En-Vérité.

— J'ai idée que certaines genses se figurent qu'ils ont b'soin d'une autre guerre pour décider si la couleur peut être libre, reprit Alvin. Alors Margaret est à Camelot ousqu'elle espère avoir une audience avec le roi et défendre la cause de la paix et d'la liberté.

— Le seul moment où une nation jouit des deux à la fois, dit En-Vérité, c'est durant la brève période de fatigue euphorique après qu'elle a gagné une guerre.

— J'vous trouve joliment chagrineux pour un bougre qu'a jamais tué d'monde, fit Mike Fink.

— Si m'dame Larner veut causer à Arthur Stuart, j'suis icitte », intervint Arthur avec un grand sourire. Mike Fink fit mine de lui flanquer une claque sur le crâne. Arthur se mit à rire : c'était ces temps-ci sa blague préférée, qu'on lui ait donné le même nom que le roi d'Angleterre qui régnait en exil dans les comtés esclavagistes du Sud.

« Et elle a de bonnes raisons d'croire que mon p'tit frère se trouve

là-bas », ajouta Alvin.

À cette nouvelle, En-Vérité baissa la tête dans un mouvement de colère et joua avec les restes de son assiette, tandis que Mike Fink regardait ailleurs dans le vide. Tous deux avaient leur opinion sur le cadet d'Alvin.

« Bah, j'connais pas, dit Alvin.

— Qu'est-ce que tu ne connais pas ? demanda En-Vérité.

— Si j'dois m'en aller la rejoindre. Elle m'a dit qu'non, comme de jusse, par rapport qu'elle a idée que j'mourrai quand Calvin et moi on s'retrouvera. »

Mike Fink eut un sourire mauvais. « Je m'fous du talent qu'il peut avoir, ce drôle, mais j'aimerais bien l'voir essayer.

— Margaret a jamais dit qu'il me tuerait, rectifia Alvin. Par le fait, elle a jamais dit exactement que j'mourrais. Mais c'est c'que j'ai compris. Elle me veut pas là-bas tant qu'elle pourra pas m'assurer que Calvin s'en est parti d'la ville. Mais j'aimerais voir le roi moi aussi.

— Sans parler de voir ta femme, dit En-Vérité.

— J'passerais bien quèques jours avec elle.

— Et quèques nuits », murmura Mike.

Alvin haussa un sourcil dans sa direction, et Mike sourit bêtement.

« La grande question, poursuivit Alvin, c'est si j'peux emmener Arthur Stuart là-bas sans danger. C'est illégal dans les colonies de la Couronne d'amener une personne libre qu'aurait même qu'une goutte de sang d'couleur dans les veines.

— Tu pourrais faire accroire que c'est ton esclave, suggéra Mike.

— Oui, mais si j'meurs là-bas ? Ou si je m'fais arrêter ? J'veux pas risquer qu'on confisque Arthur et qu'on le vende. C'est trop dangereux.

— Alors n'y va pas, dit En-Vérité. Le roi ne sait rien sur la construction de la Cité de Cristal, de toute façon.

— J'connais, fit Alvin. Mais moi non plus, ni personne d'autre. »

En-Vérité sourit. « Ce n'est peut-être pas vrai. »

Alvin s'impatientait. « Joue pas avec moi, En-Vérité. Qu'esse tu connais ?

— Rien de plus que tu ne sais déjà, Alvin. La construction de la Cité de Cristal se divise en deux parties. La première concerne le talent de Faiseur, tout ça. Et là, je ne te suis d'aucune aide, pas plus qu'aucun mortel, pour ce que j'en sais. Mais la seconde, c'est le mot "cité". Quoi que tu fasses, ce sera un regroupement de gens qui devront vivre ensemble. Autrement dit, il y aura un gouvernement et des lois.

— C'est vraiment obligé ? demanda Mike d'un air triste.

— Ou autre chose qui remplira les mêmes fonctions, répondit En-

Vérité. Et du terrain divisé en parcelles pour que les gens puissent vivre décemment. Des cultures plantées et récoltées, ou importées, pour nourrir la population. Des articles divers à fabriquer ou à acheter, des maisons à bâtir, des vêtements à tailler. Il y aura des mariages et des filles données en mariage, à moins que je ne me trompe, et les gens auront des enfants auxquels il faudra des écoles. Même si la ville rend ses habitants visionnaires, ils auront toujours besoin de toits et de routes, sauf si tu t'attends à les voir tous voler. »

Alvin se renversa sur son siège, les yeux fermés.

« Je t'ai endormi ou tu réfléchis ? » demanda En-Vérité.

Alvin ne rouvrit pas les yeux pour répondre. « Je m'disais jusse que j'connais rien d'arien sus ce que j'fais. L'assassin-blanc Harrison était p't-être le pire coquin que j'ai jamais vu, mais lui au moins il a pu construire une ville dans un pays où y avait rien.

— C'est facile d'édifier une ville quand on arrange les règlements de façon à ce que les canailles s'enrichissent sans se faire prendre, dit En-Vérité. Bâtis une ville de ce genre, et l'appât du gain va t'amener des habitants, si tu te sens capable de les supporter.

— Ça devrait être possible de faire pareil pour du vaillant monde, dit Alvin.

— Non seulement ça devrait, mais c'est effectivement possible. Certains l'ont déjà fait et tu peux t'inspirer de leur exemple.

— Qui ça ? demanda Mike Fink. J'ai jamais entendu causer d'une ville de même.

— Elles sont au moins une centaine, dit En-Vérité. Je parle de la Nouvelle-Angleterre, évidemment. Le Massachusetts, en particulier. Fondé par les puritains pour être leur Sion, une terre de religion idéale à l'ouest par-delà l'océan. Toute ma vie, pendant tout le temps où j'ai grandi en Angleterre, j'ai entendu vanter la perfection de la Nouvelle-Angleterre, sa pureté et sa piété, où n'existaient ni riches ni pauvres, mais où tous partageaient les dons du Ciel, débarrassés des folies du monde. Ils vivent dans la paix et l'équité, dans le pays le plus juste de tous ceux qu'a jamais portés la Terre du Seigneur. »

Alvin secoua la tête. « En-Vérité, Arthur peut p't-être pas aller à Camelot, mais toi et moi, on peut pas plusse aller en Nouvelle-Angleterre.

— Il n'y a pas d'esclavage là-bas, fit son ami.

— Tu connais ce que j'veux dire. Ils pendent les sorciers.

— Je ne suis pas un sorcier. Ni toi non plus.

— Pour eux, si.

— Seulement si nous nous servons de charmes ou de pouvoirs secrets, dit En-Vérité. Nous sommes sûrement capables de nous retenir assez longtemps pour apprendre comment ils ont créé un pays aussi grand sans conflits ni oppression, où ne règne que l'amour de Dieu.

— Dangereux, fit Alvin.

— J'suis bien d'accord, renchérit Mike. Faudrait avoir un macaque dans la calebasse pour y aller. C'est-y pas d'là-bas que venait cet avocat, Daniel Webster ? Il va te r'connaître, Alvin.

— Il est à Carthage City à toucher l'argent d'hommes corrompus, dit Alvin.

— La dernière fois que t'as entendu causer d'lui, p't-être. Mais il peut écrire des lettres. Il peut s'en retourner chez lui. Des tas d'affaires peuvent mal tourner. »

Arthur Stuart leva la tête vers Mike Fink. « Des tas d'affaires peuvent mal tourner quand tu restes couché au lit l'dimanche. » Alvin ouvrit enfin les yeux. « Faut que j'connaisse comment ils ont fait. En-Vérité a raison. Ça suffit pas d'apprendre à Faire. J'dois apprendre aussi comment on gouverne, comment on bâtit une ville et tout l'restant. J'dois tout apprendre dessus tout, et l'plusse que j'reste assis icitte, l'plusse que j'prends du retard. »

Arthur Stuart faisait triste mine. « J'vais pas voir le roi, alors.

— Tant qu'à moi, dit Mike Fink, c'est toi le vrai Arthur Stuart, et t'as autant l'droit qu'lui d'être roi du pays.

— J'veux qu'y m'fasse chevalier. »

Alvin soupira. Mike roula des yeux. En-Vérité posa une main sur l'épaule du gamin. « Le jour où le roi fera chevalier un petit métier...

— Il peut pas faire chevalier la moitié qu'est blanche ? demanda Arthur. Et si j'fais quèque chose de vraiment courageux ? On devient chevalier comme ça, d'après.

— C'est sûr, l'est temps d'aller en Nouvelle-Angleterre, décida Alvin.

— J't'ai dit, moi j'trouve l'affaire doutable, fit Mike Fink.

— Moi aussi, dit Alvin. Mais En-Vérité a raison. Ils ont bâti un bon pays et ils ont fait venir du vaillant monde.

— Pourquoi on va pas voir cette ville du Tennizy qui s'appelle Crystal City ? demanda Mike.

— C'est p't-être là qu'on ira après qu'on se sera ensauvés de Nouvelle-Angleterre », répondit Alvin.

En-Vérité se mit à rire. « Tu es un optimiste, toi. »

*

Ils bouclèrent le plus gros de leurs bagages ce soir-là avant d'aller se coucher. Il faut reconnaître qu'ils n'avaient pas grand-chose à ranger dans leurs sacoches. Quand un voyageur ne dispose que d'un cheval pour le transporter, lui et ses biens, d'une ville à l'autre, il se fait une autre idée sur le nécessaire à emmener qu'un voyageur qui se déplace en diligence ou avec une escorte de serviteurs et de bêtes de

somme. Le fournement n'excède guère ce dont un piéton accepterait de se charger, de crainte d'épuiser le cheval.

Alvin se réveilla tôt le lendemain matin, avant l'aube, mais il ne lui fallut pas plus de deux respirations pour remarquer qu'Arthur Stuart était parti. La fenêtre était ouverte, et ils avaient beau occuper le dernier étage du bâtiment, Alvin savait que ce détail n'arrêterait pas son jeune ami qui semblait croire que les lois de la pesanteur lui devaient une faveur.

Alvin réveilla En-Vérité et Mike, qui d'ailleurs bougeaient déjà, et leur demanda de seller et charger les chevaux pendant qu'il partait à la recherche du gamin.

Mais Mike se contenta de rire. « S'est sûrement dénigé une amise qu'il veut becquer avant de s'en aller. »

Alvin le regarda, abasourdi. « De quoi tu causes ? »

Mike lui rendit son regard, tout aussi surpris. « T'es donc aveugle ? Et sourd ? La voix d'Arthur change. L'est à un poil de moustache d'être un homme.

— À propos de moustache, fit En-Vérité, je crois que l'ombre de sa lèvre supérieure ne va pas tarder à devenir un taillis. En fait, j'irais jusqu'à dire qu'il a déjà plus de poil au menton que toi, Alvin.

— J'vois pas des masses de moustacherie sus ta figure non plus, répliqua Alvin.

— Je me rase.

— Mais ça fait un long temps entre chaque Noël. J'vous verrai avant que le p'tit-déjeuner soit prêt, j'parie. »

Alvin descendit l'escalier et s'arrêta dans la cuisine où madame Louder étendait la pâte pour les biscuits du matin. « Vous auriez pas vu Arthur Stuart asmatin, des fois ? demanda-t-il.

— Et quand est-ce que tu comptais m'informer de vot' départ ?

— Au moment d'vous régler après le p'tit-déjeuner, répondit Alvin. On essayait pas de déguernucher en douce, c'était pas un secret qu'on faisait nos bagages. »

À cet instant il remarqua les larmes qui lui coulaient sur les joues. « J'ai à peine dormi cette nuit. »

Alvin lui mit les mains sur les épaules. « Madame Louder, j'ai jamais pensé que ça vous causerait autant de tracas. C'est une pension, non ? Et les locataires, ça s'en vient et ça s'en va. »

Elle poussa un grand soupir. « Tout comme les enfants, fit-elle.

— Et les enfants, ça s'en revient de temps en temps au nid, pas vrai ?

— Si c'est une promesse, pas la peine que mes larmes idiotes changent cette pâte en biscuits salés.

— J'peux vous promesser que j'passerai pas une nuit à Philadelphie ailleurs que chez vous, sauf si ma femme et moi on

s'installe un jour par icitte, et alors j'vous enverrai nos enfants prendre le p'tit-déjeuner durant qu'on s'prélassera au lit. »

Elle se mit à rire de bon cœur. « Le Seigneur a passé deux fois plus de temps à te créer, Alvin Smith, parce qu'il a dû rajouter la malice.

— La malice, ça s'en vient tout seul sans s'faire voir, répliqua Alvin. C'est dans sa nature. »

Alors seulement madame Louder se rappela la question première d'Alvin. « Pour ce qui est d'Arthur Stuart, je l'ai surpris qui descendait de l'arbre dehors quand je suis sortie chercher du bois pour le feu.

— Et vous m'avez pas réveillé ? Vous l'avez pas empêché d'partir ? »

Elle ignora l'accusation implicite. « Je lui ai mis de force du gâteau froid dans les mains avant qu'il repasse la porte. M'a raconté qu'il avait une course à faire avant votre départ à tous ce matin.

— Ben, au moins ça veut dire qu'il compte s'en r'venir, fit Alvin.

— Pour sûr. Mais s'il ne revient pas, tu n'es pas son maître, je crois.

— C'est pas parce qu'il m'appartient pas que j'suis pas responsable de lui, dit Alvin.

— Je ne parlais pas de la loi, fit madame Louder. Je dis la vérité pure et simple. Il ne t'obéit pas comme un jeune garçon mais comme un homme, parce qu'il veut te faire plaisir. Il ne fait rien parce que tu l'ordonnes mais seulement quand il sent qu'il doit le faire.

— Mais c'est pareil pour tous les hommes et tous les maîtres, même les esclaves.

— Ce que je dis, c'est qu'il n'agit pas par crainte de toi. Alors ça ne sera pas la peine de te mettre en colère contre lui quand tu le retrouveras. Tu n'en as pas le droit. »

Alvin s'aperçut alors qu'il en voulait un peu à Arthur Stuart de s'être sauvé. « L'est encore petit, dit-il.

— Et t'es quoi, toi, un vieillard chenu avec une bosse dans le dos ? répliqua-t-elle en riant. Va donc le chercher. Arthur Stuart n'a pas l'air de se rendre compte des dangers auxquels un gamin de son espèce doit faire face, nuit et jour.

— Ni d'ceux qui s'faufilent par en arrière. » Alvin embrassa la femme sur la joue. « Laissez pas tous ces biscuits s'envoler avant que je m'en r'vienne.

— C'est toi que ça regarde, pas moi, l'heure à laquelle tu vas décider de revenir, fit-elle. Qui peut dire si les autres n'auront pas une grosse faim ce matin ? »

Pour cette réflexion, Alvin plongea le doigt dans la farine et barbouilla le nez de la logeuse avant de se diriger vers la porte. Elle lui tira la langue mais n'essuya pas la farine. « Je ferai le bouffon si c'est ce que tu veux », lui lança-t-elle.

Il était beaucoup trop tôt le matin pour que la boutique soit ouverte, mais Alvin se rendit quand même tout droit chez le taxidermiste. Quelle autre raison avait pu pousser Arthur à se sauver ? L'hypothèse de Mike qu'Arthur s'était trouvé une petite amie ne tenait pas : le gamin ne lâchait quasiment jamais Alvin d'une semelle, une telle chose avait donc peu de chance de se produire, même si Arthur était en âge d'essayer.

Les rues étaient pleines de fermiers de la campagne environnante qui apportaient leurs productions au marché, mais les boutiques installées dans les bâtiments le long des artères étaient encore fermées. Les petits livreurs de journaux et les facteurs faisaient leur tournée, les crémiers remontaient les allées dans un bruit de bouteilles entrechoquées et s'arrêtaient pour déposer le lait dans les cuisines en chemin. Les rues étaient bruyantes, mais des bruits frais du matin. Personne ne criait encore. Les voisins ne se querellaient pas, les bonimenteurs ne vendaient pas, les conducteurs ne braillaient pas qu'on leur dégage le passage.

Pas d'Arthur devant la boutique du taxidermiste.

Mais où ailleurs serait-il allé ? Il avait une question en tête et il n'aurait pas de cesse qu'on ne lui donne la réponse. Seulement, ce n'était pas le taxidermiste qui l'avait, cette réponse, pas vrai ? C'était le peintre d'oiseaux français, Jean-Jacques. Et son adresse était sûrement notée quelque part dans la boutique. Arthur était-il assez imprudent pour...

Alvin découvrit effectivement une fenêtre ouverte ; en dessous, deux caisses s'empilaient sur un tonneau. Arthur Stuart, ça ne vaut pas mieux d'être pris pour un cambrioleur que pour un esclave.

Il se rendit à la porte de derrière. Il actionna le bouton. Lequel tourna un peu, mais pas suffisamment pour déloger la clenche.

Verrouillée, donc.

Alvin s'appuya contre le battant, ferma les yeux et chercha avec sa bestiole jusqu'à ce qu'il trouve la flamme de vie à l'intérieur de la boutique. Il était là, Arthur Stuart, éclatant de vigueur, excité par l'aventure. Comme tant de fois déjà, Alvin regretta de ne pas posséder le don de Margaret de voir dans les flammes et d'y lire des renseignements sur l'avenir et le passé, ou même les pensées de l'instant présent – voilà qui serait pratique.

Il n'osa pas appeler le petit métis : sa voix déclencherait seulement l'alerte et le gamin se ferait prendre à coup sûr dans la boutique. Pour ce qu'en savait Alvin, le taxidermiste logeait au-dessus ou à l'étage d'un des bâtiments voisins.

Il introduisit donc sa bestiole dans la serrure afin d'en comprendre le mécanisme. Une vieille serrure, un peu grippée. Alvin ponça les parties inégales, les décapa de la corrosion et de la saleté. En modifier la forme était plus aisé que la faire jouer ; deux surfaces métalliques s'appuyaient à plat l'une sur l'autre, empêchant la clenche de s'ouvrir, aussi les changea-t-il en biseaux, imposant de nouvelles formes au métal jusqu'à ce que les deux surfaces coulissent facilement. Il put alors tourner le bouton, et la clenche se dégagea en douceur.

Il n'ouvrit pourtant pas le battant, car il s'intéressait désormais aux gonds. Ils étaient plus grippés et encrassés que la serrure. Est-ce que l'homme se servait même de cette porte ? Alvin les polit et les nettoya aussi, et cette fois, lorsqu'il actionna le bouton et poussa le battant, on n'entendit d'autre bruit que le chuchotement du vent pénétrant dans le local.

Arthur Stuart, assis à la table de travail du taxidermiste, tenait un geai bleu dans les mains et lui caressait les plumes. Il leva la tête vers Alvin. « L'est même pas mort », dit-il.

Alvin toucha l'oiseau. Oui, il lui restait un peu de chaleur et le cœur battait. Le plomb qui l'avait étourdi était toujours logé dans son crâne. Le cerveau était abîmé et l'animal ne tarderait pas à en mourir, même si aucun des autres plombs qui l'avaient atteint n'était fatal.

« T'as trouvé ce que tu cherchais ? demanda Alvin. L'adresse du peintre ?

— Non », répondit Arthur d'un air désolé.

Alvin se mit au travail sur l'oiseau, aussi vite qu'il put. C'était plus délicat que dans du métal de déplacer sa bestiole parmi les dédales internes d'une créature vivante et d'y effectuer des altérations minimales ici et là. Tenir l'animal, le toucher pendant qu'il œuvrait lui facilitait cependant la tâche. Le sang du cerveau s'écoula bientôt dans les veines, et les artères endommagées se refermèrent. Les chairs guérissent rapidement sous les tout petits morceaux de plomb et les expulsèrent du corps. Même celui logé dans le crâne se contracta, prit du jeu, tomba par terre.

Le geai s'ébouriffa les plumes, se débattit dans l'étreinte d'Alvin. Qui le relâcha.

« Ils vont l'tuer quand même, fit Alvin.

— Alors on va le laisser sortir », dit Arthur.

Alvin soupira. « Et on sera des voleurs, non ?

— La fenêtre est ouverte. L'geai bleu pourra s'en aller quand l'marchand va s'en venir asmatin. Il croira que l'oiseau s'est ensauvé tout seul.

— Et comment il va comprendre ce qu'il faut faire, l'oiseau ? »

Arthur le regarda comme on regarde un idiot, puis se pencha tout près du volatile immobile sur la table de travail. Il chuchota si

doucement qu'Alvin n'entendit pas ce qu'il disait. Après quoi il siffla, émit comme plusieurs cris aigus d'oiseau.

Le geai bondit en l'air et voleta bruyamment autour du local. Alvin se baissa brusquement pour l'éviter.

« Il va pas te cogner, fit Arthur d'un air amusé.

— On s'en va », dit Alvin.

Il fit franchir la porte de derrière au gamin. Après avoir refermé le battant, il resta devant un moment, les doigts toujours sur le bouton, le temps de redonner leur forme première aux pièces de la serrure.

« Qu'est-ce que vous faites là ? » Le taxidermiste se tenait au détour de la ruelle.

« J'comptais vous trouver dans votre échoppe, répondit Alvin sans retirer la main du bouton.

— Avec la main sur le bouton ? fit le taxidermiste d'une voix glaciale soupçonneuse.

— On a frappé mais vous avez pas répondu. Je m'suis dit que vous aviez pas entendu par rapport que vous étiez en plein ouvrage. Ce qu'on veut, c'est connaître où on peut trouver le compagnon peintre. Le Français. Jean-Jacques.

— Je sais ce que vous vouliez, fit le taxidermiste. Écartez-vous de la porte avant que j'appelle l'agent. »

Alvin et Arthur reculèrent.

« C'est pas suffisant, dit le taxidermiste. Vous rôdez du côté des portes de derrière... Comment savoir si vous mijotez pas de me flanquer un coup sur la tête et de me voler dès que j'aurai ouvert la porte ?

— Si c'était ce qu'on mijote, monsieur, vous seriez déjà par terre et j'aurais la clé dans la main, non ?

— Vous y avez donc pensé !

— J'trouve, moi, que c'est vous qu'avez des idées de vol, dit Alvin. Et après vous accusez l'monde de vouloir faire ce que vous tout seul vous avez pensé. »

La mine irritée, l'homme sortit sa clé et la glissa dans la serrure. Il se raidit pour la tourner avec difficulté, s'attendant à une résistance du métal. Aussi vacilla-t-il visiblement lorsqu'elle pivota sans heurts et que la porte s'ouvrit avec une souplesse silencieuse.

Il aurait pu prendre le temps d'examiner la serrure et les gonds, mais à ce moment le geai bleu qui avait passé la nuit à agoniser sur sa table de travail se jeta à sa tête d'un vol courroucé et passa la porte. « Non ! cria l'homme. C'est le trophée de monsieur Ridley ! »

Arthur Stuart éclata de rire. « C'est pas bien, vot' trophée ! dit-il. Ça veut pas rester tranquille. »

Le taxidermiste, debout sur son seuil, cherchait l'oiseau des yeux. Lequel était loin désormais. Son regard passa ensuite d'Alvin à Arthur.

« Je sais que vous êtes derrière tout ça, dit-il. Je sais pas ce que vous avez fait ni comment, mais vous avez ensorcelé cet oiseau.

— Pas du tout, fit Alvin. Quand j'suis arrivé icitte, j'connaissais pas que vous gardiez des oiseaux vivants dans votre échoppe. J'croyais que vous aviez seulement b'soin d'oiseaux morts.

— Justement ! Il était mort, celui-là !

— Jean-Jacques, dit Alvin. On veut l'voir avant de quitter la ville.

— Pourquoi je vous aiderais ? répliqua le taxidermiste.

— Par rapport qu'on vous l'demande et qu'ça vous coûte rien.

— Rien ? Qu'est-ce que je vais dire à monsieur Ridley, moi ?

— Dites-y d'faire attention que ses oiseaux sont bien morts avant d'vous les amener, répondit Arthur.

— Je vais pas supporter des réflexions de ce genre d'un négriillon, fit le taxidermiste. Quand on est pas capable de tenir son gamin, on l'emmène pas chez les gens du monde !

— J'ai fait ça ? demanda Alvin.

— Fait quoi ?

— Emmené l'drôle chez des genses du monde. J'attends d'voir vot' politesse pour connaître si vous en faites partie. »

Le taxidermiste le fusilla du regard. « Jean-Jacques Audubon loge dans une chambre à l'Auberge de la Liberté. Mais vous le trouverez pas à cette heure-ci, il sera parti chercher des oiseaux jusqu'au milieu de la matinée.

— Alors bien l'bonjour, dit Alvin. Graissez donc vos serrures et vos charnières de temps en temps. Ça restera en meilleur état.

La perplexité se lut sur la figure du taxidermiste. Il continuait d'ouvrir et refermer sa porte silencieuse aux gonds nettoyés tandis qu'Alvin et Arthur redescendaient l'allée vers la rue.

« Eh ben, voilà, fit Alvin. On trouvera jamais ton Jean-Jacques Audubon avant not' départ. »

Arthur le regarda, consterné. « Et pourquoi donc on le trouverait pas ? » Il siffla deux fois et le geai bleu tomba du ciel en voltigeant pour lui atterrir sur l'épaule. Arthur chuchota et sifflota un moment, après quoi l'oiseau lui sauta sur la tête, puis sur l'épaule et la tête d'Alvin (à sa grande surprise) avant de s'élancer dans les airs et de remonter la rue à tire-d'aile.

« L'est sûrement du côté du fleuve asmatin, dit Arthur Stuart. C'est là que mangent les pirounes avant de s'en repartir vers le sud. »

Alvin regarda autour de lui. « C'est encore l'été. Il fait chaud.

— Pas dans l'Nord, répliqua Arthur Stuart. J'ai entendu deux volées hier.

— J'ai rien entendu, moi. »

Arthur Stuart lui fit un grand sourire.

« J'croyais que t'entendais plus les oiseaux, dit Alvin. Quand je

t'ai changé dedans la rivière. J'croisais que t'avais perdu tout ça. »

Arthur haussa les épaules. « Oui. Mais je m'suis souvenu de l'impression que j'avais. J'ai continué d'écouter.

— Tu r'trouves ton talent ? » demanda Alvin.

Arthur répondit non de la tête. « Faut que j'imagine. Ça vient pus tout seul comme avant. C'est pus un talent. C'est... »

Alvin lui souffla le mot. « Un savoir-faire.

— J'hésitais entre "envie" et "souvenir".

— T'as entendu des pirounes crier, et moi pas. J'ai pourtant une bonne ouïe, Arthur. »

Arthur lui fit un autre grand sourire. « Entendre, c'est pas écouter. »

*

Plusieurs chasseurs armés de fusils traquaient les oies. Alvin et Arthur devinèrent cependant facilement lequel était Jean-Jacques Audubon. Même s'ils n'avaient pas remarqué le bloc à dessin dans la gibecière ouverte, et même si le Français ne s'était pas curieusement affublé d'une tenue outrancière d'Américain de la frontière – en daim taillé sur mesure –, ils l'auraient reconnu grâce à un détail tout bête : lui seul avait trouvé les oies.

Il en visait une qui flottait au fil de la rivière. Sans réfléchir, Alvin lança :

« Vous avez pas honte, monsieur Audubon ? »

Audubon, surpris, pivota à demi pour regarder Alvin et Arthur. À cause de son mouvement brusque ou de la voix d'Alvin, l'oie de tête cacarda et décolla, dégouttante d'eau, tangua d'abord sous l'effort puis s'éleva en douceur à grands battements d'ailes, traînant dans son sillage une cascade argentée. L'instant suivant, toutes les autres oies l'imitèrent et s'enfuirent vers l'aval. Audubon épaula son fusil, puis il jura et se retourna vers Alvin, l'arme toujours pointée. « Pourquoi, bougre d'imbécile ? fit-il en français.

— Vous voulez me tirer d'sus ? » demanda Alvin.

À contrecœur, Audubon baissa le fusil et se souvint de son anglais, pour l'heure pas très bon. « J'ai le bel oiseau sous les yeux, mais vous, vous ouvrez la bouche !

— Pardon, mais j'vous croyais pas capable de tuer une piroune posée sus l'eau comme ça.

— Pourquoi ?

— C'est... c'est pas correct.

— Évidemment, ce n'est pas correct ! » Dans le feu de la discussion, son anglais s'améliorait. « Je ne suis pas ici pour être correct ! Regardez partout, mister, et dites-moi quelle chose

importante vous ne voyez pas ?

— Vous avez pas d'chien, répondit Arthur Stuart.

— Yes ! Le petit Noir a compris ! fit-il en français avant de reprendre en anglais : Je ne peux pas tirer l'oiseau en l'air parce que je le ramasserai comment ? Il tombe, l'aile se casse, et il me sert à quoi ? Mais je le tire sur l'eau, puis, floc floc, j'ai l'oie.

— Très pratique, dit Alvin. Quand on meurt de faim et qu'on en a b'soin pour manger.

— Manger ! s'écria Audubon. J'ai l'air affamé ?

— Un brin maigrichin, p't-être. Mais pour sûr vous pourriez jeûner un couple de jours sans quiller.

— Je ne vous comprends pas, mister l'Américain, dit-il avant d'ajouter en français : Et je ne tiens pas à vous comprendre. » Puis, en anglais : « Partez. » Audubon s'en fut vers l'aval, dans la direction prise par les oies.

« M'sieur Audubon, cria Arthur Stuart.

— Vous partirez seulement si je tire sur vous ? lança le Français, exaspéré.

— J'peux les faire revenir », dit Arthur.

Audubon se retourna et le regarda. « Vous appelez les oies ? » Il sortit un appeau de bois de sa poche de veste. « J'appelle les oies aussi. Mais quand elles entendent cela, elles pensent : Goddam ! Cette oie meurt ! Sauvons-nous ! Sauvons-nous ! » Arthur Stuart continua de marcher vers lui et, plutôt que répondre, se mit à produire avec sa gorge et son nez des sons étranges. Pas franchement des cris d'oie, ni des cris vraiment reconnaissables. Pas même des imitations de cris d'oie. Et pourtant le gazouillis qui lui sortait de la bouche évoquait le volatile. Il n'était pas très puissant non plus. Mais au bout de quelques instants les oies revinrent en rasant la surface de l'eau.

Audubon épaula son fusil. Aussitôt Arthur modifia son cri, et les oies s'éloignèrent de la berge pour se poser beaucoup plus loin sur le fleuve.

Au comble de la frustration, Audubon pivota d'un bloc vers Arthur et Alvin. « Quand ai-je insulté la tête de chou-fleur de votre mère hideuse ? Quelle affreuse prostituée puante de Philadelphie était votre sœur ? Ai-je offensé le bon Dieu ? Notre Père qui êtes aux cieux, pourquoi cette pénitence ?

— J'veais pas faire revenir les piroues si vous leur tirez dessus, dit Arthur.

— À quoi bon, si je n'en tue pas une !

— Vous voulez pas la manger, vous voulez jussé la peindre. Alors l'a pas b'soin d'être morte.

— Comment puis-je peindre un oiseau qui ne reste pas en place ! » s'écria Audubon. Puis il se rendit compte d'un détail. « Vous

savez mon nom. Vous savez que je peins. Mais je ne sais rien de vous.

— Mon nom, c'est Alvin Smith, et là, c'est mon pupille, Arthur Stuart.

— Pupille ? Parce que vous y tenez comme à la prune de vos yeux ? C'est quel genre d'esclave ?

— Non, pupille. Mon protégé, quoi. C'est pas un esclave. Mais il est sous ma protection.

— Mais moi, qui me protégera de vous deux ? Pourquoi vous n'êtes pas deux voleurs ordinaires ? Vous prenez mon argent et vous partez.

— Arthur veut vous poser une question, dit Alvin.

— Voici ma réponse : Partez. Fichez-moi le camp !

— Et si j'demande à une piroque de pas bouger pour vous sans qu'on la tue ? » proposa Arthur Stuart.

Audubon était sur le point de répliquer vertement lorsqu'il se souvint enfin de ce qu'Arthur venait de faire : il avait rappelé les oies. « Vous êtes, comment dites-vous ? une personne de talent, un appeleur des oies.

— D'oies », rectifia aimablement Alvin.

Arthur secoua la tête. « J'aime juste les oiseaux.

— Moi aussi, je les aime, fit Audubon, mais ils n'ont pas le même sentiment pour moi.

— Par rapport que vous les tuez et que vous avez même pas faim », dit Arthur Stuart.

Audubon le regarda, frappé de consternation. Il finit par se décider. « Vous pouvez faire tenir une oie tranquille pour moi ?

— J peux y demander. Mais faut enlever l fusil. »

Audubon appuya aussitôt l'arme contre un arbre.

« Déchargez-le, fit Arthur Stuart.

— Vous croyez que je vais pas tenir ma promesse ?

— Vous avez rien promis.

— D'accord ! s'écria Audubon. Je promets sur la tombe de ma grand-mère. » Il entreprit de décharger le fusil.

« Vous promettez quoi ? » demanda Arthur.

Alvin faillit éclater de rire mais il se retint devant la mine sérieuse d'Arthur Stuart qui tenait à ne laisser aucune porte de sortie par où Audubon risquait de se glisser dès qu'il aurait fait revenir les oies.

« Je promets, je ne tire pas ! Je ne tue pas des oies !

— Si ça vous déçoit de pas tuer, tant pis. Vous tuerez aucun oiseau durant toute la journée, dit Arthur.

— Pas "déçoit", petit ignorant. J'ai dit "des oies". Aucune oie. Je ne tue pas des oies, c'est ce que j'ai dit ! » Puis il marmonna en français : « Tous les sauvages du monde se sont donné rendez-vous ici aujourd'hui. »

Alvin gloussa. « Vous tuerez pas d'sauvages non plus, si ça vous fait rien. »

Audubon le regarda, à la fois furieux et embarrassé. « Vous parlez ma langue ? demanda-t-il en français.

— Je ne parle pas français », répondit de la même façon Alvin en se rappelant une phrase des quelques vagues leçons que Margaret avait essayé de lui donner avant de finalement renoncer à vouloir lui faire parler une autre langue que l'anglais. Avant ça, il avait déjà abandonné le latin et le grec. Mais il comprenait le mot « sauvage » pour l'avoir souvent entendu au fort français de Détroit où il s'était rendu tout jeune en compagnie de Ta-Kumsaw.

« C'est vrai », grommela Audubon, toujours en français. Puis, plus haut et en anglais cette fois : « Je fais la promesse que vous dites. Apportez-moi une oie qui ne bouge pas pour ma peinture.

— Vous allez répondre à mes questions ? demanda Arthur Stuart.

— Oui, évidemment, fit Audubon.

— Des vraies réponses, pas des bêtises comme les grandes personnes racontent d'habitude aux enfants ?

— Hé-là, protesta Alvin.

— Pas toi », dit aussitôt Arthur Stuart. Mais Alvin resta dubitatif.

« Oui, accepta Audubon d'une voix lasse. Je te dis tous les secrets de l'univers ! »

Arthur Stuart hocha la tête puis se rendit là où la berge était la plus haute. Mais, avant d'appeler les oies, il se tourna une dernière fois face à Audubon. « Où vous voulez que reste l'oiseau ? »

Audubon éclata de rire. « Vous êtes un garçon très étrange ! C'est... comment dites-vous en américain ? De la vantardise ?

— Il se vante pas, dit Alvin. Il a vraiment besoin d'connaître où vous voulez que s'tienne l'oiseau. »

Audubon secoua la tête puis regarda autour de lui, vérifia la position du soleil et chercha un coin à l'ombre où il pourrait s'asseoir le temps de peindre son tableau. Alors seulement il montra du doigt l'emplacement où l'oiseau devrait prendre la pose.

« D'accord », fit Arthur Stuart. Il se mit face au fleuve et gazouilla une nouvelle fois, d'une voix puissante qui vola sur l'onde. Les oies s'envolèrent et vinrent rapidement vers la berge où elles se posèrent, tantôt sur l'eau, tantôt sur le pré. L'oie dominante, cependant, atterrit près d'Arthur Stuart qui la conduisit au poste choisi par Audubon.

Arthur regarda le Français avec impatience. Le peintre, figé sur place, bouche bée, suivait des yeux l'oie qui gagnait la place prévue, s'y arrêta et prenait une immobilité de statue. « Vous allez dessiner dedans la vase avec un bout d'bois ? » demanda le gamin.

Audubon s'aperçut alors que son papier et ses couleurs se trouvaient toujours dans sa gibecière. Il fila au petit trot la chercher

en s'arrêtant régulièrement pour jeter un coup d'œil en arrière par-dessus son épaule et s'assurer que l'oie était toujours bien là.

Profitant de ce que le Français était hors de portée d'oreille, Alvin demanda à Arthur : « T'as oublié qu'on s'en va de Philadelphie asmatin ? »

Arthur le regarda avec une expression de profond mépris que seul un visage d'adolescent arrive à composer. « Tu peux t'en aller quand tu veux. »

Alvin crut tout d'abord qu'il lui disait de partir en le laissant là. Mais il comprit alors qu'Arthur se contentait d'énoncer un état de fait : Alvin pouvait s'en aller de Philadelphie quand il voulait, il importait peu que ce soit aujourd'hui ou plus tard.

« En-Vérité et Mike vont s'faire du tracassé si on rentre pas vite. »

— J'veux pas que des oiseaux meurent.

— C'est l'travail de Djeu de décider d'la mort de chaque moineau, dit Alvin. J'ai pas entendu causer qu'il avait déclaré l'poste libre. »

Arthur la ferma sans piper. Audubon fut bientôt de retour et, assis dans l'herbe sous un arbre, se mit à mélanger ses couleurs pour obtenir la nuance exacte du plumage de l'oie.

« J'veux vous regarder peindre, dit Arthur.

— Je n'aime pas que des gens regardent par-dessus mon épaule. »

Arthur murmura quelque chose, et l'oie commença de s'éloigner.

« D'accord ! se récria frénétiquement Audubon. Regardez-moi peindre, regardez l'oiseau, regardez le soleil dans le ciel et devenez aveugle, tout ce que vous voulez ! »

Aussitôt Arthur Stuart marmonna autre chose à l'oie qui reprit sa place en se dandinant.

Alvin secoua la tête. De l'extorsion pure et simple. Où était l'enfant au naturel si doux qu'il avait toujours connu ?

II

Une Dame De La Cour

Peggy passa la matinée à combattre son appréhension de rencontrer Lady Guinevere Ashworth. Étant l'une des plus anciennes dames d'honneur de la reine Mary, elle jouissait d'une certaine influence ; plus important, elle était l'épouse du grand chancelier William Ashworth qui, pourtant né troisième fils d'un maître d'école, s'était hissé dans l'échelle sociale par l'intelligence, le brio et une énergie infinie, jusqu'à obtenir une bonne éducation, réaliser un excellent mariage et occuper un poste éminent. Lord William ne se faisait aucune illusion sur ses origines : il avait pris le nom de famille de sa femme en l'épousant.

Une femme reste une femme, indépendamment du rang de ses parents ou de la charge de son mari, se rappela Peggy. Lorsque la vessie de Lady Ashworth était pleine, aucun ange n'en changeait miraculeusement le contenu en vin afin de le mettre en bouteille, malgré ce que pouvait laisser croire la façon dont on prononçait son nom dans tout Camelot. C'était un niveau social auquel n'avait jamais aspiré Peggy et qui ne l'intéressait pas. Elle connaissait à peine la bonne manière de s'adresser à une fille de marquis – et chaque fois qu'elle se reprochait de ne pas s'informer sur la question, elle s'obligeait à se souvenir qu'en bonne républicaine elle se devait de déroger à l'étiquette, et avec ostentation. Après tout, aussi bien Jefferson que Franklin appelaient le roi « monsieur Stuart » et s'adressaient à lui en ces termes dans les correspondances officielles entre chefs d'État – même si on racontait que des secrétaires au ministère « traduisaient » les lettres de ce type dans un style plus formaliste, évitant ainsi des incidents diplomatiques.

Et s'il existait un espoir de prévenir la guerre qui menaçait parmi les nations américaines, il pouvait fort bien dépendre de son entrevue avec Lady Ashworth. Car, outre sa position sociale élevée – certains prétendaient que la reine elle-même prisait ses conseils en matière d'habillement –, Lady Ashworth était dirigeante de l'association anti-esclavagiste la plus importante des colonies de la Couronne : l'Association pour l'interdiction de l'esclavage. (Selon la mode en

vigueur dans les colonies de la Couronne on l'appelait par ses initiales : la Pie – un acronyme guère heureux, trouvait Peggy, surtout pour un club féminin.)

La visite de ce matin risquait d'être cruciale. Peggy n'avait connu que des impasses. Après bien des mois passés en Appalachie, elle avait fini par se rendre compte que toute la pression pour le maintien de l'esclavage dans les Nouveaux Comtés émanait des colonies de la Couronne. Le gouvernement royal agitait le poing, au propre comme au figuré, pour bien faire comprendre au Congrès appalachien ce que l'abolition de l'esclavage coûterait en sang au pays. En attendant, tant que l'esclavage restait légal ne serait-ce que dans une infime partie de son territoire, l'Appalachie ne pouvait rejoindre les États-Unis d'Amérique. Et le compromis le plus simple ; c'est-à-dire permettre à ses Nouveaux Comtés esclavagistes du Tennizy, du Cherriky et du Kenituck de faire sécession, était politiquement impossible en Appalachie même.

L'issue que redoutait le plus Peggy, c'était que les États-Unis cèdent et acceptent les Nouveaux Comtés comme États esclavagistes. Une telle profanation de la liberté américaine sonnerait le glas des États-Unis, Peggy en était sûre. Et la sécession des Nouveaux Comtés ne lui paraissait guère plus acceptable, puisque la plupart des Noirs d'Appalachie continueraient de vivre sous la menace du fouet du contremaître. Non, la seule façon d'éviter la guerre, tout en gardant un semblant de dignité au peuple américain, c'était de persuader les colonies de la Couronne d'autoriser l'ensemble de l'Appalachie, des Nouveaux Comtés et le reste, à former une union avec les États-Unis d'Amérique – étant entendu que l'esclavage serait illégal dans la nation ainsi constituée.

Ses amis abolitionnistes éclataient de rire quand Peggy évoquait cette possibilité. Même son mari, Alvin, émettait des doutes dans ses lettres, mais il l'encourageait évidemment à faire ce qu'elle estimait juste. Après des centaines d'entrevues avec des hommes et des femmes dans toute l'Appalachie et au bout de quelques semaines à Camelot, Peggy aussi se sentait gagnée par le scepticisme. Et cependant, tant qu'il restait une lueur d'espoir, elle s'efforcerait de la raviver afin d'éclairer un avenir supportable. Car l'avenir révélé dans les flammes de vie de son entourage lui serait intolérable si elle savait qu'elle n'avait pas tout tenté pour empêcher la guerre qui menaçait de gorger de sang la terre d'Amérique, guerre dont l'issue restait rien moins que certaine.

Aussi, malgré son appréhension, Peggy n'avait d'autre choix que de rendre visite à Lady Ashworth. Car même si elle ne parvenait pas à rallier la dame de compagnie et son club la Pie à la cause de l'émancipation, elle arriverait bien à obtenir au moins une

recommandation auprès du roi ; ainsi pourrait-elle plaider son affaire directement devant lui.

L'idée de rencontrer le roi l'effrayait moins que la perspective de rendre visite à Lady Ashworth. Peggy pouvait parler sans détours à un homme éduqué, dans un langage que tous deux comprenaient. Mais les dames du Sud, Peggy le savait déjà, étaient beaucoup plus compliquées. Tout ce qu'on disait signifiait autre chose pour elles, et tout ce qu'elles disaient n'avait rien à voir avec le sens premier des mots qu'elles employaient. Heureusement qu'on n'envoyait pas les dames du Sud à l'université. Elles étaient bien trop occupées à apprendre des langues ésotériques autrement plus difficiles à maîtriser que le grec et le latin.

Peggy dormit peu la nuit précédant son rendez-vous, mangea peu au petit-déjeuner et en garda encore moins dans le ventre. Les nausées les plus aiguës de sa grossesse étaient passées mais, dans les moments de grande nervosité, comme ce matin-là, elles revenaient en force. Elle commençait juste à distinguer l'étincelle de vie du bébé dans son ventre. Bientôt elle verrait des détails de son avenir. De simples aperçus, parce que la flamme de vie d'un bébé était chaotique et déroutante, mais il deviendrait alors réel à ses yeux, il existerait. Faites qu'il naisse dans un monde meilleur que celui-ci. Faites que mes efforts changent les avenir de tous les bébés.

Ses doigts étaient faibles et tremblaient quand elle voulut se boutonner ; elle dut demander l'aide de la jeune esclave de la pension affectée à son étage. Comme tous les esclaves des colonies de la Couronne, la jeune Noire évitait de croiser le regard de la pensionnaire, voire de lui faire franchement face, et, malgré ses réponses à mi-voix mais claires à chacune des questions qu'elle lui posait, Peggy ne pouvait guère qualifier de conversation leurs échanges verbaux. « Excusez-moi de vous déranger, mais voudriez-vous m'aider à me boutonner ?

— Oui, ma'am.

— Je m'appelle Peggy. Et vous ?

— C'est Poissarde, ma'am.

— Appelez-moi Peggy, s'il vous plaît.

— Oui, ma'am. »

N'insistons pas. « Poissarde ? Vraiment ? Ou est-ce un surnom ?

— Oui, ma'am.

— Oui quoi ?

— Poissarde, ma'am. »

Elle refuse sûrement de comprendre ; laissons tomber. « Pourquoi votre mère vous a-t-elle trouvé un tel nom ?

— Sais pas, ma'am.

— C'est bien votre mère qui vous a nommée ainsi ?

— Sais pas, ma'am.

— Si je vous donne un pourboire pour votre service, on vous permet de le garder ?

— Pas de pourboire, s'il vous plaît, ma'am.

— Mais si vous trouvez une pièce dans la rue, est-ce qu'on vous permet de la garder ?

— Jamais trouvé d'pièce, ma'am. J'ai fini, ma'am. » L'espace d'un battement de cœur, Poissarde avait franchi la porte en s'arrêtant sur le seuil le temps de s'enquérir : « Aut' chose, ma'am ? »

Peggy connaissait les réponses à ses questions, bien entendu, parce qu'elle voyait dans la flamme de vie de la jeune femme. Elle voyait que sa mère l'avait reléguée à d'autres femmes esclaves car il lui était difficile d'exciter le désir du maître avec un bébé accroché à ses cuisses. Et qu'une fois la femme accablée d'un ventre trop flasque suite à ses grossesses répétées, le maître avait commencé à la partager avec ses visiteurs blancs et enfin avec les contremaîtres blancs, jusqu'au jour où il l'avait donnée à Sagouin, le surveillant noir des ouvriers de la plantation. La mère de Poissarde n'avait pas enduré la honte d'en être réduite à se prostituer avec des Noirs et elle s'était pendue. C'est Poissarde qui l'avait trouvée. Peggy avait vu tous ces événements défiler comme l'éclair dans l'esprit de la jeune esclave lorsqu'elle s'était informée sur sa mère. Mais cette histoire, Poissarde ne l'avait jamais racontée et ne la raconterait jamais.

De la même façon, Peggy avait vu que la fille d'étage devait son nom au fils du premier propriétaire auquel on l'avait vendue après le suicide de sa mère. On l'avait désignée pour être sa servante personnelle, et la première servante de la résidence lui avait expliqué ce qu'il fallait entendre par là : qu'elle devait faire tout ce que le fils du maître lui demandait. Poissarde ne sut jamais si c'était vraiment le sens de sa tâche. Le jeune homme ne lui avait jeté qu'un regard, avait décrété qu'elle sentait le poisson et qu'il ne l'accepterait jamais dans sa chambre. On l'avait affectée à d'autres travaux durant les mois qu'elle avait ensuite passés à la résidence, mais le nom de Poissarde lui était resté et, lorsqu'on l'avait vendue à une pension de la ville de Camelot, elle l'avait gardé. Il valait encore mieux que celui que lui avait donné sa mère : Petit Laideron.

Quant au pourboire, dès qu'un esclave de la maison se faisait prendre en possession d'argent, on présumait qu'il l'avait volé, alors on le déshabillait, on le marquait au fer et on l'enchaînait dans la cour pour une semaine. Les esclaves marchaient peut-être tête baissée, mais dans cette demeure, au moins, ils ne voyaient aucune pièce par terre.

La plus grande frustration pour Peggy, c'était qu'elle ne pouvait pas dire à l'esclave : « Poissarde, il ne faut pas désespérer. Vous vous sentez impuissante, vous n'avez effectivement aucun recours en dehors

de votre mépris revêche, de votre indolence volontaire, des petites rébellions auxquelles vous pouvez vous livrer sans risque pour votre vie. Mais nous sommes quelques-uns, un grand nombre même, à vouloir vous libérer.» Car, en admettant que Peggy le lui dise, pourquoi Poissarde croirait-elle une femme blanche ? Et, en admettant qu'elle la croie, que devrait-elle alors faire ? Si sa conduite changeait d'un iota de son obséquiosité coutumière, il lui en cuirait, et l'émancipation n'arriverait que dans bien des années, si elle arrivait un jour.

Aussi Peggy supporta-t-elle la distance et la haine inexprimées de Poissarde, quand bien même elle savait ne pas les mériter. Sa peau noire faisait d'elle une esclave dans ce pays ; donc ma peau blanche fait de moi son ennemie, car si elle se permettait la moindre liberté avec moi et m'abordait avec un sentiment ressemblant à de l'amitié ou de l'égalité, elle risquerait d'horribles souffrances.

En de tels moments Peggy se disait que ses amis abolitionnistes belliqueux de Philadelphie avaient peut-être raison : seuls le sang et le feu pourraient purger l'Amérique de ce péché.

Elle chassa cette idée d'un haussement d'épaules, comme toujours. La plupart des gens qui participaient à la déchéance des Noirs ne savaient pas ce qu'ils faisaient, ou ils étaient faibles et craintifs. L'ignorance, la faiblesse et la peur causaient de grands torts, mais ce n'étaient pas à proprement parler des péchés et on pouvait plus utilement les corriger que les punir. Seuls les cœurs qui se délectaient de l'avilissement des démunis et cherchaient la moindre occasion de tourmenter les captifs noirs méritaient le sang et les horreurs de la guerre. Et la guerre ne se souciait jamais d'infliger des souffrances à qui les méritait.

À présent boutonnée, Peggy allait rendre visite à Lady Ashworth et voir si une lueur chrétienne éclairait la flamme de vie d'une dame d'honneur.

*

Des voitures de louage maraudaient dans les rues de Camelot, mais Peggy n'avait pas les moyens de s'offrir un tel luxe. Le trajet à pied n'avait rien de déplaisant, tant qu'elle évitait King's Street où la circulation des chevaux était si intense qu'on n'aurait su dire s'il y avait des pavés sous le crottin dont des éclaboussures, au passage des sabots et des roues, giclaient toujours sur les vêtements. Et elle n'empruntait évidemment jamais Water Street qui baignait dans une odeur de poisson si forte qu'elle continuait d'imprégner les habits pendant des jours, quand bien même on les aérail tant et plus.

Mais les rues secondaires étaient plutôt agréables avec leurs

jardins bien tenus qu'inondaient de couleurs les floraisons flamboyantes et auxquels le vert lumineux du feuillage donnait des allures d'éden. L'atmosphère y était lourde, mais une brise soufflait d'ordinaire de la mer. Toutes les maisons étaient conçues pour bénéficier du moindre courant d'air, et des galeries hautes de deux étages abritaient du soleil les demeures les plus cossues sur toute leur longueur. Elles leur fournissaient une ombre épaisse durant les après-midi caniculaires, et déjà, alors qu'il n'était pas encore midi, des esclaves sur de nombreuses galeries disposaient de la limonade glacée et se préparaient à mettre en branle les chasse-mouches.

De jeunes enfants bondissaient énergiquement sur les étranges bancs flexibles prévus pour le jeu. Peggy n'avait jamais vu d'appareils de ce genre avant de venir ici, pourtant ils étaient plutôt simples à réaliser : il suffisait d'installer une planche solide entre deux supports à chaque bout, sans rien pour la soutenir au milieu, et un enfant pouvait sauter dessus et rebondir, comme propulsé par un lance-pierre. Peut-être qu'ailleurs un objet aussi peu pratique, destiné uniquement à s'amuser, passerait pour un luxe scandaleux. Ou peut-être qu'ailleurs il ne venait pas à l'idée des adultes de se tracasser juste pour faire plaisir à leur progéniture. Mais à Camelot on traitait les enfants comme de jeunes aristocrates – à bien y réfléchir, ils l'étaient pour la plupart, ou du moins leurs parents voulaient les faire passer pour tels.

Comme si souvent déjà, Peggy s'étonna des contradictions : des êtres si prévenants avec leurs bambins, si indulgents, si joviaux, et qui pourtant trouvaient naturel de former ces mêmes bambins à ordonner qu'on déshabille ou qu'on fouette les esclaves qui les contrariaient, ou qu'on démembre et vende une famille.

Bien entendu, peu de demeures en ville possédaient des terrains assez grands pour qu'on y donne correctement le fouet. On conduisait l'esclave incriminé au marché où il recevait sa punition, ainsi les gémissements et les pleurs ne gênaient-ils pas les conversations des salons et salles de réception des belles maisons.

Quelle était la vérité de ces gens ? Leur amour pour leurs enfants, pour le roi et leur pays, pour l'éducation classique dans laquelle ils excellaient, tout était sincère. Tout en eux dénotait l'éducation, le goût, la générosité, l'ouverture d'esprit, l'hospitalité – bref, la civilisation. Et pourtant, juste sous la surface, affleuraient une brutalité désinvolte et une honte profonde qui empoisonnaient chacun de leurs actes. C'était comme si deux villes occupaient le même site. Camelot, la cité raffinée du roi en exil, était le siège de la danse et de la musique, de l'éducation et de la conversation, de la lumière et de la beauté, de l'amour et du rire. Mais, par pure coïncidence, l'ancienne localité de Charleston y existait toujours avec ses bâtiments qui

épousaient le tracé de Camelot, mur pour mur, porte pour porte. Seuls les habitants différaient, car Charleston incarnait les marchés aux esclaves, les bébés métis revendus des maisons de leurs propres pères, les coups de fouet et les humiliations, et – à la fois graine, racine, feuille et fleur de cette ville maléfique – la haine et la crainte des Noirs comme des Blancs vivant en guerre les uns contre les autres, les premiers perpétuellement voués à la défaite, les seconds à une peur de...

De quoi ? De quoi avaient-ils peur ?

De la justice.

Et elle s'aperçut alors de ce qu'elle n'avait pas vu dans la flamme de vie de Poissarde : le désir de vengeance.

Pourtant, c'était impossible. Quel être humain pouvait endurer une telle iniquité permanente et ne pas réclamer à grands cris, du moins dans le silence de son âme, l'égalité qui lui était due ? Poissarde était-elle humble au point de tout pardonner ? Non, sa résistance bougonne ne recelait aucune piété. La haine l'habitait. Et cependant absolument personne n'envisageait, n'imaginait ni ne projetait le moindre châtiment, pas plus personnel que divin. Personne ne nourrissait même l'espoir de l'émancipation ou de la fuite.

Alors qu'elle suivait les rues sous le soleil de midi, elle fut presque prise d'étourdissement en comprenant ce qui se passait sûrement, non seulement chez Poissarde, mais chez tous les esclaves qu'elle avait croisés ici, à Camelot. Elle n'arrivait pas à tout lire dans leurs flammes de vie. Ils avaient la faculté de lui cacher une partie de leurs pensées. Parce qu'il était impossible de les supposer dépourvus de tels sentiments : il s'agissait d'êtres humains, et tous les Noirs qu'elle avait connus en Appalachie rêvaient de châtiment, d'affranchissement ou de fuite. Non, si elle ne voyait pas ces passions-là chez les esclaves de Camelot, ce n'était pas parce qu'ils ne les éprouvaient pas, mais parce qu'ils avaient appris d'une manière ou d'une autre à assimiler un mensonge si profondément qu'il existait jusque dans leur flamme de vie.

Et Peggy en venait à douter de tout. Car il était une chose sur laquelle elle avait toujours compté : nul ne pouvait lui mentir sans qu'elle le sache. Il en était ainsi depuis quasiment sa naissance. Une des raisons pour lesquelles on n'aimait généralement pas rester trop longtemps en présence d'une torche – même si peu d'entre elles arrivaient à distinguer ne serait-ce qu'une petite partie de ce que voyait Peggy. Chacun craignait de savoir ses pensées secrètes découvertes et révélées à tous.

Quand Peggy était petite, elle ne comprenait pas pourquoi les adultes se fâchaient tellement quand elle répondait à ce qu'elle lisait dans leur flamme de vie plutôt qu'aux phrases qu'ils lui débitaient.

Mais qu'y pouvait-elle ? Quand un marchand ambulant lui tapotait la tête et annonçait « J'ai quèque chose pour la p'tite, j'parie ! » elle écoutait à peine ses paroles, elle avait bien assez à faire avec ce que lui disait sa flamme de vie, sans parler de la flamme de vie de son père et de tout l'entourage. Elle répondait forcément : « Mon pap, l'est pas bête ! Il connaît que vous l'embernez ! »

Mais les gens lui en voulaient tellement qu'elle avait appris à se taire sur tous leurs mensonges et leurs secrets. Sa réaction était de tenir sa langue et de rester muette. Heureusement, elle avait appris le silence avant d'être en âge de comprendre les secrets vraiment inavouables qui auraient détruit sa famille. Le silence lui rendait bien service, tellement bien que certains clients de l'auberge de son père la prenaient vraiment pour une muette.

Il lui fallait pourtant converser avec les voisins et les autres enfants de son âge. Et elle avait longtemps éprouvé de la colère en constatant que les paroles des gens ne s'accordaient jamais parfaitement à leurs envies ou à leurs souvenirs, et qu'elles en exprimaient parfois l'exact contraire. C'est seulement petit à petit qu'elle avait remarqué une chose : la plupart du temps, les gens mentaient pour être aimables, ou miséricordieux ou, au minimum, polis. Si une mère trouve sa fille quelconque, est-ce mal de sa part de lui mentir et de lui dire qu'elle aime son visage rayonnant quand elle sourit ? Quel bien ferait-elle en dévoilant le fond de sa pensée ? Et le mensonge donne à la fillette plus de joie à grandir, et donc plus de charme.

Peggy commença de comprendre que la valeur d'une déclaration dépend rarement de sa véracité. Très peu de discours humains respectent la vérité, elle le savait mieux que personne. L'important, c'est le but de la tromperie. Part-elle d'un bon sentiment ou du désir d'en tirer avantage ? Vise-t-elle à faciliter des relations sociales ou à grandir l'orateur aux yeux d'autrui ?

Peggy était devenue experte en mensonges. Les bons sont motivés par l'amour ou la bienveillance, veulent éviter de la peine à quelqu'un, protéger l'innocent ou dissimuler des sentiments dont le discoureur a honte. Les neutres englobent les artifices de courtoisie qui permettent aux conversations de se poursuivre calmement sans conflits aussi superflus que stériles. Comment allez-vous ? Très bien.

Les mauvais mensonges ne se rangent pas tous dans la même catégorie non plus. L'hypocrisie ordinaire, agaçante, ne fait pas grand mal, sauf si l'hypocrite se démène pour reprocher aux autres des fautes que lui-même commet mais dissimule. Le menteur irréfléchi n'a apparemment aucun égard pour la vérité et ment par habitude ou pour s'amuser. Le menteur cruel, en revanche, recherche les peurs les plus grandes de ses victimes puis ment pour les faire souffrir ou les

mettre en position de faiblesse ; ou il cancanne pour détruire quiconque lui déplait, l'accuse le plus souvent à tort des péchés que lui-même rêve de commettre. Puis il y a le menteur professionnel qui raconte ce qu'il faut pour pousser ses auditeurs à agir selon sa volonté.

Et, malgré ses dons de torche – une torche d'ailleurs peu commune, capable de saisir l'éclat fugitif d'un enfant dans le ventre de sa mère –, même Peggy avait régulièrement des difficultés à distinguer le motif derrière un mensonge, en partie parce qu'un grand nombre de motifs entraient souvent en conflit. La peur, la faiblesse, le désir de plaire – tous pouvaient engendrer des mensonges qui, chez un autre individu, procéderaient peut-être de la méchanceté ou de la cruauté ; et dans leurs flammes Peggy ne voyait pas aisément la différence. Il fallait du temps ; elle devait comprendre leur mode de vie pour découvrir la qualité de leur âme et la finalité de tous leurs mensonges.

Chaque mensonge qu'on lui disait suscitait tellement de questions qu'elle désespérait de répondre à aucune en dehors des plus évidentes. Même quand elle connaissait la vérité que masquait un mensonge, que valait-elle réellement, cette vérité ? La mère qui trouve sa fille laide lui ment peut-être en affirmant que son sourire l'embellit – mais la mère peut parfaitement se tromper, son mensonge être vérité aux yeux d'un autre observateur. La plupart des « vérités » auxquelles croient les gens, et qu'ils contredisent donc par leurs mensonges, ne sont pas du tout vraies objectivement. La vraie vérité – ce que sont, étaient ou deviendront les choses – est quasi impossible à connaître. Entendez, on connaît souvent la vérité, mais on connaît tout aussi souvent des faits erronés, et on ne dispose d'aucun moyen efficace de les différencier. Ainsi, Peggy avait beau toujours voir ce qu'un individu estimait la vérité au moment où il proférait ses mensonges, elle n'en connaissait pas pour autant la vérité vraie.

Après des années passées à débrouiller les mensonges et à s'apercevoir qu'ils disaient souvent davantage de vérité que la « vérité » qu'ils dissimulaient, Peggy en était venue à la conclusion que ce dont elle avait besoin, ce n'était pas un meilleur sens de la vérité, mais tout bonnement l'aptitude à entendre un mensonge et à réagir comme si elle ne savait rien d'autre.

C'est une fois arrivée à Dekane, après sa fuite du foyer familial, qu'elle avait appris, sous la tutelle de madame Modesty, à entendre à la fois les mots et la flamme de vie, telle une équilibriste, mais en s'arrangeant pour que sa voix, son visage et ses gestes ne réagissent qu'aux mots. Elle pouvait à l'occasion se servir des renseignements qu'elle trouvait enfouis dans les flammes de vie de ses interlocuteurs, mais jamais de manière à leur faire comprendre qu'elle était au courant de leurs secrets les plus intimes. « Même celles d'entre nous qui ne sont pas des torches doivent apprendre ces techniques, disait

madame Modesty. L'aptitude à se conduire comme si on ignorait ce qu'on sait parfaitement est l'essence de la courtoisie et de la grâce. » Peggy avait appris lesdites techniques au même titre que la musique, l'histoire, la géographie, la grammaire et les classiques de la philosophie et de la poésie.

Mais il n'y avait pas à jouer les équilibristes avec les esclaves de Camelot. Ils étaient capables de lui cacher leur cœur.

Le faisaient-ils délibérément parce qu'ils connaissaient son talent de torche ? Peu probable : ils ne pouvaient pas tous sentir à ce point ses dons secrets. Non, les rêves intimes des esclaves lui restaient cachés parce qu'ils leur restaient cachés à eux aussi. Voilà comment ils survivaient. Ignorant leur propre rage, ils ne risquaient pas de la révéler par inadvertance. Les parents esclaves devaient apprendre à leurs enfants à la dissimuler si profondément qu'ils n'arrivaient pas à la trouver eux-mêmes.

Et pourtant elle était là. Elle était là qui couvait. Réduisait-elle leur cœur en cendres qui se refroidissaient peu à peu ? Ou en lave dans l'attente de l'éruption ?

La demeure des Ashworth n'était pas la plus grande ni la plus distinguée, mais elle n'en avait nul besoin puisque les propriétaires pouvaient élire domicile dans au moins une demi-douzaine de domaines immenses dans l'ensemble des colonies de la Couronne. La maison en ville pouvait donc rester relativement modeste sans perte de prestige.

On y reconnaissait cependant les signes extérieurs de la vraie richesse. Tout était parfaitement entretenu. La cloche émit une note musicale. La porte de la rue s'ouvrit sans bruit sur ses gonds. Le plancher de la galerie inférieure ne grinça pas, tant la maison était solidement bâtie – même la galerie ! Et les meubles n'y portaient nulle trace de patine ; à l'évidence on devait les rentrer dès que le temps se gâtait, ou alors on les remplaçait tous les ans. Le souci du détail. L'étalage de gens à la fortune inépuisable et au goût irréprochable.

L'esclave qui lui ouvrit la porte et l'introduisit dans la maison était un homme nouveau entre deux âges dont la livrée ajustée donnait l'impression qu'il était né dedans et qu'elle avait grandi en même temps que lui. Ou peut-être s'en dépouillait-il régulièrement comme un serpent pour laisser apparaître une nouvelle tenue par-dessous. Il ne prononça pas une parole et ne regarda pas un seul instant la visiteuse. Elle se présenta par son nom lorsqu'il ouvrit la porte ; il recula d'un pas et la fit entrer. Par son attitude, par des gestes extrêmement subtils, il lui indiqua quand le suivre et où attendre.

Son mutisme permit à Peggy de fouiller sa flamme de vie sans qu'on l'interrompe, et, maintenant qu'elle avait compris, elle put chercher la partie manquante. Car une partie manquait bel et bien : la

dignité bafouée, l'anxiété, la peur, la rage. Tout avait disparu. Seul le service occupait les pensées du serviteur, seules les tâches qu'il avait à remplir, et de quelle manière. Une concentration intense sur la routine de la maison.

Mais c'était impossible. Il ne pouvait pas vivre sa vie avec des pensées aussi singulières. Personne ne le pouvait. Où étaient les distractions ? Où étaient les gens qu'il appréciait ou aimait ? Où était son humanité ?

Les propriétaires d'esclaves avaient-ils réussi dans cette maison ? Avaient-ils arraché la vie même des cœurs de ces gens ? Avaient-ils réussi à faire d'eux ce dont ils ne cessaient de les qualifier : des animaux ?

Le serviteur était parti, et sa flamme de vie était si pâle que Peggy eut du mal à suivre son trajet à travers la demeure.

Comment s'appelait-il ? Son nom était-il caché lui aussi ? Non, il était là : Lion. Mais il ne s'agissait que d'un nom qu'on lui avait donné à son arrivée dans la maison. Lord et Lady Ashworth aimaient apparemment donner à leurs esclaves des noms d'animaux nobles. Comment un nom aussi éphémère pouvait-il être celui que renfermait sa flamme de vie ?

Il en existait un autre caché profondément quelque part en lui. Comme il devait aussi en exister un chez Poissarde – un nom encore plus enfoui que Petit Laideron. Et là où se cachait le nom, elle trouverait la vraie flamme de vie. Chez Poissarde, chez Lion, chez tous les Noirs dont les mains accomplissaient le travail de cette ville.

« Ma'am Larner », fit une voix douce. Une femme cette fois, vieille et ridée, les cheveux gris acier. Son costume à elle pendouillait comme un sac sur un piquet de clôture, mais on n'allait pas en faire grief à la maison – aucun vêtement n'aurait pu convenir à une carcasse aussi ratatinée. Peggy se demandait si c'était à mettre au crédit de la famille de garder une esclave aussi âgée dans le personnel, ou s'il fallait en déduire qu'on l'utilisait jusqu'à ses dernières forces.

Non, non, ne sois pas cynique, se dit-elle. Lady Ashworth est la présidente de la Pie, notoirement engagée dans la lutte contre l'esclavage. Elle ne laisserait sûrement pas cette vieille femme guider les visiteurs dans la maison si elle pensait donner une image négative d'elle-même.

La vieille femme se déplaçait avec une lenteur exaspérante, mais Peggy la suivit avec patience. Ici, on l'appelait Biche mais, au grand soulagement de Peggy, sa flamme de vie n'était ni pâle ni cachée, aussi trouva-t-elle facilement son vrai nom, un mot africain qu'elle entendait dans sa tête mais que ses lèvres étaient incapables de former. Elle savait pourtant ce qu'il voulait dire. C'était une espèce de fleur. Cette femme avait été enlevée par des pillards d'un autre village

quelques jours seulement avant son mariage et vendue trois fois en trois jours avant de voir son premier visage blanc : celui d'un capitaine de bateau portugais. Ensuite la traversée, son premier propriétaire en Amérique, ses difficultés à apprendre assez d'anglais pour comprendre ce qu'on lui ordonnait de faire. Les fois où on l'avait giflée, privée de manger, déshabillée, fouettée. Aucun de ses maîtres blancs ne l'avait violée, mais on l'avait élevée comme une jument et, des neuf enfants qu'elle avait portés, on ne lui en avait laissé que deux après leur troisième anniversaire. Ceux-là, une fille et un garçon, avaient été vendus dans la région, et elle les voyait de temps en temps, même encore aujourd'hui. Elle connaissait aussi trois de ses petits-enfants, parce que sa fille avait été quasiment concubine de son maître, et...

Et ces trois petits-enfants étaient libres.

Étonnant. C'était illégal dans les colonies de la Couronne, pourtant Peggy voyait dans la flamme de vie de cette femme que Biche y croyait vraiment.

Puis une autre surprise encore plus grande. Biche elle-même était libre, et ce depuis cinq ans. Elle touchait un salaire et bénéficiait d'une toute petite chambre à titre gracieux dans la maison.

Voilà pourquoi sa flamme de vie était si facile à trouver. Le souvenir de l'amertume et de la colère était là, mais Lord Ashworth avait affranchi l'esclave le jour de ses soixante-dix ans.

Merveilleux, songea Peggy. Après moins de six décennies d'esclavage, quand elle avait déjà vécu plus longtemps que la grande majorité des esclaves, que son corps s'était flétri et ses forces enfuies, alors seulement on l'avait affranchie.

Une fois de plus, Peggy se força à ne pas tomber dans le cynisme. Elle trouvait peut-être ridicule de libérer Biche si tard dans sa vie. Mais pour Biche l'événement était d'importance. Il lui avait ouvert le cœur. Elle ne se souciait plus désormais que de ses trois petits-enfants. Et de gagner son salaire en servant dans cette maison.

Biche conduisit Peggy par un large escalier au premier étage de la demeure. Tout le monde vivait au-dessus de celui de la rue. En fait, Biche la conduisit encore plus haut, à un étage somptueux. Là, elle la dirigea, non pas vers un salon de réception, mais vers la galerie et, oui, les fauteuils en rotin, le pichet de limonade glacée, les chasse-mouches en mouvement, le jeune esclave affublé d'un éventail presque aussi grand que lui et, debout près d'une plante en pot, un arrosoir à la main. Lady Ashworth en personne.

« C'est si aimable à vous de venir, madame Larnier, dit-elle. J'ai eu peine à croire ma bonne fortune quand j'ai appris que vous trouveriez le temps, malgré votre journée chargée, de passer me rendre visite. »

Lady Ashworth était beaucoup plus jeune et jolie que ne s'y était

attendue Peggy, elle portait des vêtements plutôt confortables et ses cheveux réunis en un chignon tout simple. Mais ce fut l'arrosoir qui surprit Peggy. Il avait tout l'air d'un outil, et arroser une plante relevait du travail manuel. Dans les familles employant des esclaves, les dames ne s'abaissaient pas à ce genre de tâche.

Lady Ashworth nota l'hésitation de Peggy et en comprit la raison. Elle se mit à rire. « Je trouve que certaines plantes délicates poussent mieux quand je m'en occupe moi-même. Je ne fais pas davantage qu'Adam et Ève au paradis – ils entretenaient le jardin, n'est-ce pas ? » Elle reposa l'arrosoir, s'assit avec élégance dans un fauteuil de rotin près de la table où attendait le pichet, et invita du geste Peggy à l'imiter. « Et puis, madame Larner, il faut se préparer à la vie qui suivra l'abolition de l'esclavage. »

Une fois encore, Peggy fut étonnée. Dans les pays esclavagistes, le mot « abolition » était aussi poli que certains des jurons les plus pittoresques d'un rat de rivière.

« Oh, mon Dieu, fit Lady Ashworth, mon langage a dû vous choquer, je le crains. Mais c'est bien la raison qui vous amène, non, madame Larner ? Ne partageons-nous pas le même espoir d'abolir l'esclavage partout où c'est possible ? Alors, si nous y parvenons, il faudra bien que je sache effectuer quelques tâches moi-même. À vous maintenant, vous n'avez pas dit un mot depuis votre arrivée. »

Peggy se mit à rire, embarrassée. « C'est ma foi vrai. C'est aimable à vous d'avoir souhaité me voir. Et je peux vous assurer que les grandes dames des États-Unis ne se mouillent pas les bras dans l'eau de vaisselle. Des servantes salariées se chargent des tâches communes.

— Mais à plus grands frais, dit Lady Ashworth. Elles veulent leurs salaires en espèces sonnantes et trébuchantes. Nous n'utilisons guère d'argent ici. C'est très saisonnier. Les acheteurs français et anglais arrivent en ville, nous vendons notre coton et notre tabac, puis nous payons tous les ouvriers qualifiés pour l'année. Nous ne portons pas d'argent sur nous, nous n'en gardons pas chez nous. Je ne crois pas que nous conserverions beaucoup de serviteurs non rémunérés avec un tel système. »

Peggy soupira intérieurement. Car la flamme de vie de Lady Ashworth donnait une tout autre version. Elle arrosait elle-même ses pots parce que les esclaves noyaient volontairement les plantes importées les plus coûteuses et les faisaient crever petit à petit. Une pénurie imaginaire de liquidités n'avait rien à voir avec le fait de garder ou non des serviteurs non rémunérés, car les familles aisées disposaient toujours d'argent à la banque. Quant à l'abolition, le mot répugnait à Lady Ashworth tout autant qu'à n'importe quel autre propriétaire d'esclaves. En l'occurrence, Peggy aussi lui répugnait. Mais elle admettait la nécessité d'une certaine restriction de

l'esclavage afin de calmer l'opinion publique en Europe et aux États-Unis, et elle ne comptait laisser d'autre initiative à la Pie que d'en interdire la pratique dans certaines régions des colonies de la Couronne où le terrain et l'économie la rendaient peu rentable de toute façon. Lady Ashworth avait toujours réussi à convaincre les Nordistes de son intransigeance sur l'esclavage, et elle espérait obtenir le même résultat avec Peggy.

Mais Peggy était résolue à ne pas se laisser traiter avec un tel mépris. Il suffisait de trouver dans la flamme de vie de Lady Ashworth quelques mauvais traitements récemment infligés à ses esclaves. « Peut-être qu'au lieu de manier l'arrosoir, dit-elle, vous pourriez montrer votre soutien à la cause de l'abolition en ramenant les deux esclaves qui sont enchaînés debout et dévêtus au chantier de construction en plein soleil et sans eau. »

Le visage de Lady Ashworth ne trahit aucune émotion, mais Peggy vit la fureur et la peur bondir en elle. « Dites donc, madame Larner, je crois bien que vous avez mené votre petite enquête.

— Les noms des esclaves et de leurs propriétaires sont placardés au vu de tout le monde, répliqua Peggy.

— Peu de nos visiteurs nordistes fouinent dans nos affaires domestiques en s'introduisant dans notre parc disciplinaire. »

Peggy comprit trop tard que les gardes de la cour disciplinaire – pas vraiment un « parc » – ne l'auraient jamais laissée entrer. Pas sans une lettre d'introduction. Et Lady Ashworth allait sûrement vouloir savoir qui avait fourni à une radicale du Nord comme Peggy un tel passeport. Lorsqu'elle découvrirait qu'aucune lettre de ce genre n'existait et que la jeune femme n'était pas allée dans la cour disciplinaire, elle penserait... quoi ? Qu'elle était secrètement une torche ? Peut-être. Mais plus vraisemblablement qu'un des Noirs de la maisonnée lui avait parlé.

S'ensuivraient des sanctions pour les deux seuls avec lesquels elle avait eu un contact : Biche et Lion. Peggy regarda dans les avenirs qu'elle venait de générer et vit Lady Ashworth écouter la confession de Biche en sachant pertinemment que la vieille femme mentait afin de protéger Lion.

Et que ferait Lady Ashworth ? Lion, refusant d'avouer, aurait droit au fouet et, dans les avenirs où il survivait au châtiment, serait vendu vers l'ouest. Biche serait renvoyée de la maison car, même si elle n'avait pas fourni le moindre renseignement à Peggy, elle s'était montrée plus loyale envers un autre Noir qu'envers sa maîtresse. En tant que Noire libre d'un âge avancé, elle en serait réduite à vivre de restes que lui donneraient d'autres esclaves charitables, lesquels s'exposeraient à des inculpations de vol chez leurs maîtres pour chaque portion de nourriture offerte à Biche.

L'heure était au mensonge. « Croyez-vous être la seule... abolitionniste... de Camelot ? fit Peggy. La différence, c'est que certaines autres sont sincères. »

Aussitôt la flamme de vie de Lady Ashworth montra des avenir nouveaux. Elle allait désormais soupçonner les autres femmes de la Pie. Laquelle d'entre elles avait dénoncé son hypocrisie en parlant à Peggy, ou en lui écrivant au sujet de ses esclaves qu'on châtiât en ce moment ?

« Êtes-vous venue chez moi pour m'insulter ?

— Pas plus que pour être insultée moi-même, dit Peggy.

— Qu'ai-je fait pour vous insulter ? » demanda Lady Ashworth. Ce qu'elle ne dit pas mais que la jeune femme entendit aussi distinctement que ses paroles, c'est qu'il était impossible pour Lady Ashworth d'insulter Peggy, parce que Peggy n'était personne.

— Vous avez osé prétendre partager l'espoir d'abolir l'esclavage partout où c'est possible, mais vous savez fort bien que vous n'avez aucune intention de vivre même un seul jour de votre existence sans esclaves et que tous vos efforts visent à calmer des Nordistes comme moi. Vous participez de la stratégie de votre époux en matière de relations étrangères, et vous êtes aussi déterminée à maintenir l'esclavage dans les Nouveaux Comtés que n'importe qui des colonies de la Couronne. »

La façade de bonne humeur finit par se lézarder. « Comment vous permettez-vous, espèce de petite rien du tout suffisante ? Croyez-vous que je ne sais pas que votre mari est un vulgaire ouvrier du nom de Smith ? Personne n'a jamais entendu parler de votre famille, et vous venez d'un pays bâtard qui trouve naturel de mélanger les races et traite les gens de qualité comme le rebut de la rue.

— Enfin, fit Peggy, vous consentez à me parler honnêtement.

— Je ne consens pas du tout à vous parler ! Sortez de ma maison ! »

Peggy ne bougea pas de son siège. Elle empoigna même le pichet de limonade et s'en servit un grand verre. « Lady Ashworth, votre besoin de créer l'illusion d'une émancipation progressive n'a pas changé. En fait je crois que vous et moi avons beaucoup plus de choses à nous dire, maintenant que nous ne nous mentons plus. »

Il était amusant de voir Lady Ashworth réfléchir aux conséquences d'une mise à la porte de Peggy – un incident qui se saurait sûrement dans tout le Nord, du moins dans les cercles d'abolitionnistes.

« Que voulez-vous, madame Larnier ? demanda-t-elle d'un ton glacial.

— Je veux, répondit Peggy, une audience avec le roi. »

III

Les Oiseaux Peints

Jean-Jacques Audubon oublia vite l'étrangeté de peindre à partir d'un oiseau vivant pour se concentrer sur les couleurs et les formes. Arthur et Alvin, assis tous deux dans l'herbe derrière lui, regardaient l'oie prendre vie sur le papier. Pour Arthur, c'était une sorte de miracle. Une petite touche de peinture par-ci, une autre par-là, un trait, les couleurs mêlées ici, nettement tranchées ailleurs. Et, surgissant de ce chaos, un oiseau.

De temps en temps le modèle fatiguait. Arthur se releva d'un bond et parla aux oies ; aussitôt une autre prit la place de la première, la plus ressemblante qu'il put trouver. Jean-Jacques jura à mi-voix. « Ce n'est pas le même oiseau, vous savez.

— Mais l'est vivant, dit Arthur. Guettez ses yeux. » Jean-Jacques se contenta de grogner. Car l'oiseau avait effectivement l'air vivant sur le papier. Arthur le fit remarquer tout bas à Alvin, mais la réaction d'Alvin ne lui donna pas satisfaction. « Comment tu connais qu'il a pas rendu les oiseaux morts aussi vivants dans ses peintures ? »

Le tableau fut enfin terminé. Jean-Jacques s'occupait de ranger ses couleurs et ses pinceaux quand Arthur lui lança avec colère : « Guettez par icitte, m'sieur Audubon ! »

Jean-Jacques leva la tête. L'oie était toujours là, elle ne tenait plus la pose mais restait à terre en fixant Arthur Stuart des yeux. « J'ai fini avec l'oie, vous pouvez la laisser partir. » Il se remit à sa tâche.

« Non ! cria Arthur Stuart.

— Arthur, souffla Alvin.

— Faut qu'il guette ça », dit Arthur.

En soupirant, Jean-Jacques redressa encore la tête. « Que je regarde quoi ? »

Sitôt que les yeux d'Audubon se posèrent sur lui, Arthur claqua des mains. L'oie se mit à courir et s'éleva maladroitement en tanguant. Mais, dès l'instant où ses ailes prirent appui sur l'air, elle se métamorphosa en une créature magnifique, aux battements puissants succéda un vol en flèche. Les autres oies décollèrent à leur tour. Et Jean-Jacques, toute fatigue oubliée, les regarda s'éloigner au-dessus

des arbres.

« Quelle grâce, dit-il. Aucune femme ne danse avec tant de beauté. »

À ces mots, Arthur lui fonça dessus, furieux. « C'est vrai ! Ces oiseaux vivants sont plus jolis que tous vos maudits vieux portraits ! »

Alvin prit Arthur par les épaules, le retint sourit tristement à Jean-Jacques. « J'regrette. Je l'ai jamais vu aussi encrelle. En colère.

— Chaque portrait que vous avez peinturé a tué un oiseau, dit Arthur. Et je m'en fiche si vous peinturez bien, ça vaut pas la peine de leur prendre la vie ! »

Jean-Jacques était embarrassé. « Personne ne m'a encore dit ça. Des gens tirent tout le temps au fusil, des oiseaux meurent tous les jours.

— Pour la viande, fit Arthur. Pour les manger.

— Il croit ça ? demanda Jean-Jacques à Alvin. Vous croyez qu'ils ont faim et tuent les oiseaux pour manger ? Ils les empaillent peut-être comme trophées. Ils les tuent peut-être pour s'amuser, jeune enragé. »

Arthur ne se calma pas. « P't-être qu'ils sont pas mieux qu'vous. Mais moi, j'aimerais mieux m'couper la main que tuer un oiseau jusse pour faire son portrait.

— Et toutes ces heures où vous m'avez regardé peindre, vous avez admiré ma peinture, non ? Et maintenant vous décidez tout à coup d'être en colère ?

— Par rapport que j'voulais vous faire voir l'oiseau voler. Vous l'avez peinturé mais il pouvait encore voler !

— Mais c'est parce que vous avez parlé à l'oie, dit Jean-Jacques. Comment je peux savoir qu'un garçon tel que vous existe ? Je dois attendre qu'un de vos pareils vienne faire poser l'oiseau ? Jusque-là je peins des arbres ?

— Qui vous demande de peindre des arbres ?

— C'est la question que vous vouliez me poser ? » fit Jean-Jacques.

Arthur s'arrêta net. « Non. Oui. Vot' manière d'empailler les oiseaux du magasin, ça m'a montré que vous connaissez bien les oiseaux, vous les voyez avec les bons yeux, mais alors comment vous pouvez les tuer ? Vous avez pas faim.

— J'ai souvent faim. J'ai faim en ce moment. Mais ce n'est pas l'oiseau que je veux manger. Pas d'oie aujourd'hui. Quelles belles oies ! Vous les aimez quand elles volent, et je les aime aussi quand elles volent, mais en France personne ne voit jamais ces oiseaux. Les Français voient d'autres oiseaux, pas les oiseaux d'Amérique. Les savants écrivent et discutent sur les oiseaux, mais ils voient seulement des croquis, et mal imprimés. Je ne suis pas un bon peintre des gens. Je n'aime pas la plupart des gens, alors ils ne trouvent pas beaux mes

tableaux. Mes gens sont comme morts, étouffés, avec de petits yeux de verre. Mais les oiseaux... je peux les peindre comme s'ils étaient vivants. Je peux trouver les couleurs, je les vois et je les mets sur le papier. Nous imprimons, et alors les savants peuvent savoir, ils ouvrent mon livre, et voilà l'oiseau américain qu'ils n'ont jamais vu. Alors ils peuvent penser à un oiseau et le voir. Dieu vous permet de parler aux oiseaux, petit enragé. Moi, il me permet de les peindre. Je devrais jeter ce don de Dieu, sauf aujourd'hui parce que vous venez m'aider ?

— C'est pas vot' don si c'est l'oiseau qu'en meurt, dit Arthur Stuart.

— Toutes les créatures meurent. Les oiseaux vivent leurs vies d'oiseaux. Tout pareil. C'est une belle vie, mais ils vivent dans l'ombre de la mort, ils ont peur, ils guettent, et alors, pan ! Le fusil. Les serres du faucon ! Les griffes du chat. Mais l'oiseau que je tue, je fais de lui un tableau, il vivra toujours.

— D'la peinture sus du papier, c'est pas un oiseau », répliqua Arthur, la mine renfrognée.

La main de Jean-Jacques fusa et lui attrapa le bras. « Venez le dire à mon tableau ! » Il força le gamin à se tenir au-dessus du carnet à croquis ouvert « Vous m'avez fait regarder les oies qui volaient. Maintenant c'est vous qui regardez ! »

Arthur regarda.

« Vous voyez que c'est beau, dit Jean-Jacques. Et le tableau apprend quelque chose aux gens. La connaissance, c'est bien. Je montre cet oiseau au monde. Dans tous les yeux, il y a mon oiseau. Mon oie, c'est l'oie de Platon. L'oie parfaite. La vraie oie. L'oie réelle. »

Alvin gloussa. « On comprend pas trop bien, pour Platon. »

Arthur se tourna vers Alvin d'un air dédaigneux. « M'dame Larner nous a tout appris sus Platon, ou alors c'est que tu dormais ce jour-là.

— C'était quoi, ta question pour monsieur Audubon ? demanda Alvin. Pourquoi il croit que c'est la peine de tuer les oiseaux pour les peindre ? Si c'est ça ta question, tu t'y es pris rudement grossièrement pour la poser.

— Pardon, fit Arthur Stuart.

— Et j'crois qu'il t'a bien répondu, Arthur Stuart. S'il tuait les oiseaux pour les vendre à un volailler, tu trouverais pas à redire par rapport que c'est dedans la nature des choses, tuer et manger. C'est bien de tuer un oiseau quand une famille peut acheter sa carcasse, la rôtir et toute la manger. Mais s'il fait que le peindre, il devient un tueur ?

— J'connais, dit Arthur. J'connais ça déjà avant.

— Alors pourquoi tu t'es mis à brailler ? demanda Alvin.

— J'connais pas. J'connais pas pourquoi je m'suis mis encrelle.

— Je sais pourquoi, fit Jean-Jacques.

— Ah oui ? s'étonna Alvin.

— Évidemment, dit Jean-Jacques. Les oies n'aiment pas mourir. Mais elles ne peuvent pas parler. Elles ne peuvent pas... comment dites-vous ? se plaindre. Bon. Vous êtes l'interprète des oiseaux. »

Arthur Stuart ne trouva rien à répondre. Ils marchèrent un moment en silence tandis que la route les ramenait aux faubourgs puis bientôt dans la ville, et que la terre battue se changeait en rue pavée sous leurs pas.

« Je pense à une question pour vous, roi Arthur, dit enfin Jean-Jacques.

— Quoi ? fit Arthur sans grand enthousiasme.

— Le son que vous faites, aucune oie ne fait jamais ce son. Mais elles vous comprennent.

— C'est dommage que vous l'avez pas entendu quand il était plusse jeune, dit Alvin. Il poussait les cris de tous les oiseaux qu'on voulait.

— Il a perdu son don quand sa voix a changé ? Quand elle est Revenue plus grave ?

— Avant ça. » Alvin ne pouvait pas expliquer comment il avait modifié le corps d'Arthur Stuart afin d'empêcher les pisteurs de réclamer sa capture. Jean-Jacques faisait peut-être l'impression d'un brave homme, mais il valait mieux éviter d'avoir un témoin en mesure d'affirmer qu'Arthur Stuart était réellement l'esclave marron recherché par les pisteurs.

« Mais ma question, dit Jean-Jacques, c'est : comment vous avez appris ce langage ? Vous n'entendez pas ce langage, alors comment l'apprendre ?

— Si, je l'entends, le langage, dit Arthur. J leur réponds dans leur langue. J'ai jusse un accent humain rudement fort. »

À ces mots, Jean-Jacques Audubon éclata de rire, imité par Alvin. « Un accent humain, répéta le Français.

— Les pirounes, ça cause pas avec des mots, n'importe comment, dit Arthur. Quand j'cause, j'fais plutôt le bruit qui dit : “Bonjour, j'suis une piroune.” Et puis après, ça dit des affaires comme “y a pas de danger”, ou “faut s'envoler vilement” ou “asteure on bouge pus”. Pas des mots. Jusse des... des souhaits.

— Mais y a une fois, fit Alvin, où je t'ai vu causer à un oiseau rouge, et il t'a dit toutes sortes d'affaires, c'était pas jusse des souhaits, c'était compliqué. »

Arthur réfléchit. « Oh, c'te fois-là, dit-il enfin. Ben, c'est par rapport que cet oiseau rouge-là causait pas en oiseau-rouge. Il causait en anglais.

— En anglais ! s'exclama Alvin, incrédule.

— Avec un accent oiseau-rouge rudement fort », dit Arthur. Et ce coup-ci tous trois éclatèrent de rire.

*

Alors qu'ils approchaient de la pension de madame Louder, ils virent un costaud jaillir d'un bond dans la rue puis retourner aussitôt d'où il venait par la porte du jardin. « C'est un homme ou une grosse balle de caoutchouc ? demanda Jean-Jacques.

— C'est monsieur Fink, le renseigna Arthur Stuart. M'est avis qu'il attendait qu'on arrive.

— Ou est-ce Gargantua ? demanda Jean-Jacques.

— Plutôt Pantagruel », répliqua Arthur Stuart.

Jean-Jacques s'arrêta net. Alvin et Arthur se retournèrent pour le regarder. « Quèque chose va pas ? lança Alvin.

— Le jeune garçon connaît Rabelais ? fit Jean-Jacques.

— Qui c'est, ça ? demanda Alvin.

— Alvin, il dormait ce jour-là aussi », dit Arthur Stuart.

Le regard de Jean-Jacques passa en revue ses compagnons. « Vous et vous êtes allés à l'école ensemble ? »

Alvin savait ce que devait penser Audubon : qu'il était sûrement un cancre pour avoir suivi l'école en même temps qu'un enfant. « On a eu l'même professeur, dit-il.

— Elle nous enseignait dans la même pièce en même temps, ajouta Arthur Stuart.

— Seulement, on avait pas toujours la même leçon, précisa Alvin.

— Ouais, moi j'ai eu Rabelais et Platon, renchérit Arthur Stuart, et Alvin, il a marié la maîtresse d'école. »

Jean-Jacques partit d'un rire sonore. « Que c'est charmant ! Votre femme est une maîtresse d'école mais ce jeune esclave est le meilleur élève !

— M'est avis, sauf une affaire, dit Alvin. Le p'tit drôle est libre.

— Ah oui. Pardon. Je veux dire, ce jeune Noir.

— À moitié Noir, le corrigea Arthur.

— Donc à moitié Blanc, dit Jean-Jacques. Mais quand je vous regarde, je vois seulement la moitié noire. N'est-ce pas curieux ?

— Quand la couleur me r'garde, ça voit qu'la moitié blanche.

— Mais vous avez un secret : au fond de votre cœur, vous connaissez Rabelais.

— Qu'esse ça vient faire avec les Noirs et les Blancs ? demanda Alvin.

— Ça vient faire que ces histoires de Noirs et de Blancs font rire ce jeune garçon à l'intérieur. Quand vous riez au fond de vous, où personne ne peut voir, Rabelais est là. N'est-ce pas, Arthur Stuart ?

— Rabelais, fit Alvin. C'est pas le livre au sujet de ce gros bougre gras comme un cochon au parc ?

— Alors vous l'avez lu ?

— Non. Ça m'a gêné et je l'ai rendu à m'dame Larner. Margaret, j'veux dire. On cause pas d'ces affaires-là avec une dame !

— Ah, fit Jean-Jacques. Votre maîtresse d'école était au début "m'dame Larner", mais maintenant elle est "Margaret". Bientôt vous allez l'appeler "maman", n'est-ce pas ? »

Alvin prit un air pincé. « P't-être que vous autres, les Français, vous aimez lire des livres indécents et tout, mais en Amérique on raconte pas aux genses qu'leurs femmes vont avoir des bébés.

— Oh, vous comptez les avoir d'une autre manière ? » Jean-Jacques se remit à rire. « Regardez, Pantagruel nous a vus ! Il vient nous écraser ! »

Mike Fink marchait à grands pas furieux à leur rencontre. « Vous connaissez la maudite heure qu'il est, bon Djeu ? » lança-t-il.

Les gens alentour le fusillèrent des yeux.

« Surveillance ton langage, dit Alvin. Tu veux une amende ?

— J'voulais arriver à Trenton avant la brunante, fit Mike.

— Comment ? T'as un billet de train ? demanda Alvin.

— Bonjour, Pantagruel. Je suis Jean-Jacques Audubon.

— Il cause en anglais ? demanda Mike.

— Mike, ça, c'est John James Audubon, un Français qui peinture les oiseaux. Jean-Jacques, ça, c'est Mike Fink.

— Tout juste, j'suis Mike Fink ! J'suis à moitié ours, à moitié cocodrille, et ma grand-mère du bord d'ma mère était une tornade. Quand j'tape des mains, y a des éclairs qui pètent de trouille dans un ciel bleu. Et si j'veux un oiseau peinturé, j'pisse tout drêtement en l'air et j'vire toute la volée en jaune !

— Je tremble comme une feuille de savoir que vous êtes un homme si dangereux, fit Jean-Jacques. Je suis sûr, quand vous dites ces choses à des dames, que leurs jupes se relèvent et qu'elles tombent à la renverse sur le dos. »

Mike le regarda un moment en silence. « S'il est après s'foutre de moi, Alvin, j'm'en vas l'tuer.

— Non, il pense que t'as fait un joli discours, c'est ce qu'il a dit, expliqua Alvin. Allez, Mike, c'est après moi que t'es encrelle. Excuse-moi si j'suis pas revenu. J'ai trouvé Arthur Stuart pas mal vite, mais après l'a fallu qu'on reste pour aider monsieur Audubon à peindre une piroune.

— Pour quoi donc faire ? s'étonna Mike. Les vieilles couleurs s'écaillaient ?

— Non, non, fit Jean-Jacques. Je peins sur du papier. Je fais une image d'une oie. »

Avant qu'Alvin puisse expliquer que l'ancien rat de rivière blaguait, Mike lança : « Merci d'éclairer ma lanterne, espèce de couillon d'babouin chiqueur de tiques à face d'âne.

— Chaque fois que vous parlez, j'entends tout l'anglais que je dois encore apprendre, dit Jean-Jacques.

— C'est pas la faute à monsieur Audubon, Mike. C'est Arthur Stuart qui nous a fait rester durant qu'il disait à une piroune de s'tenir tranquille. Ça fait que monsieur Audubon pouvait peindre un tableau sans avoir d'abord à tuer l'oiseau et à l'empailler.

— Bon, d'accord, fit Mike. J'suis pas si encrelle que ça.

— Vous pouvez vous mettre plus en colère ? demanda Jean-Jacques.

— Aucun d'vous autres m'a jamais vu dans une colère bleue, répondit Mike.

— Moi j't'ai vu, fit Alvin.

— Ben, p't-être un brin en colère, reconnut Mike. Quand tu m'as cassé la patte. »

Jean-Jacques regarda d'un œil nouveau un Alvin capable de briser la jambe d'un homme qui avait vraiment l'air à moitié ours.

« C'est En-Vérité qu'est proche d'exploser, fit Mike.

— En-Vérité ? » s'étonna Alvin. L'avocat perdait très rarement son calme.

« Ouais, il tambourinait des doigts dessus la table à midi, et sus la galerie il a attrapé une mouche à la volée pis l'a j'tée contre la maison si fort qu'il a cassé une fenêtre.

— C'est vrai ? fit Arthur Stuart avec un respect mêlé de crainte.

— C'est ça qu'j'ai dit, non ? lança Mike Fink.

— Oh, ouais, j'oubliais qui causait, se reprit Arthur.

— Arthur et monsieur Audubon, ils ont faim et soif, dit Alvin. Tu pourrais au moins les faire entrer et voir si madame Louder aurait pas un bout d'pain et d'eau à leur donner, tu crois pas ?

— De l'eau ? fit Audubon d'un air peiné. Vous les Américains, vous ne comprenez pas que l'eau peut vous rendre malades ? Le vin est bon pour la santé. La bière est délicieuse si vous vous moquez d'uriner tout le temps. Mais l'eau... Vous allez attraper... comment vous les appelez ? des hémorroïdes.

— J'ai bu de l'eau durant toute ma vie, dit Alvin, et j'ai pas d'hémorroïdes.

— Mais cela signifie que vous... comment vous dites... ? »

Il débita alors à toute allure un flot de français.

« Vous êtes habitué, traduisit Arthur.

— Oui ! Vous zétabitué !

— Vous. Êtes. Habitué, répéta obligeamment Arthur.

— L'anglais est la plus stupide langue du monde. En dehors de

l'allemand, et l'allemand n'est pas une langue, c'est un rhume de cerveau.

— Tu parles français ? demanda Alvin à Arthur Stuart.

— Non, répondit Arthur comme s'il n'avait jamais entendu d'idée aussi ridicule.

— Ben, t'as compris monsieur Audubon.

— J'ai deviné. J'cause même pas très bien l'anglais. »

Exact, songea Alvin. Tu parles anglais comme tu en as envie. Seulement, tu aimes bien enfreindre les règles et donner l'impression que tu sors tout juste de ta cabane au fond des bois.

« Entrez donc chiquer un morceau, dit Mike. Et si vous buvez pas d'eau, monsieur Haut-du-pont...

— Audubon, le corrigea Jean-Jacques.

— J'espère que du cidre ça f'ra l'affaire, par rapport que madame Louder doit rien avoir plus fort, m'est avis.

— Et moi, j'peux en avoir, du cidre ? demanda Arthur Stuart.

— Non, mais tu peux avoir un gâteau sec, fit Alvin.

— Hourra !

— Seulement si elle t'en offre un, dit Alvin. Et sans faire d'insinuations.

— Madame Louder connaît toujours ce qu'on veut manger, fit Arthur Stuart. C'est son talent. »

Jean-Jacques se mit à rire. « Ce que je veux manger n'a jamais été servi sur tout ce continent !

— Comment ça ? fit Mike Fink. On a des guernouilles et des escargots chez nous aut'.

— Mais vous n'avez pas d'ail.

— On a des oignons si forts qu'on pète bleu, dit Mike. Et un coup j'ai goûté un grain d'poivre d'un Rouge ; j'ai cru que j'étais un poisson et que je m'éveillais dans l'fleuve.

— La cuisine française ne fait rien d'aussi miraculeux. Elle est si délicieuse que Dieu envoie un saint tous les jours à Paris lui chercher son dîner, comme s'il y connaissait quelque chose. »

Ils poursuivirent leur concours de vantardises jusque dans la cuisine. Mais Alvin s'arrêta dans le petit salon où En-Vérité se tenait confortablement assis, un livre sur les genoux. L'Anglais jeta un regard à Alvin puis reprit la lecture de son livre.

« Oh, tu es revenu, fit-il. Je me disais qu'on t'avait tué et qu'on avait vendu Arthur comme esclave. » Il tourna une page. « La prochaine fois, peut-être. » Son visage restait inexpressif. Mike avait raison. Alvin n'avait jamais vu En-Vérité Cooper aussi furieux.

« J'regrette, fit Alvin.

— Bon, très bien, dit En-Vérité en reposant le livre et en se mettant debout. Allons-y. » Il marcha vers la porte.

« Si tard dedans l'après-midi ? » demanda Alvin lorsqu'il passa devant lui.

En-Vérité s'arrêta et regarda Alvin d'un air de surprise feinte. « L'après-midi ? Si tard ? J'ignorais.

— J'ai dit que j'regrettais.

— Je ne suis pas Peggy. Je ne vois pas ta flamme de vie à distance pour m'assurer que tout va bien, moi. Je m'assieds et j'attends.

— C'est pas croyable, fit Alvin. Tu parles comme une femme qui attend après son mari.

— Je parle comme quelqu'un en colère, dit En-Vérité. Je trouve intéressant que pour toi ça revienne à "parler comme une femme".

— Asteure, tu parles comme un avocat.

— Mais toi, tu parles toujours comme quelqu'un qui croit sa vie tellement importante qu'il s'imagine pouvoir déranger les autres, les plonger dans l'inquiétude et s'en tirer avec un simple "je regrette". »

Alvin était abasourdi. « Comment tu peux dire ça ? Tu connais que c'est pas ce que j'pense.

— Ce n'est pas ce que tu peux dire. C'est ta façon d'agir.

— Pour sûr, oui, p't-être que j'agis d'même. J'fais ce voyage pour tâcher de trouver à quoi sert mon talent. On m'a dit un jour que j'suis supposé bâtir une Cité de Cristal, seulement j'connais pas ce que c'est ni comment c'est fait. Alors j'brasse l'air, je change d'idée d'un jour sus l'autre et d'une semaine sus l'autre par rapport que j'connais même pas ouisque j'dois commencer. Dans une ville du Tennizy qui s'appelle Crystal City ? Ou p't-être en Nouvelle-Angleterre, par rapport qu'un bougre d'une grande sagesse m'a dit que j'apprendrai là-bas comment bâtir une ville ?

— La question n'est pas de savoir si tu vas suivre ou non mon conseil, dit En-Vérité.

— J'connais de quoi il est question. Ton talent est aussi remarquable que l'mien. Par-dessus l'marché, t'es cultivé. Alors pourquoi tu cours à travers l'Amérique, à suivre un compagnon feront à moitié induqué qui connaît pas où il va ?

— C'est précisément la question que je me suis posée toute la journée.

— Ben, réponds-y, fit Alvin. Par rapport que si tu veux vivre ta vie à toi, faut te décider. Va-t'en. Plus tu m'suivras longtemps, plus tu vivras ma vie à moi, et tu seras bientôt seulement l'bougre qu'a aidé Alvin Smith à s'bâtir une Cité de Cristal.

— À condition que tu réussisses à la bâtir.

— Asteure on y est, hein, En-Vérité ? fit Alvin. Ça vaut la peine de m'coller au derrière si j'finis par bâtir la maudite ville.

— Mais si j'y arrive pas ? Elle sera bonne à quoi, ta vie, alors ? »

En-Vérité tourna le dos à Alvin mais ne quitta pas la salle. Il

s'approcha de la fenêtre. « Maintenant je vois, dit-il.

— Tu vois quoi ?

— Je restais assis là, de plus en plus énervé, en me disant que tu avais dû remettre notre départ sans prévenir, et à force de ruminer j'ai fini par t'en vouloir de ton autoritarisme en matière de décisions, ce qui est ridicule parce que je peux partir quand je veux. Je t'accompagne de mon propre chef, ce qui implique de faire preuve de patience pendant que tu réfléchis à la marche à suivre. Alors pourquoi j'étais en colère ?

— On est souventes fois encrelle pour des raisons incompréhensibles.

— Tu t'imagines qu'un avocat ne le sait pas ? » En-Vérité eut un rire sans joie. « Je vois maintenant que j'étais vraiment en colère parce que je ne maîtrise pas ma propre vie. Je t'en ai confié la direction.

— Pas à moi, dit Alvin.

— C'est toi qui mènes cette expédition.

— Tu crois, par rapport que tu diriges pas ta vie asteure, que c'est moi qui la dirige ? » Alvin s'assit par terre et s'adossa au mur. « C'est pas moi qui m'suis donné mon talent. C'est pas moi qu'ai poussé l'Défaiseur à essayer de m'tuer plus d'une douzaine de fois durant que j'grandissais. Je m'suis pas arrangé pour naître là ousqu'une gamine torche pouvait voir mon avenir et user d'ma coiffe de naissance pour m'sauver la vie à chaque coup. J'ai pas choisi non plus de m'retrouver avec Tenskwa-Tawa – j'ai été enlevé par une bande de Rouges qu'étaient d'mèche avec Harrison. Et quand j'prends une décision, ça risque de m'péter à la goule. J'ai trouvé un moyen de sauver Arthur des pisteux, mais tu vois c'que ça y a coûté ? Il arrive plus à imiter les voix, même celles des oiseaux. J'donnerais n'importe quoi pour le revirer comme il était avant. Et le soc d'or, le soc vivant que j'ai trouvé dedans l'feu, c'était la pire des erreurs, par rapport que j'connais pas comment en user ni à quoi il sert. Mais j'sens qu'il doit y avoir une raison. Y a forcément un but par-derrrière. Un dessein. Seulement, j'vois pas ce que ça peut être. J'vois pas l'avenir, ni l'présent ni l'passé. Et Margaret peut pas m'aider non plus, par rapport qu'elle voit trop d'avenirs, et elle, tout ce qui l'intéresse, c'est de voir si j'suis mort, comme si y avait un avenir où j'meurs pas. En-Vérité, t'as l'impression qu'on te mène à la ficelle, mais au moins tu peux regarder à l'autre bout d'la ficelle et voir qui la tient.

— C'est toi, fit En-Vérité.

— Et tu peux la r'prendre si ça te chante. Tu peux suivre ton propre chemin. Mais moi, En-Vérité, qui donc la tient, ma ficelle ? Et comment j'peux m'en aller ? »

En-Vérité tomba à genoux devant Alvin, lui posa les mains sur les épaules et l'attira pour une embrassade. « Tu as besoin d'un ami, et moi je passe mon temps à ergoter, Alvin.

— T'es l'ami qu'il me faut, En-Vérité, tant que tu voudras l'rester. »

Ils s'étreignirent un long moment, savourant l'un et l'autre leur intimité, soulagés de ne pas l'avoir perdue dans l'emportement de deux fortes têtes.

« Nous restons donc une nuit de plus ? demanda En-Vérité.

— Si madame Louder a pas changé les draps, dit Alvin.

— Elle ne les a pas changés. Elle a dit qu'elle les changerait seulement quand elle te verrait partir.

— Elle connaissait donc que j'm'en irais pas aujourd'hui ?

— Elle l'espérait. Tu sais qu'elle a jeté son dévolu sur toi.

— Bêtise donc pas. Elle a au moins vingt années d'plusse et j'suis un homme marié.

— Cupidon tire ses flèches là où elles causent le plus de dégâts, dit En-Vérité.

— Elle me dorlote comme une mère, fit Alvin. C'est tout.

— Comme une mère pour toi, mais comme une épouse pour elle.

— Alors on s'en va as'soir.

— Le mal est déjà fait, et elle ne va pas s'imposer, alors pourquoi ne pas rester ce soir dans un lit qu'on connaît ?

— Et manger d'la cuisine qu'on connaît, dit Alvin.

— Une cuisine que je sens déjà.

— C'est pourtant pas 'core l'heure du dîner.

— Souvent l'amour d'une femme s'exprime par des petits gâteaux.

— Alors, une nuitée d'plusse chez madame Louder.

— Tu reviendras toujours la voir quand tu repasseras par Philadelphie.

— Ben quoi, tu m'crois capable de r'fuser un bon repas et un lit douillet ?

— Je crois que tu ne supportes pas l'idée de lui briser le cœur.

— J'pensais que j'étais aveugle aux besoins et aux désirs des autres. »

En-Vérité sourit. « Celui qui a dit ça était un peu énervé, j'ai l'impression. Personne de sensé ne parlerait de toi de cette façon.

— Alors on s'en va pour la Nouvelle-Angleterre demain matin ? fit Alvin.

— À moins qu'Arthur Stuart ait une autre course à nous demander.

— Et En-Vérité Cooper, homme de loi, va s'en venir avec nous autres ?

— On ne sait jamais, tu pourrais avoir besoin d'une plaidoirie pour te sortir de prison.

— Plus d'prison pour moi, dit Alvin. La prochaine fois qu'on m'enclée, je serai dehors avant qu'ils aient le temps de se r'tourner.

— Tu ne trouves pas ça ironique ? Tu n'as aucune idée de ce que tu es censé accomplir alors que des tas de gens se donnent un mal fou pour t'en empêcher.

— P't-être qu'ils aiment pas ma figure, c'est tout.

— Je peux comprendre ça, dit En-Vérité, mais je crois plutôt qu'ils craignent ton pouvoir. Tu as façonné ton soc, tu as libéré Arthur Stuart, alors tout le monde a su qu'un homme tel que toi existait. Et les gens mal intentionnés s'imaginent tout naturellement que tu vas employer ton pouvoir exactement comme eux l'emploieraient.

— C'est-à-dire ?

— Les rapaces pensent à l'or. Quelle chambre forte pourrait te résister ? Eux ne peuvent pas entrer dedans, c'est la seule chose qui les empêche de voler, alors ils ne conçoivent pas que tu ne profites pas de ton talent pour le faire. Sur le même principe, les plus ambitieux de tes ennemis vont s'imaginer que tu vises le pouvoir politique et le prestige, et ils vont essayer de te discréditer d'avance en te chargeant de toutes les accusations qu'ils estimeront plausibles. Le simple fait d'être passé en justice te souille, quand bien même on t'a acquitté.

— Alors tu dis qu'ils ont pas plusse idée qu'moi de ce que j'suis supposé faire ?

— Je dis que tes chances de ne plus jamais te retrouver en prison sont minces.

— Et c'est pour ça que tu t'en viens avec nous autres.

— Tu ne pourras pas bâtir ta Cité de Cristal depuis une prison, Alvin.

— En-Vérité Cooper, si tu penses m'faire accroire que tu t'en viens avec moi pour ça, tu te trompes, mon ami.

— Oh ?

— Tu viens par rapport que c'est l'affaire la plus passionnante qu'est après arriver et tu veux pas en manquer une miette.

— Passionnante ? Rester assis toute la sainte journée ici pendant que tu regardes peindre un Français ?

— C'est ça qui t'a mis encrelle, dit Alvin. Tu voulais être avec nous autres pour voir Arthur causer aux oiseaux et leur faire prendre la pose. »

En-Vérité eut un grand sourire. « Le spectacle devait en valoir la peine.

— L'premier couple de minutes, p't-être. »

Alvin bâilla.

« Oh, c'est vrai, ta vie est tellement ennuyeuse, fit En-Vérité.

— Non, j'pensais jusse que ça t'aurait joliment plus émoustillé d'voir comment on est entrés dans l'magasin du taxidermiste par effraction et on a libéré un oiseau qu'était pas complètement mort. »

En-Vérité se mit à arpenter la chambre en pérorant « Là. Voilà !

C'est intolérable ! C'est ça qui me met en colère ! Me tenir à l'écart dès que vous vous amusez ! Voilà pourquoi tu es l'ami le plus exaspérant qu'on puisse trouver !

— Mais, En-Vérité, j'connaissais pas en partant d'la maison qu'une affaire de même allait s'passer.

— C'est bien ce que je dis. Tu ne sais pas ce qui va se passer, et, vu ce qui t'est arrivé tout au long de ta vie, c'est absurde – et même insensé – de ta part de supposer que chacune de tes entreprises va suivre son cours sans conséquences dangereuses et captivantes !

— Alors, c'est quoi, ta solution ? »

En-Vérité s'agenouilla encore devant Alvin et lui posa les mains sur les genoux. Nez à nez, il lui dit : « Emmène-moi toujours avec toi, nom d'un chien !

— Même quand j'dois filer à la galope dans un fourré pour pisser ?

— Si je fais des exceptions, sûr et certain qu'il y aura dans le fourré un blaireau doué de la parole qui refermera les mâchoires sur tes génitoires et refusera de te lâcher tant que tu ne lui auras pas livré le secret de l'univers.

— Ben, merde, En-Vérité, si jamais ça arrive, faudra que j'pisse assis l'restant d'mes jours, par rapport que je l'connais pas, le secret de l'univers.

— Et voilà pourquoi tu dois me garder avec toi.

— Ah, tu l'connais, toi, le secret ?

— Non, mais je pourrais étrangler le blaireau jusqu'à ce qu'il te lâche.

— Les blaireaux ont des mâchoires joliment fortes, En-Vérité. T'aurais les pattes en lambeaux en dix secondes. Un blanc-bec comme toi !

— Il n'y a pas de blaireau, Alvin ! Ce n'est qu'une situation hypothétique, volontairement exagérée pour l'effet.

— Tu m'craches en plein dans la goule, Véry.

— Je suis avec toi jusqu'au bout, Alvin. C'est ce que je veux dire.

— J'connais, En-Vérité Cooper. J'compte sus toi. »

IV

Le Touillage

La pension bon marché où logeaient Calvin et Honoré, la cuisine se trouvait dans le jardin de derrière. Ça leur convenait parfaitement. Au terme d'une nuit de ribote, ils avaient envie de manger un morceau mais voulaient éviter d'attirer l'attention de la logeuse sur leur retour tardif. On était à Camelot, après tout, où les hommes étaient censés boire, mais dans le respect le plus strict de la bienséance et jamais de manière à incommoder les dames de bonne éducation.

Le gros des victuailles était à l'office fermé à clé à l'intérieur de la maison, au rez-de-chaussée où vivaient les esclaves. Inutile de les réveiller. La cabane de la cuisine recelait quelques bricoles : un pot de mélasse de qualité inférieure pour la cuisine, un peu de beurre rance et un reste de pois chiches collés à la casserole dans laquelle ils avaient cuit. Honoré de Balzac considéra le fouillis d'un œil dégoûté. Mais Calvin lui fit un grand sourire.

« Vous êtes trop délicat, monsieur Haute-Société, dit-il. On a tout ce qu'y faut pour s'faire une bonne platée de touillage.

— Un mot que je remercie Dieu de ne pas connaître.

— Ça s'appelle du touillage parce qu'on le touille. » Un instant plus tard, Calvin avait mis le fourneau en route et faisait fondre du beurre rance dans la poêle. Il versa une louche de mélasse et gratta dans la casserole des pois chiches qu'il ajouta à la mixture. Puis il se mit à brasser le tout.

« Voyez ? lança-t-il. Je touille.

— Vous faites ça n'importe comment, répliqua Honoré. Et la fricassée perd régulièrement en qualité. Vous ne touillez pas vraiment, vous fouillez.

— C'est drôle l'anglais, non ?

— Plus je vous connais, plus je me demande si vous le parlez.

— Ben quoi, merde, c'est tout à son honneur. On peut l'parler de dix mille manières différentes, et c'est toujours O.K.

— Quelle expression barbare ! O.K. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Oll Korrekt. D'accord, quoi. Pour s'moquer du monde qui s'fait

du tracas sus la manière d'écrire les mots.

— Possible, mais moi je trouve que vous fouillez plus que vous ne touillez votre mixture infâme. »

Le mélange beurre-mélasse bouillonnait à présent. « Bien chaud, fit Calvin. Vous en voulez ?

— Seulement pour éviter une mort imminente.

— Ça soigne pas seulement la faim, mais aussi l'mal français et le choléra, sans oublier qu'ça fait pleurer les chiens enragés qui s'ensauvent aussitôt.

— En France on l'appelle le "mal anglais".

— Cette bande de puritains ? Comment ils pourraient attraper une maladie du coït ?

— Ils sont peut-être purs dans leur doctrine, mais ils tirent leurs coups comme des lapins, dit Honoré. Neuf enfants par famille, sinon ils se croient maudits de Dieu.

— J'ai grand-peur de vous avoir appris à causer du mauvais anglais, mon ami. » Calvin goûta le touillage. C'était bon. Les pois chiches étaient un peu durs, et il se demanda si dans le noir il n'avait pas par inadvertance ajouté un peu de viande fraîche d'insecte à la préparation, mais il avait beaucoup bu, aussi s'en inquiétait-il moins que s'il était resté à jeun. « Quand on est poli, on dit pas "tirer un coup".

— Je croyais que c'était un euphémisme.

— Oui, mais c'est grossier. On est supposés s'rendre dans de bonnes familles icitte, mais on y arrivera jamais si vous causez comme ça. » Calvin tendit la cuiller.

L'odeur fit grimacer Honoré qui goûta quand même. Il se brûla la langue. Haletant, la bouche ouverte, il s'éventa.

« Attention, fit Calvin. C'est chaud.

— Dieu merci, l'inquisition ne vous connaissait pas, dit Honoré.

— C'est tout d'même bon, non ? »

Honoré croqua quelques pois chiches de sa bouchée. Doux et crémeux.

« Oui, si on aime ce qui est fruste, primitif et sauvage.

— Le fruste, le primitif et le sauvage, c'est ce que l'Amérique a de plusse remarquable, dit Calvin.

— Hélas. À la différence de Rousseau, je ne trouve pas les sauvages nobles.

— Mais ils tirent leurs coups comme des lapins ! » Dans l'état d'ébriété qui était le sien, il trouva sa réflexion d'une drôlerie indescriptible. Il se mit à rire à ne plus pouvoir respirer. Puis il dégobilla dans la casserole de touillage.

« Ça fait partie de la recette ? demanda Honoré. La pièce de résistance ?

— J'ai pas débagoulé à cause du touillage, répondit Calvin. C'est à cause du vinaigre que vous nous avez fait boire.

— Je vous assure que c'était le meilleur vin de la maison.

— C'est par rapport que personne y va pour le vin. Leur spécialité, c'est plusse la goutte.

— Je préfère encore vomir que devenir aveugle avec de l'alcool de maïs, dit Honoré. Pas d'autres choix possibles, apparemment.

— C'était la seule taverne ouverte sus les quais.

— La seule qui ne nous avait pas encore jetés dehors, vous voulez dire.

— Vous faites le difficile, asteure ? J'croyais que vous aimiez l'aventure.

— J'aime ça. Mais je pense avoir maintenant réuni tous les renseignements qu'il me faut sur la lie de la société américaine.

— Alors retournez-vous-en donc chez vous, espèce d'écrivassier chiqueur de ouaouaron.

— Chiqueur de ouaouaron ? s'étonna Honoré.

— Quoi ?

— Vous êtes vraiment très soûl.

— Mais moi, au moins, j'ai pas mon capot après brûler. »

Honoré baissa les yeux derrière lui sur le bas de son manteau qui se consumait lentement tout près du foyer du fourneau. Il souleva prudemment le tissu pour examen. « Je ne crois pas que ça partira au lavage.

— Attendez que j'sois réveillé, dit Calvin. J'pourrai le rapistoler. » Il gloussa. « J'suis un Faiseux.

— Si je vomis, est-ce que je me sentirai aussi bien que vous ?

— Je m'sens comme du vomissement de cheval mortzivre.

— C'est exactement là où je veux en venir. » Honoré eut un haut-le-cœur, mais il manqua la casserole. Son vomi grésilla sur la plaque du fourneau.

« Voyez l'homme d'éducation et de raffinement, fit Honoré.

— C'est une manière d'odeur désagréable, dit Calvin.

— Faut que j'aille me coucher. Je ne me sens pas bien. »

Ils arrivèrent aux buissons qui longeaient le mur du jardin avant de se rendre compte qu'ils ne se dirigeaient pas vers la maison. Ils s'écroulèrent en pouffant sous la verdure et s'endormirent tous deux en un instant.

*

Le soleil brillait de tout son éclat et Calvin baignait dans sa sueur lorsqu'il reprit enfin conscience. Il sentit des bestioles lui courir dessus, et sa première réaction fut de bondir sur ses pieds et de s'en

débarrasser. Mais son corps refusait de lui répondre. Il restait allongé. Impossible même d'ouvrir les yeux.

Un vent léger agitait l'atmosphère. Les insectes bougèrent à nouveau sur sa figure. Oh, il ne s'agissait pas du tout d'insectes. Des feuilles. Il était couché au milieu d'arbustes.

« Parfois, j'aimerais qu'on élève un mur autour des colonies de la Couronne pour empêcher d'entrer tous ces étrangers indiscrets. »

Une voix de femme. Des pas sur le trottoir de brique.

« Avez-vous su que la reine accorde une audience à cette mouche du coche d'institutrice abolitionniste bas-bleu ?

— Non, cela dépasse l'entendement.

— Je suis bien d'accord, mais avec le patronage de Lady Ashworth...

— Lady Ashworth ! »

Les dames s'arrêtèrent dans leur déambulation à quelques pas seulement de Calvin, toujours étendu par terre.

« Quand on pense que Lady Ashworth ne vous invite même pas à ses soirées...

— Je vous demande pardon, mais j'ai décliné ses invitations.

— Et elle va présenter cette Peggy...

— Je croyais qu'elle s'appelait Margaret...

— Mais dans sa famille on l'appelle Peggy, comme si elle était un cheval.

— Et où est son mari ? Si, bien sûr, elle en a un.

— Oh, elle en a un. Jugé pour vol d'esclave et acquitté, mais tout le monde sait qu'un propriétaire d'esclaves n'obtient jamais justice dans ces tribunaux abolitionnistes.

— D'où tenez-vous tous ces détails ?

— Croyez-vous que les agents du roi ne se renseignent pas sur les étrangers qui viennent fomenter des troubles chez nous ?

— Au lieu de se renseigner, pourquoi ne pas leur interdire l'entrée ?

— Oh ! »

L'exclamation de surprise apprit à Calvin qu'on venait de le repérer. Il retrouvait peu à peu l'usage de ses muscles, mais il se dit qu'il valait mieux garder les yeux fermés et ne pas bouger. Et puis, grâce aux feuilles qui lui recouvraient la tête, personne ne le reconnaîtrait plus tard ; s'il bougeait, ces femmes risquaient de voir son visage.

« Dieu du Ciel, on devrait fermer cette pension. Elle attire des éléments indésirables dans un quartier respectable.

— Regardez. Il a souillé son pantalon.

— C'est intolérable. Je vais devoir me plaindre auprès du juge.

— Comment osez-vous ?

— Pourquoi n'oserais-je pas ?

— Mais pour aller témoigner devant la cour... Comment décrire l'état de cette épave tout en restant une dame ?

— Mon Dieu.

— Non, nous ne l'avons pas vu, voilà tout.

— Oh ! »

La seconde exclamation apprit à Calvin qu'elles venaient de découvrir Honoré de Balzac. Savoir qu'il n'était pas seul à subir pareille humiliation le réconforta.

« De mieux en mieux.

— Visiblement, ce n'est pas un gentilhomme. Dehors sans pantalon, c'est un comble !

— Est-ce que... Est-ce que vous voyez son... ? »

Calvin se dit qu'il fallait en finir. Sans ouvrir les yeux, prenant un accent espagnol prononcé, comme les marchands d'esclaves qu'il avait entendus sur les quais, il lança : « Señoritas, cé petit Blanc ridicule n'est rien à côté des Noirs tout nous dé mon entrepôt dou bassin espagnol ! »

Les dames lâchèrent de petits cris et déguerpirent d'un air affairé. Calvin resta allongé, secoué d'un rire silencieux.

La voix d'Honoré émergea des fourrés non loin de là. « Vous devriez avoir honte. Une chance inouïe s'offre à un romancier d'entendre une vraie discussion entre femmes, et vous, vous les faites fuir. »

Calvin s'en fichait. Honoré pouvait se faire passer pour un écrivain, mais lui ne croyait pas qu'il écrirait quoi que ce soit « Comment vous avez perdu votre tchulotte ?

— Je l'ai retirée quand je me suis levé pour me soulager la vessie, ensuite je ne l'ai pas retrouvée.

— On était soûls hier soir ?

— Je l'espère. Je ne vois pas d'autre raison honorable qui nous aurait poussés à dormir ensemble sous une haie. »

Ils sortirent ensuite tous deux en roulant de sous les buissons. Les yeux plissés, Honoré titubait de gauche à droite, à la recherche de son pantalon. Il s'arrêta afin de toiser Calvin. « Je suis peut-être un peu dévêtu, mais au moins je n'ai pas mouillé mon pantalon, moi. »

Calvin trouva celui de son compagnon, suspendu à la haie, mouillé et taché. Il le montra du doigt en éclatant de rire. « Vous l'avez r'tiré, et après vous avez pissé d'sus ! »

Honoré regarda son pantalon, la mine contrite. « Il faisait noir. »

En tenant son vêtement sale devant lui, il suivit Calvin vers la maison. Alors qu'ils passaient devant la cabane de la cuisine, la petite vieille Noire responsable du local leur lança un regard mauvais. Le seul reproche qu'ils entendraient jamais de la part d'un esclave. Ils

entrèrent au rez-de-chaussée où Honoré tendit son pantalon mouillé à la blanchisseuse. « Il me le faut ce soir avant le dîner », dit-il.

En détournant la tête, l'esclave acquiesça d'un murmure et voulut s'en aller.

« Attendez ! s'écria Honoré. Celui de Calvin est en aussi triste état que le mien.

— Elle aura qu'à monter l'prendre plus tard, dit Calvin.

— Enlevez-le maintenant. Elle ne va pas reluquer vos pattes blanches toutes poilues. »

Calvin se retourna, ôta son pantalon et le tendit à la femme. Laquelle détalait.

« C'est ridicule d'être aussi timide, fit Honoré. Ce que voient les serviteurs ne compte pas. C'est comme être nu devant des arbres ou des chats.

— C'est juste que ça m'dit arien de monter à not' chambre sans tchulotte.

— Dans une culotte pleine d'urine, vous seriez dégoûtant. Mais si nous sommes tous les deux nus, tout le monde fera semblant de ne pas nous avoir vus. Nous sommes invisibles.

— Ça veut dire que vous comptez prendre l'escalier de devant ?

— Bien sûr que non, fit Honoré. Et je marche devant parce que, si je dois monter trois étages le nez à hauteur de vos fesses, je ne serai plus capable d'écrire sur la beauté pendant au moins un mois.

— D'après vous, pourquoi la cuiseuse nous a regardés d'un sale œil ? demanda Calvin.

— Aucune idée, mon ami. Mais a-t-elle besoin d'une raison ? Tous les Noirs de cette ville détestent évidemment tous les Blancs.

— Mais ils le montrent pas, d'habitude.

— D'habitude, les Blancs portent un pantalon. Je suis à peu près sûr que les esclaves savaient tous bien avant notre réveil que nous dormions sous la haie. Mais ils ne nous ont pas recouverts ni réveillés – voilà comment ils manifestent leur haine. En ne faisant pas ce qu'on ne leur a pas ordonné de faire. »

Calvin gloussa.

« Dites-moi ce qu'il y a de drôle, demanda Honoré.

— Je m'disais... c'est p't-être pas vous qui vous êtes pissé d'sus. »

Honoré réfléchit un moment « À la vérité, mon ami, ce n'est peut-être pas vous non plus qui vous êtes pissé dessus. »

Calvin gémit « Vous êtes un vilain bougre. Honoré, avec une vilaine imagination.

— C'est mon talent. »

Une fois que Calvin fut dans la chambre et qu'il se fut changé, ses idées se remirent en place et il mesura enfin la portée de la conversation qu'avaient tenue les femmes près de la haie. « Une

maîtresse d'école abolitionniste qui s'appelle Peggy ? C'est sûrement m'dame Larnier, celle qu'a mariée Alvin.

— Oh, mon pauvre Calvin. Pendant trois jours vous n'avez pas mentionné une seule fois votre frère, et voilà que vous rechutez.

— J'arrête pas d'y penser à lui depuis qu'on a eu la lettre de ma mère qui causait du mariage et d'la malédiction qu'était levée. Je m'demande s'il a dans l'idée d'avoir sept fils. » Calvin gloussa encore.

« Si c'est son intention, nous devons le trouver et l'en empêcher, dit Honoré. Deux Faiseurs, c'est déjà plus qu'il n'est nécessaire au monde. Pas besoin de trois.

— Moi, j'me dis qu'il faut chercher cette abolitionniste bas-bleu de Peggy et faire sa connaissance.

— Calvin, quel mauvais coup mijotez-vous ?

— Aucun mauvais coup, répondit Calvin d'un air ennuyé. Pourquoi vous croyez que j'veux faire un mauvais coup ?

— Parce que vous êtes réveillé.

— Elle va avoir une audience avec la reine. P't-être qu'on pourra s'faufiler avec elle. Rencontrer une personne royale.

— Pourquoi vous aiderait-elle ? Si elle est mariée à Alvin, elle connaît sûrement votre réputation.

— Quelle réputation ? » Calvin n'aimait pas le tour que prenaient les commentaires d'Honoré. « Qu'esse vous en connaissez, de ma réputation ? J'ai même pas de réputation.

— Je ne vous ai pas quitté depuis des mois, mon ami. Il est impossible que vous n'ayez pas de réputation auprès de votre famille et de vos voisins. C'est une réputation que votre belle-sœur connaît forcément.

— Ma réputation, c'est que j'étais un p'tit drôle tout mignon quand on prenait la peine de remarquer que j'existais.

— Oh, non, Calvin. Je suis à peu près certain que vous avez la réputation d'un garçon envieux, méprisant, enclin à des accès de colère et incapable de reconnaître une erreur. Ces traits de caractère n'ont pas pu échapper à votre famille ni à vos voisins. »

Après tant de mois, découvrir qu'Honoré avait une telle opinion de lui était insupportable. Calvin sentit monter sa fureur, et il aurait bourré son compagnon de coups de poing si le petit Français n'avait pas offert un visage joyeux et ouvert. Se pouvait-il qu'il n'ait pas cherché à l'offenser ?

« Vous voyez ? fit Honoré. En ce moment, vous êtes en colère et vous m'en voulez. Mais pourquoi ? Je ne dis pas cela méchamment. Je suis un romancier. J'étudie la vie. Vous êtes vivant, donc je vous étudie. Je vous trouve infiniment passionnant. Un homme qui réunit à la fois l'ambition et la possibilité de devenir un grand de ce monde, mais qui maîtrise si mal ses élans qu'il sabote toutes ses chances. Vous

êtes un tigre qui apprend à être une souris. Voilà pourquoi le monde n'a rien à craindre de vous. Voilà pourquoi vous ne serez jamais un Napoléon. »

Calvin rugit de rage, mais ne put se résoudre à frapper Honoré qui était somme toute le seul ami qu'il avait jamais eu. Aussi cogna-t-il du plat de la main sur le mur.

« Mais vous voyez, fit Honoré. C'est le mur que vous avez giflé, pas moi. Je n'avais donc pas complètement raison. Vous savez vous maîtriser. Vous êtes capable de respecter l'opinion d'autrui.

— J'suis pas une souris, dit Calvin.

— Non, non, vous n'avez pas compris. J'ai dit que vous appreniez à être une souris, non que vous aviez réussi vos examens et viviez à présent sur un morceau de fromage. Quand je vous entends couiner, je me dis : Quel drôle de cri de la part d'un tigre. J'ai connu peu de tigres dans ma vie. Beaucoup de souris mais peu de tigres. Alors vous m'êtes précieux, mon ami. Je suis triste d'entendre ces couinements. Et votre belle-sœur, à mon avis, ne connaît de vous que vos couinements, ce qui nous ramène à ce que je disais plus tôt. Voilà pourquoi je doute qu'elle soit heureuse de vous voir.

— J'peux rugir s'y faut.

— Regardez comme vous êtes en colère. Qu'allez-vous faire ? Me taper dessus ? Votre geste, cher ami, équivaldrait à un couinement. » Honoré, devêtu, s'examina. « Je suis sale comme un cochon qui s'est vautré dans la boue. Je vais me commander un bain. Vous pourrez réutiliser mon eau quand j'aurai terminé. »

Calvin ne répliqua pas. Mais il s'envoya sa bestiole sur la peau afin d'éliminer la saleté et la crasse, l'urine et la sueur séchées, la poussière et la cendre dans ses cheveux. Il ne lui fallut qu'un instant car la bestiole, une fois sa tâche assignée, pouvait s'en acquitter toute seule sans qu'il la dirige, de la même façon que sa main pouvait continuer de scier sans qu'il pense à la scie, ou ses doigts faire un nœud sans même qu'il regarde la ficelle.

Les yeux d'Honoré s'écarruillèrent. « Pourquoi avez-vous fait disparaître vos sous-vêtements ? »

Alors seulement, Calvin s'aperçut que tout objet étranger avait été pulvérisé et chassé de son corps. « Et après ? J'suis plusse propre asteure que vous l'serez jamais.

— Puisque vous vous servez de vos pouvoirs pour vous embellir, pourquoi ne pas changer votre odeur ? Pour celle d'une fleur, peut-être ? Pas la capucine, cette fleur rappelle déjà des pieds sales. Que diriez-vous du lilas ? Ou de la rose ?

— Pourquoi j'vire pas vot' nez en chou-fleur ? Oups, trop tard, quèqu'un d'autre l'a déjà fait.

— Aha, vous m'insultez avec des choux. » Honoré tira sur le

cordon qui actionnait une clochette dans les quartiers des serviteurs.

Calvin passa des vêtements propres – ou à peu près – et sortit de la chambre au moment où une esclave arrivait à la suite de l'appel d'Honoré. Le Français était désormais nu comme un ver, sans même un pan de chemise pour dissimuler les modestes avantages dont l'avait gratifié la nature, mais il n'avait pas l'air de s'en soucier le moins du monde ; et, en l'occurrence, l'esclave aurait aussi bien pu ne pas le voir parce que ses yeux ne se détachèrent apparemment jamais du plancher. Honoré précisait encore combien de bouilloires d'eau chaude exactement il désirait dans sa baignoire lorsque Calvin entama la descente de l'escalier et cessa d'entendre la voix du Français.

*

La porte de Lady Ashworth s'ouvrit sur un vieil esclave noueux en livrée moulante.

« Salut, fit Calvin. J'ai entendu dire que ma belle-sœur Peggy Smith était passée icitte, et... »

L'esclave s'en repartit et le laissa debout sur le seuil. Mais le battant était resté ouvert, aussi Calvin passa-t-il sur la galerie. Par habitude, il envoya sa bestiole fureter dans la maison. Il vit aux flammes de vie où se trouvait tout le monde ; à la différence de Peggy, cependant, il ne distinguait rien dans les flammes et n'identifiait personne précisément. Tout ce qu'il reconnaissait, c'était la présence d'un être vivant et, à son éclat, s'il s'agissait d'un humain ou non.

Mais il pouvait deviner. La flamme de vie qui gravissait lentement l'escalier de derrière devait être l'esclave qui lui avait ouvert la porte. Celle sur la galerie au-dessus, vers laquelle se dirigeait l'esclave, était forcément Lady Ashworth. Ou Lord Ashworth, peut-être... Mais non, lui se trouvait sûrement le plus près possible du roi.

Il introduisit sa bestiole dans le plancher de la galerie supérieure et sentit les vibrations dues aux phrases échangées entre la maîtresse et son serviteur. Avec un peu de concentration, il les traduisit en sons. L'esclave était du genre laconique. « Un monsieur à la porte.

— Je n'attends aucune visite.

— Dit sa sœur Peggy Smith.

— Je ne connais pas de P... Oh, peut-être Margaret Larnier, mais elle n'est pas ici. Dis-lui qu'elle n'est pas ici. »

L'esclave quitta aussitôt Lady Ashworth. Quelle idiote, songea Calvin. Je n'ai jamais cru la trouver ici, je veux savoir où elle est. On ne leur apprend pas la politesse à Camelot ? À moins qu'elle soit si haut placée à la cour du roi qu'elle peut se passer de courtoisie envers les gens du peuple.

Bon, on va voir comment vont tourner vos manières une fois que

j'en aurai terminé avec vous.

Il voyait la flamme de vie lente de l'esclave dans l'escalier de derrière. Calvin pénétra dans la maison, trouva l'escalier de devant et bondit légèrement jusqu'à l'étage suivant. C'était à ce niveau que la famille recevait, et la vaste salle de bal avait trois grandes portes fenêtres ouvrant sur la galerie où Lady Ashworth examinait une plante, des cisailles à la main.

« Cette plante n'a pas besoin d'être taillée », dit Calvin du ton anglais raffiné qu'il avait appris à Londres.

Lady Ashworth se tourna vers lui avec stupeur. « Je vous demande pardon. On ne vous a pas autorisé à entrer.

— Les portes étaient ouvertes. Je vous ai entendue dire à votre serviteur de me renvoyer. Mais je n'ai pu supporter de partir sans voir une dame d'une grâce et d'une beauté aussi légendaires.

— Vos compliments me répugnent, dit-elle avec un accent traînant de royaliste qu'étirait encore la force de son indignation. Les dandys m'exaspèrent, quant aux intrus, je les fais généralement exécuter.

— Inutile de me faire exécuter. Votre regard dédaigneux a déjà enrayé les battements de mon cœur.

— Oh, je vois, vous ne me flattez pas, vous vous moquez de moi. Ignorez-vous que cette maison regorge de serviteurs ? Je vais vous faire jeter dehors.

— Des Noirs, poser la main sur un Blanc ?

— Nous chargeons toujours nos serviteurs de sortir les ordures. »

Le badinage n'engageait en rien l'attention de Calvin. Il en profitait pour explorer avec sa bestiole le corps de Lady Ashworth. Durant ses pérégrinations en compagnie d'Honoré de Balzac, il avait regardé le Français séduire des dizaines de femmes de toutes conditions sociales et, parce qu'il était un scientifique dans l'âme, il s'était servi de sa bestiole pour noter les changements qui s'opéraient dans le corps féminin lorsque le désir s'éveillait. De tout petits organes produisaient certains sucres qui se déversaient dans le sang. Il n'était pas facile de les trouver mais, une fois localisés, on pouvait les stimuler sans peine. L'instant suivant, Calvin poussait trois glandes différentes à sécréter de bonnes doses des sucres du désir, et ce furent alors ses yeux, et non plus seulement sa bestiole, qui constatèrent la transformation de Lady Ashworth. Les paupières de la femme s'alourdirent, son attitude se fit plus distante, sa voix plus rauque.

« Comparé à votre grâce et à votre beauté, je ne suis qu'une ordure, rien de plus, fit Calvin. Mais je suis votre ordure, madame, soumis à votre volonté. Rejetez-moi et je cesserai d'exister. Gardez-moi et je serai ce que bon vous semble. Un bijou à porter sur votre poitrine. Un éventail derrière lequel votre beauté continuera de

rayonner à l'abri des regards. Ou peut-être le gant où votre main restera propre et au chaud.

— Qui aurait pensé entendre un tel discours dans la bouche d'un garçon de la Wobbish, de la frontière ? dit-elle en retenant un sourire.

— L'important, ce n'est pas d'où l'on vient mais où l'on va. Je crois que toute ma vie n'avait pour but que cet instant. Cette chaude journée à Camelot, cette galerie, cette jungle de plantes vivantes, cette Ève magnifique qui entretient son jardin. »

Elle baissa les yeux sur ses cisailles. « Mais vous avez dit que je ne devais pas tailler cette plante.

— Ce serait cruel, fit Calvin. Elle s'élève, non pas vers le soleil, mais vers vous. Ne méprisez pas ce qui grandit par amour pour vous, madame. »

Elle rougit et respira plus vite. « Vous dites des choses...

— Je suis venu à la recherche de l'épouse de mon frère parce que j'ai appris qu'elle vous avait rendu visite, expliqua Calvin. J'aurais pu laisser une carte à votre serviteur pour arriver à mes fins.

— Je suppose.

— Mais même sur les pavés rudes de la rue, je vous ai entendue comme une musique, sentie comme une rose et vue comme une étoile unique brillant par une nuit ennuagée. J'ai su que c'était ici, plus que partout ailleurs au monde, que je devais être, même au prix de ma vie ou de mon honneur. Madame, jusqu'à cet instant, chaque jour de mon existence était un fardeau, sans objet ni plaisir. Tout ce que je demande à présent, c'est de rester près de vous, de vous contempler, de m'extasier devant les merveilles de perfection que dissimule le tissu de vos vêtements, que retiennent les épingles dans vos cheveux. »

Elle tremblait. « Vous ne devriez pas dire de telles... »

Il se tenait maintenant devant elle, tout près. Il l'avait constaté lors des opérations de séduction d'Honoré, la proximité intensifiait la fièvre intérieure. Il leva la main et, des doigts, lui caressa doucement la joue, puis le cou, puis l'épaule, ne touchant que la peau nue. Elle hoqueta mais ne dit rien, ne détacha pas son regard du sien.

« Mes yeux imaginent, murmura-t-il, mes lèvres imaginent, chaque parcelle de mon corps imagine se coller contre vous, vous étreindre, faire partie de vous. »

Elle chancela, à peine capable de marcher lorsqu'il la conduisit de la galerie vers la chambre. Outre la physiologie des femmes, Calvin avait aussi étudié Honoré et vu comment le Français s'efforçait de se maintenir aussi longtemps que possible à la limite de l'extase sans la franchir. Ce qu'Honoré obtenait par la maîtrise de soi, Calvin pouvait l'obtenir mécaniquement, grâce à sa bestiole. Lady Ashworth succomba au plaisir de nombreuses fois et de nombreuses manières avant que Calvin ne décide enfin de libérer sa tension. Ils restèrent

ensuite étendus sur les draps poisseux de leur sueur. « Si c'est ainsi que le diable récompense la perversité, murmura Lady Ashworth, je comprends pourquoi Dieu perd du terrain dans ce monde. » Mais on sentait de la tristesse dans sa voix, car maintenant sa conscience se réveillait, prête à la punir du plaisir qu'elle avait pris.

« Il n'y a pas eu de perversité ici aujourd'hui, dit Calvin. Votre corps n'a-t-il pas été façonné par Dieu ? Vos désirs ne viennent-ils pas de ce corps ? Qui êtes-vous sinon la femme que Dieu a voulu que vous soyez ? Qui suis-je sinon l'homme que Dieu a conduit ici pour vous vénérer ?

— Je ne connais même pas votre nom, dit-elle.

— Calvin.

— Calvin ? C'est tout ?

— Calvin Maker.

— Maker. Lefèvre, ou Faiseur. Un nom qui vous va bien, mon chéri. Car vous m'avez faite. Jusqu'à maintenant, je n'existais pas réellement. »

Calvin avait envie de lui rire au nez. Voilà à quoi se réduisaient bluettes et amours. À des sucres émis par des glandes. À des corps s'accouplant dans la chaleur. Le tout dans un emballage de beaux discours.

Il se nettoya une nouvelle fois. Il nettoya aussi Lady Ashworth par la même occasion. Mais pas de la semence qu'il laissa en elle. Une semence qu'il suivit, pris d'une impulsion soudaine, curieux de voir ce qu'elle allait accomplir. L'idée le séduisait : un fils à lui, élevé dans une famille aristocratique. S'il voulait sept fils, importait-il qu'ils aient tous la même mère ? Que celui-ci soit donc le premier.

Était-il possible de décider à l'avance entre un garçon et une fille ? Il n'en avait aucune idée. Son frère arrivait peut-être à comprendre des détails aussi infimes, mais Calvin, lui, ne pouvait que suivre ce qui se passait dans le corps de Lady Ashworth.

Plutôt mal, d'ailleurs. Il ignorait ce qu'il cherchait. En tout cas, elle n'était pas déjà enceinte.

« C'était la première fois, vous voyez, dit-il.

— Comment est-ce possible ? fit-elle. Vous savez tout. Vous savez comment... Mon mari ne sait rien à côté de vous.

— La première fois, répéta-t-il. Je n'ai jamais possédé de femme avant aujourd'hui. Votre corps m'a appris tout ce que j'avais besoin de savoir. »

Il fit sécher la transpiration des draps malgré la moiteur de l'atmosphère. Il se leva du lit sec et frais, aussi propre et fringant qu'à son arrivée. Il regarda Lady Ashworth. Pas franchement jeune ; elle s'affaissait un tout petit peu ; mais pas trop mal, en fin de compte. Honoré approuverait sûrement. À condition qu'il lui en parle.

Oh, il allait lui en parler. Aucun doute là-dessus, car Honoré allait adorer cette histoire, il serait ravi d'entendre tout ce que ses badinages incessants avaient appris à Calvin.

« Où est ma belle-sœur ? demanda Calvin, l'air de rien.

— Ne partez pas, dit Lady Ashworth.

— Je ne peux pas rester, ce serait risqué. Les commères de Camelot ne comprendraient pas la beauté sans pareille de cet instant.

— Mais vous reviendrez.

— Aussi souvent que la prudence me le permettra. Je ne souffrirais pas que mes visites vous causent du tort.

— Qu'ai-je fait ? murmura-t-elle. Je ne suis pas femme à commettre l'adultère. »

Bien au contraire, se dit Calvin. Tu n'es qu'une femme qui n'a jamais connu la tentation jusqu'à aujourd'hui. La vertu se réduit à ça, non ? La vertu, on la chérit jusqu'au moment où s'allume le désir, et alors ce n'est plus qu'un fardeau insupportable dont il faut se débarrasser, quitte à le reprendre lorsque le désir s'éteint.

« Vous êtes une femme qui s'est mariée avant d'avoir rencontré l'amour de sa vie, dit Calvin. Vous servez bien votre époux. Il n'a aucune raison de se plaindre de vous. Mais il ne vous aimera jamais comme je vous aime. »

L'œil de Lady Ashworth laissa échapper une larme qui coula le long de sa tempe et tomba sur l'oreiller jonché de ses cheveux. « Il me chevauche avec impatience, comme une monture qu'il quitte quasiment avant d'arriver à destination.

— Il se sert donc de vous, et vous de lui, dit Calvin. Le contrat de mariage est respecté.

— Oui, mais Dieu ?

— Dieu est d'une compassion infinie. Il nous comprend beaucoup mieux que n'y parviendront jamais les hommes. Et il pardonne. »

Il se pencha et lui donna encore un baiser. Elle lui révéla où logeait Peggy. Il quitta la maison en sifflant. Il s'était bien amusé. Pas étonnant qu'Honoré passe autant de temps à courir après les femmes !

V

Purity

Purity faisait de son mieux pour mériter son nom. Elle avait été une bonne petite fille et s'était encore parfaite pendant l'adolescence, car elle croyait à ce qu'enseignaient les pasteurs et n'éprouvait par ailleurs aucune attirance pour la perversion.

Mais, pour le mériter, il ne suffisait pas d'obéir à la parole de Dieu dans la Bible. Elle se rendait en effet compte que son nom restait l'ultime lien avec sa véritable identité, avec ses parents morts durant sa prime enfance et dont la seule contribution à son éducation était le patronyme qu'ils lui avaient choisi.

Lequel patronyme fournissait des indices. Ici, dans le Massachusetts, les habitants venaient en majorité des traditions puritaines de l'East Anglia et de l'Essex qui ne donnaient pas aux enfants des noms de vertus. C'était une coutume plus courante dans le Sussex, ce qui laissait entendre que la famille de Purity avait vécu dans le Netticut et non dans le Massachusetts.

Et, dans l'orphelinat de Cambridge où elle avait grandi, le révérend Hezekiah Study, qui avait désormais plus de soixante-dix ans, avait remarqué son esprit brillant et insisté, contre tous les usages, pour qu'elle bénéficie d'une éducation complète au même titre que les garçons. Évidemment, il était hors de question pour elle de s'inscrire à l'université d'Harvard, établissement qui se consacrait à former des pasteurs. Mais on lui permettait de s'asseoir sur un tabouret dans le couloir devant toutes les classes de son choix et d'écouter des bribes de cours pour peu qu'ils soient donnés d'une voix assez forte. Elle avait en outre libre accès à la bibliothèque.

Elle avait vite appris qu'il n'existait pas meilleur professeur que la bibliothèque parce que les auteurs des livres n'avaient aucun moyen de la laisser à la porte à cause de son sexe. Une fois la somme de leur savoir couchée par écrit, ils devaient endurer l'ignominie qu'une femme la lise et la comprenne. Les enseignants de chair et de sang, en revanche, s'apercevaient des fois où Purity les écoutait, et la plupart d'entre eux en profitaient pour baisser la voix, fermer la porte ou parler en latin ou en grec, langues que les étudiants étaient censés

comprendre, et Purity non. En réalité elle lisait le latin et le grec avec grande facilité et les prononçait mieux que la quasi-totalité des étudiants masculins – sinon, comment aurait-elle attiré l'attention d'un traditionaliste comme le révérend Study ? – mais elle avait peu à peu découvert que les professeurs s'avéraient rarement aussi cohérents, profonds ou clairvoyants dans leur pensée que les auteurs des livres.

Il y avait des exceptions. Le jeune Waldo Emerson, lui-même tout juste diplômé d'Harvard, l'aurait admise d'emblée dans sa classe si elle n'avait pas refusé. De fait, elle entendait distinctement chaque mot de ses cours et, malgré un penchant pour les épigrammes en guise d'analyse, il témoignait pour les choses de l'esprit d'un enthousiasme aussi contagieux que stimulant. Elle savait qu'Emerson se souciait bien davantage de passer pour un érudit que pour un grand penseur – sa « philosophie » se composait apparemment de tout ce qui agaçait particulièrement les autorités en place sans les scandaliser au point d'écopier d'un renvoi.

Il jouissait parmi les étudiants d'une réputation d'original et de rebelle sans avoir à supporter les conséquences d'être l'un ou l'autre.

Ce n'est donc pas grâce à Emerson mais grâce à la bibliothèque que Purity avait franchi l'étape suivante vers l'explication de son nom et ce qu'il lui apprenait sur la vie de ses parents. Car c'est dans un traité, *De la garde de la progéniture des sorcières et hérétiques* de Cotton Mather, qu'elle avait deviné pour la première fois pourquoi elle était une orpheline portant un nom du Neticut dans une maison du Massachusetts.

« Tous les enfants étant nés également entachés du péché originel d'Adam, disait l'auteur, et les enfants des déchus n'étant donc pas plus entachés que ceux des élus, il est injuste de leur infliger des pénalités autres que celles qui échoient naturellement à l'enfance, c'est-à-dire la soumission à l'autorité, l'ignorance, le penchant à la désobéissance, l'inattention qu'il faut sans cesse punir, etc. » Purity avait lu ce passage avec un plaisir immense, car après avoir entendu insinuer à longueur de temps que les pensionnaires de l'orphelinat n'avaient évidemment pas les mêmes chances d'être élus que les rejetons qui grandissaient auprès de parents membres des églises, c'était un soulagement de voir une autorité de l'importance de Cotton Mather déclarer qu'il était injuste de traiter un enfant différemment d'un autre.

Elle était donc très agitée lorsqu'elle avait lu la phrase suivante dont le sens avait failli lui échapper : « Mais afin de donner aux enfants toute chance d'échapper à l'influence posthume de leurs parents et à la présomption du voisinage, leur retrait de la paroisse natale, voire de la colonie, serait le parti le plus sage à prendre. »

Et l'argument décisif, plusieurs phrases plus loin. « Leur nom de

famille leur sera retiré parce qu'il est honteux, mais ils conserveront leur nom de baptême, car il leur vient du Christ et leur a été donné en son nom, quelles que soient les indignités dont se sont rendus coupables les parents qui les ont présentés au baptême. »

Je m'appelle Purity, s'était-elle dit. Un nom du Netticut, mais je suis au Massachusetts. Mes parents sont morts.

Pendus comme sorciers ou brûlés comme hérétiques. Il devait s'agir de sorciers parce que le quakerisme est l'hérésie la plus commune, auquel cas je ne devrais pas porter le nom de Purity, alors qu'un sorcier s'efforcerait de cacher sa nature et prénommerait donc ses enfants comme ses voisins ont prénommé les leurs.

Cette découverte l'avait à la fois inquiétée et soulagée. Inquiétée parce qu'elle devait se tenir constamment sur ses gardes de peur qu'on l'accuse à son tour de sorcellerie. Et aussi parce qu'elle devait désormais se demander si sa capacité à deviner facilement les sentiments d'autrui relevait de ce que les sorciers appelaient un « talent ».

Soulagée parce qu'elle avait enfin résolu le mystère de ses parents. Sa mère n'avait pas été une fornicatrice ni une adultère qui avait déposé son bébé dans un orphelinat après en avoir épinglé le nom sur une couverture. Son père n'avait pas été emporté par un châtiment divin comme une épidémie ou un accident. Ses parents avaient plutôt été pendus pour sorcellerie, et, vu ce qu'elle savait des procès de sorciers, ils devaient sûrement être innocents.

Comme l'avait un jour dit en classe Waldo Emerson : « À quel moment un don de Dieu franchit-il une frontière imperceptible pour devenir un talent diabolique ? Et comment le diable s'y prend-il pour accorder des aptitudes et des pouvoirs cachés qui, alloués aux prophètes et aux apôtres dans les Saintes Écritures, étaient manifestement des dons de l'esprit divin ? N'est-il pas possible qu'en condamnant le talent plutôt que son mauvais usage on rejette le don de Dieu et on tue ses meilleurs enfants ? Ne devrions-nous pas alors juger la moralité de l'acte plutôt que sa nature extraordinaire ? »

Purity était assise dans le couloir lorsqu'il avait posé ces questions, ravie de ne pas se trouver dans la classe où les étudiants auraient remarqué ses tremblements, ses joues inondées de larmes, et l'auraient taxée de faiblesse toute féminine. Mes parents étaient innocents, se disait-elle, mon talent vient de Dieu et je dois l'employer à son service sacré. Ce n'est que si je le mettais au service de Satan que je serais une sorcière. Je suis peut-être une des élues, après tout.

Elle avait fui l'université avant la fin du cours, de crainte de devoir discuter avec quelqu'un, pour aller marcher au hasard dans les bois le long de l'Euphrate. Des bateaux sillonnaient le fleuve depuis Boston aussi loin dans les terres que leur permettait leur tirant d'eau,

mais les bateliers ne lui prêtaient aucune attention, elle n'était qu'une créature terrestre indigne de leur intérêt.

Si mon talent me vient de Dieu, songeait-elle, si je reste ici et si je le cache, est-ce que je ne le rejette pas ? Est-ce que je ne l'enterre pas dans le jardin comme le serviteur stupide de la parabole ? Ne devrais-je pas trouver dans quel grand dessein on m'a accordé ce talent ?

Elle s'imagina missionnaire dans un pays païen comme l'Afrique ou la France, capable de comprendre les indigènes bien avant d'avoir appris leur langue. Elle s'imagina diplomate au service du Protectorat, se servant de son talent pour savoir quand les ambassadeurs étrangers ou les chefs d'État mentent et quand ils sont sincères.

Puis, sortant de sa rêverie, elle vit un jeune garçon d'une douzaine d'années, la peau sombre et les cheveux crépus, jaillir brusquement du fleuve à moins de vingt pas de là, dégoulinant d'eau, luisant au soleil, riant la bouche grande ouverte ; il l'aperçoit alors en plein bond, son expression change à vue d'œil et elle sait aussitôt ce qu'il ressent : l'embarras de s'exposer complètement nu devant une femme, un arrière-goût déclinant de sa joie exubérante et, juste sous la surface de sa propre conscience, de l'amour.

Ma foi, je n'ai encore jamais produit un tel effet, se dit Purity. C'était flatteur. L'amour d'un garçon de douze ans n'allait certes pas lui changer la vie, mais il était agréable de savoir que ce gamin, sur le point de devenir un homme, voyait d'emblée en elle non pas l'orpheline pédante qui dégoûtait ou terrifiait tellement les jeunes gens de Cambridge, mais une femme. Pour tout dire, ce qu'il avait vu et aimé n'était pas une femme mais la femme, car Purity avait suffisamment lu Platon pour savoir que si les hommes corrompus désirent des femmes particulières, les hommes aux aspirations nobles apprécient l'étincelle de féminité qu'ils devinent chez la femme honnête, et l'amour de l'idéal qu'elle représente amène une communion plus étroite, comme s'il décollait de la route une ombre portée pour la réunir à l'être qui la jette.

En voilà des idées. Cet enfant est sûrement tout aussi singulier que moi, lui Noir dans un pays de Blancs, et moi orpheline dans un pays de familles, soupçonnée par-dessus le marché d'être fille de sorciers.

Toutes ces pensées lui passèrent par la tête comme un long éclair, et le gamin retomba dans l'eau au milieu d'éclaboussures à l'instant où, près de lui, se dressait un homme, un adulte cette fois, aux épaules, au dos et aux bras puissamment musclés, beaucoup plus grand que le gamin – même sans sauter, il avait ses fesses nues et blanches qui émergeaient presque entièrement du fleuve –, lequel adulte, voyant où regardait le petit Noir, la bouche béante d'amour, pivota et...

Purity détourna les yeux juste à temps. Elle préférait éviter que des pensées impures s'insinuent en elle. Qu'elle compte ou non au nombre des élus, inutile de s'écarter du côté du gouffre et donc d'exiger une plus grande expiation du Christ afin qu'il la ramène dans le droit chemin.

« Bravo pour le coin où il passe jamais personne ! » s'écria l'homme en riant. Elle entendit de grandes éclaboussures, sûrement le duo qui sortait de l'eau. « Une minute, l'temps qu'on s'habille, et vous pourrez continuer vot' chemin, m'dame.

— C'est sans importance, dit-elle. Je peux aller ailleurs. »

Mais dès le premier pas qu'elle fit pour s'en repartir le long du fleuve, un homme à l'air rude, aux muscles épais et à la figure menaçante lui surgit sous le nez. Elle ne put s'empêcher de sursauter et de reculer...

Pour s'apercevoir qu'elle posait le pied sur une botte.

« Ouille », dit-elle doucement.

Elle se retourna d'un bloc. Et découvrit en fait deux hommes, l'un soigné de sa personne, plutôt petit, qui la regardait avec une franchise qu'elle trouva gênante. Mais l'autre, celui sur le pied duquel elle venait de marcher, était grand et avait un air digne dans ses vêtements de profession libérale. Des vêtements non pas noir de jais comme ceux d'un pasteur, ni d'une couleur triste comme en portent les gens du peuple en Nouvelle-Angleterre. Non, il était plutôt habillé comme...

« Un Anglais, dit-elle. Un avocat.

— Je l'avoue, mais je m'étonne que vous l'ayez deviné.

— Nous avons beaucoup de visiteurs anglais à Cambridge, monsieur, expliqua-t-elle. Certains sont des avocats. Ils donnent l'impression de s'habiller pour montrer que leurs vêtements coûtent beaucoup d'argent sans pour autant enfreindre les lois somptuaires. » Elle se retourna vers l'individu menaçant en se demandant si l'Anglais ferait le poids.

Elle s'aperçut alors que les apparences l'avaient un instant trompée. Il n'y avait aucune menace chez l'homme rude, pas plus que chez l'Anglais. Quant au troisième, le petit homme soigné qui continuait de la détailler du regard, lui non plus ne présentait aucun danger. C'était comme s'il ne connaissait qu'une seule manière de penser aux femmes, et il mettait donc de côté son attitude envers Purity dans la rubrique « objets du désir », mais c'était là un ouvrage qui se couvrirait d'une bonne couche de poussière avant qu'il prenne la peine de le descendre du rayonnage pour le lire.

« Nous avons dû vous faire peur, dit l'Anglais. Nos amis tenaient à se baigner, et nous à nous allonger sur la berge pour un petit somme. Vous ne nous avez vus qu'une fois sur nous, et je vous prie de nous excuser pour nos deux amis qui se sont présentés à vous dans le plus

simple appareil.

— Quel appareil, je vous prie ? Je n'en vois nulle part. »

Le petit homme soigné de sa personne éclata de rire avant de s'arrêter brusquement et de se détourner. Pourquoi ? Il avait peur. De quoi ?

« Pardonnez-moi cette expression typiquement française, fit l'Anglais. À Londres, nous sommes plus cosmopolites que la bonne société de Nouvelle-Angleterre. Lorsque Napoléon a pris le pouvoir en France et commencé d'annexer la majeure partie de l'Europe, il ne restait pas beaucoup de retraites où la royauté et l'aristocratie pouvaient se réfugier. Londres grouille de visiteurs français et les mots français font chic. Houla, voilà que je recommence.

— Vous ne m'avez toujours pas dit ce que signifiait votre expression typiquement française. Mais "chique", ça je comprends... Vous m'avez tous l'air d'en avoir l'habitude. »

L'avocat gloussa. « Je dirais que c'est vous qui ne mâchez pas vos mots avec les étrangers, si j'osais faire ce genre de boutade à une jeune dame à laquelle je n'ai pas été présenté. Je vous en prie, donnez-moi le nom de votre père et son adresse, ensuite je pourrai vous demander comment vous allez.

— Mon père est mort, dit-elle avant d'ajouter, malgré la panique qu'elle sentit alors monter en elle : On l'a pendu comme sorcier dans le Netticut. »

Ils se turent, tous sans exception, ce qui la mit mal à l'aise car ils ne réagissaient aucunement comme elle s'y était attendue. Sa confession d'une parenté aussi inconvenante ne leur inspirait aucun dégoût ; ils se contentèrent de ne pas relever et de regarder ailleurs.

« Eh bien, je suis navré si je vous ai remis en mémoire un événement aussi tragique, dit l'Anglais.

— Ne soyez pas navré, je vous prie. Je ne l'ai jamais connu. Je viens juste de comprendre ce qu'a dû être son sort. Ce n'est pas à l'orphelinat, vous pensez bien, qu'on m'en aurait parlé ouvertement !

— Mais vous êtes une dame, n'est-ce pas ? demanda l'Anglais. Vous n'avez rien d'une écolière.

— L'état d'orpheline ne disparaît pas avec l'âge, répondit Purity. Mais je vais tenir le rôle de père et de mère, et je vous autorise à vous présenter à moi. »

L'Anglais s'inclina très bas. « Je m'appelle En-Vérité Cooper, dit-il. Et mes deux compagnons sont Mike Fink, qui a travaillé dans le transport fluvial mais s'est mis en congé exceptionnel, et mon grand ami John James Audubon, qui est muet.

— Non, c'est faux », dit Purity. Car elle voyait aussi bien en Cooper qu'en Audubon qu'il s'agissait d'un mensonge. « Il ne faut pas tromper les étrangers. C'est prendre un mauvais départ avec eux.

— Je vous assure, madame, fit Cooper, qu'en Nouvelle-Angleterre il est et restera complètement muet. »

Après cette légère rectification, elle constata chez eux qu'il disait vrai maintenant. « Vous avez donc décidé d'être muet ici, en Nouvelle-Angleterre. Laissez-moi résoudre cette énigme. Vous n'osez pas ouvrir la bouche ; donc votre langage doit vous porter ombrage. Non, vous mettre même en danger, parce que j'ai l'impression qu'aucun de vous ne se soucie de l'opinion des gens. Et qu'est-ce qui pourrait mettre un homme en danger dès qu'il parle ? L'accent d'une nation interdite. Une nation papiste, je dirais même. Vous vous appelez Audubon et vos manières envers une femme sont teintées d'une suffisance inqualifiable, j'en déduis donc que vous êtes français. »

Audubon rougit sous son hâle et détourna la tête. « Je ne sais pas comment vous êtes au courant, mais vous devez aussi voir que je n'ai rien fait d'inconvenant envers vous.

— Ce qu'elle nous dit, fit En-Vérité Cooper, c'est qu'elle a un talent.

— S'il vous plaît, gardez ce genre de propos déplacés pour vos tête-à-tête avec les malappris, rétorqua Purity. J'ai le sens de l'observation, voilà tout. Et, à en juger par son accent, je suis certaine que ma déduction est juste. »

Mike Fink, le dur à cuire, intervint « Quandqu'on entend une tapée de couinements et de grognements, sûr qu'on est pas loin d'un cochon. »

Purity se tourna vers lui. « Je n'ai aucune idée de ce que vous voulez dire.

— J'dis jusse qu'un talent c'est un talent.

— Ça suffit jeta Cooper. Moins d'une semaine en Nouvelle-Angleterre et nous oublions déjà toute prudence ? Les talents sont illégaux ici. Les gens comme il faut n'en ont donc pas.

— Ah ouais, fit Mike Fink. Sauf qu'elle, elle en a un.

— Mais alors, elle n'est peut-être pas comme il faut », fit Audubon.

Ce fut au tour de Purity de s'empourprer. « Vous vous oubliez, monsieur, répliqua-t-elle.

— Ne faites pas attention à lui, dit Cooper. Il est fâché à cause de votre réflexion sur sa suffisance inqualifiable.

— Vous êtes des voyageurs, fit-elle.

— John James peint des oiseaux d'Amérique du Nord dans le but de publier un recueil de ses tableaux à l'usage des savants d'Europe.

— Et il a besoin qu'une troupe l'accompagne ? Vous faites quoi ? Vous lui tenez ses pinceaux ?

— Nous ne poursuivons pas tous les mêmes objectifs », dit Cooper.

À cet instant, les deux nageurs du fleuve sortirent des buissons, les cheveux toujours mouillés mais entièrement vêtus.

« M'dame, pardon d'avoir forcée à voir tant de viande de cheval sans qu'y ait d'cheval », dit le Blanc.

Le Noir ne dit rien mais ne quitta pas Purity des yeux.

« Voici Alvin Smith, dit Cooper. Un homme aux capacités inestimables, mais uniquement parce que personne ne s'est soucié d'en faire l'estimation. Le petit, c'est Arthur Stuart – aucun lien de parenté avec le roi –, qui accompagne Alvin en tant que neveu d'adoption ou quelque chose de ce genre.

— Et vous, fit Purity, vous êtes parti depuis assez longtemps d'Angleterre pour adopter les fanfaronnades américaines.

— Mais, entouré d'Américains comme je suis, mes fanfaronnades sont comme des quarts de penny dans un sac de guinées. »

Elle ne put s'empêcher de rire de sa façon de parler. « Ainsi vous voyagez en Nouvelle-Angleterre avec un Français qui n'a rien trouvé de mieux pour éviter l'expulsion, voire l'arrestation comme espion, que se faire passer pour muet. Vous, vous êtes avocat, ce monsieur est batelier, si j'ai bien compris, et les deux baigneurs sont... » Sa voix mourut.

« Sont quoi ? demanda Alvin Smith.

— Propres », dit-elle. Puis elle sourit.

« Qu'esse vous alliez dire ? demanda encore Smith.

— Ne la bouscule pas, fit Cooper. Si quelqu'un décide de se taire, je sais par expérience que c'est mieux pour tout le monde de ne pas insister pour savoir.

— Ça va, dit Arthur Stuart. J crois qu'elle-même connaît pas ce qu'elle avait sus l'bout d'la langue. »

Elle se mit à rire, gênée. « C'est vrai. J'espérais qu'une plaisanterie me viendrait à l'esprit, je pense, mais en vain. »

Alvin lui sourit « Ou alors la plaisanterie qui vous est venue était d'une manière que vous aviez pas prévue, du coup elle s'est ensauvée. »

Elle n'aimait pas sa façon de la regarder comme s'il savait tout d'elle. Tant pis si elle le regardait de la même façon – elle savait tout de lui, elle. Il débordait tellement de confiance en lui qu'elle mourait d'envie de lui jeter des paquets de boue rien que pour lui montrer qu'il n'était pas porté par les anges. On aurait dit qu'il ne craignait rien et s'imaginait capable de tout accomplir. Et il ne s'agissait pas non plus d'une illusion qu'il s'efforçait de créer. Il était réellement prétentieux ; son attitude empestait la prétention.

Il ne redoutait qu'une chose : qu'en cas de besoin il se révèle encore meilleur qu'il ne l'imaginait.

« J'connais pas ce que j'ai fait pour vous échauffer la bile,

m'dame, dit Smith, sauf que j'me suis baigné tout nu, mais c'est comme ça que ma m'man m'a appris, et mon linge rétrécit pas. »

Les autres éclatèrent de rire. Purity, non.

Vous voulez manger quèque chose ? lui demanda Arthur.

— Je ne sais pas, qu'est-ce que vous avez ? »

Les yeux du gamin restaient toujours fixés sur elle, légèrement écarquillés, et sa bouche béait un peu. Oh, c'était bel et bien de l'amour, du genre pâmoison béate.

« Des mûres », répondit le jeune garçon. Il tendit son chapeau qui contenait plusieurs douzaines de baies. Elle y plongea la main, en prit une, la goûta.

« Oh, non, fit doucement Cooper. Vous avez mangé une baie, vous devez donc passer un mois de chaque année aux Enfers.

— Mais ces mûres viennent de Nouvelle-Angleterre, pas de l'enfer, dit-elle.

— Me v'là soulagé, fit Smith. J'étais pas sûr ousqu'était la frontière. »

Purity ne savait pas comment prendre ce Smith. Elle préférerait éviter de le regarder. Son effronterie la dérangeait. Qu'elle l'ait vu tout nu n'avait même pas l'air de le gêner.

Elle s'intéressa plutôt à Cooper. L'avocat était franchement agréable à observer. Ses manières, ses vêtements, sa voix, tout dénotait un homme qu'elle n'imaginait qu'en rêve. Pourquoi le trouvait-elle différent de tous les autres qui s'habillaient comme lui ?

— Vous n'êtes pas un avocat ordinaire », lui dit-elle.

Cooper la dévisagea avec surprise. Puis la surprise se mua en épouvante.

« Non », fit-il.

De quoi avait-il peur ?

« Si, rétorqua Alvin Smith.

— Non, répéta Cooper. Les avocats ordinaires gagnent beaucoup d'argent. Moi, je n'ai pas gagné un sou depuis un an.

— C'est vrai ? » fit Purity. Possible. Les avocats avaient l'air prospères. Mais non, c'était autre chose. « Ce qui vous rend différent, il me semble, c'est que vous ne vous croyez pas meilleur que vos amis. »

Cooper tourna la tête vers ses compagnons – le forgeron, le batelier, le peintre français, le gamin noir – et sourit. « Vous faites erreur, dit-il. Je suis meilleur qu'eux, pas de doute. »

Les autres éclatèrent de rire. « Meilleur en quoi ? demanda Mike Fink. Pour gémir comme un maringouin sitôt qu'tu vois une abeille ?

— Je n'aime pas les abeilles, dit Cooper.

— Toi, elles t'aiment bien, fit Arthur Stuart.

— Parce que je suis tout miel. » Il blaguait, mais Purity voyait que

sa peur grandissait. Elle jeta un coup d'œil aux environs afin de trouver la source du danger.

Smith remarqua son manège et le prit pour un signe ou un rappel à l'ordre. « Venez, asteure, dit-il. L'est temps qu'on s'en aille.

— Non », dit Cooper. Purity vit sa résolution s'affermir. Il n'avait pas seulement peur, il allait réagir.

« Qu'esse qui va pas ? demanda Smith.

— La fille, répondit Cooper.

— Et alors ? » fit Arthur Stuart. Il lança ces mots avec tant d'agressivité que Purity s'attendit à ce qu'un des hommes le réprimande. Mais non, on le traitait comme si sa voix comptait autant que celle des autres.

« Elle va nous faire tuer. »

Elle comprit soudain. Il avait peur d'elle. « Non, fit-elle. Je ne dirai à personne qu'il est papiste.

— Quand on vous mettra la main sur la Bible et qu'on vous demandera de jurer de dire la vérité ? Vous risquerez l'enfer pour nier que vous le savez catholique ?

— Je ne suis pas très bon catholique, fit modestement Audubon.

— Alors vous vous en irez dedans l'enfer dans tous les cas », dit Smith. C'était une plaisanterie, mais elle ne fit rire personne.

Cooper ne quittait pas Purity des yeux, et elle prit peur à son tour. Elle n'avait jamais connu pareille violence chez personne, sauf chez les pasteurs en chaire au plus fort du sermon. « Pourquoi avez-vous peur de moi ? demanda-t-elle.

— Voilà pourquoi, répondit Cooper.

— Voilà quoi ?

— Vous savez que j'ai peur de vous. Vous en savez trop sur ce que nous pensons.

— Je vous répète, je ne sais pas ce que les gens pensent.

— Ce que nous ressentons, alors. » Cooper eut un sourire sans joie. « C'est votre talent.

— Ça, on l'a déjà dit, lâcha Fink.

— Et puis même ? lança-t-elle d'un ton de défi. Qui dit que les talents ne sont pas des dons de Dieu ?

— Les tribunaux du Massachussets, répondit Cooper. Les gibets.

— Bon, elle a un talent, dit Smith. Comme tout l'monde, non ? »

Les autres approuvèrent du chef.

Sauf Cooper. « Avez-vous perdu la tête ? Regardez-vous ! Vous parlez ouvertement de talents ! Vous reconnaissez que Jean-Jacques est français et catholique par-dessus le marché.

— Mais elle le savait déjà, fit Audubon.

— Et ça ne vous inquiète pas ? Qu'elle sache ce qu'elle n'avait aucun moyen de savoir ?

— On connaît tous des affaires qu'on devrait pas connaître, dit Smith.

— Mais, avant sa venue, nous arrivions à les garder pour nous ! » Cooper pivota vers Purity, se dressa au-dessus d'elle. « Dans le pays des puritains, on cache son talent sinon on meurt. Quand ils ont un talent particulier, ils gardent tous le secret et, dès qu'ils comprennent de quoi il retourne, ils apprennent aussi à le cacher, afin que personne ne sache ce qu'ils font tellement mieux que les autres. Ils appellent ça de l'humilité. Mais cette fille affiche son talent. »

À cet instant seulement, Purity comprit ce qu'elle avait fait.

Cooper avait raison, elle n'avait jamais laissé voir à personne avec quelle facilité elle comprenait les sentiments d'autrui. Elle se retenait, elle restait humble.

« Demain à cette même heure, elle sera sûrement en prison, et dans un mois on la pendra. Un seul ennui : quand on va la soumettre à la question pour savoir avec quels autres sorciers elle a frayed, qui va-t-elle dénoncer, à votre avis ? Un ami ? Un professeur qu'elle aime ? Elle m'a l'air d'une personne honnête, donc ce ne sera pas un ennemi. Non, elle dénoncera des étrangers. Un papiste. Un compagnon forgeron. Un avocat qui vit apparemment dans les bois. Un batelier américain.

— Je ne vous accuserais jamais, dit-elle.

— Ah, alors, puisque vous le dites », fit Cooper.

Elle eut soudain conscience de la présence de Mike Fink juste derrière elle. Elle entendait sa respiration. Un souffle long et lent. Il n'était même pas inquiet. Mais elle le savait capable de tuer.

Smith soupira. « Bon, Véry, tu réfléchis vite et t'as raison. On a qu'à continuer not' route comme si y avait rien à craindre.

— Oui, vous pouvez, dit-elle. Je n'agis pas ainsi, d'ordinaire. J'ai été imprudente. Sous le coup de la surprise de tomber sur vous.

— Non, dit Cooper, ce n'est pas à cause de ça. Vous marchiez seule dehors. Oublieuse de tout. Sourde et aveugle. Vous n'avez pas entendu Al et Arthur patauger dans l'eau comme des enfants. Vous n'avez pas entendu Mike brailler des ballades lamentables de batelier de sa voix de fausset de chien de chasse.

— Je chantais pas, fit Mike.

— Je n'ai pas dit que tu chantais. Mademoiselle... c'est quoi votre nom, déjà ?

— Elle l'a pas donné, répondit Mike.

— Purity, fit-elle. Il me vient de mes parents.

— Mademoiselle Purity, pourquoi, après toutes ces années d'humilité, commettez-vous l'imprudence de montrer votre talent ?

— Je vous répète, je ne le montrais pas, du moins je ne le montre pas d'habitude, et puis ce n'est pas un talent, de toute façon, c'est une

disposition, j'ai le sens de l'observation, je...

— Aujourd'hui, fit Cooper. En moins d'une heure. Vous me prenez pour un idiot ? J'ai grandi dans une région d'Angleterre particulièrement portée sur la sorcellerie. Non pas parce que beaucoup de gens avaient des talents mais parce que beaucoup de gens y faisaient attention. On ne tient pas une heure quand on ne se surveille pas. Vous avez de la chance d'être tombée sur nous plutôt que sur une de vos connaissances. Le pays grouille de pasteurs, et vous alliez montrer votre talent au premier venu. »

Purity était désorientée. Disait-il vrai ? Était-ce la raison qui l'avait poussée à fuir l'université ? Elle savait qu'elle ne pourrait taire son talent plus longtemps ?

Mais pourquoi ne pouvait-elle plus le taire maintenant ? Qu'est-ce qui la poussait à le révéler ?

« Je crois que vous avez vu juste, dit-elle. Je vous remercie de m'avoir fait prendre conscience de ce que je faisais. Vous n'avez rien à craindre à présent. Je vais me surveiller.

— Moi, ça me va, dit Smith.

— À moi, non, fit Cooper. Al, je te cède la plupart du temps, mais pas cette fois, pas pour quelque chose qui va nous conduire tout droit au procès en sorcellerie. »

Smith se mit à rire. « J'ai assez passé de temps comme ça à attendre des avocats. Y a aucune prison qui pourra me garder, moi ou mes amis.

— Si, il en existe une, dit Cooper. Elle fait six pieds de long, on la ferme avec des clous et on l'enterre. »

Ils méditèrent tous là-dessus. Sauf Arthur Stuart. « Vous allez y faire quoi, alors ? demanda-t-il. Elle a rien fait d'mal.

— Elle a pas rien fait », le reprit Mike Fink.

Arthur regarda le rat de rivière comme s'il était fou.

« Comment tu peux m'corriger ? Tu te trompes 'core pire que moi !

— T'as oublié le "pas" d'la négation.

— On ne m'accusera pas, et je ne vous dénoncerai pas, dit Purity.

— Je crois que si, fit Cooper. Je crois que vous voulez mourir.

— Ne soyez pas ridicule ! s'écria-t-elle.

— Plus précisément, je crois que vous voulez être pendue comme sorcière. »

L'espace d'un instant, elle resta figée, prête à récuser la remarque avec le dédain qu'elle méritait. Puis l'image de ses parents pendus à une potence lui vint en tête. Ou plutôt, elle reconnut qu'elle l'avait déjà en tête, que l'image l'habitait depuis qu'elle était remontée jusqu'à eux et avait compris comment ils étaient morts. Elle éclata en sanglots.

« T'as pas l'droit d'la faire pleurer ! s'écria Arthur.

— Tais-toi, Arthur, fit Smith. En-Vérité a raison.

— Comment vous le savez ? demanda Audubon.

— Regardez-la. »

Elle sanglotait si fort à présent qu'elle avait du mal à se tenir debout. Elle sentit de grands bras solides l'entourer, et elle voulut d'abord se dégager d'une secousse, pensant qu'il s'agissait de Mike Fink qui l'attrapait par-derrière ; mais le mouvement la rapprocha de l'homme qui tentait de la retenir, et elle se retrouva pressée contre le bel habit de l'avocat étroitement enlacée.

« Ça va, fit Cooper.

— Ils ont pendu mon père et ma mère », dit-elle. Ou essaya-t-elle de dire – sa voix était à peine intelligible.

« Et vous venez de l'apprendre, fit Cooper. Qui vous a mise au courant ? »

Elle secoua la tête, incapable d'expliquer.

« Vous avez trouvé toute seule ? » demanda l'avocat.

Elle opina.

« Et vous vous sentez proche d'eux. Mais pas de ceux qui les ont tués et vous ont placée dans un orphelinat.

— Ils n'avaient pas le droit ! s'écria-t-elle. C'est un pays d'assassins !

— Chut, fit Cooper. Vous avez cette impression, mais vous savez bien qu'elle est fausse. Oh, des assassins, il y en a, mais pas plus qu'ailleurs. Des gens qui prennent plaisir à dénoncer un voisin pour sorcellerie, à régler un différend, à obtenir un lopin de terre, à montrer à tout le monde combien ils sont vertueux et perspicaces. Mais la plupart se contentent de vivre simplement et laissent les autres en faire autant.

— Vous ne savez rien ! fit-elle. Des tueurs dévots, tous !

— Dévots, oui, mais pas tueurs. Réfléchissez, réfléchissez bien. Tout être vivant possède un talent ou un autre. Mais combien voit-on de pendaions pour sorcellerie ? Certaines années, cinq ou six peut-être. Le plus souvent, aucune. Les braves gens ne veulent pas s'entourer de la mort. Ce qu'ils veulent, c'est la vie, comme tous les braves gens du monde.

— Des braves gens ne m'auraient pas enlevée à mes parents ! s'écria Purity.

— Ils croyaient bien faire, dit En-Vérité. Ils croyaient vous sauver de l'enfer. »

Elle voulut s'arracher à son étreinte. Il résista.

« Laissez-moi partir.

— Pas encore, fit-il. Et puis vous n'avez nulle part où aller.

— Laisse-la partir si elle veut, dit Arthur Stuart. Nous, on peut

s'ensauver d'icitte. Alvin va chanter le chant vert, on va galoper comme le vent et on sera partis d'la Nouvelle-Angleterre avant qu'elle raconte arien à personne.

— En-Vérité s'tracasse pas d'ça, fit Smith. Mais d'elle. Il a peur qu'elle se fasse tuer.

— Inutile qu'il s'inquiète », dit Purity. Cette fois, lorsqu'elle voulut se dégager, Cooper ne la retint pas. « Tout ira bien. J'avais juste besoin d'en parler. Maintenant c'est fait.

— Non, rétorqua Cooper. La crise est passée. Vous n'avez plus peur de la mort, vous êtes prête à lui faire bon accueil, parce que c'est à votre avis la seule façon de réintégrer votre famille.

— Comment savez-vous ce que je pense ? demanda-t-elle. C'est votre talent ? J'espère que non, parce que vous vous trompez.

— Je n'ai pas dit que vous le pensiez. Et, non, ce n'est pas du tout mon talent. Mais je suis avocat. J'ai vu des gens aux moments les plus éprouvants de leur existence. Je les ai vus quand ils décident d'abandonner et de laisser les choses suivre leur cours. Je sais reconnaître quand ils prennent cette décision. Vous l'avez prise.

— Et quand bien même ? lança-t-elle d'un air de défi. De toute façon, je n'ai rien décidé, alors quelle importance ? »

Cooper l'ignore. « Si nous la laissons ici, elle mourra tôt ou tard. Uniquement pour prouver qu'elle fait partie de sa famille.

— Non, dit Purity. Je ne sais même pas avec certitude si c'est vraiment ce qui leur est arrivé. Je crois que les probabilités vont dans ce sens, mais sans grande conviction.

— Mais vous voulez que ce soit vrai, répliqua Cooper.

— C'est ridicule ! Pourquoi voudrais-je une chose pareille ? »

Cooper ne répondit pas.

« Je ne déteste pas ce pays ! On s'est montré gentil avec moi. Le révérend Study s'est arrangé pour que j'aie accès à la bibliothèque de Harvard. J'ai droit d'écouter les cours. Ce qui ne m'avance pas à grand-chose, remarquez. »

Cooper eut un léger sourire.

« Oui, à quoi ça m'avance ? demanda Purity. Je suis une femme. Soit je me marie, soit je ne me marie pas. Si je me marie, je vais élever des enfants. Je leur apprendrai peut-être à lire avant qu'ils aillent à l'école. Mais ce n'est pas moi qui leur apprendrai le latin et le grec. Ils connaîtront César, Cicéron et Homère par quelqu'un d'autre. Et, si je ne me marie pas, ce que je peux espérer de mieux, c'est finir directrice de l'orphelinat. Les enfants seront les seuls à jamais entendre ma voix.

— C'est très bien, les enfants, intervint Arthur Stuart.

— Ce n'est pas ce qu'elle veut dire, de toute façon, fit Cooper.

— Ne vous avisez plus d'interpréter mes propos ! s'écria Purity. Vous croyez me connaître mieux que vous-même !

— Oui, c'est vrai, admit l'avocat. Je suis passé par là.

— Oh, étiez-vous orphelin ? Est-ce qu'on vous a fait travailler comme avocat uniquement avec les enfants ? Vous a-t-on obligé à rester dans le couloir pour plaider à la cour ?

— Tous ces sacrifices, vous les feriez avec joie si vous croyiez à la cause.

— M'accusez-vous d'être une incroyante ?

— Oui, répondit Cooper.

— Je suis chrétienne ! dit-elle. C'est vous les hérétiques ! C'est vous les sorciers !

— Causez pas si fort, la menaça Mike Fink.

— Je ne suis pas un sorcier ! se récria Audubon.

— Vous voyez ? fit Cooper. Maintenant, vous nous accusez.

— Non ! dit-elle. Il n'y a personne d'autre que vous ici.

— Vous êtes une femme dont le monde vient de basculer. Vous êtes la fille de sorciers. Vous êtes en colère parce qu'on les a tués. Vous vous en voulez d'être en vie, de faire partie de la société qui les a tués. Et vous en voulez à cette société de ne pas mériter ce sacrifice.

— Je ne juge pas les autres.

— Ils étaient censés bâtir Sion, dans ce pays. La cité de Dieu. Celle où le Christ, à son retour, trouverait les vertueux rassemblés pour l'attendre.

— Oui, murmura Purity.

— Ils vous ont même prénommée Purity. Et pourtant vous constatez que rien n'est pur. Chacun s'efforce d'être bon, mais ce n'est pas suffisant. Quand le Christ viendra, tout ce qu'il verra, c'est une bande de gens qui ont seulement trouvé une autre façon d'être du chaume qu'il devra brûler.

— Non, la vertu existe, les gens sont bons. Le révérend Study...

— La vertu existe aussi hors de la Nouvelle-Angleterre, la coupa En-Vérité.

— Ah bon ? La plupart des gens d'ici observent les commandements divins. L'adultère est aussi rare qu'un poisson à pattes. Le crime est inexistant. On ne voit jamais d'ivrognes en dehors des quais autorisés aux marins étrangers... Et puis pourquoi devrais-je justifier la Nouvelle-Angleterre ?

— Ce n'est pas la peine. J'ai grandi dans le rêve de la Nouvelle-Angleterre. Il baignait chaque chaire, chaque foyer. Quand quelqu'un se conduisait mal, quand un dirigeant commettait une erreur, on disait : "Que voulez-vous ? On n'est pas en Nouvelle-Angleterre." Quand un individu se montrait exceptionnellement aimable ou dévoué, ou humble et charmant on disait : "C'est digne de la Nouvelle-Angleterre", ou "Il a déjà gagné son passeport pour Boston." »

Purity le regarda avec surprise. « Quand même, nous ne sommes

pas si parfaits.

— Je sais, fit Cooper. Pour commencer, vous pendez toujours les sorcières et vous placez leurs bébés à l'orphelinat.

— Je ne vais pas me remettre à pleurer, si c'est ce que vous espérez.

— J'espère autre chose. Venez avec nous.

— En-Vérité ! s'écria Smith. Cré coup de tonnerre, si on voulait une femme avec nous autres, on voyagerait avec Margaret ! Tu crois qu'elle va accepter de dormir à la dure ?

— C'est pas convenab', de toute manière, dit Mike Fink. C'est une dame.

— Ne vous embêtez pas à vouloir m'emmener, dit Purity. Quelle bande de fous êtes-vous ? Le rêve de pureté de la Nouvelle-Angleterre m'a peut-être déçue et mise en colère. Pourquoi serais-je plus heureuse avec vous qui êtes encore moins purs que nous ?

— Parce que nous avons la seule chose que vous cherchez avidement, dit Cooper.

— Et quelle est-elle ?

— Une raison de vivre. »

Elle lui éclata de rire au nez. « Vous cinq ! Et, le reste du monde en est dépourvu ? Il ne lui reste plus qu'à renoncer et mourir, alors ?

— Peu de gens renoncent à vivre, dit Cooper. La plupart renoncent à se trouver une raison. Mais certains doivent continuer de chercher. Ils ne supportent pas de vivre sans but. Sans un projet qui les dépasse, un projet si beau que le simple fait d'y participer donne toute sa valeur à l'existence. Vous cherchez, mademoiselle Purity.

— Comment en savez-vous si long à mon sujet ?

— Parce que je cherche moi aussi. Croyez-vous que je ne reconnaisse pas mes semblables ? »

Elle tourna la tête vers les compagnons de l'avocat. « Si je cherche, comme vous dites, pourquoi voudrais-je m'associer avec d'autres ? Si vous cherchez toujours, c'est que vous n'avez rien trouvé non plus.

— Mais si. »

Smith roula des yeux. « En-Vérité Cooper, tu connais que j'ai toujours pas idée de ce qu'on est après quérir.

— Je ne parle pas de ça, fit l'avocat. Tu ne cherches pas, Alvin. Ta vie est déjà toute tracée, que tu le veuilles ou non. Et Arthur, là, il ne cherche pas non plus. Il a déjà trouvé ce qu'il veut, lui. »

Arthur baissa la tête, l'air gêné. « Faut pas l'dire !

— Tout comme Mike Fink. Ils t'ont trouvé, toi, Al. Ils vont te suivre jusqu'à leur mort.

— Ou jusqu'à la mienne, fit Smith.

— Ça risque pas d'arriver, répliqua Fink. Faudra d'abord que

j'soye mort.

— Tu vois ? dit Cooper. Et Jean-Jacques, là, il ne cherche pas. Il connaît lui aussi le sens de sa vie. »

Audubon sourit. « Les oiseaux, les femmes et le vin.

— Les oiseaux, fit Cooper.

— Mais toi, t'es toujours après chercher ? demanda Smith.

— Moi aussi, je t'ai trouvé. Mais je n'ai pas découvert à quoi je suis bon. Je n'ai pas compris le sens de ma vie. » L'avocat se tourna de nouveau vers Purity. « Voilà pourquoi je suis au courant pour vous. Je suis passé par ce que vous vivez en ce moment. Vous avez trompé tout le monde, votre entourage croit vous connaître, ce qui revient à dire que vous avez gardé votre secret, seulement maintenant vous en avez soupé des secrets et il faut vous sauver, trouver ceux qui savent pourquoi vous vivez.

— Oui, murmura-t-elle.

— Alors venez avec nous.

— Crénom, Véry, dit Smith, on va pas prendre une femme avec nous autres ?

— Pourquoi pas ? fit Cooper. Tu vas bientôt retrouver la tienne et l'emmener avec toi dans tes déplacements. Nous n'allons pas camper dans les bois le restant de nos jours. Et mademoiselle Purity peut nous aider. Notre ami peintre est peut-être ravi de ce qu'il a réalisé ici, mais nous ne savons pas grand-chose de plus qu'à notre arrivée. Nous voyons les villages, mais nous pouvons difficilement parler aux gens parce que nous avons trop de secrets à leur cacher et parce qu'ils évitent les étrangers. Mademoiselle Purity nous donnera des explications. Elle t'aidera à apprendre ce que tu as besoin de savoir sur la construction de la Cité de...»

Il s'arrêta.

« La Cité, lâcha-t-il enfin.

— Pourquoi ne pas le dire ? fit Purity. La Cité de Dieu. »

Cooper et Smith échangèrent un regard, et Purity constata que tous deux rayonnaient du plaisir d'avoir saisi un détail important. « Tu vois ? lança Cooper. Nous avons déjà appris quelque chose, rien que par la présence de mademoiselle Purity.

— Vous avez appris quoi ? demanda Arthur Stuart.

— Que la Cité d'Cristal a p't-être un autre nom, répondit Smith.

— La Cité de Cristal ? » répéta mademoiselle Purity.

Cooper lança un coup d'œil à Smith, en quête d'un accord.

Alvin les considéra tout à tour, puis son regard s'attarda sur Purity. « Si tu crois qu'elle est sûre, dit-il.

— Je sais qu'elle l'est, fit Cooper.

— Vous avez un couple de minutes ? demanda Alvin à la jeune femme.

— Plutôt un couple d'heures, rectifia Mike Fink.

— Vous allez parler un bon moment, alors moi je vais peut-être me baigner, dit Audubon.

— J'vais monter la garde, proposa Fink. J'suis déjà tombé dedans assez d'rivières comme ça, j'vais pas me mettre tout nu pour m'y jeter exprès. »

Purity, Smith, Cooper et Arthur Stuart se retrouvèrent bientôt assis dans l'herbe tendre au bord du fleuve. « J'ai une histoire à vous raconter, dit Alvin. Ça cause de qui on est et de ce qu'on fait icitte. Après, vous déciderez comme ça vous chante.

— C'est moi qui la raconte, affirma Arthur Stuart.

— Toi ? s'étonna Alvin.

— Tu mélanges tout et tu la racontes à l'envers, toujours.

— Comment ça, toujours ? J'l'ai quasiment jamais racontée, cette histoire-là.

— T'es pas Mot-pour-mot, Alvin.

— Et toi, tu l'es ?

— Moi, au moins, j'la raconte du commencement à la fin au lieu de tout l'temps ajouter des affaires que j'ai oublié de dire quand il fallait. »

Alvin éclata de rire. « D'accord, Arthur Stuart, c'est toi qui racontes l'histoire de ma vie, puisque tu la connais mieux qu'moi.

— C'est pas l'histoire de ta vie, de toute manière, fit le gamin. Par rapport que ça commence avec la p'tite Peggy.

— La "p'tite Peggy" ? répéta Alvin.

— C'était ça son nom, y a longtemps passé.

— Vas-y. »

Arthur Stuart regarda les autres. Cooper et Purity opinèrent tous deux. Aussitôt, le gamin bondit sur ses pieds et s'éloigna de deux pas. Après quoi il revint, prit position devant le fleuve et les bateaux de passage, face à son auditoire à l'ombre tandis que lui subissait les rayons accablants du soleil, puis il se mit les mains dans le dos, ferma les yeux et entama son histoire.

VI

Les Noms

Margaret ne perdit pas de temps à se demander quand – ni si – son audience promise chez la reine allait avoir lieu. Nombre d'avenirs qu'elle lisait dans les flammes de vie y menaient, et un nombre encore plus grand n'y menaient pas, mais en aucun cas elle ne vit l'entrevue empêcher la guerre sanglante qu'elle redoutait.

En attendant, les activités ne manquaient pas pour occuper ses loisirs. Car elle découvrait en Camelot une ville plus complexe qu'elle n'avait supposé.

Durant son enfance dans le Nord elle avait appris à voir dans l'esclavage l'expression du tout ou rien, ce qu'il était la plupart du temps. Impossible de l'autoriser ou le pratiquer à demi. On était acheté et vendu par une autre personne, ou on ne l'était pas. Forcé ou pas de travailler pour le bénéfice d'un autre sous menace de sévices corporels et de mort.

Mais la cuirasse avait tout de même ses défauts. Les propriétaires d'esclaves ne restaient pas indifférents aux élans naturels d'humanité. Malgré les règles strictes qui l'interdisaient, certains Blancs se prenaient d'affection pour des Noirs dévoués. Il était illégal d'affranchir un esclave, pourtant les Ashworth n'étaient pas les seuls Blancs à émanciper certains des leurs avant de les employer – des esclaves pas forcément de l'âge de Biche. Il était peut-être impossible de combattre l'institution de l'esclavage par voie de presse ou dans des réunions publiques, mais rien n'empêchait que s'opèrent des réformes en douceur.

C'est ce qu'elle écrivait dans une lettre pour Alvin lorsqu'on frappa doucement à sa porte.

« Entrez ? »

C'était Poissarde. Elle entra sans rien dire, tendit une carte de visite et s'en repartit quasiment avant que Margaret ait eu le temps de la remercier. « Merci, Poissarde ». La carte venait d'un chemisier de Philadelphie, ce qui l'intrigua un moment, jusqu'à ce qu'elle pense à la retourner pour découvrir un message gribouillé d'une main d'enfant insouciant :

Chère belle-sœur Margaret,
J'ai appris que tu étais en ville. On dîne ensemble ? On se retrouve en bas à quatre heures.
Calvin Miller.

Elle n'avait pas songé à surveiller sa flamme de vie depuis bien des jours, trop occupée à explorer la société de Camelot. Elle se mit évidemment aussitôt en quête, et la lueur reconnaissable entre toutes faillit bondir à sa rencontre depuis la forêt d'autres lueurs de la ville environnante. Elle n'aimait pas regarder dans la flamme de son beau-frère à cause de toute la malveillance qu'elle recelait en permanence. Ses inspections étaient brèves et jamais en profondeur. Elle eut cependant aussitôt connaissance de sa liaison avec Lady Ashworth et en éprouva du dégoût malgré sa longue expérience des péchés et petites manies affligeant le genre humain. Se servir de son talent pour susciter le désir de la femme – quelle différence avec un viol ? Il est vrai que Lady Ashworth aurait pu d'un cri appeler ses esclaves et le faire jeter hors de sa demeure – le seul cas où des esclaves avaient droit de malmener un Blanc –, mais c'était une novice en matière d'envies sexuelles et, comme une adolescente à sa première bouffée de puberté, elle ne disposait d'aucune stratégie pour résister. Alors que les structures de la société empêchaient garçons et filles de rester seuls ensemble durant cette période chaotique, Lady Ashworth, adulte de haut rang, ne bénéficiait pas de cette protection. Sa fortune lui fournissait occasions et intimité mais ne l'aidait guère à résister à la tentation.

Une pensée vint à l'esprit de Margaret : Il pourrait s'avérer utile d'en savoir davantage sur l'adultère de Lady Ashworth.

Puis, honteuse, elle repoussa l'idée d'un contact avec le péché de la femme. Toute sa vie, elle avait connu les péchés d'autrui et aussi constaté les avenir effroyables qui en résulteraient si elle racontait ce qu'elle savait. Dieu lui avait donné ce talent exceptionnel, mais sûrement pas pour qu'elle sème le malheur.

Et pourtant... si sa connaissance de la relation intime entre Calvin et Lady Ashworth pouvait aider à prévenir la guerre...

Elle digérait mal que le plus coupable des deux, Calvin, reste imperméable à la honte et qu'on ne puisse donc pas se servir de l'adultère contre lui, à moins que Lord Ashworth ne soit un duelliste émérite (mais Margaret subodorait que, dans un duel avec Calvin, Lord Ashworth découvrirait que son pistolet refusait de tirer et que son épée se brisait au premier assaut). Mais il en allait toujours ainsi : les charmeurs et les violeurs supportaient rarement les conséquences de leurs actes, en tout cas moins durement que leurs victimes séduites

et désespérées.

On servait le dîner à quatre heures. Seulement deux heures à patienter. Poissarde n'avait pas attendu de réponse au message et, selon toute probabilité, Calvin n'en attendait pas non plus. Soit elle acceptait le rendez-vous, soit elle refusait – et pour tout dire, la flamme de vie de son beau-frère indiquait qu'il n'en avait cure. Vouloir la rencontrer n'était qu'une lubie de sa part. Il visait autant à découvrir qui elle était qu'à s'accrocher à ses basques pour mieux s'approcher du roi.

Et même son envie de voir le roi ne participait d'aucun dessein. Calvin connaissait Napoléon, un souverain en exil ne l'impressionnerait pas. L'espace d'un instant, Margaret se demanda si Calvin ne projetait pas de tuer le roi Arthur de la même façon qu'il avait assassiné – exécuté, dans l'esprit du meurtrier – William Henry Harrison. Mais non. Sa flamme de vie ne révélait aucun chemin de ce genre dans son avenir, ni de désir pareil enfoui en lui actuellement.

C'était là l'ennui avec la flamme de vie de Calvin. Elle n'arrêtait pas de changer d'un jour et même d'une heure à l'autre. La plupart des gens, limités par leurs conditions de vie, n'avaient guère de choix possibles, aussi leurs flammes montraient-elles des avènements qui ne suivaient qu'une poignée de chemins probables. Même des êtres puissants, comme son mari Alvin à qui ses pouvoirs offraient d'immenses perspectives, présentaient un éventail d'avènements plus important mais néanmoins quantifiables parce qu'ils restaient prévisibles, que les choix participaient d'une logique.

Calvin, en revanche, papillonnait constamment au gré de sa fantaisie. Ces derniers temps, son affection pour un intellectuel français avait canalisé ses impulsions, parce que Balzac était un esprit fort mais dès que ses avènements divergeaient de ceux du romancier, ils se ramifiaient, se divisaient bifurquaient et se disséminaient en milliers, en millions d'avènements, aucun plus vraisemblable que les autres. Impossible pour Margaret de les suivre tous et de voir où ils menaient.

C'est dans la flamme de vie d'Alvin, et non dans celle de Calvin, qu'elle avait vu mourir le premier à cause des machinations du second. Nul doute qu'en suivant chacun des milliards de chemins de l'avenir de son beau-frère elle découvrirait autant de moyens différents pour Calvin de parvenir à ses fins. La haine, la jalousie, l'amour et l'admiration pour son aîné étaient les seules constantes dans le cœur inconstant de Calvin. Qu'il lui veuille du mal jusqu'à finir par passer à l'acte était indiscutable ; et Margaret ne voyait aucun moyen de l'en empêcher.

À moins de le tuer.

Que m'arrive-t-il ? se demanda-t-elle. D'abord j'envisage le chantage en menaçant d'étaler au grand jour le péché de Lady

Ashworth, et maintenant je songe sérieusement à assassiner le frère de mon mari. Le simple contact de Calvin entraînerait-il la tentation ? Sa flamme de vie influencerait-elle sur la mienne ?

Ce serait agréable de pouvoir rendre Calvin responsable de mes propres bassesses, non ?

Margaret était sûre d'une chose : on portait en soi les graines de tous les péchés. Sinon, où serait la vertu quand on se retient d'obéir à ces élans ? Nul besoin pour elle que Calvin lui apprenne à penser au mal. Il lui suffisait de se sentir frustrée devant son incapacité à modifier les événements, devant son impuissance à sauver son époux d'un sort qu'elle distinguait clairement et dont Alvin lui-même n'avait pas l'air de se soucier. L'envie de forcer les autres à plier ou rompre sous sa volonté était toujours là, d'ordinaire enfouie si profond qu'elle n'avait plus conscience de la porter en elle, mais qui refaisait de temps en temps surface pour agiter le fruit mûr de la puissance juste hors de sa portée. Elle savait, comme quelques rares personnes, que le pouvoir de contraindre dépendait entièrement de la peur ou de la faiblesse des autres. Il était possible de se servir de la contrainte, oui, mais au bout du compte on se retrouvait entouré uniquement de faibles et d'apeurés, tous les courageux et les forts ligüés contre soi. Et nombre d'ennemis forts et braves rivalisaient eux aussi de malveillance. Plus on contraignait autrui, plus vite on se rapprochait de l'instant de sa perte.

Un sort que connaîtrait même Napoléon. Margaret le savait car elle avait fouillé plusieurs fois sa flamme de vie noire et brûlante lorsqu'elle surveillait les faits et gestes de Calvin durant son séjour en France. Elle avait vu le champ de bataille. Vu les ennemis déployés devant lui. Aucune contrainte, même alimentée par le talent apparemment irrésistible de Napoléon, ne pouvait bâtir un édifice durable. C'est seulement quand un chef rassemble des partisans consentants partageant des objectifs semblables que ses réalisations survivent à sa disparition. Alexandre en a donné la preuve lorsque son empire s'est écroulé après sa mort ; Charlemagne n'a guère fait mieux, et Attila pire – son empire à lui s'est évaporé dès sa mort. L'Empire romain, en revanche, bâti collectivement a duré deux mille ans ; celui de Mahomet n'a cessé de grandir après lui pour devenir une civilisation. La France de Napoléon n'était pas Rome, ni Napoléon Mahomet.

Mais au moins l'empereur français essayait-il de réaliser quelque chose. Calvin, lui, n'avait aucune intention de réaliser quoi que ce soit. Son talent c'était de créer, mais il n'en éprouvait pas l'envie ; l'obsession de bâtir n'entraînait pas dans sa nature. Il était lui-même faible et peureux. Il ne supportait pas le mépris ; il craignait la honte plus que la mort. Du coup, il se croyait brave. Bien des gens

committent la même erreur sur leur propre compte. Parce qu'ils sont capables d'affronter l'idée de la douleur physique voire de la mort, ils s'imaginent avoir du courage seulement pour découvrir que, menacés de honte, ils se soumettent à n'importe quel ordre imbécile ou abandonnent tous leurs trésors, même les plus chers à leur cœur.

Calvin, que vais-je faire de toi ? N'existe-t-il aucun moyen de faire naître une véritable humanité dans ton cœur fragile et démentiel ? Il ne doit pas être trop tard, même dans ton cas. Sur les millions de chemins divergents de ta flamme de vie, il doit y en avoir un au moins où tu trouves le courage de reconnaître la grandeur d'Alvin sans craindre qu'on te méprise parce que tu es moins fort. Il doit y avoir un moment où tu décides d'aimer la bonté pour elle-même et de ne plus te soucier de l'opinion d'autrui.

Dans tout tas de paille, il doit y avoir un fétu qui, planté et entretenu, arrosé et nourri, peut reprendre vie et grandir.

*

Honoré de Balzac trottnait derrière Calvin, et son énervement montait à chaque foulée. « Ralentissez, espèce d'échalas, je vais finir sur les genoux à vouloir suivre votre allure.

— Vous marchez si lentement, répliqua Calvin. Des fois, faut que j' fasse de grandes enjambées, sinon j'ai des sursauts dedans les pattes.

— Alors sautez, si vous avez des sursauts. » Mais la dispute s'arrêta là – Calvin marchait moins vite à présent. « Votre belle-sœur... qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle va payer le repas ?

— J'veus ai dit, c'est une torche. La Napoléon des torches. Elle connaîtra avant de nous retrouver en bas de l'escalier que j'ai pas un sou. Ou pas un chelin. Suivant ce qu'on dit par icitte.

— Elle fera donc demi-tour et remontera dans sa chambre.

— Non. Elle voudra m'veoir.

— Mais, Calvin, mon ami, si c'est une torche, elle doit savoir ce que vous avez dans le cœur. Qui aurait envie de vous fréquenter, dans ce cas-là ? »

Calvin se retourna vers lui, la figure déformée par la colère. « Qu'esse vous voulez dire ? »

L'espace d'une seconde, Honoré eut peur. « S'il vous plaît, ne me changez pas en grenouille, monsieur le Faiseur.

— Si vous m'aimez pas, pourquoi vous êtes tout l'temps après m'suivre ?

— J'écris des romans, Calvin. J'étudie les gens.

— Vous m'étudiez, moi ?

— Non, bien sûr que non, je tiens déjà votre personnage, je n'ai plus qu'à écrire. Ce que j'étudie, ce sont les gens que vous croisez.

Leurs réactions face à vous. Vous donnez l'impression d'éveiller quelque chose en eux.

— Quoi donc ?

— Ça dépend. C'est ce que j'étudie.

— Vous usez d'moi, alors.

— Bien entendu. Vous imaginiez-vous que je restais pour vos beaux yeux ? Nous prenez-vous pour Castor et Pollux ? Jonathan et David ? Je serais idiot de vous aimer comme un ami. »

La figure de Calvin s'assombrit encore. « Pourquoi vous seriez un idiot ?

— Parce qu'il n'y a pas place pour moi dans votre vie. Vous êtes déjà engagé dans une danse avec votre frère. Caïn et Abel n'avaient pas d'amis – remarquez, ils étaient les deux seuls hommes vivants. Le meilleur exemple serait peut-être Romulus et Remus.

— Lequel je suis ? demanda Calvin.

— Le cadet, répondit Honoré.

— Alors vous croyez qu'il va vouloir me tuer.

— Je parlais de l'intimité des frères, non de la fin de l'histoire.

— Vous jouez avec moi.

— Je joue avec tout le monde, dit Honoré. C'est ma vocation. Dieu m'a mis sur terre pour traiter mes semblables comme les chats traitent les souris. Pour jouer avec eux, leur ôter d'un coup de dent la dernière étincelle de vie, puis les prendre dans ma gueule et les déposer sur le seuil des maisons. La littérature, c'est ça.

— Vous prenez d'grands airs pour un écrivain qu'a toujours pas de livre publié.

— Il n'y a pas de livre assez gros pour contenir toutes les histoires que j'ai en moi. Mais je serai bientôt prêt à écrire. Je rentrerai en France, j'écirai mes livres, on m'arrêtera de temps en temps, j'aurai des dettes, je gagnerai des tas d'argent mais jamais assez, et finalement mes œuvres dureront beaucoup plus longtemps que l'empire de Napoléon.

— C'est p't-être ce que croiront seulement les genses qui les liront.

— Vous ne le saurez jamais. Vous êtes illettré en français.

— J'suis illettré dans presque toutes les langues, répliqua Calvin. Comme vous.

— Oui, mais, dans le championnat d'illettrisme, je vous accorde la palme.

— On est arrivés », dit Calvin.

Honoré jaugea la demeure. « Votre belle-sœur n'est pas riche, mais elle dépense son argent pour loger dans une maison respectable.

— Qui dit qu'elle est pas riche ? Réfléchissez donc. Elle connaît ce que l'monde pense. Elle connaît tout ce qu'ils ont fait et tout ce qu'ils vont faire. Elle voit l'avenir ! Vous pouvez être sûr qu'elle a placé

quèques piastres ici et là. J'gage qu'elle a des masses d'argent asteur.

— En voilà une façon ridicule d'employer un pareil pouvoir ! Faire de l'argent, c'est tout. Moi, si je voyais dans l'âme des gens, je pourrais écrire le roman le plus vrai qui soit.

— J'croyais que vous pouviez déjà.

— Je peux, mais j'imagine ce que les gens ont dans le cœur. Je ne suis pas sûr d'avoir raison. Je ne me suis encore jamais trompé sur personne, mais je ne suis jamais sûr.

— Ils sont pas si durs que ça à comprendre, les genses, dit Calvin. Vous en causez comme d'un mystère, comme si vous étiez le grand prêtre qu'a reçu la parole de Djeu lui-même, mais les genses sont jusse des genses. Ils veulent tous les mêmes affaires.

— Enumérez-les-moi pendant que nous entrons nous mettre à l'ombre. »

Calvin tira sur la ficelle qui actionnait la clochette. « L'eau. Le manger. Se soulager des deux bords. Trouver une femme ou un homme, ça dépend. Devenir des richards. S'faire respecter et aimer. Forcer l'monde à obéir à leur volonté. »

La porte s'ouvrit. Une Noire recula afin de leur permettre d'entrer. Honoré s'arrêta dans l'encadrement de la porte, prit la femme par le menton et lui releva la tête pour la regarder en face. « Et vous, qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que vous voulez plus que tout au monde ? »

La femme le fixa un instant avec terreur. Ses yeux virèrent à gauche, à droite. Honoré savait qu'elle avait envie de les baisser à nouveau, de retrouver son univers sûr et ordonné, mais elle n'osa pas détourner la tête tant qu'il lui tenait le menton, de peur qu'il l'accuse d'insolence. Puis elle cessa de résister pour soutenir son regard, comme si elle voyait en lui et constatait qu'il n'avait pas de mauvaises intentions, seulement le désir de la comprendre.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda-t-il encore.

Les lèvres de la femme remuèrent.

« Vous pouvez me le dire, fit Honoré.

— Un nom », murmura-t-elle.

Là-dessus elle s'arracha à sa prise et s'enfuit.

Honoré la suivit des yeux avec stupeur. « À votre avis, que voulait-elle dire ? Elle doit bien avoir un nom, sinon comment son maître l'appelle-t-il quand il a besoin d'elle ?

— Faudra demander à Margaret, répondit Calvin. C'est elle qui voit ce qui s'passe dans la tête de tout l'monde. »

Ils s'assirent sur la galerie et observèrent les abeilles et les oiseaux-mouches qui lançaient des razzias sur les fleurs du jardin. Pour s'amuser, Calvin entreprit bientôt d'immobiliser en plein vol les ailes des abeilles. Il pointait le doigt dans la direction d'une butineuse

qui tombait alors comme une pierre. L'instant suivant, étourdie et vexée, elle se remettait à bourdonner et reprenait l'air. Mais déjà Calvin pointait le doigt vers une autre abeille qui connaissait le même sort. Honoré riait parce qu'il trouvait franchement drôle de les voir chuter, d'imaginer leur désarroi. « S'il vous plaît, ne le faites pas aux oiseaux-mouches », dit-il.

Il regretta aussitôt des paroles aussi imprudentes. Comme il fallait s'y attendre, c'est exactement ce que décida Calvin. Il pointa le doigt. Les ailes de l'oiseau-mouche cessèrent de battre. Le volatile s'abattit à pic. Mais il ne bourdonna ni ne reprit son envol. Il se débattit par terre, agitant une aile tandis que l'autre gisait, invalide, dans la poussière.

« Pourquoi abîmer une créature aussi belle ? demanda Honoré.

— Qui écrit les règles ? fit Calvin. Pourquoi c'est drôle de l'faire aux abeilles et pas aux oiseaux ?

— Parce que l'abeille n'en souffre pas. Parce que les oiseaux-mouches ne piquent pas. Parce qu'il existe des millions d'abeilles mais que les oiseaux-mouches sont aussi rares que les anges.

— Pas dans l pays.

— Vous voulez dire qu'il y a beaucoup d'anges à Camelot ?

— J'veux dire qu'y a des milliers d'oiseaux-mouches. Ça court les rues, c'est aussi commun qu'les écureuils.

— Alors c'est normal de briser l'aile de celui-ci et de le laisser crever ?

— Qu'est-ce qui vous prend ? Dieu s'occupe des moineaux et vous des oiseaux-mouches ?

— Quand on ne peut pas réparer, dit Honoré, on ne casse pas. »

Calvin fulmina, se releva d'une poussée de son fauteuil, sauta par-dessus la rambarde et s'agenouilla près de l'oiseau. Il lui tripota l'aile, s'efforça de la redresser. L'animal continuait de se débattre dans sa main.

« Bouge pas, maudite bête. »

Calvin maintint droite l'aile blessée, ferma les yeux, se concentra. Mais les gigotements de l'oiseau le gênaient. Il eut un geste d'exaspération, comme s'il secouait un enfant, et les os de l'aile s'émiettèrent sous ses doigts. Il lâcha le volatile et contempla l'aile anéantie, une expression de dégoût sur la figure.

« C'est un jeu ? demanda Honoré. Vérifier combien de fois vous pouvez briser la même aile d'oiseau-mouche ? »

Calvin le regarda avec fureur. « Ferme ta maudite goule.

— L'oiseau a mal, monsieur le Faiseur. »

Calvin se remit debout d'un bond et piétina brutalement l'oiseau. « L'a plus mal, asteure.

— Calvin le guérisseur », fit Honoré. Malgré son ton blagueur, il

se sentait écoeuré. C'était sa provocation qui avait tué l'oiseau. Bien sûr, l'animal n'avait de toute façon aucune chance d'en réchapper. Il était condamné à mort dès que Calvin l'avait fait chuter. Mais, là encore, la responsabilité en revenait à Honoré qui avait demandé à Calvin de le laisser tranquille. Il savait, ou il aurait dû savoir, que son conseil ne pouvait qu'aiguillonner son compagnon.

« C'est vous qui m'avez poussé à l'faire », dit Calvin. Il refusait de regarder Honoré dans les yeux. Le Français s'en inquiétait davantage que d'un regard provocant Calvin éprouvait de la honte devant son ami. Ce qui n'augurait rien de bon pour l'avenir de l'ami en question.

« Ridicule, fit joyeusement Honoré. Vous l'avez décidé en toute connaissance de cause. Il ne faut pas tuer les abeilles parce qu'elles fabriquent du miel ! Mais qu'est-ce qu'un oiseau-mouche nous apporte ? Une tache de couleur dans le ciel, puis il meurt, et voilà ! Une tache de couleur par terre. Et où a-t-on le plus besoin de couleur ? Le ciel regorge de couleurs vives. La terre en manque toujours. Vous avez embelli le monde.

— Un d'ces jours, j'en aurai soupé d'vous et d'votre humour noir, dit Calvin.

— Pourquoi attendre si longtemps ? J'en ai déjà soupé de moi.

— Mais vous aimez vos blagues.

— Je ne sais pas si je les aime tant que je ne m'entends pas les dire », fit Honoré.

Il perçut des pas dans la maison, qui s'approchaient de la porte. Il se retourna. Margaret Smith, malgré un air sévère, ne manquait pas de charme. Elle était même franchement attirante. Certains l'auraient peut-être jugée trop grande pour Honoré, mais, comme la plupart des hommes petits, le Français avait depuis longtemps dû accepter l'idée d'admirer des femmes d'une taille supérieure ; le contraire aurait nettement réduit le cheptel de compagnes possibles.

Mais celle-ci n'entrait pas dans cette catégorie. Elle haussa légèrement un sourcil, comme pour signifier à Honoré qu'elle accusait réception de son admiration et qu'elle la trouvait agréable mais stupide de sa part. Elle porta ensuite son attention sur Calvin. « Je me souviens, dit-elle, avoir un jour vu Alvin guérir un animal blessé. »

Honoré grimaça et jeta un regard en coin à Calvin. À sa grande surprise, au lieu d'exploser de colère, Calvin se contenta de sourire à la femme. « Content de te voir, Margaret.

— Que ce soit tout de suite bien clair, fit sa belle-sœur. Je n'ignore aucune de tes vilénies. Je sais combien tu détestes et jalouses mon mari. Je connais la rage que je t'inspire en ce moment et ton envie de m'humilier. Alors, pas de comédie entre nous.

— Entendu, dit Calvin en souriant. J'veux faire l'amour avec toi. J'veux te mettre en famille de mon bébé au lieu de celui d'Alvin.

— Tout ce que tu veux, c'est me mettre en colère et me faire peur. Tu veux que je me demande si tu ne vas pas te servir de tes pouvoirs pour causer du tort au bébé dans mon ventre et ensuite pour me séduire comme tu l'as fait avec une autre pauvre femme. Alors je vais te rassurer. Les sortilèges qui protègent mon bébé sont d'Alvin lui-même, et tu n'es pas assez habile pour les forcer.

— Tu crois ça ?

— Je le sais parce que tu as déjà essayé, que tu as échoué et que tu n'entrevois même pas pourquoi. Quant à vouloir me séduire, garde tes forces pour celles qui ne percent pas à jour tes simulacres. Maintenant, allons-nous dîner, oui ou non ?

— Moi, j'ai faim », fit Honoré, anxieux de sortir la conversation de l'hostilité dangereuse dans laquelle elle avait commencé. Cette femme ignorait-elle quelle espèce de fou était Calvin ? « Où allons-nous manger ?

— Comme je suis censée payer, répondit Margaret, ce sera dans un restaurant à la portée de ma bourse.

— Parfait, fit le Français, je me sens malade rien qu'à l'idée de manger dans un restaurant à la portée de ma bourse à moi. »

Ce qui lui valut un soupçon de sourire de la part de l'austère madame Smith. « Donnez-moi le bras, monsieur de Balzac. Ne disons pas à mon beau-frère où nous allons.

— Très drôle », fit Calvin qui grimpa par-dessus la rambarde et regagna la galerie. La fureur perçait dans sa voix. Honoré était soulagé. Cette femme, cette torche, devait vraiment le comprendre mieux que lui, car Calvin avait l'air de se calmer malgré les piques qu'elle lui avait imprudemment lancées. Évidemment, sous la protection de sortilèges, elle se sentait sans doute plus sûre d'elle.

Mais était-ce sur les sortilèges qu'elle comptait ? Elle avait pour mari le Faiseur que Calvin rêvait d'être, alors elle pouvait fort bien compter sur la conviction de son beau-frère qu'il devrait affronter la colère vengeresse de son aîné s'il s'avisait de porter atteinte au bébé ou à la mère, et il savait qu'il ne pesait pas lourd devant Alvin le Faiseur. Un jour, il faudrait qu'il se mesure à lui, mais il n'était pas prêt, aussi n'allait-il pas s'en prendre à sa femme ni à son enfant.

En tout cas, c'est ainsi que raisonnerait un homme sensé.

*

Calvin s'efforça de ne pas se mettre en colère durant le repas. À quoi bon ? Elle voyait tout ce qu'il pensait ; du coup elle voyait aussi qu'il refrénait sa colère, alors à quoi bon, là encore ? Il ne supportait pas l'existence même d'une telle femme, une femme qui croyait connaître la vérité de son âme uniquement parce qu'elle percevait ses

désirs secrets. Eh bien quoi, tout le monde en avait, des désirs secrets, non ? On ne condamnait pas les gens pour les élucubrations qui leur passaient par la tête, tout de même ? Seuls leurs actes comptaient.

Il se souvint alors de l'oiseau-mouche mort. De Lady Ashworth nue dans son lit. Il s'arrêta avant de passer en revue toutes les actions qu'on lui avait reprochées : inutile d'en dresser la liste pour l'œil vigilant de Margaret. Pour qu'elle en rende compte à Alvin dans une version sûrement noircie au possible. L'espionne d'Alvin...

Non, il fallait contenir sa colère. Elle ne pouvait rien à son talent, pas plus que Calvin ni personne n'y pouvait au sien. Elle n'était pas une espionne.

Mais un juge, oui. Elle le jugeait bel et bien, elle l'avait admis. Elle jugeait tout le monde. C'était la raison de sa présence dans les colonies de la Couronne – parce qu'elle les avait jugées et condamnées pour leur pratique de l'esclavage, quand bien même la terre entière l'avait toujours pratiqué jusqu'à une époque très récente, une condamnation un peu abusive puisque l'idée d'émancipation n'était qu'une nouvelle mode fantaisiste lancée par l'Angleterre puritaine et quelques philosophes français.

Et puis il refusait qu'elle le juge sur ses actes. Ça non plus n'était pas juste. On commettait tous des erreurs. On s'apercevait tous par la suite qu'on avait pris la mauvaise décision. On n'allait pas se l'entendre reprocher toute sa vie, tout de même ?

Non, il fallait juger les gens sur leurs projets à long terme. Sur le but ultime qu'ils se fixaient. Calvin allait aider Alvin à bâtir la Cité de Cristal. Voilà pourquoi il s'était rendu en France et en Angleterre, non ? Afin d'apprendre comment on canalisait les individus vers un seul objectif et comment on les gouvernait dans le vrai monde. Rien à voir avec l'enseignement piteux d'Alvin à Vigor Church, quand il essayait de changer ses semblables en ce qu'ils n'étaient pas et ne seraient jamais. Non, Alvin n'arriverait à rien de cette façon-là. Calvin allait régler la question, revenir et montrer comment s'y prendre à son aîné. Calvin serait le professeur et les deux frères bâtiraient ensemble la grande cité qui gouvernerait le monde ; même Napoléon passerait les saluer, et alors toutes les erreurs de Calvin, toutes ses mauvaises pensées seraient oubliées, noyées dans l'honneur et la gloire qui lui reviendraient.

Et même s'il échouait, c'était son projet qui comptait. Il se résumait à son projet, et Margaret devait le juger là-dessus.

À la réflexion, rien ne l'autorisait à le juger. C'est ce qu'avait dit Jésus, non ? Ne juge pas si tu ne veux pas être jugé. Jésus avait pardonné à tous. Margaret devrait prendre exemple sur lui et pardonner à Calvin au lieu de le condamner. Si l'on pratiquait davantage le pardon sur terre, on y vivrait mieux. Tout le monde

péchait. Qu'était la petite aventure de Calvin avec Lady Ashworth à côté du meurtre du pisteur d'esclaves qu'avait commis Alvin ? Qu'était un oiseau-mouche mort à côté d'un homme tué ? Margaret pardonnait à Alvin, mais pas à Calvin, non, parce qu'il ne faisait pas partie des élus.

Les gens ne sont que des hypocrites. Ça lui donnait des nausées de les voir sans cesse feindre d'être siiiiv vertueux...

Sauf Balzac. Il ne faisait jamais semblant. Il restait lui-même. Et il ne jugeait pas Calvin. Il l'acceptait tel qu'il était. Il ne le comparait pas à Alvin non plus. Comment aurait-il pu ? Ils ne s'étaient jamais vus.

Le repas touchait à sa fin. Tout à ses réflexions, Calvin n'avait pas remarqué qu'il n'avait quasiment pas ouvert la bouche. Mais que dire quand sa belle-sœur s'imaginait déjà tout savoir sur lui, de toute façon ?

Balzac parlait à Margaret de la jeune esclave qui leur avait ouvert la porte à la pension. « Je lui ai demandé ce qu'elle désirait le plus au monde, et elle m'a répondu qu'elle voulait un nom. Je croyais que les propriétaires en donnaient un à leurs esclaves. » Margaret le regarda avec surprise, et il lui fallut un certain temps pour réagir. « La jeune fille à qui vous avez parlé a deux noms, expliqua-t-elle enfin. Mais elle les déteste tous les deux.

— C'est ce qu'elle voulait dire ? demanda Balzac. Qu'elle n'aimait pas son nom ? Mais ce n'est pas la même chose que souhaiter en avoir un. »

À nouveau, Margaret parut méditer un instant.

« Vous avez mis le doigt sur un point qui m'a intriguée, je crois. Elle déteste son nom, puis elle vous dit qu'elle souhaiterait en avoir un. Je ne comprends pas. »

Balzac se pencha par-dessus la table et posa la main sur celle de Margaret. « Il faut me dire ce que vous pensez réellement, madame.

— Je pense réellement que vous devriez ôter votre main de la mienne, répondit Margaret d'une voix douce. Le procédé est peut-être du goût des femmes de France, mais les familiarités non désirées n'ont guère d'effet sur moi.

— Je vous demande pardon.

— Et je vous ai dit ce que je pensais réellement.

— Mais c'est faux. »

Calvin faillit éclater de rire au spectacle de son ami tenant tête avec tant d'aplomb à sa belle-sœur.

« Vraiment ? fit Margaret. Dans ce cas, j'ignore tout de la vérité.

— Je l'ai vu dans vos yeux. Ils sont devenus songeurs. Puis vous avez pris une décision. Et vous m'affirmez pourtant que vous ne comprenez pas le désir de cette fille d'avoir un nom.

— J'ai dit que je ne comprenais pas. Entendez que je n'arrive pas

à trouver son vrai nom.

— Ah. Donc vous avez quand même compris quelque chose.

— Je n'ai jamais songé à le chercher jusque-là. Je lui connais deux noms : celui, affreux, que lui a donné sa mère, et celui auquel elle répond ici, qui ne vaut guère mieux – on l'appelle Poissarde. Mais aucun ne semble le vrai. Seulement, elle croit qu'ils le sont. Ou plutôt, elle ne s'en connaît pas d'autre, et elle sent qu'il doit en exister un troisième, alors elle souhaite le découvrir et... Bref, vous voyez, je n'ai rien compris.

— Votre compréhension n'est peut-être pas à la hauteur de vos exigences, fit Balzac, mais elle me laisse quand même sans voix. »

Balzac et madame Smith continuèrent de débiter des fadaises et de faire assaut de compliments. Calvin, lui, méditait sur les noms. Sur la vie qui lui aurait été beaucoup plus facile s'il n'avait pas partagé le même qu'Alvin, à une lettre près. Sur la réticence d'Alvin à porter le nom de « Maker » – le Faiseur – alors qu'il lui revenait de plein droit. Alvin Smith, ah oui. Et puis Margaret... Pourquoi avait-elle décidé de ne plus être Peggy ? Quelles ambitions nourrissait-elle ? Ou était-ce Margaret le vrai nom et Peggy le camouflage ? »

Et patati, et patata. Oh, la ferme, vous deux ! « J'ai une question, les interrompit Calvin. Qu'est-ce qui vient en premier ? Le nom ou l'âme ?

— Que voulez-vous dire ? demanda Balzac.

— J'veux dire, est-ce que l'âme reste la même quel que soit le nom qu'on y donne ? Ou : si on change le nom, est-ce qu'on change l'âme ?

— Qu'est-ce que le nom vient faire avec... ? » La voix de Margaret mourut. Son regard se perdit dans le vague.

« J'ai l'impression que la compréhension fait son chemin sous nos yeux », dit Balzac.

Calvin était contrarié. Elle n'était pas censée prendre sa réflexion au sérieux. « J'ai juste posé une question, j voulais pas fourrer l'nez dans les secrets de l'univers. »

Margaret l'observa d'un air indifférent. « Tu allais faire une plaisanterie idiote sur Alvin et toi ; tu lui donnerais le C de ton nom et tu serais l'homme que tout le monde apprécie.

— Pas vrai », fit Calvin.

Elle ignore sa protestation. « Les esclaves ont un nom, dit-elle, mais sans en avoir, parce que celui que leur a donné leur maître n'est pas le vrai. Tu ne vois pas ? C'est une façon de rester libre.

— Ça a rien à voir avec la liberté pour de bon, dit Calvin.

— C'est évident. Mais c'est pourtant davantage qu'une question de nom. Parce qu'en cachant leur nom ils cachent autre chose. »

Calvin repensa à ce qu'il avait dit au départ de cette discussion

ridicule. « Leur âme ?

— Leur flamme de vie. Je sais que tu comprends de quoi je parle. Tu ne vois pas dans les flammes de vie comme moi, mais tu arrives à les localiser. N'as-tu pas remarqué que les esclaves n'en ont pas ?

— Si, ils en ont.

— De quoi vous parlez ? demanda Balzac.

— D'âmes, répondit Calvin.

— De flammes de vie, rectifia Margaret. Je ne sais pas s'il s'agit de la même chose.

— Aucune importance, dit Calvin. Les Français, ils ont ni l'une ni l'autre.

— Maintenant il m'insulte, moi et mon pays, fit Balzac, mais vous remarquerez que je ne le tue pas.

— Par rapport que vous avez les bras trop courts et que vous buvez trop pour pointer un pistolet, dit Calvin.

— Parce que je suis civilisé et que je méprise la violence.

— Vous vous moquez donc tous les deux que les esclaves aient trouvé un moyen de cacher leur âme à leurs maîtres ? fit Margaret. Ils te sont donc tellement invisibles, Calvin, que tu n'as même pas remarqué l'absence de leur flamme de vie.

— Ils ont quand même une étincelle.

— Mais toute petite, sans profondeur. C'est un souvenir de flamme, pas la flamme elle-même. Je ne distingue rien dedans.

— Moi, j'ai l'impression qu'ils ont trouvé un moyen de t'cacher, à toi, leur âme.

— Il n'écoute donc jamais ? demanda Margaret à Balzac.

— Si, répondit le Français. Il entend, mais il ne fait pas attention.

— À quoi j'aurais dû faire attention ? demanda Calvin.

— À ce que la fille noire a dit qu'elle souhaitait, répliqua Balzac. Un nom. Elle a caché son nom et son âme, mais maintenant elle veut les récupérer et ne sait pas comment s'y prendre.

— Vous avez trouvé ça quand ?

— C'était évident dès que madame Smith a fait le rapprochement. Je ne connais pourtant personne de mieux informé que vous en matière de pouvoirs secrets. Comment avez-vous fait pour ne pas vous en apercevoir ?

— Je m'occupe pas des âmes.

— Les pouvoirs qu'ils ont ramenés d'Afrique fonctionnent différemment, expliqua Margaret. Alvin a essayé de comprendre, et moi aussi, et nous croyons que tout le monde naît avec des pouvoirs secrets, mais ils ont appris auprès de leur entourage à s'en servir autrement. Nous, les Blancs – du moins les Anglo-Saxons, quoique Napoléon agisse de même, alors allez savoir –, nous apprenons à nous en servir individuellement, nous les combinons à un talent, une

préférence ou un besoin innés. Il nous arrive d'en sortir quelques bribes de nous-mêmes, celles qu'on met dans des sortilèges, mais le vrai pouvoir reste enfermé dans chacun. Tandis que les Rouges, ils ouvrent leurs pouvoirs au monde environnant, se trouvent de moins en moins seuls, de plus en plus liés à la puissance de la nature. Ils y gagnent de grands pouvoirs, mais qu'on les coupe de la nature et ils n'ont plus rien.

— Et les Noirs ? demanda Balzac.

— Ils apprennent à mettre leur pouvoir dans des objets, ou bien c'est là qu'ils le trouvent, je ne sais pas. Comme je n'ai jamais pratiqué cette méthode personnellement, pas plus qu'Alvin, nous n'avons pu qu'avancer des hypothèses. Mais j'ai vu certaines choses dans les flammes de vie des Noirs... j'avais peine à le croire. Pourtant c'est ainsi. La mère d'Arthur Stuart... elle possédait un pouvoir extraordinaire. Elle a créé un objet et s'est donné des ailes. Elle a volé. »

Balzac éclata de rire avant de comprendre qu'elle ne blaguait pas, qu'elle ne recourait même pas à une image. « Volé ?

— Pendant au moins cent milles, confirma Margaret. Pas assez loin, pas tout à fait dans la bonne direction, mais suffisamment pour sauver son bébé, quoique au prix de ses forces et de sa vie.

— Cet Arthur Stuart, pourquoi vous ne lui demandez pas comment fonctionne le pouvoir des Noirs ?

— C'est qu'un drôle, répondit Calvin d'un ton méprisant, et puis il est à moitié blanc, de toute manière.

— Tu ne le connais pas, dit Margaret. Il ignore le fonctionnement des pouvoirs des Noirs parce que ce fonctionnement n'est pas inscrit dans le sang, il se transmet de parents à enfants. Alvin a appris le chant vert des Rouges parce qu'il est devenu comme un enfant pour Tenskwa-Tawa et Ta-Kumsaw. Arthur Stuart a grandi avec un pouvoir qui a pris la forme d'un talent, comme les Blancs, parce qu'il a été élevé parmi les Blancs. Je crois que les Noirs ont du mal à garder leurs coutumes africaines. Ce qui explique peut-être pourquoi Poissarde ne se souvient pas de son vrai nom. Quelqu'un lui a enlevé son nom, lui a enlevé son âme, afin de le garder au secret, de le garder à l'abri, libre. Mais elle veut maintenant le retrouver et elle n'y arrive pas parce qu'elle n'est pas née africaine, elle n'est pas entourée d'une tribu, seulement d'esclaves brisés dont les flammes de vie et les noms sont tenus cachés.

— S'ils ont tous ces pouvoirs, fit Calvin, comment ça se fait qu'ils soient esclaves ?

— Oh, c'est simple, répondit Balzac. Ceux qui les ont capturés en Afrique sont aussi des Africains, ils connaissent les pouvoirs, alors ils empêchent les prisonniers de garder les éléments dont ils ont besoin.

— Les Noirs contre les Noirs, dit Margaret d'une voix triste.

— Comment vous savez tout ça ? demanda Calvin à Balzac.

— Je suis allé sur les quais ! J'ai vu les Noirs enchaînés qu'on traînait hors des bateaux. J'ai vu d'autres Noirs les fouiller, leur confisquer de petites poupées de chiffon ou d'excréments, toutes sortes de choses.

— Où j'étais, moi, durant que vous regardiez ça ?

— Vous étiez soûl, mon ami.

— Vous aussi, alors.

— Mais moi, j'ai de grandes aptitudes au vin. C'est quand je suis soûl que je me sens le mieux. C'est le talent national des Français.

— Je n'en serais pas fière à votre place, dit Margaret.

— Moi, je ne ferais pas de morale sur notre vin, ici, au pays de l'eau-de-vie de maïs et du whisky de seigle. » Balzac lui lança un regard polisson.

« Au moment où vous commenciez à me plaire, monsieur Balzac, vous prouvez que vous n'êtes pas un gentilhomme.

— Rien ne m'y oblige, répliqua Balzac. Je suis un artiste.

— Vous marchez quand même sur deux jambes et mangez avec votre bouche. Le statut d'artiste ne vous confère pas de privilèges particuliers. Il vous donnerait plutôt de plus grandes responsabilités.

— Je dois étudier la vie dans toutes ses manifestations.

— C'est peut-être vrai. Mais si vous goûtez à toutes les vilenies du monde, si vous vous livrez à toutes les trahisons et tous les méfaits, vous ne pourrez pas goûter aux joies supérieures parce que vous ne serez pas assez fort ou en assez bonne santé – ou assez convenable pour partager la compagnie des braves gens, une des plus grandes joies de l'existence.

— S'ils ne peuvent pas pardonner mes petites manies, ce ne sont pas d'aussi braves gens que vous dites, pas vrai ? » Balzac sourit comme s'il venait de jouer le dernier as du jeu.

« Ils les pardonneraient, vos petites manies, dit Margaret. Et ils accepteraient votre compagnie. Mais si vous vous mêliez à eux, vous ne comprendriez pas de quoi ils parlent. Faute d'avoir vécu les expériences qui les lient ensemble. Vous seriez un étranger, non pas de leur fait, mais parce que vous n'avez pas suivi la route qui enseigne à devenir l'un d'entre eux. Vous vous sentiriez exilé du jardin enchanteur, mais vous ne devriez votre exil qu'à vous seul. Et pourtant vous les en rendriez responsables, vous les trouveriez prompts à porter des jugements et impitoyables, alors que c'est votre propre douleur et vos souvenirs amers qui vous condamneraient, votre propre ignorance de la vertu qui ferait de vous un étranger dans le pays qui aurait dû être le vôtre. »

Ses yeux flamboyaient et Balzac la regarda avec émerveillement.

« J'ai toujours pensé goûter au mal et imaginer le bien parce que c'est plus facile. Vous me convainquez presque de faire l'inverse. »

Calvin n'était pas aussi extasié. Il savait que ce petit sermon s'adressait à lui et il ne l'appréciait guère. « Les braves gens connaissent pas d'secret de ce genre, dit-il. Ils font juste semblant pour se consoler d'être passés à côté des plaisirs. »

Margaret lui sourit. « J'ai pris ces idées dans tes propres pensées il y a quelques minutes à peine, Calvin. Tu sais que je dis vrai.

— J'pensais le contraire.

— Tu pensais le penser. Mais tu n'aurais pas eu à le penser si tu avais été vraiment convaincu. »

Balzac éclata bruyamment de rire, et Calvin l'imita – quoique sans enthousiasme.

« Madame Smith, j'aurais pu me creuser la tête des jours durant, jamais je n'aurais imaginé qu'on puisse lancer dans une conversation une phrase pareille en lui donnant un sens. “Tu pensais le penser.” Merveilleux ! “Tu ne le penserais pas si tu pensais vraiment ce que tu penses que tu pensais.” À moins que ce soit “ce que tu pensais que tu penses”.

— Ni l'un ni l'autre, fit Margaret. Vous cherchez déjà à déformer mes propos.

— Je ne suis pas journaliste ! Je suis romancier et je peux enjoliver tous les propos que je veux.

— Alors enjolivez donc ceux-ci. Vous jouez tous les deux à vos jeux ridicules – Calvin à l'homme de pouvoirs, monsieur de Balzac à l'artiste –, mais autour de vous existe la vraie vie. Les vraies souffrances. Les Noirs sont des êtres humains comme vous et moi, mais ils renoncent à leur flamme de vie et à leur nom pour supporter le tourment d'appartenir à d'autres gens qui les méprisent et les craignent. Si vous pouvez résider dans cette ville du mal et rester insensibles à leurs souffrances, alors c'est vous qui êtes insignifiants et creux. Vous pouvez garder votre nom et votre flamme de vie parce qu'ils ne valent pas la peine qu'on vous les vole. »

Là-dessus, elle se leva de table et sortit du restaurant.

« Vous croyez qu'on l'a vexée ? demanda Calvin.

— Peut-être, répondit Balzac. Mais ce qui m'embête davantage, c'est qu'elle est partie sans payer. »

Justement, le serveur s'approchait déjà. « Ces messieurs désirent-ils régler en espèces ?

— C'est la dame qui nous a invités, dit Balzac. A-t-elle oublié de payer ?

— Mais elle a payé, fit le serveur. Son repas à elle. Avant que vous passiez à table, elle nous a signé son chèque. »

Balzac regarda son compagnon puis éclata de rire. « Vous devriez

vous voir, monsieur Calvin !

— On peut s'y faire arrêter pour ça.

— Mais ils ne tiennent pas à faire arrêter un romancier français. Car je retournerais en France écrire que leur restaurant est un nid de mouches et de puanteur. »

Le serveur lui jeta un regard glacial. « L'ambassadeur de France nous engage pour préparer les repas de ses soirées, dit-il. Votre menace ne m'impressionne pas. »

Quelques instants plus tard, les bras plongés dans l'eau de vaisselle grasse, Calvin bouillait de colère. Envers Margaret, bien sûr. Envers Alvin qui avait commis l'erreur de l'épouser. Envers Balzac aussi pour sa façon de plaisanter joyeusement avec les esclaves noirs qui auraient dû normalement effectuer toutes les corvées de cuisine dont le Français et lui avaient écopé. Les Noirs ne répondaient d'ailleurs pas à ses plaisanteries. Ils le regardaient à peine. Mais Calvin voyait bien que ça les amusait : leur nombre grandissait dans la cuisine où ils s'attardaient plus que ne l'exigeaient leurs tâches. Et lui, on l'ignorait tandis qu'il sortait de pleins seaux de restes des clients pour alimenter le tas de compost à l'usage du potager, qu'il vidait des bassines d'eau usée, qu'il en tirait de la nouvelle au puits pour la faire chauffer. Du travail pénible qui le mettait en nage, lui salissait les mains et lui maculait la figure. Il avait cru ne jamais tomber plus bas que son bain d'urine de la dernière nuit, mais il se coltinait à présent du travail d'esclave pendant que les esclaves le regardaient faire ; et malgré ça ils lui préféraient tous quelqu'un d'autre.

Calvin revint dans la cuisine à l'instant où un Noir transportait une pile d'assiettes propres à ranger sur les étagères. Une ombre de sourire flottait encore sur les lèvres de l'homme au souvenir d'une blague de Balzac et, après ce qui venait de se passer durant la soirée, ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Calvin envoya sa bestiole dans la vaisselle et la brisa toute, la pulvérisa dans les bras de l'esclave. Des éclats s'envolèrent de tous côtés.

Le fracas attira aussitôt le chef blanc ainsi que le surveillant dont la baguette trapue se levait déjà, prête à frapper le maladroit ; mais Balzac surgit soudain et se jeta entre l'esclave et la baguette. Il lui fallut véritablement se jeter parce que l'esclave et le surveillant étaient l'un comme l'autre beaucoup plus grands que lui. Il sauta en l'air et s'accrocha littéralement au Noir comme un enfant qui voudrait qu'on le porte sur le dos.

« Non, monsieur, ne le frappez pas, ce n'est pas de sa faute. Je lui ai malencontreusement buté dedans et j'ai fait tomber toutes les assiettes par terre ! Je suis un misérable, je mange un repas que je ne peux pas payer, et maintenant je casse toutes ces assiettes. C'est mon échine qui mérite la correction.

— Je ne vais pas fouetter un Blanc comme un nègre, fit le surveillant. Vous me prenez pour qui ?

— Pour le bras de la justice, répondit Balzac, et moi je suis la tête coupable.

— Sortez-moi ces imbéciles de ma cuisine, dit le chef.

— Mais vous êtes français ! s'écria le romancier.

— Évidemment que je suis français ! Qui voudrait embaucher un cuisinier anglais ? »

Aussitôt Balzac et le chef se lancèrent dans un torrent de français. Calvin en comprit une partie, mais pas suffisamment pour avoir envie d'en entendre davantage. Balzac l'avait privé de son plaisir, comme de juste, et les esclaves le regardaient – à la dérobée, de peur d'être pris à observer un Blanc – comme s'il était Dieu en personne venu les tirer de leur captivité. Même quand Calvin se fâchait et voulait se venger un peu, c'est en définitive Balzac qui avait le beau rôle et lui-même qui passait pour quantité négligeable.

Les tirer de leur captivité. Dieu en personne. L'écho de sa réflexion lui résonnait encore dans la tête. Margaret prétend qu'ils ont perdu leur nom et leur flamme de vie. Elle déteste l'esclavage et veut le supprimer. Ils ont besoin de quelqu'un pour retrouver leur âme et les tirer de leur captivité.

Balzac en est incapable. Qu'est-il ? Un crétin de Français aux doigts tachés d'encre. Mais si je libère les esclaves, que sera Alvin à côté de moi ?

Il songea un instant foudroyer le surveillant et pousser les esclaves à courir. Mais courir où ? Non, ce qu'il fallait, c'était un soulèvement général. Et on ne pouvait guère espérer d'esclaves sans âme assez de jugeote pour fomenter une révolte.

Voilà donc le premier objectif. Trouver des âmes et donner des noms.

VII

Accusation

Alvin ne somnola pas vraiment pendant qu'Arthur Stuart se chargeait de raconter sa vie. Mais son esprit vagabonda.

Il ne put s'empêcher de noter que la voix du jeune métis ne changea pas durant son récit. Personne d'autre ne s'en rendait compte, mais Alvin se rappelait qu'Arthur, plus jeune, arrivait à imiter tout le monde à la perfection. Voix graves ou aiguës, chuchotées ou tonitruantes, accents ou défauts d'élocution, sa gorge les reproduisait sans peine.

Puis les pisteurs d'esclaves étaient venus, munis d'une capsule qui contenait des bouts de cheveux et de peau prélevés à sa naissance. Ils avaient le talent de savoir quand une personne concordait avec une capsule, et c'était impossible de leur échapper, ils avaient un flair de limier. Aussi Alvin avait-il fait traverser l'Hio au gamin, et là, côté Appalachie, il avait opéré une transformation au plus profond des parcelles élémentaires du corps d'Arthur. Pas une grosse transformation, mais suffisante pour que le gamin ne corresponde plus à sa propre capsule. Il l'avait plongé sous l'eau afin de le débarrasser des dernières traces de son ancienne peau. Et, lorsqu'il avait refait surface, Arthur ne risquait plus rien. Mais il avait perdu son talent pour imiter les voix.

N'est-ce pas toujours la même chose ? se dit Alvin. Je veux aider, et j'enlève autant que je donne. C'est peut-être ainsi que Dieu a conçu le monde, afin que personne ne bénéficie d'avantages particuliers. On obtient un miracle et on perd quelque chose de banal qu'on regrette pour le restant de ses jours. Un ange dans un coin doit distribuer le bonheur et le malheur, et que la part soit grosse ou petite, on la reçoit quoi qu'on fasse.

Alvin céda soudain à un sentiment de solitude. Un sentiment ridicule, il le savait, entouré comme il l'était de bons compagnons. Mais quelque part dans le Sud se trouvait sa femme, qui lui tenait aussi lieu de professeur et de gardien, dont les yeux lumineux veillaient sur lui depuis la petite enfance, alors qu'elle n'était guère plus qu'un bébé elle-même quand elle avait commencé. Margaret. Et,

dans son ventre, l'amorce de la nouvelle génération. Leur première-née.

À cette pensée, il se mit à leur recherche. Contrairement à Margaret, il ne sautait pas d'une flamme de vie à une autre à la demande, ne voyait pas en elles à sa guise. Il dut projeter sa bestiole, lui faire parcourir vite, très vite, la carte de l'Amérique, descendre la côte, passer les flammes de vie de tous les êtres vivants, traverser les champs et les forêts d'un vert éclatant, sauter des cours d'eau, franchir la large baie de Chesapeake. Il connaissait le chemin et ne se perdit pas une seule fois. Ce n'est que dans la ville de Camelot qu'il dut fouiller, en quête de la double flamme de vie qu'il connaissait si bien, qu'il venait retrouver chaque soir.

Voilà. La mère et la toute petite lueur de leur fille en gestation. Il ne voyait pas dans les flammes de vie à la façon de Margaret, mais il voyait dans les corps. Il pouvait dire quand la jeune femme parlait mais n'avait aucune idée de ce qu'elle racontait. Il entendait les battements du cœur, sentait la respiration, savait si elle était agitée ou calme, mais en ignorait la raison.

Elle mangeait. Elle était tendue, les muscles raidis, sur le qui-vive. Deux hommes dînaient avec elle. Il ne connaissait pas le premier. L'autre...

Que faisait Calvin attablé en face de Margaret ?

Alvin examina aussitôt de plus près sa femme et sa fille. Rien ne troublait le bébé dans le ventre de sa mère : le poulx était régulier, aucune douleur visible.

Bien entendu. Pourquoi imaginer que Calvin présenterait une menace pour sa famille ? C'était sans doute un garçon étrange, rongé de jalousie et prompt à la colère, mais pas un monstre. Il ne faisait pas de mal aux gens, il les froissait, sans plus. Les craintes d'Alvin résultaient des constantes mises en garde de Margaret prédisant que Calvin allait un jour le faire tuer. S'il s'avisait de mettre la mère ou le bébé en danger, elle le saurait longtemps à l'avance et prendrait des mesures pour l'en empêcher.

Calvin et Margaret dînant ensemble. Voilà qui donnait à réfléchir. Il était impatient que Margaret se trouve un petit moment seule et lui écrive.

Il songea ensuite à sa femme, trouva qu'elle lui manquait, rêva d'une vie où ils s'installeraient tous les deux quelque part sans le poids du monde sur leurs épaules, passeraient leur temps à élever des enfants et à travailler pour gagner leur pain. Une vie sans Défaiseur dont il faudrait se garder ou repousser les attaques. Sans Cité de Cristal à bâtir. Sans guerre effroyable à prévenir. Avec seulement une femme, des enfants, un mari, des voisins et à la longue des petits-enfants et des tombes, des joies et des peines, les hautes et basses eaux

du cours de l'existence.

« Tu t'endors, Alvin ? demanda En-Vérité.

— J'ronflais ? fit Alvin.

— Arthur a fini son histoire. L'histoire de ta vie. Tu n'écoutais pas ?

— J'la connais déjà. D'ailleurs, j'étais là quand toutes ces affaires sont arrivées et c'était pas aussi amusant à vivre que dans l'conte qu'en a tiré Arthur.

— La question, c'est de savoir si mademoiselle Purity a envie d'être des nôtres.

— Alors pourquoi me l'demander à moi ?

— Je me suis dit que tu pourrais nous aider à écouter sa réponse. »

Alvin se tourna vers Purity qui rougit et détourna les yeux.

Arthur Stuart lança un regard noir à l'avocat. « T'accuses m'zelle Purity d'menterie ?

— Je dis que si elle a cru ton histoire, fit En-Vérité, elle risque d'avoir peur du grand pouvoir qu'Alvin détient en lui et donc de donner la réponse qu'elle pense la plus sûre pour elle, au lieu de celle qui traduit ses vrais désirs.

— Et j'suis supposé connaître si elle dit la vérité ou pas ? demanda Alvin.

— Son cœur n'est pas de bois, alors ce n'est pas moi qui saurai si son cœur bat plus vite ou moins vite quand elle répondra.

— C'est elle qu'a l'talent pour dire ce que sent l'monde. Margaret, elle, voit dans les flammes de vie. Moi, j'tripote quèques affaires.

— Vous êtes trop modeste, fit Purity, si ce que disent vos disciples est vrai. »

Alvin dressa aussitôt l'oreille. « Mes disciples ?

— N'est-ce pas ce que vous êtes ? Le maître et ses disciples errant dans le désert dans l'espoir de trouver de nouvelles recrues ?

— À moi, ça m'a plusse l'air d'un bougre perdu et d'amis qui veulent bien s'perdre en sa compagnie jusqu'à tant qu'il trouve ce qu'il cherche.

— Vous ne croyez pas ce que vous dites.

— Non. C'est mes amis, mais ils sont pas là pour ça. C'est des compagnons rêveurs. Ils veulent voir la Cité de Cristal autant qu'moi et ils sont prêts à marcher des centaines de milles pour m'aider à la trouver. »

Purity eut un léger sourire. « La Cité de Cristal. La Cité de Dieu. Je me demande qui vous finirez par pendre, car vous pouvez difficilement pendre des sorciers.

— J'ai pas idée de pendre des genses, dit Alvin.

— Pas même des assassins ? »

Alvin haussa les épaules. « Ousqu'ils aillent, ils finiront pendus.

— Une fois que vous aurez la potence, vous trouverez de nouvelles raisons pour y pendre les gens.

— Pourquoi êtes-vous si méchante ? demanda En-Vérité. La Nouvelle-Angleterre n'a pas ajouté un seul crime capital à sa liste depuis sa fondation il y a deux cents ans. Et certains anciens crimes capitaux n'ont pas mené à la potence en un siècle. Vous n'avez aucune raison de croire que le pouvoir de tuer rendra folle une société honnête.

— La Nouvelle-Angleterre n'avait pas besoin de nouvelles raisons, dit Purity, parce qu'elle disposait déjà d'un fourre-tout bien pratique. Quand on veut éliminer un individu, quoi qu'il ait fait, c'est un sorcier.

— Je ne savais pas, reconnut En-Vérité.

— Vous l'avez dit vous-même. On a tous un talent. On le dissimule par peur et on se prévaut d'humilité. Mais si quelqu'un veut tuer un rival, il lui suffit de découvrir son talent et de le dénoncer. Tout le monde risque donc la mort à tout moment. Qui a besoin de nouvelles lois quand les anciennes sont si vagues ?

— Êtes-vous devenue aussi cynique au cours des dernières heures ? demanda En-Vérité. Ou voyez-vous toujours les hommes sous leur aspect le plus noir ?

— Les hommes sont mauvais dans l'âme, dit Purity, et seuls les élus de Dieu émergent de la méchanceté humaine et s'élèvent jusqu'à la bonté du paradis. N'attendre que méchanceté des hommes reste le meilleur moyen d'éviter les surprises. Et, quand je suis surprise, c'est toujours agréablement.

— Pose-lui donc la question, qu'on en parle plus, fit Alvin.

— Et si je réponds que je ne veux pas vous accompagner ?

— Alors on s'en repartira sans vous, dit Alvin.

— Sans me faire de mal ? »

En-Vérité Cooper éclata de rire. « Même si nous voulions, Alvin nous en empêcherait. Quand une abeille le pique, il lui remet l'aiguillon en place, il la soigne et l'envoie promener.

— Alors ma réponse est non, dit Purity. On doit me chercher à présent. Si vous voulez éviter qu'on enquête sur votre compte, vous feriez mieux de me laisser partir et de vous occuper de vos affaires.

— Non, lança Arthur Stuart. Faut vous en venir avec nous autres.

— Et pourquoi donc ? demanda Purity. Parce que tu as inventé une bonne histoire ?

— J'ai dit la vérité, et vous connaissez ça.

— Oui, admit Purity d'une voix plus douce. Tu croyais chacune de tes paroles. Mais elles n'ont eu aucun effet sur moi. Je n'ai rien à voir dans ce que vous voulez faire.

— Dame si ! s'écria Arthur Stuart. Vous avez donc pas compris mon histoire ? Quèqu'un est responsable de tout ça. Quèqu'un a donné à Alvin ses pouvoirs. Quèqu'un a conduit sa famille jusqu'à l'auberge d'Horace Guester, ça fait que la 'tite Peggy était là pour veiller sus lui. Pourquoi ma mère a volé jusque tout proche de l'auberge pour que j'soye là quand Alvin s'en r'viendrait ? Et Mike Fink et En-Vérité Cooper... ? Comment ça s'fait qu'ils l'ont rencontré ? Me dites pas que c'était l'hasard, par rapport que j'y crois pas.

— Moi non plus, fit Purity.

— Alors çui-là qui nous a conduits jusqu'à Alvin, ou lui jusqu'à nous autres, c'est çui-là qui vous a conduite icitte aujourd'hui. Vous auriez pu vous promener ailleurs. On aurait pu s'trouver à s'baigner n'importe où sus la rivière. Mais on était icitte, et c'est icitte que vous êtes venue.

— Je ne doute pas qu'on nous ait réunis. La question est : qui l'a décidé ?

— J'connais pas si c'est quèqu'un, dit Alvin. Arthur voit Djeu derrière tout ça, et j'suis sûr que Djeu garde le monde à l'œil, mais ça veut pas dire qu'il perd son temps à m'surveiller. Moi, j'ai l'sentiment que les talents s'attirent les uns les autres. Le pouvoir que j'ai hérité de naissance est très puissant, c'est comme un aimant, il attrape tout seul les autres talents forts et il les réunit. C'est pas seulement l'vaillant monde qui vient vers moi. On dirait que j'reçois aussite plusse que ma part de l'autre sorte. Pourquoi Djeu me les enverrait, ceux-là ? »

Arthur Stuart ne parut pas ébranlé par l'argument d'Alvin. Visiblement, ils n'en étaient pas à leur première discussion sur le sujet. « Djeu en amène certains, et pis l'autre amène l'restant.

— Ils s'en viennent tout seuls, dit Alvin, les uns comme les autres. Cherche pas à comprendre ce que Djeu est après faire, ceux qu'essayent se trompent tout l'temps, on dirait.

— Si tu connais qu'ils se sont trompés, c'est que t'as idée de la volonté de Djeu ! » fit Arthur d'une voix triomphante comme s'il avait enfin porté un coup au foie de l'argument d'Alvin.

« Je l'connais par rapport que tout va à zic et à zac. Regarde-moi ce pays. La Nouvelle-Angleterre a tout pour réussir. Du vaillant monde qu'essaye de servir Djeu du mieux qu'il peut. Et les genses y arrivent, pour la plupart. Mais, dans leur tête, Djeu voulait qu'ils tuent tous ceux qu'avaient un talent, même s'ils ont jamais pu dire si les talents venaient de Djeu ou du djab. Ils ont mis tous les talents dans l'même sac que la sorcellerie et commencé à tuer l'monde au nom du Seigneur. Alors, ils ont p't-être obéi comme il faut au restant d'la volonté divine, mais regardez comment ils ont traité m'zelle Purity, icitte. Ils ont tué ses parents et ils l'ont fait grandir dans un orphelinat. Pas b'soin d'avoir idée d'la volonté de Djeu pour comprendre que la

Nouvelle-Angleterre la connaît toujours pas.

— Vous me faites l'effet de professeurs qui se chamaillent sur un obscur point de grammaire latine alors que le texte est une contrefaçon, dit Purity. Que ce soit Dieu, la nature ou Satan qui m'ait conduite vers vous ne change rien à ma réponse. Je n'ai rien à faire avec vous. C'est ici qu'est mon destin. Quoi que je sois et quoi qu'il m'arrive, mon histoire commence et finit avec... avec la Nouvelle-Angleterre.

— Avec les tribunaux de Nouvelle-Angleterre, précisa En-Vérité.

— C'est vous qui le dites, fit Purity.

— Avec les gibets de Nouvelle-Angleterre, insista l'avocat.

— Si Dieu le veut.

— Non, vous ne monterez au gibet que si vous le voulez, vous.

— Bien au contraire. Je tire de ma rencontre avec vous la leçon la plus importante de mon existence. Avant de croiser votre route, avant d'entendre votre histoire, j'étais convaincue que mes parents n'avaient pas vraiment pu être des sorciers et qu'on avait donc commis une grande injustice. Je ne croyais pas réellement que les sorciers et sorcières existaient. Mais je constate à présent que si. Vous détenez des pouvoirs bien plus grands que ceux dont Dieu a jamais voulu doter aucun homme en dehors des prophètes et des apôtres, monsieur Smith, et vous n'avez aucun scrupule à vous en servir. Vous ralliez des disciples au gré de vos déplacements et vous projetez de bâtir une ville. Vous êtes Nemrod, le puissant chasseur face au Seigneur, et la ville que vous voulez bâtir c'est Babel. Vous voulez qu'elle hisse les hommes au-dessus de la masse et les emmène au paradis où ils seront à l'égal de Dieu, où ils auront la connaissance universelle. Vous êtes un suppôt du diable, vos pouvoirs relèvent de la sorcellerie, vos projets de l'anathème, vos croyances de l'hérésie, et si mes parents avaient ne serait-ce que le dixième de votre noirceur, ils méritaient de mourir ! »

Ils la fixèrent tous en silence. Des larmes striaient les joues d'Arthur.

Alvin finit par parler, mais à ses compagnons, pas à la jeune fille. « Vaut mieux s'mettre en route, les gars, dit-il. Arthur, cours dire à Audubon de se sécher et de s'habiller.

— Oui, m'sieur, fit doucement Arthur qui obéit aussitôt.

— Vous n'allez même pas discuter ? » demanda Purity.

Alvin lui jeta un coup d'œil narquois, puis s'en fut rejoindre Mike Fink qui montait la garde plus loin. Ne resta qu'En-Vérité Cooper.

« Vous admettez donc que j'ai dit vrai », fit Purity.

En-Vérité la regarda d'un air triste. « Ce que vous avez dit est archifaux. Alvin Maker est le meilleur homme que je connaisse au monde, et il n'a aucune trace de malveillance en lui. Il n'a pas toujours

raison, mais il ne se trompe jamais, si vous me suivez.

— C'est exactement ce qu'un démon dirait de son maître le diable, à mon avis.

— Tenez, fit En-Vérité, c'est à cause de tels propos que nous renonçons à vous emmener.

— Parce que j'ose révéler la vérité ?

— Parce que vous vous accrochez à une histoire qui peut englober tout ce que nous disons et faisons pour le transformer en mensonges.

— Pourquoi ferais-je cela ? demanda Purity.

— Parce que, si vous ne croyez pas à ces mensonges ridicules à notre sujet, vous êtes obligée d'admettre qu'on a eu tort de tuer vos parents ; il vous faudrait alors haïr leurs bourreaux, et ce sont les seules relations que vous avez. Vous seriez une apatride et, comme vous êtes déjà orpheline, vous ne pouvez pas les quitter.

— Vous voyez comment le diable déforme mon amour pour mon pays et cherche à le retourner contre moi ? » fit Purity.

En-Vérité soupira. « Mademoiselle Purity, je ne peux vous dire qu'une chose. Quoi que vous fassiez dans les heures et les jours qui viennent, je pense que les occasions ne vous manqueront pas de juger entre Alvin Smith et la loi de Nouvelle-Angleterre. Il existe au fond de vous un abri où la vérité est la vérité, un abri sur lequel les mensonges glissent comme sur une toile cirée. Regardez dedans et voyez donc qui agit à l'exemple du Christ.

— Le Christ est juste autant que miséricordieux, dit Purity. Seuls les pécheurs prétendent que le Christ n'est que clémence. Les vertueux se rappellent qu'il a dénoncé le péché non repenté et déclaré cette vérité que le feu éternel attend ceux qui se détournent de la vertu.

— Il a tenu aussi des propos sévères sur les hypocrites et les imbéciles, si je me souviens bien.

— Dois-je comprendre que vous me traitez d'hypocrite ?

— Pas du tout, répondit En-Vérité. Je vous traite d'imbécile. »

Elle le gifla.

Comme si elle ne l'avait pas touché, il poursuivit d'une voix douce : « Le mal qu'on vous a fait vous a rendue imbécile, et aussi le peu de poids de la méchanceté de ce pays au regard de sa bonté. Mais il ne faut pas en conclure que cette méchanceté n'existe pas, qu'elle ne vous a pas intoxiquée et qu'elle ne finira pas par vous tuer.

— Dieu habite la Nouvelle-Angleterre, affirma Purity.

— Il la visite comme il visite tous les autres pays, et j'irai même jusqu'à dire qu'il trouve de quoi se réjouir dans les fermes et villages de la région. Un vrai jardin de l'âme. Mais tout de même infesté de serpents. Comme partout ailleurs.

— Si vous projetez de me tuer, dépêchez-vous, parce que je vais vous dénoncer tout de suite et vous faire rechercher.

— Alors partez, dit En-Vérité. On nous retrouvera ou non, selon ce que décidera Alvin. Et si on nous retrouve, rappelez-vous ceci : tout ce qu'il veut, c'est donner aux hommes une chance d'accéder au bonheur. Vous comprenez.

— Mon bonheur ne dépend pas d'un sorcier !

— Mais si, fit En-Vérité. Mais jusqu'à aujourd'hui, les sorciers dont il dépendait étaient morts. »

Des larmes apparurent dans les yeux de la jeune femme, son visage rougit ; elle aurait bien encore giflé l'avocat mais elle se souvint que cette solution ne valait rien. Alors elle fit demi-tour et s'enfuit dans les bois en manquant buter dans Alvin et Mike Fink qui s'en revenaient sur le sentier. La seconde d'après, elle avait disparu.

« M'est avis que t'as perdu, Véry, dit Alvin. Mais c'est p't-être ça que tu voulais ? »

— Elle n'est pas au mieux », fit En-Vérité. Il regarda tour à tour Mike, Arthur et Alvin. « Bon, alors c'est le moment d'enfiler des bottes de sept lieues ? »

Alvin lui sourit. « T'aurais pas préféré qu'on t'amarre au mât pour passer à côté d'la sirène ? »

En-Vérité était surpris. « Que veux-tu dire ? »

— J'veux dire que j'ai bien vu comment tu la r'luquais. Elle t'a fait impression.

— Évidemment, tiens. Depuis toujours elle étouffe de devoir cacher son talent exceptionnel, et elle découvre aujourd'hui qu'on a tué ses parents pour la même raison. Il lui faut faire la distinction entre elle-même et ceux qui pratiquent sciemment la sorcellerie. Il lui faut tracer la ligne de la vertu et ne pas la franchir sans renier ce qu'elle est ni ce qu'elle sait. Je suis passé par là, sauf que mes parents ont eu la chance de rester en vie. Je comprends un peu ce qu'elle endure.

— Elle a choisi l'mauvais moment pour faire sa crise de foi, tu crois pas ?

— Il ne faut pas exagérer. Comme je lui ai dit, si elle nous dénonce, les autorités nous trouveront ou ne nous trouveront pas, suivant ce que tu décideras, toi. »

Mike renifla. « Ça, c'est facile. »

À cet instant apparurent Arthur Stuart et un Audubon trempé, vaguement habillé. « Elle est partie, constata le gamin.

— Tant mieux, je ne suis pas très présentable, dit Audubon.

— L'a filé nous caponner, fit Mike Fink, et nous autres, on reste ici après cacasser.

— C'est à Alvin de nous dire s'il faut nous enfuir ou attendre, expliqua En-Vérité. Elle peut ne pas nous dénoncer.

— Mais elle pourrait répliqua Mike. Et si elle fait ça, faut pas

rester icitte. » Mais Alvin et En-Vérité se regardaient afin de régler une question que les autres n'avaient pas entendue.

« Quelle raison j'aurais de décider d'les laisser nous trouver ? demanda Alvin. »

En-Vérité s'abstint de répondre.

« Pour la sauver », dit Arthur Stuart.

Ils se tournèrent tous vers Arthur. Lui regardait Alvin aussi fixement qu'En-Vérité l'instant précédent. Alvin eut la nette impression qu'il était censé comprendre une explication informulée.

« Comment ça la sauverait qu'on s'laisse prendre ? demanda-t-il.

— À cause de sa manière de s'conduire, dit Arthur Stuart, elle va s'faire tuer. Sauf si on la sauve. »

Mike Fink s'interposa. « Si j'vous suis bien, vous voulez qu'nous autres on soit clétés en prison et jugés comme sorciers pour la sauver, elle ?

— Comment ça l'aidera qu'on soit clétés ? fit Alvin.

— Combien d'oiseaux je peux peindre en prison ? demanda Audubon.

— Vous ne resteriez pas longtemps en prison, dit En-Vérité. Tout le monde sait que les procès de sorciers sont vite expédiés.

— Pourquoi donc la vie de c'te femme vaudrait pus cher que celles de quatre hommes et un drôle ? » lança Mike.

En-Vérité eut un rire nerveux. « À quoi penses-tu, Mike ? Nous sommes avec Alvin Smith. Le Faiseur du soc d'or. Combien de temps crois-tu qu'il nous laisserait moisir en prison ?

— Tu veux vraiment pas t'en aller sans elle, hein, Véry ? dit Alvin. Et toi non plus, Arthur Stuart, j'ai pas raison ?

— Dame si, fit le gamin.

— C'est vrai, reconnut En-Vérité.

— Bonté divine ! railla Mike. Y aurait pas d'l'amour là-d'sous ?

— Qui donc est en amour ? demanda Arthur.

— En-Vérité Cooper est en amour avec Purity, répondit Mike Fink.

— Je ne crois pas, répliqua En-Vérité.

— Forcément qu'si, insista Mike, par rapport qu'il l'a laissée partir nous dénoncer aux autorités et qu'il veut qu'on soye arrêtés, comme ça y s'dit qu'elle aura mauvaise conscience, qu'elle changera d'avis sus nous autres, retirera son témoignage et pis décidera d'nous suivre. C'est une bonne idée, sauf l'épisode ousqu'on est pendus et qu'elle est sus les genoux au pied d'la potence après pleurer toutes les larmes de son corps tant qu'elle a du tracas. »

Arthur Stuart posa sur Alvin un regard calculateur. « Tu crois qu'on peut virer son opinion sus nous autres si on s'fait arrêter ? demanda-t-il.

— Mike se trompe, ce n'est pas sur la pitié que je compte, dit En-Vérité. C'est sur la peur.

— La peur de quoi ? fit Alvin.

— La peur de la loi en marche. Pour l'instant elle croit la loi juste, alors elle croit que nous méritons la mort comme l'ont méritée ses parents. Elle changera vite d'avis quand elle verra comment se déroulent les procès pour sorcellerie.

— Avec un seul maillon, t'as fait une chaîne joliment longue, commenta Mike.

— Donnes-y une chance », dit Arthur Stuart.

Alvin regarda Arthur, puis En-Vérité. Qui aurait imaginé cet homme et ce gamin amoureux rivaux ? « Ça vaut p't-être le coup d'essayer.

— Si on m'arrête, on va prendre mes peintures et les détruire, dit Audubon.

— J'vous protégerai, vous et vos peintures, le rassura Alvin.

— Et si vous êtes tué, insista le Français, que deviendront mes tableaux ?

— À ce moment-là, ça m'sera bien égal.

— Mais pas à moi !

— Si, à vous aussi, dit Arthur Stuart. Par rapport que si Alvin est tué, vous l'serez d'même.

— Ah, voilà ! s'écria Audubon. Il faut nous enfuir ! Ce chant vert dont vous m'avez parlé, pour se cacher dans la forêt et courir très vite. Chantez !

— C'que j'ai en tête, dit Alvin, c'est plusse de nous promener au bord de l'eau. Et oubliez pas, vous autres : faut rien avouer. Pas de sorcellerie. Pas de talent. Avouez même pas que vous êtes français, John James.

— J'vais pas mentir sous serment, fit Arthur Stuart.

— Mens pas, refuse seulement de répondre, dit Alvin.

— C'est là qu'ils torturent, objecta En-Vérité. Quand on refuse de dire oui ou non.

— Ben, ils te pendent quand tu réponds oui, et j'ai jamais entendu causer qu'ils te laissent partir quand tu nies.

— Si tu ne réponds pas, tu risques de mourir sans même passer en jugement. »

Alvin gloussa. « Ça y est, j'comprends tout asteure. Tu tiens à passer en jugement. Ç'a rien à voir avec Purity, un amour pour elle ou une aut' affaire. Tu veux t'attaquer aux lois sus la sorcellerie.

— Ben pas moi, fit Mike Fink. J'suis sûrement pas forcé d'y répondre sous serment quand on m'demande si j'ai déjà servi Satan.

— M'est avis, dit Alvin, que si tu veux t'faire entendre au tribunal, En-Vérité, vaudrait mieux y aller comme avocat, pas comme accusé.

— Et sans y traîner l'monde qui veut pas être jugé, précisa Mike.

— On nous fera pas d'mal, remarquez », dit Alvin.

Audubon leva les bras au ciel. « Écoutez-le ! Alvin est... est bouffi de présomption. Il croit pouvoir sauver tout le monde.

— Tout jussé, je peux, riposta Alvin. C'est un fait.

— Alors on reste icitte et on la sauve, dit Arthur Stuart. Pas b'soin d'aller en prison pour ça.

— Je veux faire davantage que sauver son corps physique de la mort, déclara En-Vérité.

— S'il vous plaît, ne nous dites pas ce que vous voulez faire en plus à son corps physique », rétorqua Audubon.

L'avocat l'ignora. « Je veux qu'elle sache la vérité sur ses parents et sur elle-même. Je veux qu'elle soit fière de son talent. Je veux qu'elle se joigne à nous pour bâtir la Cité de Cristal.

— C'est de belles affaires que tu veux là, dit Alvin. Mais je m'souviens comme si c'était hier des mois que j'ai passés à la prison d'Hatrack River, et j'dois dire que je souhaite à aucun d'vous autres d'rester même qu'une heure dans une place aussi affreuse.

— Oui ! La sagesse de Salomon ! s'écria Audubon.

— C'qui veut pas dire que j'comprends pas ton point d'vue, Véry, poursuivit Alvin. Et j'te comprends aussi, Arthur Stuart. Un jeune bougre comme toi qui voit une demoiselle s'avancer tout drèt dedans la tanière du dragon, il pense qu'à tirer l'épée pour la défendre.

— Qu'esse tu racontes ? demanda Arthur.

— L'histoire de saint Georges. Et du dragon.

— Le petit ne me laisse pas tuer les oiseaux, fit Audubon, mais les dragons, si. »

Mike Fink avait l'air perdu. « Y a pas de dragons par icitte.

— Mettez-vous à la file derrière moi, fit Alvin, et dites rien, touchez à rien, et vous écarterez pas d'mes traces.

— Tu vas donc la laisser à leur merci, lui reprocha En-Vérité.

— J'te promesse, Véry, t'auras tout c'que tu veux. »

En-Vérité hocha la tête. Alvin se tourna vers Arthur, lui fit du regard la même promesse, et le gamin opina lui aussi.

Ils s'alignèrent derrière lui au bord du fleuve. Alvin se mit en route, puis accéléra le pas, passa au trot bondit et courut comme un dératé. Au début ses compagnons peinèrent mais bientôt ils entendirent comme une musique qu'aucun instrument ne jouait qui n'appartenait à aucun des registres chantés ou destinés à la danse, mais que composaient le chuintement du vent dans la ramure et le pépiement des oiseaux, le jacassement des écureuils et le bourdonnement des insectes, le grésillement blanc et aigu des rayons du soleil frappant la rosée sur les feuilles, les bouffées languissantes de la vapeur d'eau se distillant dans l'atmosphère. Le rythme de leurs

foulées se fondit dans la musique, et le monde autour d'eux devint une tache floue et verte contenant chaque feuille, chaque arbre, chaque motte de terre pour en faire un tout unique ; et les coureurs participaient de ce tout, leur course participait du chant, et les feuilles s'écartaient pour les laisser passer, l'air les rafraîchissait, ils franchissaient les cours d'eau sans se mouiller les pieds, et au lieu de souffrir de fatigue dans les jambes ou de points de côté, ils se sentaient euphoriques, débordants de toute la vie environnante. Ils auraient pu courir ainsi éternellement.

Au bout d'un moment, le chant vert s'affaiblit. Les arbres se réduisirent à une langue boisée le long du fleuve. Les champs cultivés produisaient une musique en sourdine, un fredon de milliers de vies identiques. Des bâtiments brisaient carrément le chant, créaient des plages de silence presque douloureuses. Les coureurs titubaient, sentaient le martèlement de leurs pieds sur le sol qu'ils trouvaient rude à présent, et les branches les cinglaient au passage. Du galop, ils retombèrent au petit trot, puis à la marche et finirent par s'arrêter. Comme un seul homme, ils se détournèrent des champs et des bâtiments, se détournèrent de la ville de Boston et des grands mâts des bateaux dans le port qui pointaient au-dessus des toits des maisons, puis contemplèrent vers l'amont du fleuve l'immensité à travers laquelle le chant vert les avait transportés.

« Mon Dieu, fit Audubon. J'ai volé sur des ailes d'ange. »

Ils restèrent encore un moment immobiles sans rien dire. Puis Arthur Stuart rompit le silence.

« Où il est, Alvin ? » demanda-t-il.

Alvin n'était pas là. Mike jeta un regard noir à En-Vérité. « Tu vois c'que t'as fait, asteure ?

— Moi ? s'étonna En-Vérité.

— Il nous a expédiés et il est resté par-derrière pour s'faire arrêter, dit Mike.

— Je ne lui ai pas demandé de le faire tout seul », se défendit l'avocat.

Arthur Stuart se mit à remonter le sentier pour regagner le bois.

« Où tu vas ? lança En-Vérité.

— Je m'en retourne à Cambridge, répondit le gamin. Ça peut pas être très loin. L'soleil a guère bougé dans l'ciel.

— C'est trop tard pour empêcher Alvin d'faire ça », dit Mike.

Arthur se retourna vers lui comme s'il était fou. « Ça, j'connais, répliqua-t-il. Mais il compte sus nous autres pour qu'on s'en retourne l'aider.

— Comment tu le sais ? demanda Audubon. Il t'a dit ce qu'il veut faire ?

— Il l'a dit à tout l'monde. Il connaît qu'En-Vérité veut un procès

de sorcellerie. Alors il a décidé d'être le sorcier. En-Vérité sera forcément l'avocat. Et nous autres les témoins.

— Mais la femme nous dénoncera aussi », objecta Audubon.

En-Vérité opina. « C'est vrai, dit-il. Oui, c'est vrai. Alors je veux que vous trois attendiez dans les bois que je vienne vous chercher.

— C'est quoi, l'plan ? demanda Mike.

— Je le saurai quand j'aurai parlé à Alvin. Mais n'oubliez pas, une seule accusation compte dans un procès pour sorcellerie, à savoir : étiez-vous sous la coupe de Satan ? C'est donc la seule question à laquelle il faut répondre. Ne parlez pas de talents ni de pouvoirs secrets. Seulement de Satan. Vous ne l'avez jamais vu. Vous ne lui avez jamais parlé ni à aucun démon, il ne vous a jamais rien donné. Est-ce que vous pouvez tous vraiment le jurer ? »

Ses compagnons éclatèrent de rire et dirent que oui, ils le pouvaient.

« Alors, quand le moment sera venu de témoigner, c'est la seule question à laquelle vous répondrez. Pour le reste, prenez l'air bête.

— Et moi ? fit Audubon. J'ai reçu le baptême catholique.

— Vous pouvez aussi en parler, dit En-Vérité. Vous verrez. Si je suis un tant soit peu l'avocat que ma formation m'a destiné à devenir, cette affaire ne donnera pas lieu à un procès. » Il rejoignit Arthur sur le sentier. « Venez. C'est une tâche juridique, à présent. Et, si tout se passe bien, Alvin sera libre et mademoiselle Purity notre compagne de route.

— Moi, j'veux pas voyager avec elle ! fit Mike. R'gardez l'tracas qu'elle nous cause déjà !

— Le tracas ? J'étouffe d'ennui en Nouvelle-Angleterre. Tout est si tranquille. Tout fonctionne en douceur, la plupart des différends se règlent à l'amiable, les voisins s'entendent bien, les habitants sont heureux la majeure partie du temps. Je suis avocat, bon sang ! J'allais tomber fou, moi ! »

*

Le révérend Study ne voulut tout d'abord rien entendre. « Je comprends que la sorcellerie vous fascine, mais c'est du passé, ma chère Purity.

— Ils s'en sont vantés, dit la jeune fille. Je ne leur ai rien demandé.

— Eh bien justement, fit le pasteur. Ils ne sont pas de Nouvelle-Angleterre, et les étrangers ont tendance à se moquer de notre observation stricte des Écritures. Ils se sont moqués de vous.

— Non. Et si vous refusez de m'aider, j'irai moi-même voir les dizainiers.

— Non, non, fit Study. Il ne faut pas.

— Pourquoi ? Le témoignage d'une femme est recevable dans un tribunal. Même celui d'une orpheline, je crois.

— Ce n'est pas une question de... Purity, vous rendez-vous compte des ennuis auxquels vous vous exposez avec ces accusations gratuites ?

— Elles ne sont pas gratuites. Et je sais ce que vous essayez à toute force de me taire... Que mes parents ont été pendus comme sorciers.

— Quoi ? fit Study. Qui vous a raconté une chose pareille ? Qui répand de telles calomnies ?

— Prétendez-vous que c'est faux ?

— Je n'en ai aucune idée, mais j'imagine mal que ce soit vrai. Nous n'avons pas eu de procès pour sorcellerie dans cette légion de la Nouvelle-Angleterre depuis... depuis bien avant votre naissance.

— Mais le procès n'a pas eu lieu ici, dit Purity. C'était dans le Netticut.

— Eh bien, ce n'est pas tout près, vous ne croyez pas ? Pourquoi le Netticut ?

— Révérend Study, plus nous parlons, plus ces hommes ont le temps de s'enfuir. Et l'un d'eux est papiste, un Français, amené ici sous de faux prétextes. Ils font croire qu'il est muet. »

Le révérend Study soupira.

« Je vois que vous n'avez aucun respect pour moi, comme les autres, dit Purity.

— S'agit-il de cela ? Vous cherchez le respect d'autrui ?

— Non, pas du tout !

— Parce que ce n'est pas le bon moyen de le gagner. Je me souviens des procès de Salem. Enfin, je ne m'en souviens pas personnellement, je n'y ai même pas assisté, mais la honte entache toujours cette ville. Tant de gens ont été tués sur le témoignage d'un groupe de filles hystériques ! Les filles n'ont pas été punies, vous savez. Elles ont vécu jusqu'au terme de leur vie, si tant est que leur conscience les ait laissées en paix, parce qu'aucun juge terrestre ne pouvait savoir quelles accusations procédaient de la malveillance et lesquelles étaient le produit de l'aveuglement et de la mentalité de la populace.

— Je ne suis ni un groupe ni une hystérique.

— Mais de telles accusations laissent planer un doute.

— C'est ridicule, révérend Study. Les gens croient à la sorcellerie. Tout le monde. On la traque aux frontières ! On prêche... non, vous prêchez contre elle durant les cultes !

— On s'y perd tellement. Dans mes sermons je traite de l'envie d'user de pouvoirs secrets. Même s'ils existent, on ne doit pas s'en

servir pour profiter de son prochain, voire briller auprès de ses amis. Mais l'accusation formelle de sorcellerie suppose des allégations de contact avec Satan, de malfaisance. Il risque d'y avoir des questions sur les sabbats de sorciers, tout dépend de qui interroge, et des noms seront cités. On ne maîtrise pas ces choses-là.

— Ils vont évidemment mentir au sujet de Satan. Ils ne m'ont rien dit sur le diable.

— Tenez. Ce n'est pas de la sorcellerie, vous voyez bien.

— Mais n'est-ce pas à prévoir ? fit Purity. On s'attend à ce qu'un sorcier mente, non ?

— C'est ce qui s'est passé à Salem ! s'écria Study. Ils ont commencé à prendre les dénégations pour des mensonges, pour des tentatives de dissimuler l'infiltration de Satan dans la communauté. Mais par la suite on a découvert, on a compris, qu'il n'y avait jamais eu de sorcellerie et que les aveux des accusés répondaient au désir d'échapper à la mort, tandis que les seuls pendus étaient ceux qui refusaient de mentir.

— Alors d'après vous la Bible se trompe quand elle affirme que nous ne tolérerons pas que vive une sorcière, c'est ce que vous me dites ?

— Non, non, évidemment, si on découvre un vrai sorcier, alors il faut... agir, mais...

— J'ai découvert un sorcier, révérend Study. S'il vous plaît, appelez les dizainiers pour qu'ils m'aident à obéir aux ordres divins de la Bible. »

La mort dans l'âme, le révérend Study se leva. « Vous ne me laissez pas le choix.

— Ils ne m'en ont pas laissé non plus. »

Study s'arrêta à la porte. « Ne comprenez-vous pas, reprit-il sans lui faire face, qu'une affaire de ce genre risque de libérer des rancœurs longtemps réfrénées ?

— Ces hommes sont des intrus. Quelles rancœurs peut-on avoir envers eux ? Les juges seront honnêtes. Mon témoignage aussi. »

Study s'appuya la tête contre le montant de la porte et chuchota presque sa réponse. « Des bruits ont couru. À votre sujet. »

Purity sentit une onde de peur et de joie la parcourir, et elle trembla un bref instant. Elle avait vu juste. Ses parents étaient bel et bien morts pour sorcellerie, comme elle l'avait deviné. « Une raison de plus alors pour que je prouve ma loyauté aux Écritures et mon rejet de Satan.

— Le feu brûle toute main qui le touche.

— Je sers Dieu, monsieur. Et vous ?

— On le sert parfois mieux en obéissant à ses déclarations les plus miséricordieuses. Ne juge pas si tu ne veux pas être jugé. Pensez-y

avant de montrer du doigt. » Là-dessus il sortit.

Purity attendit seule dans le bureau du révérend Study. Plutôt sa bibliothèque, tant les livres s'empilaient partout en plus des rayonnages. Comment en avait-il accumulé autant ? Les avait-il vraiment tous lus ? Purity n'avait jamais eu l'occasion d'en examiner les titres. Un assortiment de littérature pieuse, évidemment. Des ensembles de sermons transcrits. Des commentaires sur les Écritures. Des ouvrages de droit ? Intéressant – avait-il envisagé d'étudier le droit à une certaine époque ? Non, il s'agissait de droit ecclésiastique. Plusieurs volumes traitaient des poursuites judiciaires contre les sorciers, des enquêtes sur les sorciers, de la purification des sorciers. Le révérend Study pouvait bien prétendre ne pas s'intéresser à la question, il possédait tout de même ces livres, autant dire qu'à un moment donné il avait envisagé de les consulter. Il n'avait pas assisté aux procès en sorcellerie de Salem, les derniers à s'être tenus dans l'est du Massachusetts. Ce qui pouvait signifier qu'il n'était pas encore né – à quand remontaient-ils ? au moins un siècle, peut-être un siècle et demi. Mais il avait eu affaire à des procès de ce type quelque part. Oui, il connaissait la question et s'y intéressait beaucoup.

Elle tenait le livre Enquête sur la sorcellerie, la magie et autres pratiques sataniques mais ne pouvait se résoudre à l'ouvrir. Elle avait entendu raconter qu'on torturait les accusés. Mais on n'usait sûrement pas de telles méthodes aujourd'hui. La loi veillait à ce qu'on ne force pas une personne à s'incriminer elle-même. Depuis que les États-Unis s'étaient formés à partir des colonies centrales et qu'ils avaient inscrit cette règle dans les dix premiers amendements de leur Constitution, le principe était entré aussi en vigueur en Nouvelle-Angleterre. Il n'y aurait pas de torture.

Le livre s'ouvrit tout seul dans ses mains. Qu'y pouvait-elle ? Il s'ouvrit à une page lue, relue et copieusement soulignée.

Comment soumettre à la question une sorcière qui porte un enfant.

Ma mère était-elle enceinte de moi quand on l'a arrêtée et jugée ?

L'enfant reste innocent devant la loi : il n'est pas encore né, donc le péché originel ne l'a pas encore touché. Le péché originel n'existe chez l'enfant qu'à la naissance ; aussi, prendre des mesures risquant de nuire au bébé en gestation équivaldrait à punir Adam et Ève au jardin d'Éden avant la chute, ce qui constituerait une injustice et un affront à Dieu.

J'ai permis à ma mère de vivre un peu plus longtemps. Je l'ai sauvée en étant – oui, mon nom en témoigne –, en étant pure, sans tache, vierge du péché originel. Combien de semaines, combien de mois lui ai-je donnés ?

A-t-elle vécu ce sursis comme une torture de plus ? Avait-on déjà

pendu mon père tandis qu'elle dépérissait en prison dans l'attente de son propre procès, pleurant à la fois son époux et le futur orphelin dans son ventre ? Aurait-elle préféré mourir ? Regrettait-elle de porter un enfant ?

Elle aurait dû y songer avant de s'adonner à des pratiques interdites. Des « talents », les appelait-on dans les régions impies du pays. Des dons divins, les appelait ce compagnon forgeron qui avait essayé de l'abuser. Mais la vraie nature des pseudo-dons de Satan ne tarderait pas à se révéler. Les « talents » qu'emploient ces sorciers, ils viennent de Satan. Et comme je sais n'avoir jamais commercé avec Satan, on ne peut pas assimiler mes petites dispositions à un pouvoir occulte. Je ne suis qu'une observatrice, voilà tout. Je ne transforme pas le fer en soc d'or, comme celui dont parlait Arthur Stuart, un soc qui gambade parce qu'il est possédé par des esprits malins comme les pourceaux gadaréniens.

Elle tremblait d'une excitation mal contenue. Une excitation qui ressemblait à de la peur même si elle n'avait rien à craindre.

Qui ressemblait aussi à du soulagement, comme si elle recevait une nouvelle qu'elle attendait depuis longtemps. Elle comprit alors : sa mère l'avait prénommée Purity pour l'aider à rester vierge de tout péché. Aujourd'hui elle avait affronté la tentation de Satan sous la forme de ce forgeron errant et de sa troupe de sorciers subalternes, et l'espace d'un instant elle éprouva des désirs horribles. Elle trouvait l'avocat si attirant, le diabolin métis si attachant, et même Alvin lui paraissait maintenant suffisamment modeste et réservé, et son rêve de la Cité de Dieu si réel et séduisant qu'elle mourait d'envie de les rejoindre.

C'était sûrement ainsi que le diable avait séduit sa mère ! Par manque de discernement, de prévention, elle était tombée dans le piège. C'était peut-être le père de Purity qui avait séduit sa mère, tout comme En-Vérité Cooper avait charmé la jeune femme au bord du fleuve aujourd'hui, avait suscité des sentiments étranges et des désirs, soufflé à son esprit qu'il s'agissait d'amour. C'était forcément le diable qui lui avait inspiré de telles pensées. Mariée à un sorcier ! Prise au piège comme sa mère ! Ô notre Père qui êtes aux Cieux, je vous remercie de me sauver ! Oh, je suis une pécheresse comme tout le monde, mais si vous m'avez choisie pour faire partie des élus, je louerai éternellement votre nom !

Elle entendit les pas pressés dans l'escalier. Elle referma le livre et le remplaça sur l'étagère. Lorsque la porte s'ouvrit, le révérend Study et les dizainiers la trouvèrent assise sur une chaise, les yeux fermés, les mains jointes sur les genoux, dans la pose classique de qui refuse le moindre contact avec les fléaux du monde.

Le révérend Study refusa d'aller en leur compagnie arrêter les

sorciers. Bah, tant pis pour lui, se dit Purity. Que d'autres à l'âme mieux trempée se chargent de ce qui doit être fait.

Des chevaux ne serviraient pas à grand-chose le long du fleuve. Un des dizainiers, Ezekial Shoemaker, prit la tête d'un groupe de cavaliers à la mine sinistre afin d'interdire toute fuite vers l'aval, tandis que l'autre, Hiram Peaseman, suivait avec ses hommes et Purity le sentier qu'avaient dû prendre les sorciers.

« Pourquoi vous êtes tellement sûre qu'ils sont partis vers l'aval ? demanda Peaseman, un homme à l'air sévère qui, jusqu'à présent, avait toujours inspiré un peu de crainte à Purity.

— Ils ont dit qu'ils iraient à Boston quoi que je décide de faire.

— Si c'est des sorciers, pourquoi ils auraient pas menti pour nous semer ?

— Parce qu'à ce moment-là ils pensaient me convaincre de me joindre à eux.

— Veut pas dire qu'ils mentaient pas, objecta Peaseman.

— Ils ont débité beaucoup de mensonges, c'est certain, fit Purity, mais ils étaient sincères quand ils ont dit qu'ils allaient à Boston. »

Peaseman la fixa de son regard glacial. « Comment vous savez que c'était pas aussite des mensonges ? »

Un instant, Purity sentit sa crainte familière l'envahir. Avait-elle révélé son pouvoir secret ?

Puis sa confiance nouvelle revint. « Quand les gens mentent, ils se trahissent par de petits détails.

— Et vous vous trompez jamais ? » demanda Peaseman.

Ils s'étaient arrêtés de marcher à présent, et les autres hommes faisaient cercle autour d'eux.

Elle fit non de la tête.

« Y a que Djeu qu'est parfait, dit un des hommes.

— Vous avez raison, bien entendu, reconnut Purity. Et ce serait de l'orgueil de ma part si je prétendais ne m'être jamais trompée. Je voulais dire que, si je me suis trompée, je ne le savais pas.

— Alors ils ont pu mentir, fit Peaseman, seulement ils se sont mieux débrouillés que d'autres. »

Purity s'impatienta. « Allez-vous rester ici et laisser les sorciers s'enfuir parce que vous ne savez pas s'il faut me croire ou non sur la direction qu'ils comptaient prendre ? Si vous ne me croyez pas, alors autant mettre en doute tout ce que je vous ai dit et retourner chez vous ! »

Certains raclèrent un peu des pieds par terre, gênés, et tous restèrent un moment silencieux, jusqu'à ce que Peaseman ferme les yeux et exprime ce qu'ils avaient en tête. « Si c'est des sorciers, mademoiselle, on a peur qu'ils nous tendent un piège et que vous nous y meniez tout droit sans l'avoir.

— N'avez-vous donc pas foi dans la puissance du Christ pour vous protéger ? demanda Purity. Je ne crains pas ce genre d'individus, moi. Satan promet des pouvoirs terribles à ses laquais, mais c'est pour mieux les abuser à chaque fois. Suivez-moi si vous l'osez. » Elle se remit en chemin d'un pas décidé et les entendit bientôt faire de même derrière elle. L'instant d'après ils marchaient autour d'elle, puis devant elle, ouvrant la voie.

Voilà pourquoi elle fut la dernière à comprendre la raison pour laquelle ils s'arrêtaient au bout d'à peine cinquante perches sur le sentier le long du fleuve. Alvin Smith se tenait assis sur un arbre abattu, adossé à un autre encore debout, les mains derrière la tête. Il sourit à la jeune femme lorsqu'elle émergea du groupe d'hommes. « Dites donc, madame Purity, c'était pas la peine de venir m'indiquer la route de Boston ni d'embêter ces hommes pour qu'ils me donnent un coup d'main.

— C'est le chef des sorciers, dit Purity. Il s'appelle Alvin Smith. Ses compagnons ne doivent pas être loin. »

Alvin regarda autour de lui. « Mes compagnons ? » Il revint à elle, l'air intrigué. « Vous auriez pas des visions, vous ? » Puis il s'adressa aux hommes. « C'te fille verrait pas des affaires qu'existent pas, des fois ?

— Ne vous laissez pas abuser, dit Purity. Ils sont dans les parages.

— Si je m'souviens bien, elle m'aurait pas traité d'sorcier y a pas une minute ? demanda Alvin.

— Si, monsieur, fit Peaseman. Et, en tant que dizainier du village de Cambridge, il est d'mon devoir de vous inviter à y retourner pour répondre à quelques questions.

— J'répondrai à toutes les questions que vous voulez, mais j'vois pas pourquoi faudrait que j'm'en retourne sur mes pas au lieu d'poursuivre ma route.

— J'suis pas la loi, monsieur, dit Peaseman. Pas le juge, en tout cas. J'ai bien peur qu'on doive vous ramener d'une manière ou d'une autre.

— Bon, on va donc en choisir une plutôt qu'l'autre, fit Alvin. C'est sus mes pattes, les mains libres, en pleine acceptance de vot' aimable invitation. »

Un léger sourire flotta sur les lèvres de Peaseman. « Oui, c'est la manière qu'on préfère, monsieur. Mais vous nous pardonnerez si on vous attache pour vous empêcher d'vous ensauver.

— Mais j'vous donne ma parole, fit Alvin.

— Faut nous pardonner, monsieur. Si vous êtes acquitté, j'vous ferai mes excuses. Mais on doit pas oublier que l'accusation est peut-être fondée, et dans ce cas-là c'est plus sûr pour tout l'monde que vous soyez attaché, croyez pas ? »

Pour toute réponse, Alvin tendit les mains, les offrit aux liens. Peaseman se méfiait tout de même et les lui ligota dans le dos.

« C'est pas une bonne corde, fit remarquer Alvin.

— Dame si, elle est bonne, dit Peaseman.

— Non, les nœuds tiendront pas. R'gardez. » Il agita légèrement les mains et le nœud se défit carrément de la corde.

Peaseman contempla stupidement le lien qui lui pendouillait maintenant au bout des doigts. « C'était pourtant un bon nœud.

— Un bon nœud sus une mauvaise corde, ça vaut pas mieux qu'un mauvais nœud, fit Alvin. J'crois que c'est l'vieux Ben Franklin qu'a dit ça l'premier. Dans l'Pauvre Richard. »

La figure de Peaseman s'assombrit un peu. « Vous nous ferez le plaisir d'éviter d' citer les paroles d'ce sorcier.

— C'était pas un sorcier, riposta Alvin. C'était un patriote. Et même s'il était aussi pervers que... que l'pape, ses paroles restent vraies.

— Bougez pas », ordonna Peaseman. Il fit un nouveau nœud, plus serré, puis un second par-dessus.

« J'vais veiller à pas gigoter des mains, comme ça il se dénouera pas, dit Alvin.

— Il joue avec vous, intervint Purity. Ne voyez-vous pas qu'il se sert de son pouvoir secret ? Ne reconnaissez-vous pas le diable quand vous le voyez ? »

Peaseman lui lança un regard noir. « J'vois un homme et une corde où les nœuds tiennent pas. Qui a entendu causer que l'diable donnait le pouvoir de défaire les nœuds ? Si c'était vrai, comment on arriverait à les pendre, les sorciers ?

— Il se moque de vous, insista Purity.

— Mademoiselle, j'connais pas comment j'vous ai offensée, dit Alvin. Mais c'est déjà une affaire affreuse pour un voyageur de s'faire traiter d'sorcier sans qu'on l'accuse en plusse d'être cause de tout ce qui arrive. Si un d'ces hommes perd l'équilibre et tombe dedans l'eau, est-ce que ça sera ma faute ? Si la vache de quèqu'un tombe en maladie dans l'voisinage, on m'en rendra responsable ?

— Vous les entendez, ses malédictions ? lança Purity. Vous feriez bien, tous, de surveiller votre bétail et de faire attention où vous mettez les pieds en rentrant chez vous ! »

Les hommes s'entre-regardèrent. La corde glissa des mains d'Alvin et tomba par terre.

Peaseman la ramassa ; le nœud s'était déjà visiblement relâché.

« J'vous donne ma parole de pas m'enfuir, dit Alvin. Comment j'pourrais m'échapper avec tant d'hommes autour de moi, même si j'en avais l'envie ? Ça m'servirait à rien de m'ensauver.

— Alors pourquoi vos compagnons ont-ils pris la fuite ? »

demanda Purity.

Alvin regarda les hommes d'un air consterné. « Y avait personne avec moi, j'espère que ça, vous l'voyez tous. »

Purity se mit en colère. « Ils vous accompagnaient, ils étaient quatre, trois hommes et un petit métis que vous avez sauvé de l'esclavage en changeant sa nature ; il y avait un peintre français papiste qui faisait semblant d'être muet, ensuite un batelier qui avait essayé de vous tuer mais auquel vos pouvoirs ont enlevé le sortilège tatoué sur sa peau, et le dernier c'était un avocat anglais.

— 'scusez-moi, mademoiselle, mais ça m'a plusse l'air d'un rêve que d'un vrai groupe de genses qui voyageraient ensemble, non ? Vous en voyez souventes fois, vous, des avocats d'Angleterre avec des bougres de la campagne comme moi ?

— Vous avez tué un homme avec votre talent ! Ne niez pas ! » s'emporta une Purity au bord des larmes devant des mensonges aussi éhontés.

Alvin parut secoué. « J'suis accusé d'meurtre asteure ? » Il regarda encore les hommes, l'air effrayé. « Qui donc j'suis censé avoir tué ? J'espère que j'aurai un procès équitable et qu'vous avez des témoins si on doit m'juger pour meurtre.

— Y a pas d'assassiné ici, dit Peaseman. Mademoiselle Purity, je vous prierai maintenant de vous taire et de laisser la loi s'occuper de cet homme.

— Mais il ment, vous ne voyez pas ? protesta-t-elle.

— C'est la cour qu'en décidera.

— Et le soc ? Le petit Noir racontait que cet homme a fabriqué un soc d'or qu'il transporte toujours avec lui mais ne montre à personne parce qu'il est vivant, même que ses compagnons l'ont vu bouger tout seul. Si ce n'est pas la preuve d'un pouvoir satanique, qu'est-ce que c'est ? »

Peaseman soupira. « Monsieur, est-ce que vous possédez un soc comme çui qu'elle décrit ?

— Vous pouvez fouiller mon sac, répondit Alvin. Et même, j'aimerais bien qu'on l'porte pour moi, il contient mon marteau et mes pincettes, autant dire mon gagne-pain d'compagnon forgeron. L'est là-bas, de l'aut' côté de l'érable abattu. »

Un des hommes s'y rendit et souleva le sac.

« Ouvrez-le ! s'écria Purity. C'est celui qui contenait le soc.

— Y a pas d'soc là-dedans, pas plusse en or qu'en fer, en bronze ou en étain, dit Alvin.

— L'a raison, reconnut l'homme qui tenait le sac. Rien qu'un marteau et des pincettes. Et une miche de pain dur.

— Faut le laisser tremper une heure de temps avant d'pouvoir l'avalier, dit Alvin. Des fois je m'dis qu'mes pincettes s'ramolliraient

pus vite que ce vieux biscuit-là. »

Les hommes rirent discrètement.

« Voilà comment le diable vous abuse petit à petit, fit Purity.

— On arrête de parler de ça, dit Peaseman. On sait que vous l'accusez, alors pas la peine d'insister. Y a pas de soc dans son sac et, s'il nous suit sans faire d'histoires, y a pas besoin de l'attacher.

— Et ainsi les entraîne-t-il irrémédiablement en enfer », cita Purity.

Peaseman, cédant à la colère pour la première fois, s'approcha hardiment de la jeune femme et la regarda de toute sa hauteur. « J'ai dit qu'il fallait plus en parler, mademoiselle, jusqu'à tant qu'on ait ramené le prisonnier à Cambridge. Ça nous plaît pas, à nous autres, de vous entendre raconter que Satan nous abuse. »

Purity voulut ouvrir la bouche et incendier ces hommes qui laissaient ce rustre à la langue bien pendue les embobiner quand bien même elle l'avait qualifié d'envoyé de l'enfer. Mais elle finit par comprendre qu'elle n'avait aucune chance de les convaincre, car Alvin continuerait tout bonnement d'afficher un air calme et innocent, et plus elle s'énervait, plus elle passerait pour une folle.

« Je vais rester pour chercher le soc, dit-elle.

— Non, mademoiselle, ça me ferait plaisir que vous veniez maintenant avec nous autres, dit Peaseman.

— Il faut que quelqu'un le retrouve, fit-elle. Ses complices rôdent sûrement dans les parages en attendant de le récupérer.

— Une raison d'plus pour que j'refuse de vous laisser toute seule icitte. Vous allez nous suivre, mademoiselle. Je parle au nom du village à présent, je vous l'demande pas par politesse. »

Purity sentit comme une menace. « Est-ce que vous m'arrêtez, moi ? » demanda-t-elle, incrédule.

Peaseman roula des yeux. « Mademoiselle, tout ce que j'fais, c'est vous demander de m'laisser accomplir mon ouvrage comme la loi m'y oblige. La loi et le bon sens m'interdisent de vous abandonner s'il y a danger, et, vu qu'on peut pas attacher l'prisonnier, j'ai besoin de garder ces hommes avec moi. » Peaseman se tourna vers deux de ses adjoints. « Donnez l'bras à la jeune dame, messieurs. »

Avec une courtoisie exagérée, les deux hommes offrirent le bras à Purity. Laquelle comprit qu'elle n'avait désormais plus guère le choix. « Je vais marcher toute seule, s'il vous plaît, et je vais tenir ma langue. »

Peaseman secoua la tête. « C'est ce que je vous ai demandé un certain nombre de fois y a déjà un bon moment. Asteure je vous demande de leur prendre le bras et d'arrêter de discuter, sinon j'risque d'être moins généreux l'prochain coup. »

Elle passa les mains dans les bras en crochet des deux adjoints et

se mit en route en silence, l'air piteux, tandis qu'Alvin marchait librement devant elle sur le chemin et commentait joyeusement le temps qu'il faisait. Les hommes rirent à plusieurs reprises de ses bons mots et de ses histoires, et à chaque pas Purity sentit dans sa bouche le goût amer de la bile. Suis-je la seule à savoir que le diable affiche un visage amical ? Suis-je la seule à lire dans le jeu de ce sorcier ?

VIII

Le Panier D'âmes

Qu'est-ce que vous croyez chercher ? » demanda Honoré. Ils avaient passé la journée écrasante de chaleur sur les quais et dégouлинаient de sueur.

L'après-midi tirait à sa fin sans donner le moindre signe de rafraîchissement.

« Des âmes, dit Calvin. Plus exactement un vol d'âmes. »

Ils se tenaient dans l'ombre chiche d'une pile de caisses vides et suivaient des yeux un bateau nouvellement arrivé qu'on amarrait à quai. Honoré était grincheux. « Si la transaction que j'ai vue sur les quais a un rapport avec des flammes de vie manquantes – et qui ne sont pas des âmes telles que les décrivent les prêtres – ce n'est pas du vol. Les poupées ont été données librement.

Des fois, l'vol, ça ressemble pas à du vol. Et s'ils croient les prêter mais qu'ils peuvent pas les récupérer, hein ? Qu'esse vous en dites ?

— Et si vous étiez en train de nous entraîner vers un danger ? Vous y avez pensé, à cela ? »

Calvin sourit « On peut pas nous faire du mal.

— Cette affirmation est si manifestement fausse qu'elle ne mérite pas que j'y réponde, dit Honoré.

— J'ai pas l'impression que vous comprenez de quoi je suis capable », fit Calvin.

Une passerelle fut hissée du quai jusqu'à une ouverture dans le plat-bord du bateau.

« L'équipage m'a l'air menaçant, vous ne trouvez pas ? Des Portugais peut-être ?

— Si j'décide qu'on nous fera pas d'mal, ni à vous ni à moi, ça risque pas d'arriver, dit Calvin.

— Oh, vous lisez donc dans les pensées comme votre belle-sœur ?

— Pas besoin d'lire dans les pensées quand on peut dissoudre un couteau dans la main d'un agresseur.

— Mais, monsieur le génie, on ne voit pas toujours les couteaux à l'avance.

— Moi, j'les vois.

— Rien ne vous surprend jamais ? »

Avant que Calvin ait eu le temps de prononcer le mot « rien », Honoré lui abattit une claque derrière la tête. Calvin tituba en avant et pivota d'un bloc en se tenant la nuque. « Ça prouve quoi, merde, d'après vous ?

— Ça prouve qu'on peut vous faire du mal.

— Non, ça prouve qu'on peut pas vous faire confiance.

— Vous voyez où je veux en venir ? C'est quand vous vous croyez à l'abri que vous êtes le plus vulnérable. Et comme vous êtes assez bête pour vous croire tout le temps à l'abri, vous êtes tout le temps vulnérable. »

Les yeux de Calvin se réduisirent à deux fentes étroites. « Je m'suis pas senti tout l'temps à l'abri, je m'suis senti à l'abri avec vous.

— Mais ces temps-ci nous sommes tout le temps ensemble. » Honoré sourit encore. « Vous êtes à l'abri de moi. Je ne suis pas l'heureux possesseur d'un talent commode, je ne porte pas d'arme et je suis trop occupé à étudier l'humanité pour me soucier de nuire à quiconque. Mais être à l'abri de moi ne signifie pas que vous soyez à l'abri avec moi.

— Me faites pas la leçon, espèce de pet français.

— Vous me faites trop d'honneur. L'ail, le vin, la soupe à l'oignon, le fromage odorant, tout concourt à faire du pet français le meilleur du monde. Voltaire l'a dit. »

Ce qui ne fit pas rire Calvin. « Regardez, dit-il. Regardez cet esclave. L'a rien à faire.

— Vous avez l'œil perçant. Il attend.

— C'est votre homme ?

— J'observe ce que font les hommes. Je ne me prétends pas capable d'affirmer si deux hommes vus de loin, l'un de dos et l'autre de face, tous deux vêtus d'une tenue identique à celle de la moitié des esclaves de Camelot, sont en fait le même homme.

— Vous dites que c'est lui ? »

Honoré soupira. « Je dis que je ne peux pas l'affirmer.

— Alors dites-le. Vous lancez pas dans des discours embrouillés. »

Honoré l'ignora. Le pas chancelant, les yeux plissés, l'échine courbée, le regard aux aguets, les premiers Noirs apparaissaient sur le pont. « C'est bel et bien un bateau négrier.

— Ben, ça, on avait deviné, dit Calvin.

— Comme nous avions aussi deviné pour trois autres bateaux aujourd'hui qui n'avaient aucun esclave à bord.

— On avait deviné à cause des Blancs sus l'pont qu'ont des bâtons rembourrés. Ils en auraient pas b'soin pour charger des cageots.

— Ce que j'aimerais être aussi malin que vous », fit Honoré.

Le Noir qu'ils avaient remarqué précédemment – peut-être celui

qu'Honoré avait vu prendre des poupées mais ce n'était pas sûr — s'avança muni de deux seaux d'eau et d'un panier. La tête baissée afin de ne pas croiser le regard d'aucun débardeur blanc, il dit quelques mots au contremaître qui le dirigea du geste vers le pied de la passerelle.

« Non, espèce de crétin d'nègre ! » La voix du contremaître porta distinctement jusqu'au poste d'observation de Calvin et Honoré. « Va t'mettre là-bas ! Si tu commences à les refouler sur la passerelle, ils vont s'bousculer et tomber à l'eau ! Abruti, abruti, abruti. » La liste d'« abrutis » à peine terminée, le Noir chargé de ses seaux, l'échine courbée et la tête toujours basse, avait gagné le poste qu'on lui indiquait du doigt.

« Il savait, dit Honoré.

— Quoi donc ?

— Il savait où aller. Il s'y dirigeait déjà avant que l'autre lui désigne sa place.

— Pourquoi il voudrait mettre le contremaître en colère ?

— Il lui a fait croire qu'il était bête.

— Le contremaître a cru dès le début qu'il était bête. Les genses trouvent tous les Noirs bêtes.

— Ah oui ? fit Honoré. Alors ils en trouvent certains plus bêtes que d'autres. »

Les premiers esclaves, entravés et liés entre eux par des chaînes aux chevilles, descendirent la passerelle en titubant dans un cliquetis métallique puis se dirigèrent tout droit vers les seaux d'eau. Suivirent beaucoup d'éclaboussures ponctuées des jurons étouffés du porteur. Calvin se servit de sa bestiole pour aller voir de plus près. Pas de doute, chaque esclave remettait un petit objet fait de lambeaux de tissu, d'éclats de bois et de bouts de ferraille.

« C'est notre bonhomme, dit Calvin. Mais qu'est-ce qui vous a dit que c'étaient des poupées qu'ils donnaient ? demanda-t-il.

— Je n'ai bien vu qu'un seul objet. Il était plus gros que le reste. C'était une poupée.

— Mais pas les autres.

— C'est pourtant bien quelque chose, non ?

— Oh, pour ça oui, c'est quèque chose. J'aimerais bien leur demander quoi. Comment ils mettent du pouvoir dedans.

— Qu'est-ce que c'est, alors, si ce ne sont pas des poupées ?

— Rien. J'veux dire, ça ressemble à rien. Du tissu, d'la ficelle, du fil, du fer, du bois, des bouts d'ci et des bouts d'ça noués ensemble. Y en a pas deux pareils.

— Ah, je regrette le talent de votre belle-sœur.

— On trouvera vite.

— Mais n'est-ce pas ironique ? Nous avons passé la journée à

guetter et attendre, nous avons découvert cet homme, mais nous n'avons toujours pas la moindre idée de ce qu'il fait, alors qu'elle, elle le sait déjà.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? demanda Calvin.

— Parce qu'elle voit dans sa flamme de vie. Elle nous a observés toute la journée, et dès l'instant où nous l'avons aperçu, elle a pu lui sauter dessus, regarder en lui et tout savoir.

— Merde, fit Calvin en observant Honoré d'un air contrarié, allez pas m'dire que vous sentez quand elle vous regarde.

— Je n'ai pas eu besoin de sentir. Je savais qu'elle le ferait parce qu'elle est curieuse. Qu'elle verrait dans nos flammes de vie que nous irions à la recherche de cet homme, qu'elle nous observerait. Évident.

— Pour vous.

— Pour moi, oui. Je suis la plus grande autorité au monde en matière de comportement humain.

— C'est vous qui l'dites.

— Mais, vous voyez, je suis le genre d'homme qui se croit toujours le meilleur au monde dans son domaine. Comme vous. C'est un de nos points communs. »

Calvin sourit. « Tout juste.

— La seule différence entre nous, c'est que j'ai raison en ce qui me concerne. »

Les yeux de Calvin se plissèrent à nouveau. « Un d'ces jours, j'ferai pas semblant de croire que vous bêtisez quand vous dites des affaires pareilles.

— Comment me punirez-vous ? Vous vous arrangerez pour que je me réveille sous une haie avec un mal de tête carabiné et les vêtements trempés d'urine ? »

Les femmes descendaient à présent, nues jusqu'à la taille et attachées par des cordes plutôt que des chaînes, des cordes qui leur avaient tout de même irrité les poignets et les chevilles jusqu'au sang.

« Votre belle-sœur sait déjà le nom de ce porteur d'eau, où il habite et ce qu'il a mangé au petit-déjeuner, dit Honoré.

— Ouais, eh ben, nous autres aussi, on va pas tarder à connaître ça.

— Vous croyez qu'il ne remarquera pas que deux Blancs le suivent ? »

Calvin eut un sourire mauvais. « Comme j'ai dit, j'peux faire tout ce qu'est nécessaire. Je peux l'suivre sans qu'il nous voie ni qu'il connaisse qu'il s'est fait suivre.

— Grâce à votre bestiole ?

— Grâce à ma bestiole.

— Mais vous ignorez quels pouvoirs secrets peut posséder ce Noir. Comment savez-vous qu'il ne va pas attraper votre bestiole et la

retenir prisonnière ? »

Calvin voulut d'abord se moquer d'une pareille idée mais devint soudain sérieux. « Dame, je serais fou de croire qu'il est pas dangereux par rapport qu'il s'est conduit comme un idiot devant l'contremaître.

— Vous apprenez à vous méfier ! Je suis fier de vous !

— Mais ma bestiole a pas b'soin d'entrer en lui ni rien de tout ça.

— Bien. » fit Honoré. Mais il voyait que Calvin était désormais soucieux.

Chacun des esclaves nouvellement arrivés avait quelque chose à donner au porteur d'eau. Les femmes étaient moins confiantes que les hommes. Elles ne dissimulaient pas leur objet dans la main ni dans le peu de vêtements qu'elles portaient – elles le crachaient de leur bouche dans la louche. « Certaines en ont deux, dit Calvin. Deux machins. » Dès qu'il récupérait un objet dans la louche, le porteur d'eau le transférait toujours dans le seau de droite. Qui devait bien se remplir.

Les derniers à débarquer étaient une douzaine d'enfants déjà grands, l'air beaucoup plus faible et terrifié que les adultes. Aucun n'avait d'objet pour le porteur d'eau.

« Les femmes qui en avaient deux, fit Honoré.

— Oui, dit Calvin. Pour les enfants. »

Alors qu'il leur donnait à boire, le porteur renversa maladroitement le seau de droite, répandant de l'eau sur les planches brûlantes du quai. Il puisa dans celui de gauche pour le reste des enfants. Une fois tout le monde servi, Calvin et Honoré comprirent pourquoi il avait fait tomber le seau important, car un des marins attrapa le récipient qui contenait encore de l'eau et le vida à la volée sur le dos du dernier jeune esclave. Les débardeurs blancs trouvèrent la chose d'une drôlerie irrésistible. Profitant de ce qu'ils riaient, le porteur d'eau s'agenouilla et vida tous les objets de l'autre seau pour les fourrer dans le petit panier qu'il portait.

Mais il n'était pas tiré d'affaire. Le contremaître l'arrêta au moment où il voulut partir du quai. « Qu'esse t'as là-dedans ? demanda-t-il en montrant le panier du doigt.

— Sais pas mon maître a mis, répondit le porteur d'eau.

— Moi, j'connais quèque chose qu'il a intérêt d'y avoir mis », répliqua le contremaître.

Les deux hommes s'observèrent un long moment dans un silence de mort, jusqu'à ce que le porteur d'eau finisse par sourire, rouler des yeux et plonger la main dans le panier. « Moi très bête, patron, moi très bête, complètement oublié. » Il sortit une pièce et la tendit au contremaître.

« Où est l'restant ? demanda le contremaître.

— C'est tout il donne, répondit le porteur d'eau.

— Allons, Danemark, fit le Blanc.

— Ah, murmura Honoré. Nous avons appris son nom.

— Vaut mieux qu'ça soit son nom, dit Calvin. C'est sûrement pas un Scandinave.

— Écoute, reprit le contremaître, j'avais y raconter que tu m'as donné un penny et j'verrai bien ce qu'il dit.

— Mais je donne un chelin, protesta Danemark.

— Tu t'figures qu'il va croire ça si j'y dis qu'on ?

— J'ai droit au fouet, mais vous pas davantage d'argent.

— Fous l'camp d'mon quai, ordonna le contremaître.

— Vous gentil, patron », dit Danemark qui s'inclina et hocha la tête tout en reculant. Puis il tourna le dos et ramassa ses seaux, mais, avant qu'il ait eu le temps de se relever, le contremaître lui flanqua un coup de pied au derrière qui l'envoya s'étaler sur le quai. Les débardeurs et les marins éclatèrent de rire. Les esclaves alignés pour l'inspection des douaniers, eux, ne rirent pas. Et quand Danemark se releva, sa figure non plus n'exprimait aucune hilarité. Mais Calvin et Honoré virent bien qu'il se composait un visage, se forçait à sourire bêtement avant de se retourner. « Toi drôle, patron, dit l'esclave. Tu fais toujours rire moi. »

Avec une prudence exagérée, Danemark ramassa les seaux sans présenter son dos au contremaître. Et il affecta de s'arrêter et de regarder par-dessus son épaule deux ou trois fois pour s'assurer que personne ne s'était glissé en douce derrière lui pour lui donner un autre coup de pied. Après son départ, ses pitreries faisaient encore rire le Blanc.

Durant toute la scène, les esclaves fraîchement arrivés ne l'avaient pas quitté des yeux.

« Il leur montre comment survivre ici, dit Honoré.

— Enerver un Blanc, vous voulez dire ? Malin, ça.

— Il n'est pas bête, fit le Français. Il est habile. Il montre aux autres qu'ils doivent jouer les idiots et faire rire les Blancs. Leur inspirer amusement et mépris pour leur éviter la peur et la colère.

— Sans doute, dit Calvin. P't-être aussi qu'il se fait botter l'darrière de temps en temps.

— Non. Je vous l'ai dit, je suis expert en nature humaine. Il le fait exprès. Après tout, c'est lui qui récupère leurs âmes.

— J'ai cru vous entendre dire que c'étaient pas leurs âmes.

— J'ai changé d'avis. Regardez-les. Maintenant leur âme est partie. »

Ils observèrent les Noirs dans leurs cordes et leurs chaînes tandis que les douaniers les tâtaient, les déshabillaient, inspectaient leurs orifices naturels comme s'il s'agissait d'animaux. Ils supportaient facilement l'épreuve. Leurs mines apeurées au moment de la sortie à la

lumière du jour avaient désormais disparu. Disparue aussi l'intensité de leur regard lorsqu'ils avaient suivi des yeux Danemark qui emportait leurs objets ou autres bricoles. Ils évoquaient vraiment des animaux à présent.

« Ils sont tout vides, c'est sûr, dit Calvin. Ils avaient une flamme de vie en débarquant une flamme bien forte, mais asteure ça brûle au ralenti, comme un feu dont il resterait pus qu'les charbons.

— Ils savaient, fit Honoré. Ils étaient prêts avant de descendre à terre. Comment étaient-ils au courant ?

— C'est p't-être une des affaires que Margaret pourra nous expliquer plus tard.

— À condition qu'elle nous adresse encore la parole.

— Elle nous l'adressera. C'est une femme de cœur. Alors elle va commencer à se sentir coupable d'nous avoir laissés payer l'repas d'hier au soir.

— Ils savaient, répéta Honoré. Et ils étaient tous d'accord. Ils ont déposé leur âme dans ses mains.

— Ce que je veux connaître, moi, dit Calvin, c'est jusqu'il les garde et ce qu'il en fait.

— Alors il faut aller le demander à votre belle-sœur, puisque vous êtes sûr qu'elle va nous parler. »

Calvin lui lança un regard noir. « J'suis déjà après l'suivre. Il peut pas voir ma bestiole.

— Sauf s'il fait semblant de ne pas la voir, dit Honoré.

— J'fais ça depuis plus longtemps qu'vous. J'connais.

— Alors pourquoi vous tremblez ? »

Calvin pivota d'un bloc vers le Français et le repoussa contre les cageots. « Par rapport que j'ai d'la misère à m'empêcher d'arrêter vot'... cœur... de battre. »

Honoré parut surpris. « Avez-vous perdu votre sens de l'humour sous la haie ? »

Calvin se reprit, à peine calmé. « Vous êtes pas amusant du tout, dit-il.

— Mais si je m'exerce, je le deviendrai peut-être.

— C'est moi qui suis amusant », répliqua Calvin. Il recula, laissant à Honoré assez d'espace pour qu'il se tienne debout sans se plaquer contre les cageots. « Mais c'est p't-être vous qu'avez perdu vot' sens de l'humour dessous la haie ?

— Nous sommes tous les deux amusants, dit le Français. Nous allons suivre l'homme et son panier d'âmes. Il faut que je sache ce qu'il en fait.

— Il passe une porte.

— Où ça ?

— À Blacktown. Y a des tas d'rebuts qui pendent tout partout.

Une seule autre flamme de vie dans la maison. » Il siffla. « Qu'est-ce que ça brille !

— Qu'est-ce qui brille ? » demanda Honoré.

Calvin ne répondit pas.

Honoré se rapprocha de lui. « Ce n'est pas juste de me le cacher. »

Calvin le regarda, l'air bête. « Cacher quoi ? »

*

Margaret, assise à son bureau, rédigeait sa lettre quotidienne à Alvin. Elle ne la postait jamais. Pourtant rien ne l'en empêchait, puisqu'elle savait toujours où il se trouvait et où il allait. Mais pourquoi l'obliger à chercher une poste dans toutes les villes où il passait ? Mieux valait attendre les dernières heures avant le coucher du soleil. Quelles que soient ses activités, il les interrompait et tournait ses pensées vers elle. Plus précisément il envoyait sa bestiole en observation. Il était incapable de lire dans ses pensées, mais il pouvait voir remuer ses bras, ses doigts ; trouver la plume et le papier. Elle trempait la plume dans l'encre uniquement pour avoir la possibilité de revenir plus tard sur ce qu'elle avait écrit. Elle savait qu'il lisait les mots qu'elle couchait sur le papier aussi clairement que s'il regardait par-dessus son épaule. Quand elle posait une question, à peine l'avait-elle formulée qu'elle trouvait déjà la réponse dans sa mémoire.

Le système était boiteux, elle le savait. Elle voyait les pensées intimes de son époux, jusqu'aux sentiments dont il était lui-même tout juste conscient. Elle voyait avant lui s'ouvrir l'éventail de ses décisions possibles, le voyait se refermer lorsqu'il fixait son choix. Alvin n'avait aucun secret pour elle. De son côté, elle pouvait dissimuler tout ce qui lui plaisait, sauf son état physique. Il pouvait la rassurer sur la bonne santé du bébé ; s'inquiéter parce qu'elle travaillait trop. Mais il n'avait pas accès à ses pensées. Elle trouvait la chose plutôt injuste.

Et pourtant Alvin ne s'en formalisait pas, vraiment pas du tout, n'avait même pas l'air de s'en apercevoir. Elle connaissait plusieurs raisons à son indifférence. D'abord, Alvin était un être franc, peu enclin à la dissimulation. Il était capable de garder des secrets, bien entendu, mais, dès qu'il faisait confiance à quelqu'un, il s'ouvrait totalement, ne laissait aucun détail dans l'ombre, qu'il soit ou non à son avantage. Ce qui passait parfois pour de la vantardise quand il dévoilait certaines de ses prouesses. Mais il ne s'agissait pas plus de vantardise que de confession. Il rendait tout bonnement compte de ce qu'il avait en mémoire. Il ne lui était donc pas pénible que Margaret voie aussi facilement dans sa flamme de vie.

Une autre raison à son absence de ressentiment, cependant, gênait

la jeune femme : sa totale indifférence. Il se fichait qu'elle connaisse ses secrets, et tout autant de ne pas connaître les siens. Il aurait tout de même pu manifester davantage d'indiscrétion ! Fallait-il comprendre qu'il ne l'aimait pas ? Fallait-il y voir un égoïsme foncier ? Non, Alvin avait le cœur généreux. Il n'était tout bonnement pas curieux des menus détails de ses pensées. Il se contentait de ce qu'elle lui disait. Il lui faisait confiance. Voilà ce que c'était, de la confiance et non un manque d'amour.

La troisième raison, sans doute la plus importante, était aussi la moins satisfaisante. Alvin tenait tout ce qui concernait Margaret pour normal, pour partie intégrante de son environnement habituel. Il ne l'avait appris que beaucoup plus tard, mais elle avait veillé sur lui tout au long de son enfance et lui avait sauvé la vie à maintes reprises. Elle l'avait éduqué, déguisée en institutrice vieille fille. Le soleil l'avait chaque jour éclairé de sa lumière, tout comme ses attentions incessantes. Elle faisait partie de son décor. Avoir sa femme dans la tête lui était aussi naturel que respirer.

Il me remarque moins que le temps qu'il fait. Je me comparerais plutôt au climat. Non, au calendrier, même. Il y a des jours fériés, mais le reste de l'année il perd le fil des jours, sachant qu'ils s'écouleront un à un quel que soit le nom qu'il leur donne.

Il ne faut pas avoir de telles pensées. Écris.

Cher Alvin, tu me manques plus que jamais. Calvin est un garçon si désagréable, le contraire de toi, mais quand je l'entends, sa voix me rappelle la tienne.

Les lettres n'étaient cependant pas aussi joliment libellées. Dès qu'elle voyait qu'il avait compris le mot qu'elle écrivait, elle ne le terminait pas et passait aussitôt au suivant. La lettre commençait donc en réalité par : CA, tu me manq plus que jam. C est un garç si désag, le contr de t mais quand je l'ent sa voi me rapp la ti.

Difficile d'imaginer qu'un tiers trouve un sens à ces bribes de mots, griffonnés en caractères d'imprimerie enfantins plutôt que calligraphiés de la main élégante de Margaret, car il était plus facile pour Alvin de distinguer les majuscules de loin.

Elle poursuivit sa lettre : Je te trouve ridicule de rester dans cette prison une seule nuit. Sors-en, rassemble tes compagnons et rentre chez nous. Je ne me fais guère de souci pour mademoiselle Purity. Elle a quelques avenir intéressants mais peu probables, et elle court aussi de grands dangers si tu restes et si tu la persuades de partir de Nouvelle-Angleterre.

Question d'Alvin : Alors on peut la persuader ?

Oui, mais...

Elle sera pendue si on ne l'emmène pas ?

Margaret savait qu'une réponse franche ne laisserait à Alvin

d'autre choix que celui de rester.

La mort n'est pas ce qu'il y a de pire au monde, écrivit-elle. Nous mourrons tous, et sa pendaison pour sorcellerie a de bonnes chances d'amener l'abrogation de la peine capitale pour les cas de ce genre, et l'obligation de présenter davantage d'éléments pour les condamnations. Sa mort est bénéfique.

Elle vit dans l'esprit d'Alvin la réponse immédiate, mais elle la connaissait déjà sans même la regarder car elle lui ressemblait bien : Essayons de parvenir au même résultat sans laisser le bourreau lui passer la corde au cou.

En lui disant la vérité, elle l'avait décidé à rester moisir dans cette prison.

Elle écrivit : Ton procès et ton emprisonnement de l'an dernier ne t'ont pas suffi ?

Il l'ignora et formula une question dans sa tête : Calvin ? Qu'est-ce qu'il veut ?

Être toi, écrivit-elle. Ou, à défaut, détruire tout ce que tu as accompli. Il a séduit une dame de la haute société en lui inspirant un désir irrésistible. Tu peux le faire, toi ?

Sa réponse : N'y ai jamais songé. Tu veux que j'essaye ?

Non !!! Pas tant que tu n'es pas ici en chair et en os, tortionnaire.

C'est moi qu'on va torturer.

Ils vont seulement te faire courir. L'exercice va te plaire.

La conversation aurait pu se poursuivre encore un moment, mais on frappa d'un doigt pressant à la porte.

On frappe, écrivit-elle.

Elle chercha alors des flammes de vie de l'autre côté du battant et en trouva une. Poissarde.

— Entrez ?

— Deux hommes blancs en bas pour voir vous, ma'am. »

Des visiteurs, écrivit-elle.

Elle chercha des flammes de vie au rez-de-chaussée mais ne découvrit qu'un seul homme qui venait la voir.

Honoré de Balzac, écrivit-elle. Le compagnon de débauche de Calvin. Je dois descendre. Demain ?

Réponse d'Alvin : Demain. Toujours. Je t'aime.

Une boule dans la gorge, Margaret plia le papier et le rangea. Il restait encore sur la page de la place où écrire d'autres lettres à Alvin.

Au rez-de-chaussée, Balzac bondit de sa chaise. Il était aussi nerveux qu'une grenouille dans une poêle à frire.

« Monsieur de Balzac, salua Margaret.

— Vous devez m'aider avec Calvin, dit Balzac dans un anglais presque aussi parfait que d'habitude. Où est-il ?

— Je ne sais pas. Il n'est pas ici, si c'est ce que vous voulez dire.

— Mais il est ici, madame. Il est ici sans l'être. Regardez ! »

Lorsqu'elle suivit la direction de son doigt, elle eut la surprise de voir que son beau-frère était effectivement présent : assis sur un banc de planches de bois, il se balançait sur place d'un air idiot, les yeux hagards. Comment avait-elle fait pour ne pas remarquer qu'il se trouvait avec Balzac lorsqu'elle avait cherché les flammes de vie avant de descendre ?

Parce que sa flamme de vie manquait. Ou plutôt, elle n'était pas plus grosse que celle d'une souris, et on n'y voyait aucun avenir, seulement une conscience léthargique du présent. Comme si Calvin se regardait lui-même par le truchement d'une vision périphérique.

Comme s'il était un des esclaves.

Mais non. Les esclaves de Camelot avaient toujours leur flamme de vie. Une flamme faible où leurs vrais noms se perdaient, où leurs passions déclinaient et disparaissaient, où leurs avènements se canalisèrent dans quelques boyaux étroits. Calvin n'en avait assurément pas autant. Il gardait son nom mais guère plus. Quant à son avenir et son passé, ce n'était que brouillard épais. Des ombres et des miroitements apparaissaient, mais Margaret ne leur trouvait aucun sens. En particulier, elle ne vit rien ressemblant de près ou de loin à sa bestiole.

« Nous allons sortir mon cher beau-frère dans le jardin pour bavarder », dit-elle.

Balzac opina, manifestement soulagé qu'elle ait si vite compris la situation.

Le jardin baignait dans l'ombre épaisse et chaude que la maison jetait cet après-midi-là. Assurée que nul dans le voisinage ne risquait de les entendre, Margaret écouta Balzac débiter son histoire ; à mesure qu'il parlait, elle suivait les mêmes événements dans sa mémoire. La journée sur les quais ; le déchargement des esclaves, le porteur d'eau du nom de Danemark ; les petits bouts de choses et autres lâchés ou crachés dans la louche ; la bestiole de Calvin sur les traces de Danemark.

« Je l'ai prévenu, dit Balzac. Il n'a pas écouté.

— Il n'écoute jamais, fit Margaret.

— Jamais ? Je croyais que vous ne le connaissiez pas avant cette semaine ?

— J'ai la malchance de bien connaître tous ceux que je rencontre. Calvin n'est pas prudent. Vous non plus.

— Un caillou à côté de la lune, voilà ce qu'est mon imprudence comparée à la sienne.

— Quand vous mourrez du mal que vous appelez "anglais" et que les Anglais disent "français", quand votre cervelle vous trahira, quand vous serez aveugle et que vous vous décomposerez, vous ne serez plus en mesure de vous rappeler que vous considériez votre imprudence

comme une brouille.

— Mon Dieu, fit Balzac. Ai-je entendu le sort qui m'attend ?

— Une fin très probable de votre vie, répondit Margaret. Beaucoup de chemins y conduisent. Mais il existe aussi beaucoup d'autres chemins où vous vous montrez plus prudent sur le choix de vos fréquentations.

— Et la chance ?

— Je ne crois pas beaucoup à la chance. Ce n'est pas la chance qui a fait perdre son âme à notre ami Calvin.

— Comment a-t-il pu la perdre, s'il l'avait déjà donnée au diable ? » Balzac ne plaisantait qu'à moitié.

« Qu'est-ce que je connais des âmes ? fit Margaret. J'essaye de comprendre la nature de ce que les esclaves de cette ville ont abandonné. Ils ne réagissent pas ainsi en Appalachie, et je me demande si c'est parce qu'ils ont l'espoir de s'échapper. Alors qu'ici l'espoir est inexistant. Donc, pour rester en vie, ils doivent se soustraire à leur désespoir.

— Calvin n'était pas désespéré.

— Oh, je sais. Il n'a pas remis non plus à son ravisseur des morceaux de ficelle ou autres. Remarquez, cette pratique est peut-être la façon des Noirs de réaliser ce que Calvin parvient à faire tout seul, grâce à son talent naturel : se séparer d'une partie de soi-même.

— J'en suis persuadé. Mais quelle partie ? Et comment peut-il la récupérer ? »

Margaret soupira. « Monsieur Balzac, on dirait que vous me prenez pour meilleure que je ne suis en réalité. Parce que je ne sais toujours pas si j'ai envie d'aider Calvin à se retrouver. » Elle contempla le visage inexpressif de son beau-frère. Une mouche lui atterrit sur la joue, lui entra dans une narine et en ressortit aussitôt. Il ne fit aucun geste pour la chasser. « Les esclaves se comportent mieux que lui, dit Margaret. Pourtant il n'a pas l'air de souffrir.

— Je comprends, fit Balzac, que plus on connaît monsieur Calvin, plus on a envie de le laisser dans cet état docile. Mais vous oubliez deux ou trois petits détails.

— Comme ?

— Comme : je n'ai aucune parenté avec cet homme, je ne me sens pas responsable de lui. Vous, en revanche, vous êtes sa belle-sœur. Je peux donc, et je vais, sortir de ce jardin sans lui. Qu'allez-vous faire du corps ? Il continue de respirer – certains pourraient vous reprocher de l'enterrer, mais moi, je ne dirai jamais du mal de vous si vous optez pour cette solution.

— Monsieur Balzac, vous oubliez vous aussi deux ou trois petits détails.

— Comme ? l'imita le Français avec un sourire.

— Comme : vous ignorez ce que Calvin entend de notre conversation, même s'il n'a pas l'air d'écouter. Les esclaves entendent ce qu'on leur dit. De plus, où que vous alliez sur cette terre, Calvin pourrait vous débusquer et assouvir sa vengeance sur votre personne. »

Balzac perdit un peu de sa superbe. « Madame, vous m'avez pris en défaut. Jamais je ne laisserais mon cher ami dans un tel état. Mais en vous menaçant de vous rendre responsable de lui j'espérais vous persuader de m'aider à le sauver, parce que je ne sais pas où chercher son âme ni comment la délivrer si je la retrouve.

— Faire appel aux bons sentiments donne de meilleurs résultats avec moi que me menacer de désagréments.

— Parce que vous êtes une femme vertueuse.

— Parce que j'ai honte de paraître égoïste. On peut donner à toute vertu les couleurs du vice.

— Vraiment ? Je n'ai jamais eu besoin de le faire. Mais pour donner au vice les couleurs de la vertu, je suis expert. » Balzac fit un grand sourire à la jeune femme.

« Ridicule, répliqua Margaret. Vous nommez les vertus et les vices pour ce qu'ils sont. C'est votre talent.

— Moi ? J'ai un talent ?

— Quelles sont les dernières paroles de Calvin ? »

Balzac resta un instant immobile, les yeux fermés. « “À Blacktown. Du rebut qui pend partout”, il a dit. Oh, et juste avant il a signalé qu'il passait une porte. Alors c'est peut-être en intérieur. Oui, dans une maison, parce que je me souviens qu'il a dit : “Une seule autre flamme de vie dans la maison.” Puis ses dernières paroles ont été : “Qu'est-ce que ça brille !”

— Une lumière, fit Margaret. Une maison avec une seule autre flamme de vie. En plus de celle de ce Danemark. Et quelque chose qui brille. Ensuite il s'est fait prendre.

— Pouvez-vous trouver où c'est ? » demanda Balzac.

Margaret ne répondit pas. Mais elle regarda Calvin d'un air indécis. « Vous croyez qu'il est incontinent ?

— Pardon ? fit le Français.

— Je me demande où il vaudrait mieux l'emmener. À mon avis, il devrait rester avec vous.

— Pourquoi ne suis-je pas surpris ?

— S'il a du mal à uriner et déféquer, ce serait plus correct que vous l'aidiez, vous, je crois.

— J'admire votre prudence, dit Balzac. Je suppose que je dois aussi lui donner à manger et à boire. »

Margaret ouvrit la bourse enfoncée dans sa manche et tendit une guinée à Balzac. « Pendant que vous pourvoirez à ses besoins

physiques, moi je retrouverai sa bestiole. »

Balzac lança la guinée en l'air et la rattrapa. « La retrouver, c'est une chose. Allez-vous la ramener ? »

— Mon pouvoir ne va pas jusque-là, répondit Margaret. Je porte des sortilèges efficaces, mais je ne sais pas les fabriquer. Non, ce que je vais faire, c'est découvrir où se cache sa bestiole et qui la retient captive. Je sens que je vais retrouver les âmes des esclaves de Camelot par la même occasion. Je vais savoir comment ils s'y sont pris. Et, une fois armée de ces renseignements... »

Balzac grimaça. « Vous allez écrire un traité sur la question. »

— Rien d'aussi vain, dit Margaret. Je mettrai Alvin au courant et je verrai ce qu'il peut faire.

— Alvin ! La vie de Calvin dépend du frère qu'il déteste plus que n'importe qui au monde ?

— La haine ne circule que dans un sens, j'en ai peur. Malgré mes avertissements, Alvin n'a pas l'air de comprendre que le compagnon de jeu de son enfance a été étouffé par l'homme qui occupe d'ordinaire l'enveloppe corporelle ici présente. Alvin persiste à aimer Calvin.

— Vous n'en êtes pas fatiguée ? D'être mariée à un tel dément ? »

Margaret sourit. « Alvin m'a fatiguée toute ma vie, fit-elle. »

— Mais... Non, je vais le dire pour vous... “Mais cette fatigue est une joie, parce que je me suis fatiguée à son service.”

— Vous vous moquez de moi.

— Non, de moi. Je joue au pitre, au prétendu blasé qui trouve amusants les sentiments d'affection, alors qu'en réalité il échangerait tous ses rêves contre l'assurance qu'une femme d'une intelligence exceptionnelle éprouve de tels sentiments pour lui.

— Vous vous dépeignez comme un personnage de roman.

— Je vous ai mis mon âme à nu et vous m'accusez de mensonge.

— Pas de mensonge. De vérité qui dépasse la simple réalité. »

Balzac s'inclina. « Ah, madame, j'espère ne jamais devoir affronter des critiques au discernement aussi pénétrant que le vôtre. »

— Vous êtes un homme profondément sentimental, dit Margaret. Vous faites semblant d'être dur, mais vous êtes un tendre. Vous faites semblant d'être distant, mais votre cœur fond à la moindre occasion. Vous faites semblant d'être prétentieux par autodérision, quand vous reconnaissez en vous le génie que vous feignez de faire semblant d'être.

— Je suis un génie ? demanda Balzac.

— Quoi ? Je ne vous ai pas assez flatté ?

— Mon anglais n'est pas encore parfait. Peut-on accoler les mots “flatterie” et “assez” ?

— Je ne vous ai pas flatté du tout. Sur chacun des chemins de

votre avenir où vous commencez vraiment à écrire, il sort de votre plume un tel déferlement de vies et de passions que votre nom reste dans les mémoires pendant des siècles et sur tous les continents. »

Les yeux de Balzac s'emplirent de larmes. « Ah, mon Dieu, vous m'avez envoyé le signe d'un ange.

— Nous ne sommes pas sur le chemin d'Emmaüs, dit Margaret.

— C'est à celui de Damas que je songeais », répliqua Balzac.

Elle se mit à rire. « Personne ne pourrait vous rendre aveugle. Vous voyez avec le cœur aussi clairement que moi. »

Le Français se rapprocha de la jeune femme et chuchota. Ou, plutôt ses lèvres formèrent les mots, mais il ne les prononça pas, espérant qu'elle comprendrait quand même ce que son cœur avait à dire. « Ce que je ne vois pas, ce sont le passé et l'avenir. Serai-je délivré de Calvin ? Je le crains davantage que n'importe quel être vivant.

— Vous n'avez rien à craindre de lui, répondit Margaret. Il vous aime et recherche votre admiration plus que n'importe quelle autre au monde en dehors d'une seule.

— Celle de votre mari.

— Sa haine pour Alvin est si forte qu'il ne lui en reste plus vraiment pour vous. La perte de votre admiration, ce ne serait qu'une piqûre de moustique à côté de la perte du respect qu'il espère d'Alvin.

— Et cette perte de respect, qu'est-elle à côté de ma piqûre de moustique ? Une piqûre d'abeille ? Une morsure de serpent ? Une amputation ? »

Margaret secoua la tête. « À présent, vous cherchez vraiment la flatterie. Ramenez-le chez lui, monsieur Balzac. Moi, je vais essayer de trouver sa flamme de vie quelque part dans une maison de Blacktown. »

IX

Chasse Aux Sorciers

Hezekiah Study n'arrivait pas à se concentrer sur le livre qu'il voulait lire ni sur le sermon qu'il lui fallait écrire, ni même sur la poire qu'il savait devoir manger. Quelqu'un en avait déjà prélevé plusieurs bouchées, et il se doutait que c'était lui, forcément, mais il ne se rappelait rien d'autre que les idées noires et décousues qui lui passaient par la tête. Purity, petite folle. Il va venir maintenant, tu ne vois donc pas ? Il va venir, parce qu'il vient toujours et que ton nom est cité, parce qu'il sait qui tu es, oh oui, il te connaît, il veut ta vie, il veut terminer le travail qu'il a commencé avant ta naissance.

C'est ainsi qu'il passa l'après-midi, jusqu'à ce que le vent finisse par se lever, agitant les feuilles coincées sous le presse-papiers de son bureau. Le vent, l'ombre d'un nuage qui réduisit la clarté de la pièce, puis le bruit qu'il attendait : le clop-clop d'un cheval tractant un petit cabriolet Micah Quill. Micah le Sorcelleur.

Hezekiah se leva et s'approcha de la fenêtre. Le cabriolet ne faisait que passer dans la rue en dessous ; Hezekiah aperçut furtivement un visage de profil, vu d'en haut. Un visage doux, franc, qui inspirait confiance – Hezekiah s'y était fié un jour, avait cru les mots qui sortaient de la bouche au sourire timide. Dieu ne permettra pas à l'innocent d'être puni, avait dit cette bouche. Seul le Sauveur était prédestiné à souffrir en innocent. » Le premier de mille mensonges. Micah Quill recevait la vérité, l'aspirait et la faisait disparaître avant de la restituer apparemment sous la même forme, mais subtilement modifiée, sur les bords, là où personne ne le remarquait, si bien qu'une vérité pure et simple devenait un tissu embrouillé qui vous enveloppait étroitement et vous privait d'air jusqu'à vous étouffer.

Micah Quill, mon meilleur élève. Il ne vient pas à Cambridge rendre visite à son vieux professeur, ni écouter les sermons qu'il prononce maintenant le dimanche.

Penché à sa fenêtre, Hezekiah vit le cabriolet s'arrêter à l'entrée principale de l'orphelinat. Du Micah tout craché. Il ne s'arrête pas pour prendre un rafraîchissement au terme de son voyage, ni même

pour soulager sa vessie, mais s'attelle sans délai à sa tâche. Purity, je ne peux plus t'aider à présent. Tu n'as pas tenu compte de mes avertissements.

*

Purity entra, soulagée de reconnaître dans le sorceleur, non pas un être effrayant ni un ange destructeur, mais un homme sûrement âgé d'une quarantaine d'années qui avait cependant gardé la fraîcheur de la jeunesse. Il lui sourit, et elle se sentit aussitôt détendue et à l'aise. Rassurée aussi, car elle avait craint les remords que lui coûterait la décision de faire interroger et juger par un monstre quelqu'un d'aussi charmant qu'Alvin Smith. L'enquête serait honnête, le procès équitable, parce que cet homme ne voulait de mal à personne.

« Vous êtes Purity, dit le sorceleur. Je m'appelle Micah Quill.

— Enchantée, fit la jeune femme.

— Moi de même. Je suis accouru dès réception de votre déposition. J'admire votre courage : déposer aussi hardiment contre un sorcier si terrible.

— Il ne m'a fait aucune menace.

— Son existence même est une menace pour toutes les âmes pieuses. Vous l'avez senti, même s'il n'a proféré aucune menace, parce que l'esprit du Christ vous habite.

— Vous croyez, monsieur ? » demanda Purity.

Quill écrivait dans son carnet.

« Qu'écrivez-vous, monsieur ?

— Je note tous mes entretiens, répondit Quill. On ne sait jamais ce qui peut sortir d'une déposition. Ne faites pas attention à moi.

— C'est que... je n'avais pas encore commencé à déposer.

— Stupide de ma part n'est-ce pas ? Je vous en prie, asseyez-vous et racontez-moi tout sur ce suppôt de l'enfer adorateur du diable. »

Il parlait d'un ton si joyeux que Purity faillit ne pas remarquer le sens voilé de ses paroles. Lorsqu'elle se rendit compte de ce qu'il venait de dire, elle le corrigea aussitôt « Je ne sais pas ce qu'adore cet homme ni comment fit-elle. Seulement qu'il prétend avoir un talent magique.

— Mais vous voyez, mademoiselle Purity, de tels talents magiques sont accordés aux gens uniquement parce qu'ils servent le diable.

— Ce que je dis, c'est que je ne l'ai jamais vu adorer le diable ni en parler, ni manifester le moindre désir de le servir.

— En dehors de son talent, qui sert forcément le diable.

— Je n'ai jamais non plus vraiment vu le talent de mes yeux, dit Purity. J'ai seulement entendu le jeune garçon qui voyageait avec lui raconter des histoires à ce sujet.

— Le nom de ce garçon, fit Quill, la plume prête à noter.

— Arthur Stuart. »

Quill releva les yeux sur elle sans écrire.

« Son nom, c'est une plaisanterie, monsieur, mais la plaisanterie date de plusieurs années, quand on l'a ainsi nommé, je ne me moque pas de vous en ce moment. »

Il inscrivit le nom.

« C'est un petit métis, reprit-elle, et...

— Roussi aux feux de l'enfer, fit Quill.

— Non, je crois qu'il est tout bonnement le fils d'un Blanc propriétaire d'esclaves qui a abusé d'une jeune Noire, du moins c'est ce que laissait entendre ce qu'on m'a raconté. »

Quill sourit. « Mais pourquoi me résistez-vous ? fit-il. Vous me dites qu'il est à demi noir. À quoi je réponds : c'est signe qu'il a roussi aux feux de l'enfer. Alors vous vous récriez : non, pas du tout, et vous poursuivez en m'expliquant qu'il est le produit du viol d'une Noire par un Blanc. Comment mieux décrire une conception aussi épouvantable qu'en qualifiant l'enfant de roussi aux feux de l'enfer ? Vous comprenez ? »

Purity hocha la tête. « Je croyais que vous parliez littéralement.

— Mais oui, fit Quill.

— Je veux dire... qu'à votre avis l'enfant est véritablement allé en enfer et qu'il y a légèrement brûlé.

— C'est bien ce que je dis, fit Quill sans cesser de sourire. Je ne comprends pas cette insistance constante à me corriger alors que je suis déjà d'accord.

— Je ne vous corrige pas, monsieur.

— Mais cette dernière phrase n'est-elle pas elle-même une correction ? Ou dois-je la prendre autrement ? Je crains que vous ne soyez trop subtile pour moi, mademoiselle Purity. Vous m'éblouissez avec vos raisonnements. J'ai la tête qui tourne.

— Oh, je n' imagine pas qu'on puisse vous entortiller, dit Purity en riant nerveusement.

— Une fois de plus vous éprouvez le besoin de me corriger. Est-ce que quelque chose vous ennuie ? Y a-t-il une raison pour laquelle vous n'arrivez pas à vous entendre avec moi sans vous sentir gênée ?

— M'entendre avec vous ne me gêne pas du tout.

— Une affirmation qui part d'un bon sentiment mais qui sous-entend encore un désaccord avec ce que je viens de dire. Oublions cependant que vous êtes incapable d'accepter une seule de mes paroles au pied de la lettre. Ce que je ne comprends pas, ce que vous devez m'aider à éclaircir, c'est un problème à la fois de défaut et d'excès de renseignements. Par exemple, votre déposition mentionne plusieurs individus sans rapport avec l'affaire et que personne n'a vus.

À savoir : un avocat du nom d'En-Vérité Cooper, un batelier du nom de Mike Fink et un petit métis du nom d'Arthur Stuart.

— Mais je ne suis pas la seule à les avoir vus, dit Purity.

— Alors la déposition est inexacte.

— Je n'ai jamais dit dans ma déposition que j'étais la seule à les avoir vus.

— Excellent ! Qui était encore présent à ce sabbat de sorciers ?

— Quel sabbat ? » Purity était maintenant désorientée.

« Vous avez bien dit que vous êtes tombée sur ce convent de sorciers alors qu'ils folâtraient nus au bord du fleuve ?

— Deux d'entre eux se baignaient, mais je n'ai rien vu de plus, ce n'est pas méchant.

— Alors, selon vous, quand des sorciers batifolent nus sous vos yeux, c'est un bain innocent ?

— Non, je... Je n'ai pas pensé que c'était... Ce n'était pas un culte d'aucune sorte.

— Mais jeter l'enfant vers le ciel – un enfant noir, pas moins –, et la façon dont l'homme nu s'est moqué de vous, nullement gêné par sa nudité...»

Purity n'avait parlé de cette scène à personne, n'avait rien écrit à ce sujet, elle en était sûre. « Comment êtes-vous au courant ?

— Alors vous admettez que vous n'avez pas mentionné cette preuve capitale dans votre déposition ?

— Je ne savais pas que c'était une preuve.

— Tout est preuve, dit Quill. Des êtres qui gambadent nus, qui se moquent de chrétiens puis disparaissent sans laisser de traces que vous faut-il de plus en matière de preuves ? Vous ne devez rien omettre.

— Je m'en rends compte à présent, dit Purity. Je crois que je ne savais pas à quoi ressemblait un sabbat de sorciers, alors je n'ai pas compris quand je l'ai vu.

— Mais si vous n'avez pas compris, pourquoi les dénoncer ? demanda Quill. Vous n'avez pas porté de fausses accusations, dites-moi ?

— Non, monsieur ! Chaque mot que j'ai dit est la vérité.

— Oh, et ceux que vous n'avez pas dits ? »

Purity était encore plus désorientée.

« Mais si je ne les ai pas dits, comment puis-je savoir quels sont ces mots ?

— Mais vous le savez. Nous venons à l'instant de les découvrir. Le fait qu'il s'agisse d'une bacchanale païenne durant laquelle un homme nu a molesté un enfant également nu sous vos yeux...

— Molesté ! Il l'a seulement jeté en l'air comme un père le ferait avec son fils, ou un frère aîné avec son cadet.

— Vous croyez donc qu'il pourrait en outre s'agir d'un inceste ?

demanda Quill.

— Ma seule intention, c'était de rendre compte de ce qu'ils ont dit d'eux-mêmes, qu'Alvin Smith est le septième fils d'un septième fils, doté de tous les talents que ses pareils sont censés posséder.

— Vous croyez donc les paroles du diable sur cette question ? lança Quill.

— Les paroles de quel diable ?

— Celui qui vous a parlé et vous a raconté que les talents apparaissent chez les septièmes fils de septièmes fils, alors qu'en réalité seuls ceux qui se vouent au service de Satan peuvent pratiquer la sorcellerie.

— Je n'avais pas vu les choses ainsi, dit Purity. Je croyais que le délit, c'était l'utilisation de pouvoirs occultes, toute seule.

— Le mal n'est jamais tout seul, répliqua Quill. Souvenez-vous qu'au moment de témoigner vous prêterez serment, la main sur les Saintes Écritures, la parole de Dieu sous votre paume, ce qui revient à tenir le Christ par la main car il est la parole de Dieu. Vous jurerez de dire la vérité, toute la vérité. Il ne faudra donc pas essayer de dissimuler d'autres renseignements comme vous l'avez déjà fait.

— Mais je n'ai rien dissimulé ! J'ai répondu à toutes les questions !

— Il faut encore qu'elle contredise le serviteur de Dieu, même quand il énonce la vérité flagrante. Vous avez dissimulé des renseignements sur la pédérastie, sur le sabbat, sur l'inceste... et vous avez tenté de faire croire que les pouvoirs occultes de cet Alvin découlaient naturellement de son ordre d'arrivée dans la famille, quand bien même des pouvoirs aussi diaboliques ne peuvent être naturels, car la nature est née dans l'esprit de Dieu, tandis que les pouvoirs magiques viennent de l'Antéchrist Ignorez-vous que c'est un terrible péché de faire un faux témoignage ?

— Je le sais parfaitement, et j'ai dit la vérité telle que je l'ai perçue.

— Mais vous la percevez mieux maintenant non ? fit Quill. Alors, quand vous témoignerez, vous parlerez franchement n'est-ce pas, et décrierez les choses telles qu'elles étaient réellement ? Ou comptez-vous mentir afin de protéger vos amis sorciers ?

— Mes... mes amis sorciers ?

— N'avez-vous pas juré qu'il s'agissait de sorciers ? Revenez-vous sur vos déclarations ?

— Je nie que ce sont mes amis, non que ce sont des sorciers.

— Et votre déposition ? fit Quill. Vous donnez l'impression de faire marche arrière aussi vite que vous pouvez.

— Je maintiens chacun des mots que j'y ai mis.

— Et cependant vous prétendez que ces hommes ne sont pas vos

amis ? Vous déclarez qu'ils vous ont suppliée de les suivre dans leur traversée démoniaque de la Nouvelle-Angleterre. L'auraient-ils demandé à une étrangère ?

— La preuve, puisque je leur étais étrangère et qu'ils me l'ont demandé.

— Attention, évitez ce ton provocant, fit Quill. Ce n'est pas ainsi que vous défendrez votre cause au tribunal.

— Suis-je donc au tribunal ? Ai-je une cause à défendre ?

— Vous en doutez ? Tout ce qui vous sépare de la potence, c'est cette déposition, votre premier effort timide de vous détourner du Malin. Mais vous devez comprendre que l'amour du Christ ne peut pas vous protéger si vous ne vous repentez qu'à demi.

— Me détourner du Malin ? Je n'ai rien fait de mal.

— Tous les hommes sont mauvais, dit Quill. L'homme à l'état naturel est l'ennemi de Dieu, c'est ce que Paul a dit. Valez-vous donc mieux que vos semblables ?

— Non, je suis une pécheresse au même titre qu'eux.

— C'est ce que je pensais. Mais, selon votre déposition, ces hommes vous ont appelée par votre nom et vous ont suppliée de les suivre. Pourquoi auraient-ils agi ainsi, sinon parce qu'ils reconnaissaient en vous une consœur sorcière ? »

Purity se sentait étourdie. Comment en était-elle arrivée là ? C'était elle qui portait l'accusation, non ? Et pourtant elle se trouvait sur la sellette à subir les assauts d'un sorcelleur. « Monsieur, n'est-ce pas plutôt la preuve que je n'étais pas l'une d'entre eux et qu'ils voulaient me convaincre ?

— Mais vous ne décrivez pas un acte de séduction, fit Quill. Vous ne déclarez pas que le diable se tenait devant vous, son livre ouvert, prêt à y inscrire votre nom dès que vous donneriez votre accord.

— Parce qu'il n'a rien fait de tel.

— Donc il ne s'agissait pas de séduction, et le diable ne vous a pas invitée à l'adorer et le servir. »

Purity se remémora ce qu'elle avait ressenti en présence d'En-Vérité Cooper, le désir qui l'avait submergée à la vue de sa beauté, à l'écoute de son discours clair et intelligent.

« Vous rougissez, dit Quill. Je constate que l'esprit de Dieu vous inspire la honte d'avoir dissimulé certaines informations. Parlez, libérez votre conscience.

— Je n'y ai pas attaché d'importance, dit Purity. Mais, oui, je me suis sentie un instant attirée par un des compagnons d'Alvin, l'avocat du nom d'En-Vérité Cooper. J'ai pris mes sentiments pour ceux qu'une jeune fille de mon âge peut aisément éprouver envers un bel homme exerçant une profession de prestige.

— Mais vous n'éprouviez pas ces sentiments envers un homme

exerçant une profession de prestige. Vous les éprouviez envers un homme que vous avez vous-même qualifié de sorcier. À présent le tableau est presque complet : vous êtes tombée sur un sabbat de sorciers où un homme et un enfant nus se livraient à une débauche incestueuse indescriptible au bord du fleuve, un autre sorcier a éveillé en vous un désir sexuel, puis ils vous ont invitée à les suivre dans leur traversée maléfique de la Nouvelle-Angleterre, et en fin de compte vous osez me dire qu'ils n'avaient aucune raison de penser que vous pourriez accepter de les accompagner ?

— Comment saurais-je quelles raisons ils avaient ? »

Quill se pencha sur la table, le visage débordant d'amour et de sympathie pour la jeune femme. « Oh, mademoiselle Purity, il ne faut plus le taire. Vous gardez votre secret depuis longtemps, mais je sais que bien avant de vous rendre à ce sabbat de sorciers vous dissimuliez vos pouvoirs, les pouvoirs que le diable vous a donnés, vous les cachiez à votre entourage mais vous les utilisiez en catimini pour prendre avantage sur votre prochain. »

Des larmes se mirent à couler sur les joues de Purity. Il lui était impossible de les retenir.

« Ne serait-ce pas préférable d'avouer la vérité ? Ne comprenez-vous pas qu'avouer la vérité, c'est une façon de dire non à Satan ?

— Oui, j'ai un talent, reconnut Purity. J'ai toujours deviné ce que ressentent les gens, ce qu'ils vont faire.

— Pouvez-vous dire ce que, moi, je vais faire ? »

Purity scruta le visage de l'homme, fouilla dans son propre cœur. « Monsieur, je ne vous connais pas assez.

— Le diable vous laisse donc vous débrouiller toute seule dans l'adversité. Oh, mademoiselle Purity, le diable est un faux ami. Rejetez-le ! Détournez-vous de lui ! Cessez votre comédie !

— Quelle comédie ? J'ai tout avoué !

— Une fois de plus elle me contredit. Tant que vous me contredisez, l'esprit du diable est en vous, il vous pousse à résister à ceux qui servent Dieu, ne le comprenez-vous pas ?

— Mais je ne vois rien d'autre à confesser.

— Qui vous a informé que le sabbat devait se tenir là-bas, au bord du fleuve, ce jour-là ?

— Personne, répondit Purity. Je vous l'ai dit, je marchais sur le sentier.

— Mais est-ce votre habitude de marcher au bord du fleuve à cette heure de la journée ?

— Non. Non, c'est parce que j'ai lu quelque chose à la bibliothèque qui m'a fait réfléchir.

— Qu'avez-vous lu ?

— Quelque chose sur... la sorcellerie. »

Quill hocha la tête en souriant. « Ah, n'est-ce pas mieux ainsi ? »

Purity se demanda en quoi c'était mieux.

« Vous songiez à votre pacte maléfique avec Satan, et vous vous retrouvez soudain en train de marcher au bord de l'eau. Peut-être avez-vous volé, peut-être avez-vous marché – je ne pense pas que la chose ait une grande importance, mais il est possible que vous ayez volé sans le savoir : la plupart des gens se rendent à un sabbat en volant, souvent sur un balai, mais je veux bien admettre que certains y vont en marchant. Bref, vous vous retrouvez soudain au milieu d'une débauche tellement répugnante qu'elle scandalise une sorcière pourtant aussi endurcie que vous, alors vous voulez à tout prix être lavée de votre noirceur profonde, parce qu'à la vue d'âmes encore plus perdues que la vôtre vous ressentez à nouveau la crainte de Dieu, et vous revenez avec une version des faits. Une version truffée de mensonges et d'omissions, mais la clé s'y trouvait : vous avez prononcé le mot "sorcier" et vous avez donné un nom. C'est le début de la rédemption : désigner le péché et renier le corrupteur. »

Nombre de ces affirmations ne cadraient pas avec ce qu'elle se rappelait des faits, mais en fin de compte elles exprimaient la vérité. Comment n'avait-elle pas compris plus tôt ? On l'avait conduite là-bas, sans doute le diable. Et elle avait éprouvé des émotions à ce point terribles qu'eux-mêmes, là-bas, lui avaient conseillé la prudence si elle ne voulait pas se voir accusée de sorcellerie. Oui, elle était l'une d'entre eux, ils l'avaient reconnue comme telle et, au lieu de les accuser, eux, elle aurait dû s'accuser elle-même. Le début de la rédemption. « Oh, je veux retrouver l'amour de Dieu. M'aidez-vous, monsieur Quill ? »

Il se pencha et l'embrassa sur la joue. « Mademoiselle Purity, je viens à vous avec le baiser de l'amitié, comme les saints se saluaient aux temps anciens. Tout au fond de vous vit une âme chrétienne. Je vous aiderai à réveiller la chrétienne qui est en vous et à vous fermer au diable. »

À présent en larmes, elle serra les mains de Quill dans les siennes. « Merci, monsieur.

— Alors parlons sérieusement. Dans votre crainte, vous n'avez d'abord dénoncé que des étrangers, des gens de passage. Mais vous êtes sorcière depuis des années, et le moment est venu de me donner les noms des sorciers de Cambridge.

— Des sorciers de Cambridge ? répéta-t-elle bêtement en écho.

— Cette région du Massachusetts n'a pas connu de procès en sorcellerie depuis bien longtemps. La sorcellerie et le sorcellisme sont puissamment enracinés dans le pays, et avec votre repentir nous avons une chance de les extirper.

— Le sorcellisme ?

— Le système de croyances qui entoure la sorcellerie, qui la protège et lui permet de prospérer. Je suis sûr que vous avez entendu ces mensonges. L'affirmation que les talents sont naturels, voire un don de Dieu, mensonge satanique évident destiné à empêcher les gens de se débarrasser de la sorcellerie. Ou que les talents n'existent pas — ce que prétendent bêtement bon nombre de soi-disant érudits —, paravent derrière lequel les convents peuvent en toute sécurité se livrer à leurs méfaits. Il est notoire que, si nombre de sorcellistes ne font que répéter les croyances d'esprits forts de leur entourage, d'autres sont en cachette des sorciers qui feignent de ne pas croire à la sorcellerie alors même qu'ils la pratiquent. Ce sont d'affreux hypocrites qu'il faut démasquer ; pourtant il s'agit souvent des sorcellistes les plus séduisants, les plus passionnants, et ils vous empêchent de reconnaître leur vraie nature. Voyez-vous des gens qui répondent à cette description ?

— Mais je ne peux croire que ce sont des sorciers, dit Purity.

— Ce n'est pas à vous d'en décider, pas vrai ? fit Quill. Donnez-moi leurs noms et laissez-moi les étudier. Si ce sont des sorciers, je finirai par les prendre en défaut. S'ils sont innocents. Dieu les protégera et ils repartiront libres.

— Alors que Dieu vous les désigne.

— Mais ce n'est pas moi qui suis en cause. C'est vous. Voici l'occasion de prouver que votre repentir est sincère. Vous avez dénoncé les étrangers. À présent dénoncez les serpents de votre propre jardin. »

Elle s'imagina livrer des noms. Qui dénoncer ? Emerson ? Le révérend Study ? Elle les aimait et les admirait, ces hommes. Il n'y avait pas de sorcellerie en eux, ni même de sorcellisme.

« Tout ce que je connais en sorcellerie, c'est mon propre talent, dit-elle. Et aussi les hommes que j'ai déjà dénoncés. »

Des larmes apparurent soudain dans les yeux de Quill. « Satan craint maintenant que son royaume dans ce pays soit menacé, alors il vous terrifie et vous interdit de parler.

— Non, monsieur, dit Purity. C'est l'honneur qui m'interdit de donner les noms de gens qui ne sont pas sorciers et n'ont à ma connaissance apporté que du bien au monde.

— Ainsi, c'est vous le juge ? murmura Quill. Vous osez parler d'honneur ? Laissez Dieu les juger ; nommez-les, c'est tout. »

Elle se souvint alors des avertissements du révérend Study. Qu'est-ce qui m'a pris de parler ? En arrive-t-on toujours là ? Pour qu'on me juge innocente, faut-il que j'accuse des gens à tort ?

« Il n'y a pas d'autre sorcier que moi, pour ce que j'en sais, dit-elle.

— Je recherche aussi les sorcellistes, rappelez-vous, fit Quill.

Allons, mon enfant, ne retombez pas dans l'étreinte cruelle de Satan pour une question d'honneur mal placé. S'il s'agit de chrétiens, le Christ les prendra en sa sainte sauvegarde. Dans le cas contraire, ne vaudrait-il pas mieux pour eux-mêmes et le monde dans son ensemble les montrer sous leur vrai jour ?

— Vous déformez tout ce que je dis. Vous ferez de même avec eux.

— Je déforme ? Reniez-vous à présent votre aveu de sorcellerie ? »

L'espace d'un instant elle eut envie de répondre oui, mais elle se souvint soudain : les seuls condamnés à la pendaison pour sorcellerie étaient ceux qui avouaient puis se livraient à davantage de sorcellerie... ou rétractaient leurs aveux.

« Non, monsieur, je ne renie pas que je suis une sorcière. Je nie seulement avoir vu quelqu'un de Cambridge pratiquer ce que je pourrais appeler de la sorcellerie ou même... du sorcellisme.

— C'est mauvais signe quand vous me mentez, dit Quill. Il me semble que vous suivez les cours d'un certain Ralph Waldo Emerson.

— Oui, reconnut-elle en hésitant.

— Pourquoi rechignez-vous tellement à me dire la vérité ? Satan vous empêche-t-il d'ouvrir la bouche ? Ou est-ce ainsi que les autres sorciers vous punissent de votre honnêteté, en vous cousant les lèvres dès que vous essayez de parler ? Dites-moi !

— Satan ne m'empêche pas d'ouvrir la bouche, pas plus qu'aucun sorcier.

— Non, je vois la crainte dans vos yeux. Satan vous interdit de donner les noms, et la peur qu'il exerce vous pousse même à nier qu'il vous menace. Mais je sais comment vous tirer de ses griffes.

— Pouvez-vous chasser le démon ? demanda-t-elle.

— Vous seule pouvez chasser le démon qui vous habite, répondit Quill, en dénonçant Satan et ses partisans. Mais je vous aiderai à vous débarrasser de la peur qu'il vous inspire, et j'y installerai à la place la crainte de Dieu par la mortification de la chair. »

Elle comprit alors. « Oh, s'il vous plaît, monsieur, au nom de Dieu, je vous en supplie, ne me torturez pas.

— Dites donc, fit-il avec irritation, nous ne sommes pas l'inquisition espagnole, quand même. Non, on mortifie mieux la chair par l'épuisement que par la douleur. » Il sourit. « Ah, une fois que vous serez libérée, quand vous pourrez faire face à cette communauté de saints et déclarer que vous avez désigné tous les partisans de Satan dans ce pays, quel bonheur vous connaîtrez, comblée de l'amour du Christ ! »

Elle courba la tête au-dessus de la table. « Ô, mon Dieu, pria-t-elle, qu'ai-je fait ? Aidez-moi. Aidez-moi. Aidez-moi. »

Waldo Emerson vit les hommes au fond de la classe. « Nous avons de la visite, dit-il. Y a-t-il certains points de l'enseignement de Thomas d'Aquin que je puisse vous expliquer, braves gens ? »

— On est des dizainiers du tribunal en sorcellerie de Cambridge », se présentèrent-ils.

Le cœur de Waldo cessa de battre, du moins il en donna l'impression. « Il n'y a pas de tribunal en sorcellerie à Cambridge, dit-il. Il n'y en a plus depuis un siècle.

— Y a une jeune sorcière qui donne des noms d'autres sorciers, expliqua le dizainier. Le sorceleur, Micah Quill, il nous envoie vous quêrir pour un interrogatoire, si c'est vous Ralph Waldo Emerson. »

Les étudiants étaient pétrifiés sur leurs sièges. Tous sauf un qui se leva et interpella les dizainiers. « Si le professeur Emerson est accusé de sorcellerie, alors celle qui l'accuse est une menteuse, fit-il. Cet homme est le contraire d'un sorcier parce qu'il sert Dieu et dit la vérité. »

La réaction de l'élève était courageuse, mais elle forçait aussi la main d'Emerson. Si le professeur ne se livrait pas tout de suite, les dizainiers emmèneraient non pas un mais deux hommes. « Finissez sans moi, dit Waldo à ses étudiants. Rasseyez-vous, monsieur. » Puis il quitta sa tribune pour rejoindre les dizainiers. « Je suis ravi de vous accompagner et de vous aider à dissiper tout malentendu qui aurait pu survenir.

— Oh, c'est pas un malentendu, fit le dizainier. Tout l'monde connaît que vous êtes un sorcelliste. Faut jusse décider si vous l'faites en couillon ou en suppôt d'Satan.

— Comment tout le monde saurait-il que je suis quelque chose dont je n'ai encore jamais entendu parler jusqu'à présent ?

— Ce qui prouve bien, répliqua le dizainier. Les sorcellistes prétendent toujours que l'sorcellisme existe pas. »

Waldo fit face à ses étudiants qui tantôt s'étaient tournés vers lui, tantôt se tenaient debout à côté de leurs chaises. « C'est le mystère d'aujourd'hui, dit-il. Si le fait de nier peut passer pour une preuve de délit, comment un innocent saurait-il se défendre ? »

Les dizainiers lui empoignèrent les bras. « Suivez-nous asteure, monsieur Emerson, et pas la peine d'essayer vot' philosophie sus nous autres.

— Oh, loin de moi cette idée, fit Waldo. Ce serait peine perdue sur des hommes à la tête solide comme vous.

— Content d'vous l'entendre dire, répliqua le dizainier avec fierté. On voudrait pas être pris pour de mauvais chrétiens. »

On avait mis les fers à Alvin, ce qu'il trouvait excessif. Ce n'était pas inconfortable, remarquez – ce fut un jeu d'enfant pour lui de remodeler le métal afin de l'adapter à ses poignets et ses chevilles, et de pousser la peau à former des cals comme s'il portait ses chaînes depuis des années. Il pratiquait cet exercice depuis si longtemps qu'il le fit presque par réflexe. Mais l'obligation de rester inactif durant les heures où l'on risquait de l'observer le lassa. Il avait déjà enduré pareille épreuve – et sans les fers – pendant les longues semaines passées dans la prison de Hatrack River. La vie était trop courte pour qu'il gâche d'autres heures, à plus forte raison des jours et des semaines, à moisir dans une cellule, alourdi de chaînes, surtout quand il pouvait si facilement se libérer et reprendre sa mission.

Au coucher du soleil, il s'assit par terre, s'adossa à la paroi de bois de la cellule et ferma les yeux. Il envoya sa bestiole sur un chemin familier jusqu'à ce qu'il trouve la double flamme de vie de sa femme et de la fille qu'elle portait en elle. Elle se dirigeait déjà vers son bureau : elle savait par la force de l'habitude que le soleil se couchait plus tôt pour son mari, vu qu'il se trouvait plus à l'est. Elle était toujours aussi impatiente que lui.

Cette fois, aucun visiteur ne vint les interrompre. Elle compatit à ses chaînes et sa cellule mais passa rapidement au sujet qui l'intéressait davantage.

On a volé la bestiole de Calvin, dit-elle. Il l'avait envoyée suivre l'homme qui récupère les noms et quelques bribes des âmes des Noirs qui arrivent sur les quais. Elle lui répéta les derniers mots de Calvin à Balzac avant que toute sa volonté l'ait apparemment déserté. D'abord, il faut que je sache ce qui lui reste d'âme. Ce n'est pas le même cas que les esclaves, on dirait qu'il n'entend rien et il faut le diriger. Ses fonctions physiques sont celles d'un enfant en bas âge ; Balzac et leur logeur sont aussi dégoûtés l'un que l'autre, mais les esclaves le nettoient sans se plaindre. Est-ce réversible ? Pouvons-nous communiquer avec lui pour savoir où il en est ? J'ai fouillé la ville sur toute la péninsule jusqu'au nord et je n'ai trouvé ni regroupement de flammes de vie ni signe de celle de Calvin. Elle me reste invisible ; je prie pour que, toi, tu la voies.

Alvin n'avait pas besoin d'écrire ni de formuler ses réponses. Il savait que Margaret découvrirait toutes ses idées dans sa flamme de vie dès qu'elles lui venaient et s'inscrivaient dans sa mémoire. La bestiole enlevée... Il n'avait jamais connu cette crainte. Sa seule angoisse, c'était que quelque chose d'affreux arrive à son corps pendant que son esprit vagabondait. Mais l'expérience lui avait appris que son corps

restait actif et vigilant, et au moindre changement dans son environnement – si ses yeux détectaient un mouvement, si ses oreilles captaient un bruit imprévu – son attention réintérait son enveloppe physique.

Son attention, et par conséquent sa bestiole. Car sa bestiole n'était rien d'autre que son attention pleine et entière. Voilà ce qui faisait défaut à Calvin. Même lorsque des incidents survenaient autour de lui ou affectaient directement sa personne, il était incapable de ramener son attention. Son corps devait sûrement lui lancer des signaux frénétiques pour la réclamer.

Les esclaves, d'un autre côté, n'avaient pas pu céder la leur au dénommé Danemark. Ce qu'ils avaient abandonné, c'était leur rage, leur rancune, leur volonté de retrouver la liberté. Et leur nom.

Une conclusion importante : rien ne permettait de croire que le dénommé Danemark détenait le nom de Calvin. Ce qu'il devait en réalité détenir, c'était un réseau de sortilèges qui conservaient la moitié libre d'âmes coupées en deux. Peut-être même ignorait-il l'intrusion de la bestiole de Calvin. Les sortilèges l'avaient retenue automatiquement, tel un mécanisme de machine. Le réseau servait aussi à dissimuler les âmes qu'il contenait. Calvin ne voyait rien de l'intérieur et restait invisible de l'extérieur.

Mais il y avait moyen de repérer les sortilèges. Margaret ne pouvait pas les trouver puisqu'elle ne voyait que les flammes de vie, et celui qui savait lui cacher des flammes de vie pouvait certainement cacher la sienne aussi afin de l'empêcher de découvrir l'homme au courant du secret.

Se cache-t-il de moi ? écrivit-elle.

Il ignore que tu existes. Il se cache de tout le monde.

Comment Calvin a-t-il pu se faire prendre ? Il n'a pas noué de petits objets comme les esclaves.

Je ne connais rien au fonctionnement des pouvoirs des Noirs, mais je sens que chaque esclave a mis son nom, toutes ses peurs et toute sa haine dans les nœuds qu'il confectionnait. Il fallait qu'ils confectionnent des nœuds pour détacher de leur corps une partie de leur âme. Calvin n'avait pas besoin d'un tel artifice, lui.

Ils avaient besoin de Faire ? écrivit-elle.

Oui, pensa-t-il, exactement. Faire. Qu'il s'agisse du pouvoir des Blancs, des Rouges ou des Noirs, on en revient toujours au même : il faut se connecter au monde environnant en Faisant. Les Rouges établissent le lien directement – c'est leur manière de Faire, cette relation qu'ils forgent entre homme et animal, homme et végétal, homme et minéral. Les Noirs façonnent des objets dont le seul but est le pouvoir – poupées et cordes nouées. Quant aux Blancs, ils passent leur vie à fabriquer des outils qui martèlent, taillent, déchirent à

même la nature, et c'est seulement dans la sphère qu'ils appellent leur talent qu'ils établissent véritablement ce lien. Ils n'ont pas prononcé le divorce définitif d'avec le monde naturel. Mais Alvin imaginait ces hommes et ces femmes qui ne ressentaient jamais cette relation profonde, innée, ne voyaient jamais le monde changer sous la simple action de leur volonté en harmonie avec leur environnement. Ils vivent dans la solitude, incapables de façonner le fer autrement qu'avec le marteau et l'enclume, le feu et les pincettes. De faire du feu autrement qu'en frappant du silex sur de l'acier. De voir l'avenir autrement qu'en vivant au jour le jour et en le regardant dérouler un seul chemin à la fois. De voir le passé autrement qu'en lisant ce que d'autres en ont écrit, ou en entendant leurs histoires et en imaginant le reste. Ces gens-là savent-ils seulement que la nature est aussi vivante et sensible ? Que des pouvoirs magiques sont à l'œuvre dans le monde – non, mieux, à l'œuvre sur le monde, qu'ils sont le monde, sa source ? Ce serait horrible de connaître l'existence de ces pouvoirs sans avoir aucun moyen d'en profiter. Seuls les plus braves et les plus sages pourraient le supporter. Les autres n'auraient plus qu'à les nier, à soutenir qu'ils n'existent pas.

Il comprit soudain : voilà ce que sont justement les lois sur la sorcellerie. Une démarche pour isoler les pouvoirs magiques et les chasser de la vie des hommes.

Au moins, les lois sur la sorcellerie admettent l'existence des pouvoirs magiques, écrivit Margaret.

Alvin saisit alors toute la portée de l'idée d'En-Vérité. La disparition des lois sur la sorcellerie serait la bienvenue, mais à condition qu'elle serve à reconnaître publiquement le caractère bénéfique ou maléfique des talents seulement en fonction de l'usage qu'on en faisait.

La stratégie d'En-Vérité, c'est de rendre ridicule la notion même de sorcellerie.

Eh bien quoi, elle est déjà ridicule, songea Alvin. Toutes les images du diable dont il avait entendu parler étaient puérides. La création de Dieu, c'était sa façon à Lui de Faire, mais à une grande échelle ; sa création vivait toute seule et incluait de simples mortels dont il tâchait de faire des amis et des compagnons Faiseurs. L'ennemi n'était pas une quelconque créature pathétique qui donnait à certains individus isolés le pouvoir de jeter des sorts et d'apporter le malheur. L'ennemi du Faire, c'était le Défaire, et le Défaiseur portait mille masques différents suivant les besoins de la personne qu'il tentait d'abuser.

Je me demande quelle forme prend le Défaiseur pour amener ce sorceleur.

Certains hommes n'ont pas besoin de duperie pour le servir,

écrivit Margaret. Ils aiment déjà son œuvre destructrice et s'y lancent de leur propre chef.

Est-ce que tu parles de ce Quill ? Ou de Calvin ?

Il ne fait pas de doute qu'ils croient tous deux servir la cause des Faiseurs.

C'est vrai, Margaret ? N'est-ce pas toi qui m'as dit qu'on a beau se raconter des mensonges, on sait dans son cœur ce qu'on est vraiment ?

Chez certains la vérité se cache si profond qu'ils ne la revoient qu'à la dernière extrémité. Ils s'aperçoivent alors qu'ils la savent depuis le début. Mais ils la voient seulement quand il est trop tard, ils ne peuvent plus la saisir ni s'en servir pour se sauver. Ils la voient et sombrent dans le désespoir. C'est le feu de l'enfer.

Tous les hommes s'abusent eux-mêmes. Sommes-nous tous damnés ?

Ils ne peuvent pas se sauver tout seuls, écrivit-elle. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne peut pas les sauver.

Alvin trouva la réponse rassurante parce qu'il craignait ses propres secrets, craignait cette part d'ombre en lui où il avait caché ses raisons personnelles lorsqu'il avait tué le pisteur assassin de la mère de Margaret. Peut-être pourrai-je un jour ouvrir cette porte et affronter la vérité, sachant que j'ai quand même une chance de survivre à cette pointe dure et acérée quand elle me transpercera le cœur.

Le besoin de rédemption de Calvin est pour l'instant plus urgent que le tien.

Je suis étonné que tu veuilles le sauver. Tu m'as dit qu'il ne changerait jamais.

Je t'ai dit que je ne vois de changement dans aucun de ses avenirs.

Je vais le chercher. Je vais chercher les sortilèges qui le cachent. J'arrive à voir ce qui est invisible pour toi. Mais... et Danemark ? Tu ne peux pas le retrouver quand il marche dans la rue et apprendre la vérité ?

Lui aussi est protégé. Je peux le retrouver dans la rue, et son nom est toujours en lui, il ne s'est donc pas séparé de cette partie de sa flamme de vie. Mais il ne sait rien, il ne garde aucun souvenir du lieu où il emmène les objets ni à qui il les donne. Il y a des vides dans sa mémoire. Dès qu'il quitte les quais avec son panier d'âmes, il ne se rappelle rien jusqu'à son réveil. Je pourrais le suivre, avec les yeux plutôt qu'avec une bestiole...

Non ! Non, ne t'approche pas de lui ! On ne connaît rien des pouvoirs derrière tout ça. Reste à l'écart et arrête de chercher. Qui sait quelle partie de toi aussi se sépare de ton corps quand tu joues à la torche ? Si tu te retrouves prisonnière à ton tour, je ne pourrai pas le

supporter.

Nous sommes tous prisonniers, non ? Même le bébé dans mon ventre.

Elle n'est pas prisonnière, elle. Elle est chez elle, là où elle a le plus envie de rester.

Elle sait qu'elle n'a pas le choix.

Le moment venu, elle goûtera le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Pour l'instant, elle est au jardin d'Éden. Tu es le paradis. Tu es l'arbre de la vie.

Tu es adorable, écrivit-elle. Je t'aime. Je t'aime.

Son propre amour pour elle le submergea, lui emplît les yeux de larmes et le cœur du désir de la rejoindre. Il la vit reposer la plume. Aucun autre mot ne s'inscrirait sur le papier ce soir.

Il s'étendit et envoya sa bestiole. Il trouva facilement Purity. Éveillée dans sa cellule, elle priait et pleurait. Il retint la pensée méchante qu'elle lui devait bien au moins une nuit blanche. Mais il préféra entrer en elle et trouver la source des sécrétions qui accéléraient les battements de son cœur et emballaient ses pensées. Il la regarda se calmer puis ralluma les feux du sommeil qui couvaient dans son cerveau. Elle se traîna jusque dans son lit. Elle s'endormit. Pauvre petite, songea-t-il. C'est horrible de ne pas savoir à quoi sert sa vie. Et triste de découvrir qu'elle a un but aussi destructeur.

*

En-Vérité Cooper laissa Arthur Stuart, Mike Fink et John James Audubon dans une petite clairière au milieu d'un bouquet d'arbres loin au nord du fleuve et à bonne distance de la ferme la plus proche. Arthur faisait prendre la pose à un oiseau sur une branche – Audubon discourait sur le volatile, mais ses propos entraient par une oreille d'En-Vérité et ressortaient par l'autre. C'était une entreprise audacieuse dans laquelle il allait se lancer. Il n'avait jamais essayé de défendre un homme qu'il savait d'avance coupable. Et Alvin, d'après la loi de la Nouvelle-Angleterre, était bel et bien coupable. Il avait un talent ; il s'en servait.

Mais En-Vérité se disait qu'il connaissait le déroulement des procès. Il avait lu des ouvrages sur la question dans la bibliothèque de droit de son mentor – discrètement, afin que nul ne se demande pourquoi il s'intéressait à un sujet aussi obscur. Procès après procès, en Angleterre, France et Allemagne, on débattait le même lot d'ingrédients traditionnels : malédictions, sorcières sous la forme d'incubes et de succubes, et tout le folklore délirant des sabbats et des pouvoirs donnés par le diable. Les sorciers soutenaient que la similitude des détails prouvait la réalité et la diffusion du phénomène

de la sorcellerie.

D'ailleurs, un de leurs stratagèmes favoris consistait à faire peur au jury avec des déclarations du genre : « Si la présente affaire s'est produite sous votre nez, dans votre village, imaginez un peu ce qui se produit dans le village voisin, dans le comté, dans toute l'Angleterre, dans le monde entier ! » Ils citaient à tout propos des « sommités » qui estimaient, au vu du grand nombre de sorciers et sorcières réellement jugés, qu'il devait bien en exister dix mille, cent mille voire un million d'autres.

« Soupçonnez tout le monde, disaient-ils. Il y a tant de sorciers qu'il est impossible que vous n'en connaissiez pas un. » Et l'argument décisif : « Si vous négligez les petits signes révélateurs de sorcellerie, vous permettez à Satan d'œuvrer librement dans le monde et vous en portez la responsabilité. »

Le raisonnement aurait pu se tenir sans un détail tout bête : En-Vérité possédait lui-même un talent, et il savait qu'il n'avait jamais eu de contact avec Satan, n'avait jamais assisté à un sabbat ni quitté son corps pour se promener en tant qu'incube, ravir des femmes et leur inspirer d'étranges rêves d'amour. Il n'avait rien fait d'autre que fabriquer des tonneaux si étanches que le bois devait pourrir avant que les joints ne commencent à fuir. Sous ses mains le bois mort revivait et reprenait de la vigueur, c'était là son seul pouvoir. Et il n'avait jamais usé de son talent pour nuire d'une façon ou d'une autre à ses semblables. Donc toutes ces histoires étaient forcément des mensonges. Et l'estimation du nombre de sorciers encore en liberté, un mensonge fondé sur un mensonge.

En-Vérité croyait ce que croyait Alvin : chaque être possède à la naissance une relation avec les pouvoirs de l'univers – peut-être avec les pouvoirs de Dieu, mais plus vraisemblablement avec les forces de la nature ; elle se manifeste sous forme de talents chez les Européens, de liens avec la nature chez les Rouges, et sous d'autres formes étranges chez les autres races. Ces pouvoirs, Dieu veut qu'on les consacre au bien ; Satan au mal, évidemment. Mais la simple possession d'un talent reste moralement neutre.

L'occasion s'offrait non seulement de sauver Purity d'elle-même, mais aussi de discréditer tout le système des procès en sorcellerie et des lois qui les permettaient. De montrer l'imposture évidente, scandaleuse, ridicule de la législation et des témoins, afin que nul ne passe jamais plus en jugement pour le crime de sorcellerie.

Cela dit, il risquait d'échouer, et Alvin devrait se sortir tout seul de prison, sortir du même coup Purity, que ça lui plaise ou non, et ils fileraient à toute vitesse hors de Nouvelle-Angleterre.

Cambridge était une ville modèle de Nouvelle-Angleterre. L'université dominait – plusieurs bâtiments étaient impressionnants –

mais il y avait tout de même un terrain municipal en face du palais de justice où Alvin avait presque certainement sa cellule. Et, à la grande satisfaction d'En-Vérité, le sorceleur et les dizainiers faisaient courir Alvin et Purity en même temps. Une foule entourait le terrain – mais à distance prudente – tandis qu'Alvin était obligé de courir en cercles étroits à un bout du pré, Purity à l'autre.

« Ils courent depuis longtemps ? demanda En-Vérité à un badaud.

— Depuis avant la piquette du jour sans s'reposer, répondit l'homme. Des coriaces, ces sorciers-là, c'est moi qui vous l'dis. »

En-Vérité hocha judicieusement la tête. « Vous savez donc déjà qu'ils sont tous deux des sorciers ?

— R'gardez-les ! fit le badaud. Vous croyez qu'ils auraient la force d'galoper aussi longtemps sans tomber si c'en étaient pas ?

— Ils m'ont l'air bien fatigués, dit En-Vérité.

— Ouai, mais ça court toujours. Et la fille, c'est une orpheline amenée chez nous autres, alors c'est probab' qu'elle avait ça dans l'sang, n'importe comment. Personne l'a jamais aimée. On connaissait qu'elle était bizarre.

— Il paraît qu'elle est le principal témoin contre l'homme.

— Ouai, mais comment qu'elle est au courant du sabbat si elle y est pas allée elle-même, dites-moi ?

— Alors, pourquoi s'embêter à la faire galoper ? Pourquoi ne pas la pendre directement ? »

L'homme regarda En-Vérité avec intérêt. « Vous cherchez à causer du tracas, étranger ?

— Pas moi, fit l'avocat. Je crois qu'ils sont aussi innocents que vous, monsieur. En plus, je crois que vous le savez et, si vous les traitez de coupables, c'est uniquement pour qu'on ne devine pas votre propre talent que vous tenez bien caché. »

Les yeux de l'homme s'écarquillèrent de terreur et, sans un mot, il se fondit dans la foule.

En-Vérité hocha la tête. C'était une accusation qu'on pouvait porter sans grand risque, si Alvin ne se trompait pas, et tout le monde possédait un quelconque pouvoir occulte. Tout le monde avait quelque chose à cacher. Tout le monde redoutait les dénonciateurs. Il était donc agréable aux badauds de voir cette dénonciatrice accusée en même temps que l'homme qu'elle avait dénoncé. Qu'on la pende avant qu'elle n'en dénonce d'autres. En-Vérité devait compter sur cette peur et l'amplifier.

Il s'avança à grands pas sur le terrain. Aussitôt un murmure monta : qui était cet étranger, et comment osait-il s'approcher autant du sorceleur qui faisait courir les sorciers afin de les épuiser et de leur soutirer des aveux complets ?

« Vous, monsieur, lança En-Vérité d'une voix forte au sorceleur

pour que tout le monde l'entende. Où est le fonctionnaire de police qui dirige cet interrogatoire ?

— C'est moi le fonctionnaire », répondit le sorceleur d'une voix tout aussi forte – on élève d'ordinaire sa voix au niveau de celui qui parle le plus fort, découvrit En-Vérité.

« Vous n'êtes pas de cette ville, attaqua En-Vérité. Où sont les dizainiers ? »

Aussitôt, la douzaine d'hommes qui avaient formé des cercles attentifs autour d'Alvin et de Purity se retournèrent, certains la main levée.

« N'êtes-vous pas chargés de faire respecter la loi ? demanda En-Vérité. L'interrogatoire de témoins dans des procès de sorciers doit avoir lieu sous la responsabilité d'agents de la cour, dûment appointés par le juge ou le magistrat, pour empêcher justement ce genre de torture de se produire ! »

Le mot « torture » visait à cingler comme un coup de fouet, et il porta. « Ce n'est pas de la torture ! s'écria le sorceleur. Où est le chevalet ? Le feu ? L'eau ? »

En-Vérité se tourna de nouveau vers lui mais recula en parlant encore plus fort. « Je constate qu'aucun moyen de torture ne vous est étranger, et faire courir ces gens est un des plus cruels ! Les suppliciés à bout de forces sont prêts à avouer n'importe quoi, jusqu'au... suicide s'ils y gagnent la fin de leurs tourments et le repos ! »

Il fallut un moment à la foule présente pour comprendre l'impossibilité d'un aveu de suicide, mais un gloussement général récompensa l'avocat. Il fallait mettre la foule dans sa manche ; tous ceux qui se retrouveraient dans le jury sauraient ce qui s'était dit aujourd'hui.

Comme les dizainiers regardaient ailleurs, Alvin et Purity s'étaient mis à tituber et s'étaient écroulés à genoux. À présent tous deux à quatre pattes dans l'herbe, ils haletaient, la tête pendante comme des chevaux fourbus.

« Empêchez-les de se reposer ! brailla follement le sorceleur. L'interrogatoire va prendre des heures de retard ! »

Les dizainiers contemplèrent les triques et les cravaches qui leur servaient à stimuler les coureurs, mais aucun ne se dirigea vers les deux victimes.

« Enfin vous vous rappelez votre devoir, dit En-Vérité.

— Vous n'avez aucune autorité ici ! cria le sorceleur. Et moi je suis un représentant de la cour !

— Alors donnez-moi le nom du magistrat d'ici, à Cambridge, qui vous a désigné. »

Le sorceleur se savait pris en flagrant délit d'abus de pouvoir, puisqu'il n'en avait aucun jusqu'à ce que le juge local réclame ses

services, aussi ne répondit-il pas directement au défi d'En-Vérité. « Et vous, qui êtes-vous ? demanda-t-il. D'après votre façon de parler, vous venez d'Angleterre – quelle est votre autorité à vous ? »

— Celle d'exiger qu'on vous jette aux fers vous-même si vous soumettez ces deux êtres à la torture une minute de plus ! » s'écria En-Vérité. Il sentait la foule fascinée observer l'affrontement. « Parce que je suis l'avocat d'Alvin Smith, et vous, monsieur, en torturant mon client sans autorisation, vous avez enfreint la loi sur la protection de 1694 ! »

Il brandit un doigt accusateur et le sorceleur se décomposa sous l'attaque.

En-Vérité commençait tout de même à s'impatienter, car son idée n'était pas de remporter une victoire mineure ici, sur le terrain municipal. Purity était-elle si épuisée qu'elle ne pouvait pas lever la tête et voir qui parlait ?

Il était sur le point de se lancer dans une nouvelle tirade dont il profiterait pour se rapprocher de la jeune fille et la relever face à lui si nécessaire, mais il n'eut pas besoin de mettre son projet à exécution parce qu'elle le reconnut enfin.

« C'est lui ! », s'exclama-t-elle.

Le sorceleur entrevit le salut. « Qui ? C'est qui ? »

— L'avocat anglais qui accompagne Alvin Smith ! C'est un sorcier lui aussi ! Il a un talent avec le bois !

— Il se trouvait donc aussi au sabbat ! s'écria le sorceleur. Évidemment, Satan cite la loi dans l'espoir de sauver ses suppôts ! Arrêtez cet homme ! »

En-Vérité se tourna aussitôt vers la foule. « Voyez ce qui se passe ! Tous ceux qui voudront représenter mon client seront accusés de sorcellerie ! Ils seront tous jetés en prison et jugés au péril de leur vie !

— Faites-le taire ! hurla le sorceleur. Faites-le courir avec les autres ! »

Les dizainiers avaient à contrecœur saisi En-Vérité par les coudes parce qu'on l'avait inculpé, mais ils n'avaient aucune intention de relancer l'épreuve, maintenant qu'on l'avait qualifiée de torture et déclarée illégale. « Fini pour aujourd'hui, la course, monsieur, dit l'un d'eux. On préfère entendre le juge avant d vous laisser recommencer des affaires de même. »

Alors que deux dizainiers l'aidaient à gagner d'une démarche chancelante le palais de justice, Purity geignit en passant à proximité d'En-Vérité. « Ne m'approchez pas de lui, supplia-t-elle. Il me jette des sorts. Il veut venir à moi sous forme d'incube !

— Purity, ma pauvre petite, fit En-Vérité. Écoutez-vous débiter les mensonges que ce sorceleur vous a appris à répéter.

— Ne lui dites plus un mot ! brailla le sorceleur. Vous l'entendez

lui jeter des sorts ? »

Aux dizainiers, En-Vérité murmura avec une ironie désabusée : « Vous avez trouvé que ça ressemblait à un sort, vous ?

— Arrêtez de chuchoter ! Tenez-vous tranquille ! » s'égosilla le sorceleur.

En-Vérité lui répondit à haute voix.

« J'ai seulement dit qu'aux yeux de qui tient un marteau tout ressemble à un clou ! »

Certains badauds comprirent tout de suite et ricanèrent. Mais le sorceleur était imperméable à la raillerie. « Des paroles sataniques ! Des marteaux et des clous ! De quoi m'avez-vous maudit ? Avouez ce que vous voulez dire, monsieur !

— Je veux dire ceci, monsieur : à qui profite les procès en sorcellerie, chaque mot sonne comme une malédiction !

— Débarrassez-moi de cet individu avec ses insinuations et ses mensonges obscènes ! »

Les dizainiers l'entraînèrent avec Alvin dans le palais de justice, jusqu'à des cellules éloignées l'une de l'autre, mais les deux amis se retrouvèrent à plusieurs reprises assez proches pour échanger des regards sans un mot et En-Vérité s'arrangea pour qu'Alvin lui voie la figure fendue d'un sourire jusqu'aux deux oreilles. Tout marche exactement comme je le veux, disait cette figure.

Mais, seul dans sa cellule, En-Vérité perdit son sourire. Pauvre Purity, songeait-il. Jusqu'où ce sorceleur lui a-t-il entortillé l'esprit ? Son honnêteté est-elle à ce point altérée qu'elle n'arrive plus à se rendre compte qu'on la manipule ? À un moment ou un autre, il lui faudrait comprendre que le sorceleur se sert d'elle.

Vaudrait mieux que ça ne tarde pas, se dit-il. Je ne tiens pas à ce qu'Alvin moisisse longtemps dans cette prison.

*

Hezekiah Study avait déjà préparé son bagage pour un séjour prolongé chez sa nièce à Providence lorsqu'il entendit les cris sur le terrain municipal et se pencha à la fenêtre pour écouter. Il regarda l'avocat anglais mettre Micah Quill dans l'embarras, à ce point manipuler le maître manipulateur qu'il eut envie d'applaudir. Son cœur se serra lorsque Purity dénonça l'avocat – elle avait effectivement mentionné dès le début un avocat dans le groupe d'Alvin Smith – mais l'Anglais réussit quand même à semer la graine du doute dans l'esprit des spectateurs. C'était la première fois qu'Hezekiah Study assistait aux premières phases d'un procès en sorcellerie sans peur ni désespoir au ventre. Car l'avocat anglais souriait comme un écolier qui ne craint pas la punition : envoyer un

caillou dans la fenêtre du professeur vaut largement cela.

Il maîtrise la situation, se dit Hezekiah.

Son bon sens, ou plutôt son amère expérience, répondit : Personne ne maîtrise jamais un procès en sorcellerie sinon les sorcelleurs. Pour l'instant l'homme sourit, mais à la fin il ne sourira plus, quand on le privera de sa dignité ou qu'on lui passera la corde au cou.

Oh, mon Dieu, qu'aujourd'hui soit enfin le jour où les gens comprennent que les seuls serviteurs du diable à ces procès sont les sorcelleurs !

Une fois cette prière formulée, il se détacha de la fenêtre et défit son bagage. Quoi qu'il advienne, ce procès allait réclamer du courage, et Hezekiah Study se devait de rester. Non seulement pour voir la suite des événements, mais parce que ce jeune avocat ne se battrait pas seul. Hezekiah Study l'épaulerait. Il lui restait malgré tout cet espoir et ce courage.

X

Captivité

Calvin ne remarqua pas tout de suite qu'il était pris au piège. Avec sa bestiole, il suivit Danemark dans Blacktown, le quartier de Camelot dévolu au cantonnement des esclaves qualifiés dont on louait les services, et où ceux de confiance qui effectuaient des courses pour les propriétaires extérieurs à la ville pouvaient prendre pension. Blacktown n'était pas grand, mais il débordait de ses limites officielles à mesure qu'un entrepôt après l'autre était réquisitionné et s'augmentait de chambres aux étages – le tout illégalement et sans enregistrement – où défilait un flot ininterrompu d'esclaves.

C'est dans un de ces entrepôts juste à l'extérieur de Blacktown que se rendit Danemark, et Calvin le suivit. Un escalier branlant dans le bâtiment menait à un grenier rempli d'un bric-à-brac invraisemblable. Des planches, des meubles, du feuillard et de la ferraille, de vieux vêtements, des cordes, des filets de pêche et toutes sortes d'autres bricoles hétéroclites pendaient à des crochets dans les solives. Il fut d'abord intrigué – qui passerait son temps à relier tous ces machins entre eux ? – puis il comprit ce qu'il voyait : des versions grand modèle des objets noués que Danemark avait récoltés auprès des esclaves nouvellement débarqués.

Il allait réintégrer son corps afin de raconter à Honoré ce qu'il avait découvert et où, lorsque le bric-à-brac s'ouvrit soudain sur une lumière éblouissante. Il poussa une exclamation d'étonnement puis se rapprocha et s'aperçut qu'elle se composait de milliers et de milliers de flammes de vie retenues dans un filet évidemment suspendu à un crochet dans le plafond.

Quelle espèce de filet pouvait retenir des âmes ? Il s'approcha davantage. Les flammes individuelles étaient beaucoup plus petites que celles qu'il avait l'habitude de voir. Comme si souvent jusque-là, il regretta de ne pas savoir lire en elles à la façon des torches. Elles restaient un mystère pour lui.

Sa vision lui donnait cependant certains avantages sur Margaret. Il distinguait le réseau solide de cordes nouées qui retenait les flammes de vie. Un examen plus attentif lui permit de voir que chaque

flamme dansait comme celle d'une bougie au-dessus des petits objets qu'Honoré et lui avaient vu Danemark récolter auprès des esclaves frais débarqués. Le filet n'avait sans doute rien du tout de magique.

Là-dessus, Calvin recula, s'attendant à regagner instantanément son corps afin de rendre compte à Honoré. Il voulut même parler. Mais ses lèvres refusèrent de bouger. Ses yeux n'y voyaient plus. Pétrifié, il contemplait les flammes de vie avec la vision de sa bestiole au lieu de regarder la rue avec la sienne propre.

Non, pas tout à fait. Il avait une vague conscience de la rue, comme s'il la distinguait du coin de l'œil. Il entendait également les bruits ambiants, la voix d'Honoré, mais, quand il voulait écouter, autre chose venait à chaque fois le distraire. Il n'arrivait pas à fixer son attention sur Honoré, à se concentrer sur ce qu'il voyait. Il revenait sans cesse au filet et aux nœuds malgré tous ses efforts pour s'en arracher. Il sentait ses jambes se mouvoir comme si elles appartenaient à un autre. Il devinait, au son de sa voix, qu'Honoré commençait à s'affoler, mais sans rien saisir de ce qu'il disait. Les mots lui entraient dans la tête mais, à peine la dernière syllabe prononcée, il en avait déjà oublié la première. Rien n'avait de sens.

Avec une terreur panique, il comprit alors que l'avertissement d'Honoré n'était pas une parole en l'air. Ce filet était conçu pour attraper les âmes – des bouts d'âmes en tout cas –, les retenir et empêcher qu'on les trouve. Calvin y avait projeté une partie de la sienne et maintenant il n'arrivait plus à s'en dégager.

Eh bien, c'est ce qu'on allait voir. Les filets sont faits de corde ; la corde est faite de brins torsadés et tordus ensemble ; les brins sont filés à partir de fibres. Calvin connaissait parfaitement tous ces détails. Il se mit aussitôt au travail.

*

Danemark Vesey jeta un regard mauvais à Gullah Joe, mais le vieux sorcier ne parut même pas le remarquer. On disait que certains Blancs avaient un léger mouvement de recul en voyant passer Danemark avec une mine pareille. Même ceux qui aimaient asticoter les Noirs, comme sur les quais un peu plus tôt, évitaient de se frotter à lui quand il affichait un air aussi méchant. Il les avait laissés le bousculer un peu aujourd'hui parce qu'il devait montrer aux nouveaux esclaves comment garder les Blancs dans de bonnes dispositions. Mais il bouillait quand même d'une rage qu'il emmagasinait dans son cœur.

Rien à voir cependant avec la rage qui habitait le filet d'âmes suspendu à moins de dix pas devant lui. Ceci parce que Danemark n'était l'esclave de personne. Il n'était même pas complètement noir. C'était le fils d'un de ces rares propriétaires qui se sentaient une

espèce de responsabilité paternelle envers les enfants qu'ils engendraient chez leurs femmes de couleur. Celui-ci avait accordé à chacun de ses bâtards métis la liberté et une leçon de géographie, puisqu'il leur avait donné à tous un nom de pays européen. Peu d'entre eux restaient libres, tout de même, s'ils s'avisait de s'écarter de la plantation de monsieur Vesey près de Savannah. À quoi rime la liberté quand on est obligé de vivre avec les esclaves, de travailler parmi eux, et qu'on n'a pas plus le droit de s'en aller ?

Pour Danemark, elle rimait à quelque chose. Il n'allait pas s'éterniser dans la plantation. Déjà tout petit il avait compris le sens des lettres, puis mis la main sur un livre et appris tout seul à lire. Il avait appris à compter auprès du cousin de son père, un étudiant français qui se cachait à la plantation parce qu'il avait participé à un rassemblement anti-napoléonien à l'université. Le jeune homme se prenait pour une espèce de héros des opprimés, mais tout ce qui intéressait Danemark, c'était apprendre à décoder les mystères dont se servaient les Blancs pour maintenir les Noirs dans la soumission. À dix ans, il tenait les livres de la plantation, seulement son père et lui devaient garder la chose secrète, éviter même d'en parler au contremaître blanc. Son père lui tapotait la tête et le félicitait, mais les félicitations donnaient à Danemark l'envie de le tuer. « Ça prouve bien que le sang de ta maman noire ne peut pas laver toute la cervelle héritée d'un papa blanc. » Son père continuait de coucher avec sa mère et de lui faire des enfants, et il savait qu'elle n'était pas bête, mais il tenait malgré tout ce genre de propos, ne lui témoignait aucun respect, quand bien même ses enfants à elle étaient plus futés que les petits crétins de gringalets que lui donnait son épouse légitime.

Danemark entretenait sa colère, et grâce à elle il se sentait libre. Il n'allait pas finir dans cette plantation, dame non. La loi disait qu'il n'existait aucun Noir libre dans les colonies de la Couronne. Un des frères de Danemark, Italie, avait été capturé comme esclave marron à Camelot, et le père avait dû lui imprimer quelques marques de fouet sur le dos avant que la loi ne se calme et porte son attention ailleurs. Mais Danemark, lui, ne se ferait pas capturer. Un beau jour il était allé voir son géniteur avec un plan. Ce qui n'avait guère enchanté le père – il ne tenait pas à se replonger dans ses livres de comptes –, seulement Danemark l'avait harcelé avant de se mettre en grève, refusant de s'occuper des livres en cas de désaccord. Le père l'avait renvoyé quelque temps aux champs sous la surveillance du contremaître, pourtant il n'avait finalement pas eu le cœur de laisser perdre les talents du gamin.

Aussi, lorsque Danemark avait eu dix-sept ans, son père l'avait emmené à Camelot, pourvu de lettres d'introduction rédigées en réalité de la main du jeune homme, ainsi l'écriture serait-elle toujours

la même. Danemark circulait en se faisant passer pour le commissionnaire d'un propriétaire absent, sollicitant des emplois de comptable et du travail de copie. Certains Blancs s'imaginaient pouvoir le gruger, ils le mettaient à la tâche puis refusaient de lui verser le salaire convenu. Danemark cachait sa colère et rentrait chez lui écrire de sa graphie élégante des lettres à un avocat en se servant encore du nom de son père. Dès que les Blancs comprenaient que le propriétaire de Danemark n'allait pas les laisser l'escroquer, ils se décidaient généralement à payer. Ceux qui restaient sur leurs positions, il les oubliait et ne retravaillait jamais plus pour eux. Un esclave n'a pas trop à se plaindre quand son propriétaire n'est autre que lui-même et qu'il prend sa défense.

Il avait ainsi vécu jusqu'au décès de son père. Danemark, désormais adulte, avait un peu d'argent de côté. Personne ne connaissait son père à Camelot, aussi sa mort ne le gênait-elle pas tant qu'aucun fouinard ne retournait à Savannah vérifier un détail qu'il avait écrit en son nom. Il s'était tout de même inquiété un certain temps. Mais lorsqu'il avait paru évident que tout se passait sans anicroche, il s'était pris peu à peu pour un homme à part entière. Il avait décidé de s'acheter une esclave à lui, une Noire qu'il pourrait aimer et dont il aurait des enfants, à l'exemple de son père.

Il avait choisi celle qui lui plaisait, demandé à un avocat de l'acheter à sa place et s'en était allé la chercher au nom de son père. Mais une fois chez lui, lorsqu'elle avait découvert qui l'avait achetée, elle avait failli s'arracher les yeux avant de s'enfuir comme une dératée en criant dans tout le quartier qu'elle ne serait pas l'esclave d'un Noir. Danemark l'avait poursuivie sans qu'aucun autre résident de Blacktown ne vienne l'aider – il avait alors compris qu'ils le savaient tous libre et qu'ils lui en voulaient pour ça. Cette femme et ses voisins lui avaient appris une chose : ils détestaient leur statut d'esclaves, détestaient tous les Blancs, mais ils détestaient par-dessus tout un nègre libre dans son genre.

Bah, tant pis ! Voilà ce qu'il s'était tout d'abord dit. Mais il en venait à ne plus guère supporter la vue de sa femme, enchaînée au mur du réduit qui lui servait de logement, ni ses imprécations chaque fois qu'il rentrait. Elle n'arrêtait pas de façonner des poupées à son effigie afin de l'empoisonner, et il s'était retrouvé plus d'une fois malade comme un chien. Il n'y connaissait rien en poupées. Il avait consacré chacun de ses efforts à apprendre les secrets des Blancs et il ignorait tout des pratiques des Noirs. Il avait un beau jour compris qu'il n'avait rien. Même s'il abusait les Blancs afin qu'ils le laissent garder le fruit de son travail, il ne serait jamais blanc lui-même. Et les Noirs ne lui faisaient pas confiance parce qu'il ne connaissait pas non plus leurs traditions, parce qu'il se conduisait en Blanc et qu'il avait

une esclave.

Finalement il était un jour tombé à genoux devant sa femme en pleurant. Que dois-je faire pour que tu m'aimes ? Elle avait éclaté de rire. Tu ne peux pas m'affranchir, avait-elle dit parce que les Noirs d'ici ne sont jamais libres. Et tu ne peux pas m'obliger à t'aimer parce que je n'aimerai jamais l'homme qui me possède. Et tu ne peux pas me vendre parce que je causerai de toi à mon nouveau maître, sois-en sûr. Tout ce que tu peux faire, c'est mourir quand j'aurai une bonne poupée et que je la tuerai net.

Toute cette haine ! Danemark se figurait que la rage gouvernait sa propre existence, mais ce n'était rien à côté de ce que ressentaient les Noirs. Danemark avait alors compris la différence entre l'homme libre et l'esclave : la liberté efface la haine et rend plus faible. Danemark avait eu de la haine pour son père, pas de doute, mais une haine dérisoire auprès de celle de sa femme pour lui.

Il lui fallait évidemment l'éliminer. Elle avait été explicite, et il était clair qu'elle ne changerait pas d'avis. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'elle l'envoie dans l'autre monde, il devait donc se défendre, pas vrai ? Et elle était sa propriété, non ? Elle ne serait pas la première Noire tuée par son maître.

Il l'avait étendue sur le carreau d'un coup de planche à la tête. Il l'avait fourrée ensuite dans un sac et transportée sur les quais. Il comptait la plonger sous l'eau jusqu'à ce qu'elle se noie, puis la ressortir du sac et la laisser flotter afin qu'on ne croie pas à un meurtre. Il l'avait bien maintenue sous l'eau, et elle ne se débattait même pas dans le sac, mais il entendait comme une voix sous son crâne qui lui disait : Tu ne tues pas la personne qu'il faut. Ce n'est pas cette femme noire qui veut ta mort, mais les Blancs. Sans les Blancs, tu pourrais marier cette fille et elle serait libre auprès de toi. Ce sont eux qu'elle veut tuer, eux que tu devrais tuer.

Il l'avait tirée hors de l'eau et ranimée. Mais elle n'avait plus été la même. Peut-être à cause du coup reçu sur la tête, ou à cause de l'eau ingurgitée et du laps de temps passé sans respirer, elle marchait curieusement, avait du mal à parler et ne le détectait plus, et tout ce qu'il aimait en elle avait disparu. Il était un assassin, après tout, mais dont la victime vivait chez lui et portait son enfant.

Oh, Danemark avait sombré dans la tristesse à la suite de ça. Il n'éprouvait plus de plaisir à duper les Blancs. Il bâclait son travail, prenait du retard, aussi ses clients cessaient-ils de l'engager – en s'imaginant bien sûr renvoyer son maître blanc. Les Noirs de son entourage le détestaient aussi à cause de ce qu'il avait fait à son esclave, et il devait rester en permanence sur ses gardes pour les empêcher de lui soutirer des cheveux, des rognures d'ongles des mains ou des pieds, voire sa salive ou son urine. Parce qu'ils s'en seraient

servi pour le tuer s'ils avaient pu.

Son fils Égypte devait avoir quatre ans lorsqu'il l'avait placé en apprentissage chez un bourrelier noir. Il avait dû recourir à un ensemble de stratagèmes, bien entendu – le soi-disant propriétaire blanc du gamin voulait qu'on le forme afin qu'il se rende utile à la plantation –, et ça lui coûtait neuf livres par an, ce qui excédait ce qu'il gagnait depuis quelque temps, mais le travail en écritures ne manquait pas et, quand bien même on traitait Égypte comme un esclave, le gamin apprenait un métier et un jour viendrait où Danemark lui révélerait la vérité. Tu es libre, mon garçon, dirait-il ce jour-là. Égypte Vesey, tu n'appartiens à personne. Pas plus à moi qu'à d'autres.

Une fois Égypte parti, sa mère avait perdu sa dernière raison de vivre. Le jour où Danemark l'avait vue boire du vernis, il avait su qu'il lui fallait agir. Toute bête qu'elle était, elle haïssait sa vie et elle haïssait son maître noir. Il la comprenait. Il se vouait peut-être une haine plus grande que la sienne. Lui aussi haïssait tout et tout le monde. La haine le rongait de l'intérieur.

C'est à cette époque qu'il rencontra Gullah Joe. Joe vint le trouver. Le petit Noir lui surgit soudain sous le nez alors qu'il urinait dans le jardin. Il apparut en un clin d'œil, tenant un parapluie abracadabrante auquel pendouillaient des nœuds bizarres, des bouts de tissu, de fer, d'étain, et une souris crevée. « Arrêter pisser sur mon pied », dit-il.

Danemark n'avait pas grand-chose à répliquer. L'envie lui était passée dès que Gullah Joe avait prononcé sa phrase. Il avait su qu'il devait s'agir du sorcier dont on l'avait toujours menacé. « Tu viens m'tuer, sorcier ? demanda-t-il.

— Pitêt, répondit Gullah Joe. Pitêt pas.

— Vaudrait sans doute mieux que t'hésites pas. Moi je pourrais te tuer, sinon. »

Gullah Joe se fendit d'un grand sourire. « Quoi, tu frapper moi avec une planche, mettre moi dans un sac, noyer moi pour je pouvoir pas marcher et parler normal ? »

Danemark éclata en sanglots, tomba à genoux et supplia Gullah Joe de le tuer. « Tu sais ce que j'suis ! Tu sais que j'suis mauvais !

— Je être pas Dieu, dit Gullah Joe. Vouloir quelqu'un envoyer toi en enfer, aller voir pasteur.

— Pourquoi tu parles drôlement comme ça ?

— Parce que je pas un esclave. Je venir d'Afrique, pas aimer langue homme blanc, apprendre mal et m'en foutre. Nous parler très bien. » Puis il proféra une suite de mots dans une langue étrange. Sa litanie se prolongea, interminable, se transforma en chanson, et il se mit à danser en même temps en s'éclaboussant les pieds de boue

gorgée de l'urine de Danemark. Danemark ressentit chacune des éclaboussures comme si on lui flanquait des coups de pied dans les reins. Lorsque Gullah s'arrêta de chanter et de danser, Danemark gémissait par terre, et il perdait du sang au lieu d'urine.

Gullah Joe se pencha sur lui. « Comment te sentir ?

— Bien, souffla Danemark. Sauf que j'suis pas 'core mort.

— Oh, je pas te vouloir mort. Je prendre une décision. Toi plus mal. Boire ça. »

Gullah Joe lui tendit une petite bouteille. Elle dégageait une odeur infecte, mais elle contenait de l'alcool qui convainquit Danemark. Il but toute la bouteille, du moins c'est ce qu'il aurait fait si Joe ne la lui avait pas arrachée des mains. « Tu vouloir vivre toujours ? demanda le sorcier. Finir toute ma médecine ? »

Danemark ignorait ce que c'était, mais la boisson en question fit des merveilles. Il bondit sur ses pieds. « J'en veux encore !

— Tu jamais plus avoir ça encore. Tu aimer ça trop bien.

— Donnes-en à ma femme ! s'écria Danemark. Rends-la comme avant !

— Elle malade dans la tête. Ça pas bon pour la tête.

— Alors, vas-y, tue-moi, sale filou ! J'ai assez de vivre comme ça, tout l'monde me déteste, je m'déteste moi-même !

— Je pas détester toi, fit Gullah Joe. Avoir emploi pour toi. »

À partir de ce moment, Danemark resta avec Gullah Joe. Il dépensa son argent à subvenir à leurs besoins à tous deux et à faire tout ce que le sorcier lui demandait. La moitié de sa journée, il la passait à s'occuper des esclaves nouvellement arrivés dont il rassemblait les noms avant de les ramener à Joe.

L'idée de prendre les noms était venue de l'esclave de Danemark. Elle ne l'avait pas eue pour autant. Mais lorsque Danemark avait loué l'entrepôt et y avait amené Gullah Joe et la femme pour y habiter, le sorcier avait demandé comment elle s'appelait. Elle l'avait regardé et répondu : « Pas savoir, maître. » Rien à voir avec ce qu'elle disait d'ordinaire à Danemark avant qu'elle perde la tête par sa faute. Elle aurait alors dit : « Maître jamais connaître mon nom. Appeler moi comme vous vouloir mais jamais moi dire mon nom. »

Bref, lorsque Gullah Joe avait demandé à Danemark comment elle s'appelait et que Danemark avait répondu qu'il n'en savait rien, on aurait pu croire que le sorcier venait de croquer un grain de poivre, vu la façon dont il s'était mis à sauter partout, à hurler et glapir. « Elle jamais dire son nom ! s'était-il écrié. Elle garder son âme !

— Elle a gardé sa haine, oui, avait fait Danemark. J'ai essayé de l'aimer et j'ai même jamais su lui donner un nom, à part "Femme". »

Mais Gullah se fichait bien de la triste histoire de Danemark. Il s'était attelé à sa magie. Il avait demandé à Danemark de lui attraper

une mouette – une tâche malaisée dont il s'était tiré sans trop de peine grâce au « bâton piégeur » du sorcier. Bientôt les diverses parties de l'oiseau avaient été cuites au four, bouillies, puis amalgamées, recollées, tissées ou nouées ensemble en une cape à plumes que Gullah Joe se jetait sur la tête pour se transformer en mouette. « Pas vraiment, expliqua-t-il à Danemark. Je toujours homme, mais voler et homme blanc voir mouette. » Joe volait jusqu'aux bateaux qui entraient dans le port de Camelot. Il descendait dans la cale dire aux prisonniers qu'ils devaient façonner leur corde-nom avant de débarquer et la remettre au métis qui leur donnait à boire.

« Mettre peur et haine dans corde-nom, leur expliquait-il. Rester seulement paix et bonheur. Je protéger vous jusqu'au grand jour. » C'est du moins la version qu'il répétait à Danemark. Peu de nouveaux esclaves parlaient anglais, il devait donc donner ses conseils dans une quelconque langue africaine. Ou alors il arrivait à communiquer avec eux par le langage des nœuds. Danemark ignorait tout là-dessus – Gullah Joe refusait de lui apprendre la signification et le mode d'emploi des nœuds. « Tu lire et écrire comme causer le Blanc, disait-il. Assez secrets pour homme tout seul. » Danemark voyait seulement que ces gens, mystérieusement, savaient attacher des morceaux de bric et de broc avec des bouts de ficelle, de tissu et de fil, et qu'ils y cachaient leur nom, toujours aussi mystérieusement, auquel ils ajoutaient une marque pour la peur et une autre pour la haine. Quand bien même il n'y entendait rien, Danemark tirait fierté des cordes-noms nouées, car elles prouvaient que les Noirs savaient lire et écrire chez eux en Afrique, mais au lieu de signes sur du papier, ils se servaient de combinaisons de nœuds.

En plus de récolter les noms des nouveaux arrivants, Danemark aidait à retrouver ceux des esclaves déjà en place à Camelot. La consigne se répandit parmi la communauté : il lui suffisait de longer une clôture de jardin avec un panier ouvert pour que des mains noires se tendent et y laissent tomber des cordons. « Merci, disaient-ils. Merci.

— Pas moi, répondait-il. Faut pas m'dire merci à moi. J'suis personne. »

Vint le jour, pas si lointain, où tous les noms des esclaves furent rassemblés, et Gullah Joe chanta la nuit durant. « Mon peuple content à présent, dit-il. Mon peuple heureux.

— C'est toujours un peuple d'esclaves, fit observer Danemark.

— Tout leur haine là-dedans, répliqua le sorcier en désignant le filet ventru.

— Tous leurs espoirs aussi. Z'ont plus d'espoir non plus.

— Je pas pris espoir. Le Blanc pris espoir !

— Sont aussi bêtes que ma femme.

— Non, non. Eux malins. Eux prudents.

— Ben, y a que toi qui sais. »

Gullah Joe se contenta de sourire et de se tapoter la tête. Manifestement, il lui suffisait de connaître, lui, la vérité.

Quelqu'un n'était pas heureux, pourtant : Danemark. Oh, il se réjouissait d'avoir un but dans la vie, de voir les Noirs le regarder avec gratitude plutôt qu'avec dégoût. Mais ça ne ressemblait pas au bonheur. Il avait encore chaque jour sa femme sous les yeux, qui s'affairait à ses tâches ménagères en titubant, en marmonnant des mots qu'il comprenait à peine. Gullah Joe constatait que ses semblables n'étaient plus malheureux. Mais Danemark constatait, lui, que les plus heureux c'étaient les Blancs. Il les entendait parler entre eux.

« Avez-vous remarqué comme ils sont dociles ?

— L'esclavage, c'est le destin naturel du Noir.

— Ils n'ont aucun désir de s'élever au-dessus de leur condition actuelle.

— Ils sont satisfaits.

— Le Noir ne connaît la colère que lorsqu'on lui permet de vivre sans maître.

— Le Noir ne peut pas être heureux sans discipline. »

Et ainsi de suite, dans toute la ville. Des Blancs venaient à Camelot du monde entier, et ce qu'ils voyaient c'étaient des Noirs satisfaits. Ce qui les persuadait que l'esclavage ne devait pas être une si mauvaise chose, après tout. Danemark enrageait. Mais Gullah Joe n'avait pas l'air d'y attacher d'importance.

« Jour d'homme noir venir, disait-il.

— Quand ?

— Jour d'homme noir venir. »

Voilà pourquoi Danemark Vesey lançait aujourd'hui un regard mauvais à Gullah Joe tandis que le vieux sorcier portait le panier de noms à travers le réseau de nœuds qui gardait les lieux. Tous ces esclaves heureux. Danemark Vesey était-il le seul Noir de Camelot à vivre un enfer ?

Gullah Joe ouvrit le filet d'une traction et entreprit d'y verser les nouvelles cordes-noms. À cet instant, des mailles du fond se mirent à céder une à une en claquant, comme si on les coupait. Des cordes-noms s'échappèrent, d'abord quelques-unes, puis par dizaines, enfin tout le filet se vida et les cordes se retrouvèrent en tas sur le plancher.

« Qu'esse t'as fait ? » demanda Danemark.

Gullah Joe ne répondit pas.

« Quelque chose qui va pas ? » demanda encore Danemark.

Gullah Joe, immobile, gardait les mains levées. Danemark se fraya un chemin au milieu du bric-à-brac qui pendait du plafond, en

décrivant un cercle jusqu'à ce que la figure de Joe lui apparaisse. Le sorcier était pétrifié comme une statue – une statue comique aux yeux écarquillés, dont les lèvres grimaçantes découvraient les dents, comme les chanteurs et musiciens de ces spectacles horribles que jouaient des Blancs au visage peint en noir.

Il ne s'agissait pas seulement d'un filet qui se déchirait. Quelque chose ou quelqu'un avait taillé dedans et répandu les cordes-noms par terre. Un tel pouvoir avait les moyens de s'en prendre à Gullah Joe, et c'était apparemment ce qui se passait.

Que pouvait faire Danemark ? Il n'y connaissait rien en sorcellerie. Il n'allait pourtant pas abandonner Joe. Ni les cordes-noms, d'ailleurs, car les noms de tous les esclaves de Camelot gisaient ici. Mais si Danemark pénétrait dans le cercle magique que lui avait montré le sorcier, n'allait-il pas à son tour s'exposer à la puissance de l'ennemi ?

Peut-être que non s'il n'y restait pas longtemps. Il courut, sauta et délogea Joe du cercle d'une bourrade. Ils s'étalèrent tous les deux par terre tandis qu'une dizaine de charmes de grande dimension se balançaient et s'entrechoquaient après leur passage.

Rien n'indiquait que Gullah Joe avait souffert. Il bondit sur ses pieds et jeta un regard affolé autour de lui. « Te lever bon d'là ! Un balai ! Un balai ! »

Danemark se remit péniblement debout et courut chercher un balai.

« Deux balais ! Vite ! »

Un instant plus tard, debout à la limite du cercle, ils tendaient les balais à l'intérieur et ramenaient de grands andains de cordes-noms.

« Vite ! s'écria Joe. Lui démonter ton balai si trop lent ! »

Danemark ne croyait pas travailler plus lentement que Joe, mais il s'aperçut alors que le bout du manche le plus près de lui se tenait presque immobile tandis qu'il levait le balai pour récupérer les cordes-noms. À peine s'en était-il fait la réflexion que le manche lui fonça dessus comme une baïonnette, lui rentra dans le ventre juste sous le sternum. Danemark s'écroula comme une masse, le souffle coupé. Il réussit enfin à prendre une grosse goulée d'air et vomit aussitôt.

Quelques minutes plus tard, Gullah Joe se penchait sur lui. « Tu respirer meilleur. Lui pas fait trop mal. Pas voir toi, sinon toi mort.

— Qui donc ? demanda Danemark.

— Tu croire je sais ?

— À t'entendre, tu connais tout.

— Quand savoir, je dire je sais. Lui, sale démon. Se promener comme chien errant, passer par ici, voir tous les noms, démon manger les noms comme viande, comme gâteau, trouver ça bon. Lui venir dans cercle à moi et maintenant prisonnier, pas pouvoir sortir. Alors

lui furieux ! Déchirer le filet. Déchirer les noms, tuer moi si pouvoir. Mais je l'arrêter.

— Je t'ai aidé.

— Oui, me faire tomber, très malin.

— Pourquoi tu restes comme ça, sans bouger ?

— Tu voir cheveux à moi avec des nœuds dedans ? Si eux gigoter, lui entrer, casser moi en morceaux. »

Danemark se demandait depuis longtemps pourquoi Gullah Joe se tressait les cheveux avec des rubans et autres bricoles. Ce n'était pas une parure mais une protection – tant que les tresses à nœuds ne gigotaient pas.

« Alors, tes cheveux repoussent le démon ? »

Joe donna une pichenette à ses nattes d'un air fanfaron. « Cheveux repousser démon de moi. » Puis il pointa le doigt vers les charmes qui pendouillaient autour du filet de cordes-noms. « Charmes-là tenir lui dans cercle. » Joe sourit « Lui pris dedans.

— Qu'esse tu veux en faire ? lança Danemark. Tu peux lui demander d'exaucer des vœux, des affaires comme ça ? »

Gullah Joe le regarda comme s'il s'adressait à un crétin. « Tu vivre blanc trop longtemps, garçon, toi bizarre.

— Je m'disais que c'était p't-être un génie, quelque chose comme ça.

— Pas demander au démon d'aider, aider seulement à mourir, c'est ça aide lui donner. » Le sorcier se mit à rôder, à examiner les charmes suspendus ailleurs dans le local. « Tu prendre celui-là, celui-là, celui-là. »

Danemark, qui était grand, n'eut aucun mal à décrocher les charmes que lui désignait Joe. Ils eurent bientôt formé un nouveau cercle, identique au premier, mais à bien y regarder on n'y voyait pas deux charmes semblables. Un détail sans importance, semblait-il. En quelques minutes ils récupérèrent par terre les cordes-noms et les entassèrent dans un autre filet qu'ils hissèrent au milieu du cercle magique.

« Maintenant personne les revoir, eux à l'abri, pas perdus, personne les trouver.

— Alors on a battu le démon cette fois », commenta Danemark.

Gullah Joe secoua tristement la tête. « Non, lui déchirer une corde-nom. Prendre celle-là, la déchirer, la casser, nom de femme s'envoler quelque part.

— Perdu ?

— Oh, nom de femme essayer retourner chez elle, essayer dur. » Gullah soupira. « Des noms être forts, mais aveugles, pas trouver le chemin. Des noms voir le chemin, mais pas voler, disparaître. Nom-là, fort, malin, peut-être retourner chez elle.

— Quel nom c'était ?

— Tu croire moi dire le nom de femme ? Appeler nom vers moi ? Tu croire moi si mauvais ? Non monsieur. Pas dire nom de femme, prier le nom trouver la fille, être bonne fille. Pourquoi démon choisir elle ?

— Me demande pas, fit Danemark. J'sais pas pourquoi on choisit quelqu'un plutôt qu'un autre.

— Non, choisir elle exprès, lui la connaître. Lui la connaître. Lui marcher dans les rues de Camelot, le démon. Lui peut-être homme, le démon. Peut-être homme blanc. » Gullah Joe sourit « Lui peut-être âme d'homme, prisonnière ici, mais corps ailleurs. »

Danemark réfléchit. Un Blanc, quelque part, dont l'âme était piégée hors de son corps. « Tu crois qu'on devrait l'attraper, p't-être ?

— Combien moi attraper de lui ici ? demanda Gullah Joe. Âme des Noirs, je prendre nom, prendre colère, prendre tristesse, tout le reste garder dans son corps. Mais le Blanc, combien lui faire sortir, combien donner moi ? »

Il se rendit à sa table où une centaine de secrets attendaient dans des jarres et de petites boîtes. Il ouvrit un premier récipient puis un second, les repoussa l'un et l'autre et finit par trouver une boîte qui renfermait une fine poudre blanche. Il sourit avant d'en saisir une pincée entre les doigts. Il s'approcha ensuite du bord du cercle original qui retenait l'homme-démon prisonnier. Il écarta les doigts et souffla brusquement sur la poudre. La fine poussière blanche emplît rapidement le volume exact du cercle, se répandit en tourbillonnant jusqu'à ses limites mais sans les franchir.

Danemark vit une toute petite lumière, comme un moustique avec une queue de luciole, changer de couleur tandis qu'elle virevoltait à toute allure dans le nuage. « C'est lui ? demanda-t-il.

— Lui puissant, fit Gullah Joe d'une voix où se mêlaient crainte et respect.

— Comment tu sais ça ?

— Toi loin et le voir quand même, non ?

— Sûr que j'l'ai vu. Comme une luciole. »

Gullah Joe éclata de rire. « Toi aveugle ! Lui comme étoile. Étoile brillante. Ennuis dans ce cercle. Lui peut-être sortir. Et après se mettre en colère.

— Alors on fiche le camp, dit Danemark. J'ai pas envie qu'il m'ouvre en deux comme ce filet.

— Pas problème, fit Gullah Joe.

— Tu veux dire que tu peux l'empêcher de s'échapper ?

— Meilleur cercle à moi le tenir. Cercle assez fort ? Pas savoir. Mais pas avoir meilleur, alors... peut-être nous mourir, peut-être nous vivre. » Gullah Joe haussa les épaules. « Pas problème.

— Eh ! j'trouve ça important, moi ! s'écria Danemark.

— Peut-être mieux pour toi partir, fit Gullah Joe en souriant. Trouver maison avec homme les yeux ouverts mais personne dedans.

— Un Blanc ?

— Tu croire Noir casser corde-nom ? demanda Gullah Joe d'un ton méprisant.

— Les Noirs sont pas tous parfaits, dit Danemark.

— Tous les Noirs notre côté à nous. »

Danemark eut un rire gras. « J't'ai jamais rien entendu dire d'aussi bête depuis que j'te connais. »

Gullah Joe lui jeta un regard étrange. « Moi savoir ça moi savoir.

— Oh, oui, ils sont en ce moment avec toi, Joe, parce que t'as leurs cordes-noms dans un sac, tu leur donnes le bonheur. Mais ça veut pas dire qu'ils sont de ton côté, espèce de couillon. Ils ont tellement peur du maître blanc, ils veulent lui faire plaisir, comme des p'tits chiens. Pour le moment ils disent rien, l'homme blanc pourrait prendre leur âme. Mais ils sont pas de ton côté. Ils sont du côté du maître.

— Tu croire toi seul malin ? demanda Joe d'un ton d'ennui.

— J'ai vu ça des milliers d'fois. Des Noirs trahissent des Noirs, et à chaque coup ils espèrent que l'maître les préférera aux autres esclaves, qu'il les traitera bien. Attends voir.

— Moi faire ça longtemps, beaucoup des années à présent, fit Gullah Joe. Peuple noir savoir ça moi avoir ici, jamais se retourner contre moi.

— Alors comment il a fait, le démon blanc, pour te trouver ? »

À l'énoncé de la question, les yeux du sorcier s'écarquillèrent.

Puis il sourit à Danemark. « Tu montrer chemin à lui.

— Non, répliqua Danemark. J'portais le voile de mémoire que tu m'as fait, j'ai renseigné personne sur toi !

— Lui pas regarder dans tête à toi, voile la vider toute. Démon suivre tes pieds et entrer ici derrière toi.

— Comment tu sais ça ?

— Moi savoir ça moi savoir, répondit Gullah Joe pour la millième fois depuis que Danemark le connaissait. Voir lui entrer.

— Tu mens. Si tu l'avais vu entrer, tu l'aurais dit.

— Moi sentir. Sentir yeux brûlants regarder. Sentir charmes danser, sentir charmes remuer.

— Alors pourquoi tu l'as pas arrêté ? »

Gullah Joe sourit encore. « Peut-être moi croire lui pas trouver cordes-noms. Peut-être moi croire cercle empêcher lui approcher.

— Peut-être toi grand couillon, fit Danemark. Tu savais pas qu'il était ici avant que l'filet commence à éclater. C'est sûrement toi qu'il a suivi à l'intérieur du cercle. »

Gullah Joe réfléchit. « Valoir mieux nous trouver corps à lui.

— Alors tu refuses d'admettre qu'il t'a pris par surprise, fit Danemark avec irritation. Faut que tu continues d'faire croire que tu vois tout, que tu connais tout.

— Pas voir tout. Voir meilleur que toi.

— Quelquefois.

— Toi voir si bien ? Alors sortir et faire marcher yeux, bouche et oreilles, toi trouver où se cacher corps vide homme blanc sans âme. »

Danemark eut un rire amer. « Ça pourrait être tous les Blancs que j'connais. »

Gullah Joe ignore la remarque. « Trouver lui, après nous remettre âme dans corps.

— Tu peux faire ça ? »

Gullah Joe haussa les épaules. « Pitêt.

— Et si ça marche pas ?

— Alors corps à lui mourir, répondit Gullah Joe. Corps à lui pas durer longtemps sans âme dedans.

— Qu'esse tu m'chantes là ? lança Danemark. Tous les esclaves, ils vont aussi mourir sans leur âme ?

— Homme noir toujours garder âme ! répliqua Joe d'un ton impatient. Seulement homme blanc sortir âme comme ça. Si âme pas revenir, corps croire elle morte et pourrir.

— Alors si l'homme sait plus comment revenir, son corps va mourir ?

— Non, corps à lui pas mourir. Corps pourrir, devenir os, après poussière, mais toujours vivant à cause âme plus retrouver corps, jamais rentrer chez elle.

— Alors il se promène, seulement il est déjà mort, fit Danemark. D'accord, mais pourquoi le chercher ?

— Corps pourrir vivant ça trop lent. Lui mauvais. » Gullah Joe sourit et brandit un couteau impressionnant « Mieux valoir sortir lui d'ici.

— Comment, faut tuer son corps ?

— Tuer ? » Gullah Joe s'esclaffa. « Nous ramener corps ici, mettre lui dans cercle. Âme rentrer dans corps, après partir ma maison.

— Ça va pas l'rendre plus fort, de réunir son corps et son âme ? demanda Danemark. Tu veux qu'il se promène partout en connaissant ce qu'on fait ici ?

— Peut-être ça arriver si nous mettre tout corps à lui dans cercle, répondit Gullah Joe en riant.

— J'croisais, d'après toi...

— Nous mettre seulement tête à lui. Après nous tranquilles. Âme devoir entrer dans tête. Mais lui dedans, lui mourir net ! »

Danemark se mit à rire à son tour. « Faut que j'voie ça. » Puis son

visage s'assombrit. « Tu sais, 'videmment, que tu parles de tuer un Blanc. »

Gullah Joe roula des yeux. « Beaucoup Blancs. Toi trouver lui. »

*

En début de soirée, Margaret fit le tour du pâté de maisons. À cause de la chaleur elle ne pouvait espérer s'endormir sans avoir pris un peu d'exercice. Et, malgré l'odeur de poisson et de crottin de cheval qui flottait au niveau de la rue, l'atmosphère était moins confinée que dans la maison. Alvin l'assurait qu'un air malodorant restait toujours de l'air et qu'il n'y avait aucun danger à le respirer. Mieux valait la puanteur que la moisissure d'une habitation. Quand il tentait de lui citer toutes les créatures malfaisantes qui occupaient le moindre logement, même le plus propre ou le mieux balayé, Margaret devait le faire taire. Dans certains cas elle préférait ne rien savoir.

Elle s'en revenait en longeant le flanc de la maison lorsqu'elle entendit gémir dans le jardin. Elle n'y vit qu'une seule flamme de vie, une flamme qu'elle connaissait bien : l'esclave du nom de Poissarde. Mais Margaret reconnut à peine la jeune Noire parce que sa flamme avait changé. Qu'est-ce qui différait ? Un tumulte d'émotions : la rage née des insultes qu'elle avait essuyées, la douleur au souvenir de tout ce qu'elle avait perdu. Et tout au fond, là où il n'y avait rien jusqu'alors, Margaret le trouva : le vrai nom de Poissarde.

Njia-njiwa. Le Trajet de la Colombe. Ou la Colombe sur le Chemin. Margaret n'était pas sûre parce que l'idée participait des deux versions. Une colombe aperçue en plein vol dans le ciel qui représente en même temps le chemin de la vie. Un joli nom, auprès duquel la jeune femme gardait aussi l'amour et l'éloge de sa famille.

« Njia-njiwa », dit tout haut Margaret en se plissant la bouche et le nez pour former les syllabes inhabituelles : un N sans voyelle, comme s'il était une syllabe à lui tout seul. Nnn-ji-ya. Nnn-ji-oua. Elle le dit une seconde fois tout haut.

Les gémissements cessèrent Margaret contourna un buisson et découvrit Poissarde – Njia-njiwa – tapie là où les fondations de la maison voisine sortaient de terre. Les yeux de l'esclave s'écarquillaient de terreur, mais Margaret nota aussi que ses mains se contractaient comme des griffes, prêtes au combat.

« Vous approchez pas d'moi », dit Poissarde. C'était une supplication. Et un avertissement.

« Vous avez retrouvé votre nom, dit Margaret.

— Comment vous savez ça ? Qu'esse vous m'avez fait ? Z'êtes une sorcière ?

— Non, non, je ne vous ai rien fait. Je savais que vous aviez perdu

votre nom. Comment l'avez-vous retrouvé ?

— M'a relâchée, dit Poissarde dans un sanglot. D'un coup je m'sens légère. Comme emportée par le vent. Pas possible même tenir debout. Je sais mon nom vole en l'air, seulement pas possible le faire venir parce que je l'connais pas. J'ai cru j'allais mourir. Mais il me retrouve et tout me revient. » Poissarde frissonna puis éclata en sanglots.

Margaret n'avait pas besoin d'explication. Elle lisait désormais dans la mémoire de la jeune femme. « Toutes les infamies de votre maître envers vous. Toutes les insultes des Blancs. La vie heureuse auprès de votre mère dont on vous a privée. Pas étonnant que vous vouliez tuer quelqu'un. » Margaret s'approcha davantage. « Et pourtant vous ne l'avez pas fait. Tout ce feu en vous, et vous êtes seulement sortie dans le jardin pour vous cacher.

— Quand elle voir j'ai pas fait mon travail, elle va me battre, dit Poissarde. Me battre dur, mais cette fois j'sais pas si m'laisser faire. Pas très forte, ma'am. J'y prends l'bâton, j'la tape moi aussi. Elle aimer ça, vous croyez ?

— Ça ne lui ferait pas de bien, Njia-njiwa. »

La jeune esclave tressaillit en entendant son nom et se remit à pleurer. « Oh, maman, maman, maman.

— Pauvre petite, fit Margaret.

— Veux pas votre pitié, sale Blanche ! J'nettoie vos saletés comme pour les autres !

— Les braves gens nettoient derrière ceux qu'ils aiment, dit Margaret. Ce n'est pas nettoyer qui vous embête mais d'avoir à le faire pour des gens que vous n'aimez pas.

— Des gens je hais !

— Poissarde, vous préférez que je vous appelle par ce nom-là ?

— Recommencez pas dire mon vrai nom, fit Poissarde.

— Bon, d'accord. Attendez. Et si je disais que je vous ai demandé de m'aider aujourd'hui ? Je donnerais un peu d'argent à votre maîtresse pour la dédommager de vous avoir soustraite à vos devoirs. »

Poissarde la regarda d'un air méfiant. « Pourquoi vous faites ça ?

— Parce que j'ai vraiment besoin de votre aide.

— Pas besoin payer pour ça, fit Poissarde, j'suis esclave, z'avez pas entendu ?

— Je ne veux pas de votre travail, dit Margaret. Je veux votre aide.

— J'ai pas d'aide à donner pour les Blancs. J'ai beaucoup de mal à pas vous tuer tout d'suite.

— Je sais. Mais vous êtes forte. Vous allez retenir vos émotions. C'est bien d'avoir retrouvé votre nom. Comme si vous étiez morte

avant et que vous ayez retrouvé la vie.

— C'est pas la vie, ça, dit Poissarde. J'ai plus d'espoir à présent.

— C'est à présent que naît l'espoir. Votre idée, à vous et aux autres esclaves, d'abandonner votre nom, votre colère... c'est plus sûr pour vous, oui, plus facile, mais vous savez à qui elle profite ? À eux. Aux Blancs qui vous possèdent. Regardez les autres esclaves, maintenant que votre colère est revenue. Regardez de quoi ils ont l'air aux yeux du maître.

— J'sais de quoi ils ont l'air. Ils ont l'air bêtes.

— Voilà, fit Margaret. Bêtes et contents.

— J'vais plus avoir l'air bête. Elle va l'voir dans mes yeux j'la déteste. Elle va m'battre tout l'temps à présent.

— Je ne peux pas vous aider de ce côté-là pour l'instant. Je vous rachèterais si je pouvais, mais je n'ai pas beaucoup d'argent. Je pourrais louer vos services, remarquez, et vous ne seriez pas obligée de rester auprès de votre maîtresse jusqu'à ce que vous arriviez à maîtriser vos sentiments.

— J'vais jamais maîtriser ces sentiments-là ! La haine va grossir, grossir tant j'aurai pas tué quelqu'un.

— C'est l'impression que vous avez en ce moment mais je vous assure, dans les autres villes, partout ailleurs, les esclaves n'abandonnent pas leur fierté pour qu'on la cache, ils apprennent, ils observent, ils attendent.

— Z'attendent quoi ? Mourir.

— Ils attendent l'espoir, dit Margaret. Ils n'ont pas d'espoir, mais ils comptent dessus, sur une raison d'espérer. Et puis il existe beaucoup de Blancs comme moi, des hommes et des femmes qui ont en horreur le principe de l'esclavage. Nous faisons tout notre possible pour vous libérer.

— Tout vot' possible, ça vaut rien. »

Margaret devait bien le reconnaître. « Vous avez raison, Poissarde, je le crains. J'ai essayé de les convaincre avec seulement des mots, mais j'ai peur qu'ils ne changent jamais à moins d'y être obligés. J'ai peur qu'il faille la guerre, une guerre horrible et sanglante entre les colonies de la Couronne et les États-Unis. »

Poissarde lui jeta un regard étrange. « Vous dites des Blancs du Nord, ils veulent se battre et mourir seulement pour libérer les Noirs ?

— Certains, répondit Margaret. Beaucoup d'autres veulent se battre et mourir pour briser les reins du roi Arthur, ou pour montrer que personne ne dicte leur conduite aux États-Unis, et... D'ailleurs, quelle importance, pour quoi ils se battent ? Si la guerre est déclarée, si le Nord gagne, il n'y aura plus d'esclavage.

— Déclarez la guerre, alors.

— Vous la voulez ? demanda Margaret avec curiosité. Combien de

Blancs devraient mourir pour que vous soyez libres ?

— Tous ! » s'écria Poissarde d'un ton dégoûté. Puis elle s'adoucit. « Autant il faudra. » Elle éclata encore en sanglots. « Oh, doux Jésus, qu'esse je suis ? Mon âme mauvaise ! Vais aller en enfer ! »

Margaret s'agenouilla devant elle et osa maintenant lui poser délicatement la main sur l'épaule. La jeune esclave n'eut pas de mouvement de recul, réaction qu'elle aurait eue plus tôt. « Vous n'irez pas en enfer, dit Margaret. Dieu lit dans votre cœur.

— Mon cœur à présent plein de meurtre tout l'temps, fit Poissarde.

— Mais votre main est toujours une main de paix. Dieu vous aime pour cette raison, Poissarde. Dieu vous aime parce que vous vous montrez digne de votre vrai nom. »

Le mouvement fut imperceptible mais réel : Poissarde se pencha un peu plus près de Margaret, accepta son contact, puis son étreinte et finit par pleurer sur son épaule. « Laissez-moi rester avec vous, ma'am, murmura-t-elle.

— Suivez-moi dans ma chambre, alors, dit Margaret. J'espère que vous ne voyez pas d'objection à commettre quelques mensonges avec moi. »

Poissarde eut un gloussement qui se termina davantage en sanglot qu'en rire. « Par chez nous, ma'am, quand on a la bouche ouverte, si c'est pas pour manger, c'est pour mentir. »

XI

Des Hommes Honnêtes

Voilà donc à quoi aboutissaient toutes ses années au barreau comme avocat et comme juge : John Adams présidait un procès en sorcellerie à Cambridge. Ah, quelle honte ! Il avait en son temps joué au philosophe et causé un incident international durant sa collaboration à la révolution appalachienne. Il avait défendu l'union entre la Nouvelle-Angleterre et les États-Unis et défié le Protecteur de le faire arrêter pour trahison. Il avait demandé l'interdiction de commercer avec les colonies de la Couronne tant qu'elles persisteraient dans le trafic d'esclaves au moment même où ses compatriotes de Nouvelle-Angleterre réclamaient à cor et à cri de s'y lancer à leur tour. Depuis 1760, John Adams avait trempé dans toutes les affaires d'importation de son pays. Il avait même fondé une dynastie, à ce qu'il semblait, maintenant que son fils John Quincy était gouverneur du Massachusetts et président du conseil de Nouvelle-Angleterre. Au cours des quinze dernières années il s'était distingué en tant que juriste et avait fini par gagner l'amour de ses compagnons yankees lorsqu'il avait refusé une affectation à la cour supérieure de justice du Protecteur en Angleterre, préférant rester « parmi les hommes libres d'Amérique ».

Et aujourd'hui il lui fallait siéger à un procès en sorcellerie. Le sorcelleur à tête de crapaud, Quill, était venu le voir dès son arrivée à Cambridge la veille au soir et lui avait rappelé que son devoir lui imposait de faire respecter la loi – comme si John Adams avait besoin que des Quill lui soufflent son devoir. « Je n'ai en aucune façon outrepassé la loi, avait dit Quill, comme vous le constaterez à l'écoute des témoignages des sorciers, à moins qu'ils ne mentent.

— Que Dieu nous aide si les sorciers se mettent à mentir », avait murmuré John. Quill n'avait pas saisi l'ironie de la réponse qu'il avait prise au premier degré. Bah, tant mieux. John s'en moquait si l'autre s'en repartait content du moment qu'il s'en repartait.

John aurait dû mourir l'année précédente lorsqu'il avait attrapé la grippe. Il tenait de source sûre que les journaux de Boston avaient tous réservé une double page pour sa nécrologie. Précisément l'espace

consacré au panégyrique du dernier Protecteur quand il avait quitté les tourments de ce monde. C'était agréable de se sentir l'égal des dirigeants et des potentats, même s'il n'avait jamais vraiment réussi à rattacher la Nouvelle-Angleterre aux États-Unis et par conséquent jamais eu l'occasion de jouer aucun rôle dans cette expérience exceptionnelle. Il était donc resté ici, parmi ses braves concitoyens qu'il aimait sincèrement comme des frères et des sœurs, quand bien même il aspirait de temps en temps à voir un visage sortant de l'ordinaire.

Des procès en sorcellerie, pourtant... Une horreur, une survivance du Moyen Âge. Une honte pour la Nouvelle-Angleterre.

Mais la loi, c'est la loi. On avait porté une accusation, il fallait donc tenir procès, du moins en ouvrir un. Quill aurait l'occasion d'envoyer à la potence un malheureux – tant qu'il ne violerait pas les prérogatives de la cour ni n'étendrait les pouvoirs de la loi au-delà de leurs limites prévues et naturelles.

Pour l'heure, John Adams prenait son petit-déjeuner en compagnie de son ancien élève Hezekiah Study. Je fais deux poids, deux mesures, reconnut John Adams en son for intérieur. J'ai trouvé la visite de Quill hier soir du plus mauvais goût. Alors que je compte bien apprécier celle d'Hezekiah, qui vise pourtant elle aussi à influencer mon jugement dans le cas présent. Bah, le premier imbécile venu peut être logique, et la plupart des imbéciles le sont.

« Cambridge n'est plus ce qu'elle était, dit John à Hezekiah. Les étudiants ne portent pas leur robe.

— C'est passé de mode, fit Hezekiah. Mais, s'ils avaient su que vous veniez, ils l'auraient peut-être remise. Votre avis sur la question est notoire.

— Ces jeunes gens ne voudraient même pas se faire la raie pour une relique comme moi.

— Une sainte relique, monsieur ? » demanda Hezekiah.

John grimaça. « Oh, faut-il donc que vous m'appeliez “monsieur” ?

— J'ai été votre étudiant. Vous m'avez fait connaître Platon et Homère.

— Mais vous auriez préféré Aristophane, autant qu'il m'en souviennne. » John Adams soupira. « Vous comprenez, tous mes pairs sont morts. Si quelqu'un sur cette terre doit m'appeler John, ce sera forcément un ami qui m'a jadis appelé “monsieur” à cause de mon plus grand âge. Il faudrait instaurer une nouvelle règle sociale. À partir de cinquante ans, nous devrions tous garder indéfiniment le même âge.

— John, alors, fit Hezekiah. J'ai su que Dieu avait entendu ma prière quand j'ai appris que c'était vous et nul autre qu'on chargeait

de l'affaire.

— Un des juges se meurt en toussant dans des mouchoirs pleins de sang, l'autre enterre sa femme, et c'est de cette façon que Dieu répond à vos prières, d'après vous ?

— Vous n'étiez pas prévu, et pourtant vous voici. Un procès en sorcellerie, monsieur. John.

— Monsieur John, maintenant. Pourquoi pas sir John, tant que vous y êtes, histoire de m'anoblir ? »

L'idée d'incarner la réponse à la prière d'un dévot lui donnait envie de rire. Vu que ses propres prières restaient la plupart du temps lettre morte, semblait-il, il trouvait quand même injuste que Dieu lui assigne le rôle du gros lot dans le jeu mystique d'un autre.

« Je connais vos sentiments sur les sorciers, dit Hezekiah.

— Vous les connaissez aussi sur la loi, dit John. Je ne crois peut-être pas au délit, mais il ne faut pas en déduire que je serai de parti pris dans le déroulement du procès. » Oh, mieux valait cesser de faire croire que la question venait par hasard dans le cours de la discussion. « Quel intérêt avez-vous dans l'affaire ? Ne défendiez-vous pas ce genre de cause du temps où vous étiez avocat ?

— Je n'ai jamais été un bon avocat. »

John perçut la tristesse dans sa voix. Encore obsédé après toutes ces années ? « Vous étiez excellent Hezekiah. Mais que vaut un homme de loi face à une populace superstitieuse et bornée ? »

Hezekiah sourit faiblement « Vous savez, j'imagine, qu'on a arrêté l'avocat du forgeron hier soir. »

Quill n'avait pas jugé utile de mentionner cette petite cachotterie, mais John avait appris la nouvelle par le shérif. « Je comprends maintenant. Les avocats se succèdent pour défendre cet homme mais sont mis en accusation les uns après les autres, puis sous les verrous. Ainsi le procès suit son cours jusqu'à ce que tous les avocats se retrouvent en prison. »

Hezekiah sourit. « Certains ne pourraient rêver meilleur dénouement. »

John gloussa avec lui puis soupira. « Ne vous inquiétez pas, Hezekiah. Il n'est pas question qu'on enferme des avocats de la défense en cellule pour mieux favoriser les arguments des sorciers. Mais vous ne devriez pas m'en parler.

— Oh, je connaissais d'avance votre réaction, fit Hezekiah. Si Quill s'imaginait s'en tirer à bon compte... Enfin, vous comprendrez quand vous verrez l'avocat. Question caractère, il en remontre à Quill !

— C'est risqué de vouloir l'affronter sur ce terrain.

— Mais je ne veux pas vous parler de l'avocat. C'est une autre question que je souhaiterais soumettre à votre attention.

— Soumettez-la en audience publique, alors, Hezekiah.

— Je ne peux pas. Et ce n'est pas un élément à verser au dossier, de toute façon.

— Alors parlez-m'en après.

— S'il vous plaît, ne me torturez pas, mon ami, fit Hezekiah. Je ne voudrais rien commettre qui soit contraire à l'éthique. Faites-moi assez confiance pour m'entendre jusqu'au bout.

— Si c'est à propos de l'affaire...

— C'est à propos de l'accusatrice...

— Qui sera également prévenue à son propre procès.

— Elle n'aura pas de procès. Elle collabore avec Quill. Aucune incidence sur une action en justice n'est donc à craindre.

— Ne rendez pas Quill responsable de cette femme. Elle est venue de son plein gré porter cette accusation.

— Je sais, monsieur. John. Mais il ne s'agit pas d'une accusatrice ordinaire. Ses parents ont été pendus comme sorciers dès sa naissance. À vrai dire, son père a même fait le grand saut, comme on dit, avant qu'elle naisse, et sa mère peu de semaines après. Elle l'a découvert il y a quelques jours seulement, ce qui l'a mise dans un tel état qu'elle...

— Qu'elle a porté une fausse accusation contre un étranger ? »

John grimaça. « Vous avez un peu de jaune d'œuf sur le menton. »

Hezekiah s'essuya dans sa serviette. « Je ne crois pas l'accusation fausse », fit-il.

John lui jeta un regard noir. « Je me réjouis que vous n'ayez rien dit pour discréditer ce forgeron.

— Je ne veux pas dire que c'est objectivement vrai, je veux dire qu'elle parle franchement. Ses intentions sont pures. Elle croit à l'accusation. »

John roula des yeux. « Combien faut-il que je pende de gens pour satisfaire une fille superstitieuse ? »

Hezekiah détourna le regard. « Elle n'est pas superstitieuse, monsieur. C'est une jeune femme douce, généreuse et très intelligente. Elle a étudié avec moi et assisté à des cours.

— Oh, bien. L'étudiante et ses professeurs. Voilà pourquoi les dizainiers ont fait une descente sur Harvard et emmené la moitié de la faculté pour interrogatoire.

— Elle n'en est pas responsable, monsieur. Elle refuse d'accuser qui que ce soit en dehors des premiers prévenus.

— Jusqu'à ce que ce vampire pourvoyeur de potence la fasse courir tout droit à la tombe.

— Vous auriez dû entendre l'avocat du forgeron accuser Quill d'employer la torture. Dehors, devant tout le monde. » Hezekiah sourit à ce souvenir. « Il tirait les ficelles et Quill dansait pour le public. »

John goûta l'image autant qu'Hezekiah, mais il était juge, et il

avait acquis comme première qualité la capacité de garder son sérieux et de supprimer jusqu'à la moindre lueur dans son regard. « Vous êtes donc venu me dire que cette fille, cette Purity, est animée de bonnes intentions quand elle cherche à faire pendre ce jeune homme.

— Je vous dis seulement qu'il ne s'agit pas d'une vengeance pour un amour rejeté, ni d'aucun des motifs qui se cachent d'ordinaire derrière les procès en sorcellerie.

— Il s'agit de quoi, alors ? Parce que nous le savons bien tous les deux... (John jeta un regard à la ronde et baissa la voix) la seule certitude dans ce procès, c'est qu'il n'y a pas de sorciers.

— Le jeune homme se vantait tant et plus d'avoir un quelconque talent. Elle ne sait rien d'autre que ce qu'il lui a raconté, lui ou un autre membre du groupe. Mais elle l'a cru. Elle agit ainsi parce qu'il lui faut avoir foi dans la loi qui a pendu ses parents. Si elle s'imaginerait que la loi a eu tort, l'injustice dont ils ont été victimes la mènerait tout droit à la folie.

— Oh, allons, Hezekiah... À la folie ? Auriez-vous lu des romans à sensation ?

— Je n'exagère pas. Elle éprouve une confiance totale dans la bienveillance de notre communauté chrétienne. Si elle pense qu'on a accusé et pendu ses parents à tort...

— Qui étaient ses parents ? Est-ce une affaire que j'ai... » Il fit alors mentalement le calcul – l'âge de la jeune femme, autant d'années en arrière – et comprit de qui elle était la fille. « Oh, Hezekiah. Cette affaire-là ? »

Des larmes coulèrent des yeux d'Hezekiah. « Je voulais que vous le sachiez, John, celle qui paraît l'accusatrice n'est que la dernière victime de cette lamentable affaire. »

John répondit avec douceur. « La Nouvelle-Angleterre est un pays agréable, Hezekiah. Nous avons notre lot d'hypocrisie, bien entendu, mais nous regardons généralement en face nos péchés et la fragilité de la nature humaine, et nous confessons nos erreurs aussitôt. Mais celle-ci... Comment en est-on arrivé là ?

— Vous n'avez pas vu ce que moi j'ai vu, John, fit Hezekiah.

— Non, ne me dites rien. Vous n'avez pas à vous excuser, mon ami. Vous étiez seul.

— Je n'ai pas pu... Je n'ai pas pu...

John posa la main sur celle d'Hezekiah. « Voilà comment, d'un bon petit-déjeuner, nous faisons un repas indigeste, dit-il. Allons, vous n'avez rien à vous reprocher.

— Oh, si.

— Alors vous la défendez pour vous racheter ? »

Hezekiah fit non de la tête. « J'ai veillé sur elle toute sa vie. C'est ma pénitence. Rester ici, dans l'ombre. J'ai du sang sur les mains. Je

n'en veux plus d'autre. Le jeune avocat qui se morfond en prison, c'est lui qui se chargera d'elle. Quand vous l'en sortirez, quand il défendra son ami, voyez s'il ne vous fournit pas le moyen de résoudre toute l'affaire. Tout ce que je demande, c'est de ne pas engager de poursuites contre l'accusatrice.

— Cet avocat anglais peut se charger de cette jeune femme, mais pas vous ?

— J'ai fait un vœu solennel devant Dieu.

— Et privé le barreau de Nouvelle-Angleterre d'un homme honnête. Et aussi la cour. Vous devriez porter la robe comme moi, mon ami. »

Hezekiah essuya brusquement les larmes de ses joues. « Merci de m'avoir reçu, John. Et de m'avoir traité en ami.

— Il en sera toujours ainsi, Hezekiah. Vous verrai-je au procès ?

— Comment pourrais-je le supporter, John ? Non. Que Dieu vous bénisse. Il vous a conduit ici, je le sais. Oui, je sais aussi que pour vous Dieu est un horloger qui a installé un ressort infini...

— Une phrase célèbre que je n'ai jamais dite mais qu'on m'attribue souvent...

— Je l'ai entendue de votre bouche.

— Réveillez votre mémoire, et vous vous souviendrez que je la citais pour la réfuter ! Je ne suis pas déiste comme Thomas Jefferson. Cette phrase est de lui. C'est le seul Dieu qu'il accepte d'adorer – un Dieu qui a fermé boutique pour aller voir ailleurs si bien qu'on ne risque pas de le contredire quand il débite ses absurdités sur l'"homme raisonnable". Lui et son mur de séparation entre l'Église et l'État – quel boniment ! Un tel mur profite uniquement à ceux qui veulent maintenir Dieu de l'autre côté, ainsi peuvent-ils diviser la nation sans être gênés.

— Je m'en veux d'avoir amené votre ancien rival dans la conversation.

— Ce n'est pas vous, fit John. C'est moi. Ou plutôt c'est lui qui s'est amené tout seul. On imagine mal qu'il puisse encore me porter sur les nerfs, mais je suis exaspéré de voir que son petit pays va faire partie des États-Unis, et le mien non.

— Pour l'instant, fit Hezekiah.

— Pas de mon vivant, dit John, et je regrette, égoïste que je suis, de ne pas vivre assez longtemps pour le voir. Les États-Unis ont besoin de cette société puritaine pour contrebalancer la laïcité intolérante de Tom Jefferson. Écoutez-moi bien, quand un gouvernement se prétend le juge suprême de ses propres actes, il n'apporte pas la liberté comme l'affirme Jefferson, mais le chaos et l'oppression. Quand on écarte la religion du gouvernement, quand on n'écoute pas les hommes de foi, il ne reste plus que vénalité, prétention et ambition.

— J'espère que vous vous trompez, monsieur, dit Hezekiah. Beaucoup d'entre nous voient dans les États-Unis l'étape suivante de l'expérience américaine. La Nouvelle-Angleterre a suivi jusqu'ici, mais maintenant elle stagne.

— Comme le prouve ce procès. » John soupira. « J'espère sincèrement m'être trompé, Hezekiah. Mais j'ai raison. Tom Jefferson prétend défendre la liberté et m'accuse de vouloir promouvoir une espèce de théocratie ou d'aristocratie. Mais il n'y a pas de liberté dans cette voie-là.

— Comment pouvons-nous le savoir, monsieur ? fit Hezekiah. Personne ne l'a jamais prise.

— Moi si », fit John qui regretta aussitôt ses paroles.

Hezekiah le regarda avec étonnement puis sourit. « Vous avez peut-être une imagination féconde, monsieur, mais je doute qu'on l'accepte comme preuve. »

Mais il ne s'agissait pas d'imagination. John avait vu. Il avait vu aussi distinctement qu'il voyait Hezekiah devant lui en ce moment. C'était une sorte de don que Dieu lui avait accordé toute sa vie : il voyait de quelle façon s'écoulait le pouvoir et où il menait, sous forme de groupes d'hommes, petits comme gros. C'était une vision étrange et obscure qu'il ne pouvait expliquer à personne, et qu'il n'avait d'ailleurs jamais tenté d'expliquer, pas même à Abigail, mais elle lui permettait de définir une trajectoire à travers toutes les théories et philosophies qui grouillaient et tourbillonnaient dans l'ensemble des colonies de la Couronne. Elle lui avait permis de percer à jour Tom Jefferson. L'homme parlait de liberté, mais il ne se décidait pas à émanciper ses esclaves. Les abolitionnistes critiquaient son hypocrisie, mais ils faisaient fausse route. Plutôt qu'un amoureux de la liberté qui avait négligé de libérer ses esclaves, c'était un homme qui aimait diriger ses semblables, et il y parvenait en parlant de liberté. Jefferson avait mis son âme à nu à la face du monde lorsqu'il avait voulu réduire ses détracteurs au silence avec les lois sur les étrangers et la sédition, quasiment aussitôt après que l'Appalachie eut obtenu sa séparation de la Couronne. Voilà ce qu'il en était de son amour de la liberté – on avait la liberté de parole tant qu'on ne s'en servait pas pour contrarier sa politique ! Pourtant, à peine les lois abrogées – après des années d'acharnement à réduire ses ennemis au silence ou à l'exil –, on voyait encore en lui le champion de la liberté !

John Adams connaissait Tom Jefferson, voilà pourquoi il en était détesté, parce que John était réellement l'homme dont Jefferson donnait seulement l'image : un amoureux de la liberté, même celle de ses adversaires. Même celle de Tom Jefferson. Ce qui rendait la bataille inégale. Et avait offert la victoire à Jefferson.

« Vous allez bien, monsieur ? demanda Hezekiah.

— Je revis de vieilles batailles, répondit John. C'est le défaut de l'âge. On a des monceaux d'arguments qui se rouillent, et aucune querelle où les produire. Mon cerveau est un musée, mais je n'en suis hélas que l'unique visiteur, et je ne trouve même pas les expositions d'un grand intérêt. »

Hezekiah éclata de rire, mais on y sentait de la tendresse. « Je n'aimerais rien tant que le visiter. Mais je serais tenté de le piller, je le crains, et de tout emporter. »

À sa grande surprise, John sentit les larmes lui monter aux yeux en entendant les paroles d'Hezekiah. « C'est vrai, Hezekiah ? » Il battit rapidement des paupières et sa vision s'éclaircit. « Tenez, regardez, votre gentillesse a ému le vieillard que je suis. Vous avez trouvé le seul pot-de-vin auquel je suis sensible.

— Ce n'est pas de la flatterie, monsieur.

— Je le sais, fit John. C'est un honneur. Que Dieu me pardonne, mais je n'ai jamais pu éliminer la soif d'honneur de mon cœur.

— Ce n'est pas un péché, John. L'honneur des hommes bons ne se gagne que par la bonté. C'est ainsi que se reconnaissent entre eux les enfants de Dieu. C'est l'amour chrétien.

— Dieu m'a peut-être effectivement conduit ici. En réponse à mes propres prières.

— C'est peut-être de cette façon que procède Dieu, dit Hezekiah. On prie pour qu'il nous dépêche un messenger, mais le messenger a peut-être aussi prié pour remettre son message en un lieu plutôt qu'un autre, non ?

— Ce qui fait de moi un ange, c'est cela ?

— Qui se bat avec Jacob. Lui frappe la cuisse. Lui démet la hanche.

— Autrefois, vos allusions concernaient toutes Homère et les dramaturges grecs.

— Maintenant c'est la Bible, dit Hezekiah. J'ai davantage à craindre de la mort que vous.

— Mais davantage à attendre avant qu'elle n'arrive », répliqua John d'un air piteux.

Hezekiah éclata de rire, serra la main de son ancien professeur et quitta la table. John se carra sur son siège et dévora à belles dents son petit-déjeuner jusqu'à la dernière miette. L'entrevue avait été plus sentimentale qu'il ne s'y était attendu, ou qu'il n'aurait voulu, pour tout dire. Les émotions s'y entendaient pour envahir l'esprit, et ensuite on en faisait quoi ? Il fallait quand même continuer de vivre.

Sauf Hezekiah Study. Lui n'avait pas continué de vivre. Sa vie s'était terminée des années plus tôt dans le Netticut au bout de deux cordes.

Et ma vie à moi ? Quand s'est-elle terminée ? Parce qu'elle s'est

terminée, je le vois à présent. Je suis comme Hezekiah. J'ai pris un virage, ou je ne l'ai pas pris ; je me suis arrêté, ou je n'ai pas réussi à m'arrêter. J'aurais dû être autre chose. J'aurais dû être président d'une jeune nation d'hommes libres. Non un juge dans un procès en sorcellerie. Non un petit gros qui mange les restes de son petit-déjeuner seul à table dans une pension de Cambridge et attend que le maudit Tom Jefferson meure, afin d'avoir la maigre satisfaction de survivre à ce salaud de fils de la Liberté.

Oh, Tom. Si seulement nous avions été amis, j'aurais pu te changer, tu aurais pu me changer, nous aurions pu réellement devenir les hommes d'État dont tu te donnes les airs et que j'aurais voulu être.

*

Purity dormit mal de toute la nuit. Elle avait subi la veille une épreuve intenable : courir, courir encore et toujours. Et pourtant elle avait tenu. Une véritable surprise. Elle transpirait, le souffle lui manquait, mais elle avait continué, continué, et tout au long de sa course elle avait perçu comme une musique dans sa tête. Dès qu'elle voulait l'écouter, en suivre la mélodie, le chant se retirait et elle n'entendait plus rien que la pulsation du sang sous son crâne, sa respiration saccadée, le martèlement sourd de ses pieds sur le terrain herbeux. Elle se mettait alors à tituber sur quelques pas, puis la musique revenait qui la soutenait et...

Elle savait de quoi il retournait. Arthur Stuart n'avait-il pas raconté qu'Alvin pouvait courir indéfiniment grâce au chant vert que lui avait enseigné le prophète rouge ? Ou était-ce Ta-Kumsaw lui-même ? Aucune importance. Alvin se servait de sa sorcellerie pour la soutenir et elle voulait lui crier d'arrêter.

Mais ses yeux s'étaient entrouverts depuis la veille. Grâce à Quill. Tout ce qu'elle disait était déformé. Elle n'avait jamais mentionné Satan, n'avait jamais songé à lui, mais sa rencontre avec Alvin et ses amis au bord du fleuve s'était mystérieusement muée en sabbat de sorciers, et le bain du forgeron en compagnie du jeune Noir en sodomie incestueuse. Elle comprenait enfin ce qui aurait dû être évident depuis le début et ce dont le révérend Study avait voulu la prévenir : la faute d'Alvin Smith, aussi grave soit-elle, n'était rien auprès du mal terrible qu'engendrait sa dénonciation comme sorcier. Que se serait-il passé si elle avait crié ce qu'elle avait sur le cœur ? « Arrêtez ! Arrêtez de m'ensorceler pour que je continue de courir ! » Elle n'aurait fait qu'aggraver la situation.

Est-ce là ce qu'ont connu mes parents ?

Peu à peu, au fil de la journée, elle avait noté certains détails.

C'était Quill qui respirait la peur et la rage, l'esprit en alerte afin

de relever le moindre fait nouveau et l'ériger en preuve du mal qu'il traquait. Quill regardait Purity avec fascination et répugnance, un amalgame qu'elle trouvait aussi effrayant que troublant. Mais Alvin Smith, lui, se montrait avec elle aussi enjoué aujourd'hui qu'au bord de la rivière. Il ne l'avait pas blâmée de l'avoir fait enfermer. D'accord, il se servait de sa sorcellerie, du moins en avait-elle l'impression, mais par pure gentillesse envers elle. C'était la vérité – son propre talent le lui disait. Il la supportait un peu difficilement mais ne lui en voulait pas.

À présent, alors que le jour de sa déposition approchait, elle ne savait que faire. Si elle témoignait contre Alvin maintenant et disait la simple vérité, Quill s'arrangerait pour prétendre qu'elle ne révélait pas tout. Elle imaginait d'ici les questions : « Pourquoi refusez-vous de mentionner le sabbat ?

— Il n'y avait pas de sabbat.

— Et la débauche dans le plus simple appareil entre cet homme et ce petit métis qui est, paraît-il, comme son propre fils ?

— Ils jouaient dans le fleuve, rien de plus.

— Ah, ils jouaient dans le fleuve, un homme et un jeune garçon aussi nus l'un que l'autre, ils folâtraient dans le fleuve, c'est ce que vous affirmez ? » Oh, ce serait horrible, chacune de ses paroles serait déformée.

Beaucoup plus simple de confesser un crime moins grave : j'ai tout inventé, Votre Honneur, parce qu'ils m'ont fait peur au bord du fleuve et j'ai voulu qu'ils ressentent la même chose. J'ai tout inventé parce que je venais d'apprendre qu'on avait pendu mes parents pour sorcellerie et je voulais montrer qu'on accorde trop facilement crédit aux fausses accusations.

Elle avait presque opté pour cette marche à suivre lorsque la clé tourna dans la serrure et que la porte s'ouvrit sur Quill, le visage amène et souriant, empli d'amour. Aux yeux de la jeune femme, il respirait la haine, et elle voyait à présent ce qui lui avait curieusement échappé jusque-là : Quill voulait sa mort.

Comment avait-elle pu ne pas s'en apercevoir ? C'était son talent de connaître les intentions des gens, de deviner ce qu'ils s'apprêtaient à faire. Elle n'avait pourtant pas vu plus loin que son sourire à leur première rencontre, n'avait retenu que son amour, sa compassion et son inquiétude sincères pour elle. Comment son talent avait-il pu la trahir ?

Y avait-il un rapport avec ce que lui avait dit Quill durant un de ses nombreux discours décousus sur Satan ? Que Satan n'était pas loyal et ne soutenait pas ses disciples ?

Pourquoi, alors, verrait-elle maintenant la vérité ?

Était-ce seulement la vérité ? Satan la trompait-elle en lui faisant

croire qu'elle voyait de la haine là où n'existait qu'amour ?

Aucun moyen de sortir de ce cercle de doute. Aucune prise solide où s'accrocher. Alvin Smith, qui reconnaissait pratiquer la sorcellerie, était charmant et indulgent avec elle malgré tout le mal qu'elle lui causait. Quill, le serviteur de Dieu dans sa lutte contre la sorcellerie, déformait chacune de ses paroles afin de l'amener à faire un faux témoignage contre Smith et ses amis. Et maintenant il avait l'air de vouloir sa pendaison. C'est ce qu'il paraissait, du moins. La vérité était-elle aussi simple ? Les choses pouvaient-elles être exactement ce qu'elles paraissaient ?

« Je sais à quoi vous pensez, dit Quill d'une voix douce.

— Vraiment ? murmura-t-elle.

— Vous pensez vouloir revenir sur votre déposition contre Alvin Smith et faire annuler tout le procès. Je le sais parce que tout le monde pense la même chose juste avant le procès. »

Elle ne répondit rien. Elle sentait la malveillance lui sourdre de tous les pores comme les relents d'un bébé dont on n'a pas changé les couches.

« Il ne serait pas annulé, reprit Quill. J'ai déjà votre déposition sous serment. En fin de compte, on ajouterait le parjure à vos crimes. Pire encore, après votre repentir, vous donneriez l'impression d'être retournée à Satan et de vouloir dissimuler ses œuvres. En fait, on dirait bien que vous dissimuliez déjà les autres sorciers de Cambridge. Vous ne comptiez tout de même pas protéger vos amis et n'incriminer que les étrangers, dites-moi ? Êtes-vous donc si naïve ? Étiez-vous tellement prise dans les pièges et les rets de Satan que vous pensiez pouvoir vous cacher de Dieu ?

— Je n'ai rien caché. » Au moment où elle le disait, elle comprenait la futilité de son démenti.

« J'ai ici une liste des professeurs et assistants de Cambridge connus pour créer un climat d'hostilité envers la foi et la piété dans leurs classes. Vous n'êtes pas la seule à les dénoncer – mes collègues et moi-même avons dressé cette liste au fil des ans. Emerson, par exemple, tourne en ridicule l'idée même que puissent exister sorciers et sorcellerie. Vous appréciez Emerson, n'est-ce pas ? J'ai entendu dire que vous preniez grand soin d'espionner ses cours du dehors.

— Je n'espionnais pas. J'avais l'autorisation d'écouter, se défendit Purity.

— Vous l'avez entendu, dit Quill. Mais ma question est : l'avez-vous vu ? À un sabbat ?

— Je n'ai jamais assisté à un sabbat, alors comment aurais-je pu l'y voir ?

— N'ergotez pas avec moi, murmura Quill. Le syllogisme est faux parce que votre déposition est fausse. Vous m'avez vous-même parlé

d'un sabbat de sorciers.

— Jamais de la vie.

— La débauche, souffla-t-il. Les crimes contre nature. »

Elle le regarda hardiment en face, lut son envie démente de donner la mort si clairement dans le feu de sa figure, dans la tension de ses muscles, qu'elle n'avait pas besoin de talent pour s'en apercevoir. « C'est vous qui détestez la nature, dit-elle. Vous êtes l'ennemi de Dieu.

— Piètre défense. Je vous déconseille de recourir à cet argument devant la cour. Il n'aboutira qu'à démontrer votre bêtise et j'y répondrai sans peine.

— Vous êtes l'ennemi de la bonté et de la décence, dit-elle d'une voix à présent plus assurée, et, dans la mesure où Dieu est bon, vous détestez Dieu.

— “Dans la mesure où” ? Les professeurs vous ont bien éduquée. Je crois que votre réponse, malgré vos efforts pour me tromper, est forcément oui à la question : Avez-vous vu Emerson à un sabbat ?

— Je n'ai rien dit de tel.

— J'affirme qu'en usant d'un langage professoral au milieu d'une dénonciation satanique de mon rôle au service de Dieu, votre esprit véritable, prisonnier impuissant de Satan, s'efforçait de m'adresser un message codé dénonçant Emerson.

— Qui croirait une absurdité pareille ?

— Je le dirai d'une façon que la cour comprendra », répondit Quill. Il cocha le nom d'Emerson. « Emerson, oui. Un espion de Satan, et d'un ! Maintenant voyons les autres noms.

— “Message codé”, répéta-t-elle avec dédain.

— Ce que vous ne comprenez pas, c'est que vos sarcasmes attestent votre mépris de la sainteté. Vous haïssez tout ce qui est bon et honnête, et votre mépris le prouve.

— Allez-vous-en.

— Pour l'instant, fit Quill. La lecture de votre acte d'accusation est prévue pour ce matin. Le juge veut vous entendre quand Alvin Smith présentera sa défense. »

Mais elle n'était pas dupe. Son talent était trop sûr pour qu'elle doute de ce qu'elle voyait à présent. « Vous mentez très mal, Quill, dit-elle. Le juge n'a jamais besoin de témoin à la lecture de l'acte d'accusation. J'y serai parce qu'on doit m'accuser aussi. »

Quill lui remit aussitôt sa figure sous le nez. « Satan vous a soufflé ce mensonge, n'est-ce pas ?

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Je l'ai vu, fit-il. Je l'ai vu vous le souffler.

— Vous êtes fou.

— Je vous ai vue me regarder, et soudain on vous a dit quelque

chose que vous ne saviez pas encore. Le souffle de Satan. »

L'avait-il vraiment vu ? Était-ce son talent d'en voir d'autres à l'œuvre ?

Non. Il avait celui de trouver le mensonge utile caché dans toute vérité inutile. Il avait tout bonnement vu l'expression de son visage se modifier lorsqu'elle avait compris la vérité sur ses intentions.

« Satan ne m'a jamais rien dit, fit-elle.

— Mais vous m'avez déjà parlé de votre talent, répliqua-t-il avec un sourire. Ne vous rétractez pas, sinon il vous en cuira.

— J'ai peut-être un talent pour voir les intentions des gens, dit-elle sur un ton provocant. Cela ne veut pas dire qu'il me vient de Satan !

— Oui, fit-il. Utilisez ce système devant la cour. Confessez votre péché et ensuite niez qu'il s'agit d'un péché. Vous allez voir ce que la loi vous réserve. » Il tendit le bras et lui toucha doucement la main, comme une caresse. « Dieu vous aime, mon enfant. Ne le rejetez pas. Détournez-vous de Satan. Reconnaissez tout le mal que vous avez fait et vous prouverez votre désir de ne pas recommencer. Vivez, portez des enfants, ainsi que Dieu l'a voulu. C'est Satan, et non Dieu, qui veut vous voir vous balancer au bout d'une corde.

— Oui, dit-elle. Là, au moins, vous avez raison. Satan, votre maître, veut ma mort. »

Il lui fit un clin d'œil, se leva et gagna la porte. « C'est bien. Continuez ainsi. Et vous serez pendue. » Puis il sortit, et la porte fut verrouillée derrière lui.

Elle trembla de froid comme si ce n'était pas l'été, comme si la chaleur n'oppressait pas déjà aux premières heures de la matinée. Tout lui apparaissait clairement à présent. Quill était venu en sachant d'avance ce qu'il allait faire : à partir d'une simple accusation d'usage de talent, forger une fable sur Satan et des perversions dégoûtantes. Il savait qu'il devait opérer ainsi parce que les honnêtes gens ne racontaient jamais d'histoires sur le Malin. Il savait qu'elle ne citerait aucun autre participant à des sabbats de sorciers parce que de telles assemblées n'avaient jamais lieu, et qu'il fallait arracher toutes les dénonciations de ce genre sous les tortures autorisées par la loi. Les sorciers procédaient comme Quill, sinon personne ne serait jamais reconnu coupable de commerce avec Satan.

Voilà comment ses parents étaient morts. Non pas parce qu'ils avaient vraiment reçu des talents de Satan, mais parce qu'ils refusaient de jouer le jeu des sorciers, de persécuter avec eux d'autres gens. Ils refusaient d'avouer des mensonges. Ils étaient morts parce que la cité de Dieu tenait tellement à la pureté qu'elle avait engendré sa propre impureté. Le mal que causaient les sorciers était pire que celui qu'ils prétendaient éviter. Et pourtant la population de

Nouvelle-Angleterre avait tellement peur de ne pas se montrer à la hauteur des idéaux puritains qu'elle n'osait pas s'élever contre une loi censée les protéger de Satan.

Je les ai crus. Ils ont tué mes parents, m'ont élevée en orpheline, salie en répandant le bruit que je servais le Malin, et, au lieu de les dénoncer pour leurs crimes envers moi, je les ai crus et j'ai voulu rendre la pareille à un autre. À cet Alvin Smith qui ne m'a fait aucun mal.

Purity se jeta à genoux et pria. Ô notre Père qui êtes aux cieux, qu'ai-je fait, qu'ai-je fait ?...

*

Alvin termina le petit-déjeuner minable qu'on servait aux captifs de la prison puis s'étendit sur le dos sur son lit de camp afin de passer en revue les êtres chers à son cœur. Loin à Camelot, sa femme et leur enfant à naître se portaient à merveille. À Vigor Church, son père et sa mère, ses frères et sœurs, tous allaient bien, pas de malades ni de blessés. Tout près, on sortait En-Vérité de sa cellule. Alvin le suivit un moment afin de s'assurer qu'on le relâchait. Oui, à la porte du palais de justice on le laissa libre d'aller chercher son petit-déjeuner.

Au bord du fleuve, Arthur Stuart et Mike Fink péchaient pendant qu'Audubon peignait un martin-pêcheur dans la lumière du petit matin. Tout se passait sans anicroche.

C'est uniquement par hasard qu'Alvin remarqua les autres flammes de vie qui convergeaient vers le fleuve. Il aurait parfaitement pu ne rien voir, perdu dans une rêverie où il mangeait du poisson tout juste péché et grillé sur un feu qui fumait, mais un détail clochait, un changement imperceptible dans le décor que traversait sa bestiole. Comme un frémissement dans l'atmosphère, l'impression d'une forme indistincte qui rôdait tout près, qui tremblotait à la limite de la vision.

Alvin savait de quoi il s'agissait. Le Défaiseur courait le monde.

Pourquoi le Défaiseur se manifestait-il avec les dizainiers ? Rien n'avait indiqué sa présence autour de Quill, pourtant un partisan évident de la destruction.

Bien entendu, la question même contenait sa réponse. Le Défaiseur n'avait nul besoin d'apparaître là où des individus servaient sa cause spontanément, sciemment. Passionnément. Quill n'était pas comme le révérend Thrower. Inutile de lui raconter des mensonges. Il se complaisait dans le rôle du serpent au jardin d'Éden. Il aurait été déçu qu'un autre le joue à sa place. Mais les dizainiers étaient d'honnêtes gens et le Défaiseur devait les conduire.

Car il les conduisait, littéralement. Quill leur avait demandé de chercher un sabbat de sorciers. Ils s'étaient mis en route sans

destination précise mais avec une vague idée d'aller fouiner du côté du fleuve puisque Purity y avait soi-disant rencontré le groupe d'Alvin. À présent, dès qu'ils s'éloignaient d'Arthur, Mike et Jean-Jacques, ils retombaient sous l'influence du Défaiseur et se sentaient mal à l'aise, comme effrayés. Ils faisaient alors demi-tour pour s'en repartir vivement dans l'autre sens. Et se rapprocher des amis d'Alvin.

Bon, se dit Alvin, le jeu est bien plus drôle à deux.

Sa première intention fut de faire monter un brouillard du fleuve afin de les empêcher de trouver leur chemin. Mais il changea tout de suite d'avis. Le Défaiseur pouvait les guider, qu'ils voient ou non leur route. Le brouillard ne ferait qu'aggraver les soupçons, qu'ajouter à l'impression de sorcellerie lorsqu'ils raconteraient leur histoire plus tard. Et puis le brouillard se composait d'eau, et l'eau était l'élément dont se servait le plus volontiers le Défaiseur. Alvin n'était pas absolument certain d'avoir une emprise assez forte, surtout de loin, pour empêcher le Défaiseur de tourner le brouillard à son avantage. Quelqu'un pourrait glisser et se tuer, et on en rendrait la sorcellerie responsable.

À quoi s'intéressaient les dizainiers ? C'étaient de braves gens qui servaient leur communauté, qui la protégeaient et maintenaient la paix parmi les voisins et dans les ménages. Quand un couple se querellait, c'était un dizainier qui l'aidait à régler le différend, ou qui le séparait au besoin pour quelque temps. Quand une personne violait la loi somptuaire ou employait un langage grossier, ou contrevenait par ailleurs aux règles qui permettaient à la collectivité de rester pure, c'était un dizainier qui l'engageait à s'amender, tranquillement, sans recourir aux grands remèdes. C'étaient les dizainiers qui réduisaient au minimum le travail des tribunaux.

Et un dizainier ne durait pas longtemps comme tel dans une ville de Nouvelle-Angleterre s'il se croyait investi d'une quelconque autorité personnelle. Il n'en avait aucune. Il était plutôt la voix et le bras de l'ensemble de la communauté, et tout le monde préférait une voix douce et un bras léger. Tous ceux qui donnaient l'impression d'aimer régenter leurs semblables n'étaient tout bonnement pas choisis lorsqu'il fallait former l'équipe suivante de dizainiers. Parfois ils s'apercevaient qu'on n'avait pas fait appel à eux depuis de nombreuses années et se demandaient pourquoi ; certains même posaient la question et s'efforçaient de s'amender. S'ils ne la posaient pas, on les laissait dans l'ignorance. L'important, c'était que le travail soit fait, et en douceur.

Ce n'étaient donc pas des brutes maniaques de la trique qu'on dirigeait vers le fleuve. Rien à voir avec les pisteurs qui avaient autrefois poursuivi Arthur Stuart à Hatrack River et se réjouissaient de tuer quiconque s'opposait à eux par la force. Ni même avec le

révérant Thrower, quelque peu abusé par le Défaiseur mais qui pourchassait et extirpait néanmoins le mal avec ardeur.

Comment détourner de braves gens d'une voie maléfique ? Comment les inciter à ignorer le Défaiseur et à lui refuser tout pouvoir de les diriger ?

Alvin envoya sa bestiole dans le village de Cambridge. Dans les foyers. Chercha des voix, celles d'enfants. Il avait besoin d'une voix d'enfant en détresse, mais il comprit vite qu'une bonne localité puritaine traitait bien ses jeunes et veillait sur eux. Il lui faudrait se montrer un peu méchant pour obtenir ce qu'il voulait.

Une cuisine. Une fillette de trois ans regardait sa mère couper des oignons. La mère se penchait sur sa chaise. Ce fut on ne peut plus facile pour Alvin d'affaiblir le pied de la chaise qui se brisa. La femme tomba en poussant un cri. Alvin s'arrangea pour qu'elle s'en tire sans mal. Ce qui l'intéressait, c'était la réaction de l'enfant, pas la sienne. Elle ne se fit pas attendre. La fillette brailla : « Maman ! »

Alvin se saisit du cri, de sa configuration dans l'espace. Il le transporta, le renforça, accentua les ondes tremblotantes ; il les superposa, les répercuta, en ralentit certaines, en accéléra d'autres dans un entrelacs sonore savant. Une tâche difficile qui réclama toute sa concentration, mais enfin il envoya la première reproduction du cri de la fillette aux dizainiers.

« Maman ! »

Ils se retournèrent d'un coup, croyant l'entendre à faible distance derrière eux, à l'écart du fleuve.

À nouveau, un peu moins fort : « Maman ! »

Aussitôt les dizainiers rebroussèrent chemin, n'écoulant que leur devoir. Leur devoir leur imposait aussi de rechercher des sorciers, mais la détresse d'un enfant appelant sa mère était autrement importante.

Ils se précipitèrent tous vers le Défaiseur qui leur emplissait évidemment le cœur d'effroi, mais à cet instant Alvin leur fit entendre le cri de la fillette pour la troisième et dernière fois, si bien qu'au moment où la peur les saisit, au lieu de reculer, ils redoublèrent de vitesse en avant. D'un sentiment de danger personnel, la peur se transforma en un besoin urgent de rejoindre l'enfant sûrement en danger – ce n'était plus une barrière mais un aiguillon.

Le Défaiseur tenta de rester un moment avec eux et de leur infliger d'autres émotions – colère, horreur – mais tous ses efforts desservaient ses objectifs. Il ne comprenait pas sur quoi s'appuyait Alvin : l'aptitude des hommes honnêtes à agir contre leurs propres intérêts pour venir en aide à ceux qui leur faisaient confiance. Il comprenait comment on poussait les gens à tuer dans une guerre. Mais pas du tout pourquoi ils voulaient mourir.

Les dizainiers fouillèrent donc en vain les bois et les prés, en quête de la fillette dont ils avaient entendu la voix, puis finirent par renoncer pour retourner au village découvrir quelle gamine manquait et organiser une battue. Or tous les enfants répondirent à l'appel et, malgré quelques inquiétudes – ils avaient tous entendu la voix, après tout –, ils reprirent leurs activités habituelles en se disant que la chasse aux sorciers pourrait bien attendre le lendemain.

Au bord du fleuve, Arthur, Mike et Jean-Jacques ne se doutèrent pas un instant que le Défaiseur les avait traqués.

Dans sa cellule, Alvin ne désirait qu'une chose : rester couché et dormir. C'est alors que le shérif vint le chercher pour l'emmener au tribunal entendre la lecture de son acte d'accusation.

*

En-Vérité ne disposa que de quelques minutes pour s'entretenir avec Alvin avant le début de la lecture, et en présence du shérif ; ils ne purent donc se parler ouvertement – mais c'était la règle lors des procès en sorcellerie afin d'éviter qu'on transmette à l'inculpé potions, poudres ou malédictions verbales secrètes.

« Quelles que soient les apparences, Alvin, tu dois me faire confiance.

— Pourquoi ? Quelles apparences ?

— Le juge, c'est John Adams. J'ai lu ses écrits et les comptes rendus des procès auxquels il a participé, comme avocat ou comme juge, depuis le tout début de mes études de droit. L'homme est profondément honnête. J'ignorais pourtant qu'il s'occupait de procès en sorcellerie et je n'avais donc aucune idée de son opinion sur la question. Mais, quand je suis sorti de prison ce matin, j'ai rencontré un habitant d'ici...

— Pas b'soin de donner des noms », fit Alvin.

En-Vérité sourit. « Un habitant, donc, qui a un peu étudié la loi en la matière – d'ailleurs il s'appelle Study, comme "étude", quoi –, et d'après lui Adams n'a jamais rendu de verdict dans une affaire de sorcellerie.

— Qu'esse ça veut dire ?

— Il y a toujours eu un vice de forme dans la déposition des sorceleurs et il a conclu par un non-lieu.

— C'est bon pour nous autres, alors, fit Alvin.

— Non, répliqua En-Vérité. C'est mauvais.

— Je m'en repartirais libre, non ?

— Mais la loi ne changerait pas. »

Alvin roula des yeux. « En-Vérité, j'suis pas revenu icitte pour essayer d'reformer la Nouvelle-Angleterre, j'suis venu pour...

— Nous sommes venus aider Purity, le coupa son ami. Elle et tous les autres. Sais-tu ce que ça voudrait dire si on trouvait des vices de forme dans la loi elle-même ? Adams est un homme de grande réputation. Même prises au tribunal itinérant de Boston, ses décisions seraient suivies avec intérêt et créeraient des précédents utilisables en Angleterre comme en Amérique. La bonne décision pourrait signifier la fin des procès en sorcellerie, ici comme là-bas. »

Alvin sourit faiblement. « T'as une trop bonne opinion de la nature humaine.

— Ah oui ?

— C'est pas la loi qu'a amené les procès en sorcellerie. C'est l'envie d'avoir des procès en sorcellerie qu'a amené la loi.

— Mais si on supprime la base légale...

— Écoute, En-Vérité, tu t'figures que les hommes comme Quill vont disparaître complètement par rapport qu'y a pus d'sorcellerie pour leur donner ce qu'ils veulent ? Non, ils trouveront une aut' manière de faire leur ouvrage.

— Tu n'en sais rien.

— Si c'est pas la sorcellerie, ils trouveront d'autres délits qui donneront l'même résultat T'auras du monde ordinaire qui fait des bêtises ordinaires, ou même pas d'bêtises du tout qui s'occupe de ses affaires, et d'un coup l'sorceleux va trouver du Malin là-d'sous et virer c'que disent les genses en preuves qu'ils sont responsables de tout ce qui va mal.

— Aucune autre loi ne fonctionne comme ça.

— C'est par rapport qu'on a des lois sus la sorcellerie, Véry. Dès qu'y en aura plus, on trouvera une manière de réunir tous les péchés du monde, d'les mettre sus l'dos d'un pauvre couillon qu'a attiré l'attention, pis de l'détruire, lui et tous ses amis.

— Purity n'est pas malveillante, Alvin.

— Mais Quill, si. »

Le shérif se pencha. « J'essaye de pas écouter, les gars, mais vous connaissez que c'est un délit de dire du mal d'un sorceleux. Pour ce Quill, c'est la preuve que Satan vous tient par les couilles, si vous m'passez l'expression.

— Merci de nous le rappeler, monsieur, fit En-Vérité. La parole dépassait la pensée de mon client, il ne faut pas l'entendre telle qu'il l'a dite. »

Le shérif roula des yeux. « Pour ce que j'en connais, l'important, c'est pas ce qu'on entend quand vous l'dites, vous, mais ce qu'on entendra quand Quill le répétera. »

En-Vérité fit un grand sourire au shérif puis à son ami.

« Pourquoi tu souris ? demanda Alvin.

— Je viens d'avoir la preuve que tu te trompes. Les gens n'aiment

pas le système des procès en sorcellerie. Les gens n'aiment pas l'injustice. Qu'on supprime ces lois et personne ne les regrettera. »

Alvin secoua la tête. « Les braves genses les regretteront pas. Seulement, c'est pas les braves genses qui les ont instaurées, mais ceusses qu'avaient peur. Le monde est pas sûr. Des tas d'misères arrivent même quand on est prudent et qu'on fait rien d'mal. Les braves genses, les forts, ils supportent sans broncher, mais les faibles et les apeurés, ils veulent mettre ça sus l'dos de quèqu'un. Les braves genses se diront qu'ils ont éliminé les procès en sorcellerie, mais la génération suivante changera d'avis, et ils s'en r'viendront, avec des chapeaux différents et un autre nom, mais des procès en sorcellerie tout d'même, où on cherchera plusse à punir le monde qu'à connaître s'il est vraiment coupable ou pas.

— Alors on les éliminera encore », fit En-Vérité.

Alvin haussa les épaules. « 'videmment, c'est ce qu'on fera, une fois qu'on aura compris le pourquoi et l'comment. P't-être que l'prochain coup les sorceleux en auront après l'monde qu'a des opinions qui leur déplaisent, qui prie pas d'la bonne manière ou pas dans la bonne église, ou du monde qu'est pas beau, qui cause drôle, qu'est pas assez poli ou qui porte pas les bons habits. Pourraient bien un jour ouvrir des procès pour condamner l'monde d'être puritain. »

En-Vérité se pencha et chuchota dans le creux de l'oreille d'Alvin. « Sans vouloir te manquer de respect, Al, c'est ta femme qui voit dans l'avenir, pas toi.

— Pas de messes basses, fit le shérif. Vous pourriez vouloir me repasser la vérole. » Il gloussa, mais son ton trahissait une réelle pointe d'inquiétude.

Alvin répondit à En-Vérité à haute voix. « Sans vouloir t'offenser, Véry, y a pas b'soin d'un talent pour connaître que la nature humaine va pas changer d'sitôt. »

En-Vérité se leva. « C'est l'heure de la lecture de l'acte d'accusation, Alvin. Je ne vois pas l'intérêt de parler philosophie avant un procès. Jusqu'à maintenant, je ne te savais pas aussi cynique sur la nature humaine.

— Je connais le pouvoir du Défaiseur, dit Alvin. Il faiblit jamais. Il abandonne jamais non plus. Il essaye d'un autre côté. » En secouant la tête, En-Vérité sortit en tête du local. Le shérif, solidement cramponné à l'extrémité de la chaîne d'Alvin, le suivait de près. « J'dois dire, j'ai jamais vu de prisonnier aussi peu s'tracasser d'être condamné ou pas. »

Alvin leva la main et se gratta l'aile du nez. « Je m'tracasse pas trop, je r'connais. » Puis il rabaissa la main.

Ils arrivaient presque à la salle d'audience quand le shérif s'aperçut que le prisonnier n'avait physiquement pas eu la possibilité

de lever la main jusqu'à son visage à cause de la chaîne qui liait les menottes de ses poignets à celles des chevilles. Mais il n'était déjà plus très sûr d'avoir vu le jeune gars se gratter le nez. Il croyait seulement s'en souvenir. Sa tête devait lui jouer des tours. Après tout, si Alvin Smith pouvait, comme ça, se libérer de menottes de fer, pourquoi ne s'était-il pas sauvé de la prison durant la nuit ?

XII

Les Esclaves

« Vous devez vous occuper de lui, dit Balzac.

— Dans une pension pour dames ? » objecta Margaret. Calvin, debout, immobile, avait le regard fixe, perdu dans le vide.

« Il y a des serviteurs, non ? C'est votre beau-frère, il est malade, ils ne vont pas refuser. »

Margaret n'avait nul besoin de demander à Balzac la raison de sa décision subite. Il avait reçu le jour même à l'ambassade de France du courrier d'un éditeur parisien. Un de ses essais sur ses voyages en Amérique était déjà paru dans un hebdomadaire et connaissait un tel succès que l'éditeur allait proposer le reste en feuilleton avant de réunir l'ensemble sous forme de livre. Une lettre de crédit accompagnait le courrier. Elle suffisait pour le retour en bateau.

« Au moment où vos écrits sur l'Amérique commencent à vous rapporter de l'argent, vous voulez partir ?

— Mes écrits sur l'Amérique en paieront mon départ, répondit Balzac. Je suis romancier. J'écris sur l'âme humaine et non sur les coutumes saugrenues de ce pays barbare. » Il sourit. « Et puis, quand on lira ma prose sur la pratique de l'esclavage à Camelot, j'aurai intérêt de ne plus m'y trouver. »

Margaret fouilla les avenir du Français. « M'accorderez-vous une faveur, alors ? demanda-t-elle. Celle d'écrire de telle manière qu'au moment où la guerre éclatera entre les années de l'esclavage et celles de la liberté, aucun gouvernement de France n'osera légitimement prendre les armes aux côtés des esclavagistes ?

— Votre imagination accorde à ma plume davantage de pouvoir qu'elle n'en aura jamais. »

Mais elle voyait déjà qu'il honorerait sa requête et qu'elle porterait ses fruits. « C'est vous qui vous sous-estimez, dit Margaret. La décision que vous venez de prendre dans votre cœur a déjà changé le monde. »

Les larmes montèrent aux yeux de Balzac. « Madame, vous m'avez fait ce cadeau inestimable qu'aucun écrivain ne recevra jamais : vous me dites que mes récits imaginaires ne sont pas frivoles, qu'ils

améliorent l'existence dans la réalité.

— Rentrez chez vous, monsieur de Balzac. L'Amérique a bénéficié de votre visite, et la France bénéficiera de votre retour.

— Dommage que vous soyez si solidement mariée, dit l'écrivain. Jamais je n'ai aimé une femme comme je vous aime en ce moment.

— Ridicule, fit Margaret. C'est vous-même que vous aimez. Je n'ai fait que vous donner des nouvelles de l'être aimé. » Elle sourit. « Que Dieu vous bénisse. »

Balzac prit la main de Calvin. « Il ne servirait à rien que je lui parle. Dites-lui que j'ai fait de mon mieux mais que je dois retourner chez moi.

— Je lui dirai que vous restez son ami fidèle.

— N'insistez pas trop ! lança Balzac d'un ton d'horreur feinte. Je ne tiens pas à le voir débarquer chez moi. »

Margaret haussa les épaules. « Alors, vous vous arrangerez avec lui. »

Balzac s'inclina sur sa main et la baisa. Puis il s'en alla d'un pas vif sur le trottoir.

Margaret se tourna vers Calvin. Il avait le teint pâle, la peau blanche et marbrée. Il puait. « Ça ne peut plus durer, dit-elle. Il est temps de découvrir où on te retient. »

Elle mena l'enveloppe docile de son beau-frère dans la pension. Elle caressa l'idée de le laisser dans la salle commune mais imagina ce qui se passerait s'il se mettait à lâcher des vents, voire pire. Elle lui fit donc monter l'escalier. Il le gravit d'assez bon cœur, mais elle dut le tirer à chaque marche, sinon il restait sur place. La notion d'une ascension d'un trait était au-dessus des forces de son attention fuyante.

Poissarde était dans le couloir lorsque le couple parvint à son étage. Margaret vit avec plaisir que la jeune servante, dès qu'elle la reconnut, abandonna l'attitude soumise de l'esclave pour la regarder droit dans les yeux. « Ma'am, vous pouvez pas amener de messieurs à cet étage. »

Margaret déverrouilla calmement sa porte et poussa Calvin dans la chambre tandis qu'elle répondait : « Je peux vous l'assurer, ce n'est pas un monsieur. »

L'instant suivant Poissarde se glissait dans la chambre et refermait la porte derrière elle. « Ma'am, c'est un scandale. Elle va vous jeter dehors. » Alors seulement elle posa les yeux sur Calvin. « L'a quoi, çui-là ?

— Poissarde, j'ai besoin de votre aide. Pour que cet homme se retrouve. » Aussi brièvement que possible, elle lui raconta ce qui était arrivé à Calvin.

« C'est lui il m'a redonné mon nom ?

— Je suis sûre qu'il ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait. Il

est effrayé et désespéré.

— Je sais pas si je le hais, dit Poissarde. J'ai mal tout l'temps à présent. Mais je sais j'ai mal.

— Vous êtes une femme entière maintenant, dit Margaret. Vous êtes libre, même dans votre esclavage.

— Çui-là, il a le pouvoir redonner tous les noms ?

— Je l'ignore.

— L'homme noir qui prend les noms, je sais pas son nom à lui. Peut-être je reconnais sa figure si je le vois.

— Et vous n'avez aucune idée de la cachette où il emporte les noms ?

— Personne sait. Personne veut savoir. On répète pas quand on sait pas.

— M'aiderez-vous à le trouver ? D'après Balzac, il rôde du côté des quais.

— Oh, facile le trouver. Mais comment vous allez l'empêcher tuer nous trois : vous, l'homme blanc et moi ?

— Vous croyez qu'il le ferait ?

— Une femme blanche et un homme blanc qui savent il a les noms ? Il va croire c'est moi je vous l'ai dit » Elle se passa le doigt en travers de la gorge. « Mon cou, il va le couper. Donner un coup de couteau en plein vot' cœur. Ouvrir le vent' à l'homme blanc. C'est ça qu'arrive quand on répète.

— Poissarde, je ne peux pas vous expliquer, mais je vous assure : on ne nous prendra pas par surprise.

— Je préfère surprise s'il nous tue », dit Poissarde. Elle mima une nouvelle fois un égorgement « Venir en douce par-derrrière.

— Il ne nous tuera pas. Nous resterons à bonne distance.

— Nous avance à quoi ?

— Je peux beaucoup apprendre de loin sur un homme, une fois que je sais qui il est.

— J'ai encore une chambre je dois finir nettoyer.

— Je vais vous aider », proposa Margaret.

Poissarde faillit éclater de rire. « Vous êtes dame blanche très bizarre.

— Oh, j'imagine que les commentaires iraient bon train.

— Vous restez là, dit la jeune esclave. Je reviens vite. Après, j'ai demi-journée. Ils seront forcés me laisser sortir avec vous. »

*

Danemark passa une matinée infructueuse à se renseigner sur un Blanc qui s'était retrouvé vidé d'un coup. Il frappait aux portes sous le prétexte de chercher du travail pour un maître imaginaire, ainsi les

esclaves qui lui parlaient avaient une réponse à donner quand on leur demandait qui était à l'entrée. Les esclaves savaient tous qui était Danemark, bien entendu personne n'était plus célèbre parmi les Noirs de Camelot que le collecteur de noms. En dehors de Gullah Joe, l'homme-oiseau qui volait jusqu'aux bateaux négriers. Tout le monde s'efforçait donc de l'aider. Un seul ennui avec ces gens privés de noms : leurs souvenirs n'étaient pas nets. Ils se rappelaient vaguement avoir entendu raconter telle ou telle chose à propos d'un Blanc malade ou incapable de marcher, mais à chaque fois il s'agissait en définitive d'un vieil invalide ou d'un moribond décédé depuis. Il lui fallut attendre l'après-midi pour récolter enfin une information qui ressemblait à ce qu'il cherchait.

Il suivit la rumeur jusqu'à une pension bon marché où, oui, effectivement, deux Blancs avaient partagé une chambre, et l'un d'eux, le Nordiste, avait attrapé une maladie étrange. « Y mange, y boit, y pisse, fait tout ça, dit le valet qui s'était occupé de leur chambre. J'y change pantalon trois fois par jour, lave tout deux fois. » Mais ils venaient de partir le matin même. « Le Français, l'a reçu une lett', l'a tout ramassé, pis emmené l'homme sans rien dedans, à présent tous les deux partis.

— L'a dit où il emmenait son ami malade ? demanda Danemark.

— Rien dit à moi, répondit le valet.

— Quelqu'un sait ?

— Tu veux j'ai des ennuis ? Tu veux mon patron blanc pose des questions ? »

Danemark soupira. « Tu dis que l'Français et l'Nordiste, ils doivent de l'argent à mon maître. »

Le valet parut intrigué. « Ton maît' assez bête pour prêter de l'argent à eux ? »

Danemark se pencha à l'intérieur pour se rapprocher du valet. « C'est un mensonge, dit-il. Toi, tu vas dire qu'ils doivent de l'argent à mon maître, alors le patron blanc va te dire où ils sont partis. »

Il fallut un moment mais le valet comprit et s'en retourna dans la maison. Lorsqu'il revint il avait des renseignements. « Calvin, l'homme malade, il a belle-sœur ici. Dans pension.

— Quelle adresse ?

— Patron blanc sait pas.

— Ton patron blanc voudrait un pot-de-vin », dit Danemark.

Le valet fit non de la tête. « Non, il sait pas, la vérité.

— Comment j'veis la trouver sans l'adresse ? »

Le valet haussa les épaules. « Peut-être mieux demander un peu partout.

— Demander quoi ? “Y a une femme avec un beau-frère malade qui s'appelle Calvin et elle habite quèque part dans une pension” ? Je

vais avoir beaucoup de résultats. »

Le valet le regarda comme s'il était fou. « Je crois pas tu auras grand-chose comme ça. Je parie ce sera mieux si tu donnes son nom à elle.

— Son nom, je l'connais pas.

— Ah bon ? Moi je connais. »

Danemark ferma les yeux. « Ça, c'est bien. Et si tu le disais, son nom ?

— Margaret.

— Elle a un nom de famille ? Les Blancs ont tout l'temps un nom de famille.

— Smith, répondit le valet, un nom de forgeron. Mais pas l'air très forte pour travail à la forge.

— Tu l'as vue ? demanda Danemark.

— Des tas d'fois.

— Quand ça ?

— J'y ai porté messages deux, trois fois, et j'ai ramené les réponses. »

Danemark soupira, refréna la colère dans sa voix. « Bon, alors, mon ami, ça veut dire que tu sais où elle habite, non ?

— Oui, répondit le valet.

— Pourquoi tu l'disais pas ?

— T'as pas demandé où elle habite, t'as demandé l'adresse. Les lettres et les chiffres, je connais pas.

— Tu pourrais me conduire ? »

Le valet roula des yeux. « Six pence au patron blanc et me laisse t'emmener. »

Danemark le regarda d'un œil soupçonneux. « T'es sûr que c'est pas deux pence pour le patron blanc et l'reste pour toi ? »

Le valet prit un air peiné. « Je suis chrétien.

— Tous les Blancs aussi », répliqua Danemark.

Le valet, depuis longtemps dépouillé de sa colère, n'avait aucune chance de saisir les sous-entendus ironiques. « 'videmment, sont chrétiens. Comment je connais Jésus, autrement, sans eux ? »

Danemark sortit une pièce de six pence de sa poche et la lui donna. Un instant plus tard le valet était de retour, tout sourire. « J'ai dix minutes.

— C'est assez ?

— Deux rues plus loin, une rue sus l'côté. »

Une fois à la porte de la pension de Margaret Smith, le valet resta planté devant.

« Écarte-toi, je voudrais frapper, dit Danemark.

— Je peux m'écarter si tu veux, dit le valet. Mais je vois pas pourquoi.

— Ben, si je frappe pas, comment je vais savoir si elle est là ?

— L'est pas là.

— Comment tu sais ça ?

— Parce elle est là-bas, elle te regarde. »

Danemark se retourna mine de rien. Une Blanche, un Blanc et une servante noire s'éloignaient de l'autre côté de la rue.

« Qui ça qui m'regarde ?

— Eux, ils regardaient, dit le valet. Et je sais elle peut te parler de ce Calvin.

— Comment tu sais ça ?

— C'est lui, là. »

Danemark jeta un second coup d'œil. L'homme se traînait comme un vieillard. Une coquille vide.

Danemark sourit et donna deux autres pence au valet. « Bon travail, quand t'es décidé à tout me dire. »

Le valet prit la pièce, la contempla et la retendit. « Non, c'est six pence il veut, le patron blanc.

— J'ai déjà payé les six pence », fit Danemark.

Le valet le regarda comme s'il avait perdu l'esprit « Si t'as fait ça, pourquoi tu donnes encore ? Ces deux pence pas assez, toute manière. » Avec humeur, il rendit la pièce. « T'es fou. » Puis il partit.

Danemark se mit en marche d'un pas de promeneur, sans perdre le trio de vue. À deux reprises la jeune esclave se retourna et le regarda. Mais il ne s'en inquiéta pas. Elle le connaissait et il n'y avait aucun risque pour qu'une Noire parle du collecteur de noms à cette femme blanche.

*

« C'est lui, dit Poissarde. Il ramasse les noms. »

Margaret vit tout de suite dans l'esprit de Danemark qu'on ne pouvait pas lui accorder la moindre confiance. Elle cherchait cet homme, et lui la cherchait aussi. Mais il avait un couteau et comptait s'en servir. Ce n'était pas vraiment de cette façon qu'elle allait rendre sa flamme de vie à Calvin.

« Nous allons descendre à la batterie. Il y a toujours beaucoup de monde là-bas. Il n'osera pas faire du mal à un Blanc en pleine foule. Il ne tient pas à mourir.

— Il vous parlera pas non plus, dit Poissarde. Il regarde, c'est tout.

— Il me parlera, fit Margaret. Parce que vous allez le lui demander.

— Me fait peur, ma'am.

— À moi aussi. Mais, je vous le promets, il ne vous fera aucun mal. Le seul à qui il veut du mal, c'est Calvin. »

Poissarde regarda encore Calvin. « Dirait quèqu'un lui a fait tout l'mal possib' sauf la mort. » Elle se rendit alors compte de ce qu'elle venait de dire. « Oh !

— Ce ramasseur de noms, Danemark Vesey, c'est un garçon plutôt intéressant. Vous savez qu'il n'est pas esclave ?

— L'est libre ? Pas de Noirs libres à Camelot.

— Oh, ça, c'est la version officielle, mais il n'en est rien. Je connais déjà un autre cas semblable. Une femme du nom de Biche. On lui a rendu sa liberté quand elle est devenue trop vieille pour travailler.

— L'ont mise à la porte, alors ? demanda Poissarde, outrée.

— Attention, fit Margaret. Nous ne sommes pas seules. »

Poissarde changea aussitôt d'attitude et baissa une fois de plus les yeux sur la chaussée.

« J'ai vu trop foutus pavés dans ma vie.

— On ne l'a pas mise à la porte, dit Margaret. Mais je ne doute pas qu'il existe des maîtres assez cruels pour le faire. Non, elle a sa petite chambre particulière et elle mange avec les autres. Et on lui donne un petit salaire pour les tâches minimales qu'on lui confie.

— Ils croient ça rattrape sa vie ils ont prise ?

— Oui, ils le croient. Et Biche aussi le croit. Elle a retrouvé son nom, et j'imagine qu'elle aurait des raisons d'être en colère, mais elle est plutôt heureuse.

— Alors, l'est folle.

— Non, seulement vieille. Et fatiguée. Pour elle, la liberté signifie qu'elle n'a plus à travailler, sauf pour faire son lit.

— Ça, pas assez pour moi, ma'am Margaret.

— J'en suis sûre, Poissarde. Personne ne s'en contenterait. Mais ne reprochez pas à Biche son plaisir. Elle l'a bien gagné. »

Poissarde jeta un coup d'œil en arrière et s'agita. « S'approche, ma'am.

— Uniquement parce qu'il a peur de nous perdre dans la foule. »

Margaret guida Calvin vers la digue. Plus loin au large on voyait les forteresses : Lancelot et Galaad. Des noms farfelus. Du roi Arthur tout craché. « Danemark Vesey est libre et il gagne sa vie en tenant les livres de comptes de plusieurs petits cabinets d'affaires et de professions libérales.

— Un Noir qui sait compter ?

— Et lire aussi. Évidemment il se prétend au service d'un Blanc qui se charge en réalité du travail, mais je doute que ses clients soient dupes. Ils s'en tiennent à la version officielle de façon à n'envoyer personne en prison. Ils versent la moitié de ce qu'ils paieraient pour un Blanc, et lui touche bien plus que ce dont il a besoin pour vivre à Blacktown. Ingénieux.

— Et il ramasse les noms.

— Non, en fait il les collecte, mais il les emporte quelque part et les donne à un autre.

— Qui donc ? »

Margaret soupira. « Je l'ignore, mais celui-là sait comment me fermer cette partie de la mémoire de Danemark. Une chose pareille ne m'est encore jamais arrivée. Ou alors je n'y ai pas prêté attention. J'ai déjà dû passer sur la flamme de vie de cet homme alors que je cherchais le ramasseur de noms, mais parce qu'une seule partie de sa mémoire était cachée, je n'ai jamais rien remarqué. » Elle réfléchit un instant. « Non, j'irai même jusqu'à dire que je n'ai jamais regardé dans sa flamme de vie parce qu'il a gardé son nom, donc sa flamme brille assez fort, j'ai dû croire qu'il s'agissait d'un Blanc et je ne l'ai pas examinée du tout. Il se cachait au grand jour.

— Z'êtes une sorcière, hein, ma'am ?

— Pas dans le sens où l'entendent les Blancs, répondit Margaret. Je ne jette pas de sorts, et les sortilèges qui me protègent sont l'œuvre de mon mari. Je ne fais pas ce genre de travail. Moi, je suis une torche. Je vois dans la flamme de vie des gens. Je trouve les chemins de leur avenir.

— Voyez quoi dans mon avenir à moi ?

— Non, Poissarde. Trop de chemins s'ouvrent devant vous. Je ne peux pas vous dire lequel vous prendrez, parce que la décision dépend de vous.

— Mais cet homme-là, il me tue pas, hein ? »

Margaret fit non de la tête. « Je ne vois aucun chemin pour l'instant où une telle chose se produit. Mais je ne lis pas l'avenir, Poissarde. Les gens vivent et meurent en fonction de leurs propres décisions.

— Pas votre avenir à vous non plus ? Votre mari ? »

Margaret grimaça. « J'ai essayé de faire changer de vie à mon mari. Vous voyez, sur tous les chemins où il ne se fait pas tuer avant l'heure, il finit par mourir à cause de la trahison de son frère. »

Poissarde fit en un instant le rapprochement. « Voulez pas dire ce frère-là, pitêt ?

— Si, ce frère-là.

— Alors pourquoi vous laissez pas le ramasseur de noms y couper l'cou ?

— Parce que mon mari l'aime.

— Mais y va l'tuer ! »

Margaret eut un sourire triste. « Curieux, n'est-ce pas ? dit-elle. Connaître l'avenir ne change pas un homme comme mon mari. Il fait ce qui est juste, quelles qu'en soient les conséquences.

— Toujours il fait ce qu'est juste ?

— Pour autant qu'il sache ce qui est juste. La plupart du temps, il tâche d'intervenir le moins possible. Il s'efforce d'apprendre, ensuite il enseigne aux autres. Rien à voir avec Danemark Vesey. Danemark, lui, il agit » Margaret frissonna. « Mais pas judicieusement. Habilement oui, mais pas judicieusement, ni agréablement non plus.

— L'est accroupi sous l'arbre là-bas.

— C'est le moment Poissarde. Allez le voir, dites-lui que je veux lui parler.

— Oh, ma'am Margaret z'êtes sûre il va pas m'faire mal ?

— Il va vous trouver jolie. » Margaret lui toucha le bras.

« Il va se dire que vous êtes la plus jolie femme qu'il a jamais vue.

— Vous blaguez à présent.

— Pas du tout. Vous voyez, vous êtes la première femme noire libre qu'il connaît.

— Pas libre, moi.

— Il a acheté une esclave un jour. Dans l'espoir d'en faire sa femme. Mais elle avait honte d'être la propriété d'un Noir, alors elle a menacé de révéler qu'il savait lire et écrire et de déclarer aux autorités qu'il est un esclave libre à Camelot.

— Il a fait quoi ?

— À votre avis ?

— L'a tuée.

— Il a essayé. Au dernier moment il s'est ravisé. Elle est toujours son esclave, mais elle est infirme. Dans son corps et dans sa tête.

— Y avait pas besoin me raconter tout ça, dit Poissarde. J'allais pas le laisser m'causer d'amour. M'fait trop peur.

— J'ai pensé devoir vous mettre au courant.

— Ben, vous savez quoi ? Être au courant, ça m'enlève un peu d'ma peur. »

Margaret sentit son cœur se serrer en voyant la jeune femme souriante se transformer avant de se retourner pour repartir au milieu des Blancs qui se promenaient sur la batterie. Le sourire s'évanouit ; les paupières se fermèrent à demi ; elle voûta les épaules et baissa les yeux tandis qu'elle se déplaçait, non pas directement vers Danemark, mais selon une diagonale qui s'en écartait. Puis, très vite, elle revint sur ses pas et s'approcha de lui d'une autre direction. Excellent, se dit Margaret. Je n'ai pas pensé à lui donner ce conseil, mais de cette façon rien n'indique aux observateurs éventuels que je l'ai envoyée chercher Danemark.

Poissarde mena l'affaire rondement. Ma maîtresse veut te parler. De quoi ? Ma maîtresse veut te parler. Il pouvait dire n'importe quoi, elle répondait comme un perroquet. Peut-être savait-il qu'elle faisait semblant ou la trouvait-il bête et butée, toujours est-il qu'il finit par se lever et suivre le trajet contourné de Poissarde, deux pas derrière elle.

Ils ne pouvaient pas marcher côte à côte, ils auraient eu l'air de se promener aux yeux des Blancs qui auraient cru à une parodie injurieuse. Alors qu'ainsi il paraissait évident qu'elle le conduisait, autant dire qu'ils effectuaient une course pour leur maître, et tout allait bien dans le meilleur des mondes.

« De quoi vous voulez parler ? » demanda Danemark à Margaret en gardant la tête baissée. Mais, au ton de sa voix, elle sentit son hostilité envers elle.

« Vous me cherchez, dit-elle.

— Pas vrai, fit-il.

— Oh, c'est juste. C'est Calvin que vous cherchez.

— C'est son nom ?

— Son nom ne vous donnera pas plus de pouvoir sur lui que vous n'avez déjà.

— J'ai pas d'pouvoir sur personne. »

Margaret soupira. « Alors pourquoi avez-vous un couteau dans votre poche ? C'est illégal, Danemark Vesey. Vous avez d'autres pouvoirs cachés. Vous êtes un Noir libre à Camelot, vous tenez les livres de comptes pour... attendez, Dunn et Brown, Longer et Ford, l'épicerie Taggart...

— J'aurais dû l'savoir que vous m'espionnez. » Il y avait de la peur dans sa voix, malgré tous ses efforts pour paraître indifférent « Les dames blanches ont rien d'mieux à faire. »

Margaret continua. « Vous avez trouvé où j'habite parce que le valet de l'ancienne pension de Calvin vous conduit. Et vous avez une femme chez vous dont vous ne prononcez jamais le nom. Vous l'avez presque noyée dans un sac dans le fleuve. Vous êtes un homme qui a une conscience, et elle vous fait beaucoup souffrir. »

Il manqua vaciller sous le coup, en découvrant tout ce qu'elle savait de lui. « Vont m'pendre, un Noir qu'a une esclave.

— Libre dans une ville d'esclaves, vous avez plutôt la belle vie. Mais on ne peut pas en dire autant pour votre femme, pas vrai ?

— Vous voulez quoi de moi ?

— Il ne s'agit pas d'extorsion, ou à peine. Je vous montre que je connais tout de vous pour vous faire comprendre que vous avez affaire à des pouvoirs qui vous dépassent largement.

— La sournoiserie, c'est pas un pouvoir.

— Et celui de dire que vous avez en vous matière à devenir un grand homme ? Ou un grand imbécile ? Si vous faites le bon choix.

— Quel choix ?

— Le moment venu, je vous le dirai. Pour l'instant vous n'en avez pas. Vous allez nous emmener, Calvin, Poissarde et moi, là où vous gardez les cordes-noms. »

Danemark sourit. « Alors, y a encore des choses que vous

connaissiez pas.

— Je n'ai pas dit que je connaissais tout. Le pouvoir qui cache les noms m'empêche aussi de voir ce que vous savez là-dessus.

— C'est la vérité, ça, plus qu'vous croyez, fit Danemark. Je sais pas moi-même. »

Poissarde se moqua de lui tout haut. « C'est pas une Blanche bête tu peux faire marcher.

— Non, Poissarde, la corrigea Margaret, il dit la vérité. Il l'ignore vraiment. Alors je me demande : comment retrouvez-vous votre chemin pour rentrer ?

— Quand c'est le moment d'y aller, je m'promène, comme ça, et d'un coup me v'là devant. J'passe la porte et je m'souviens de tout.

— De quoi ?

— Comment j'sais, moi ? J'l'ai pas passée, la porte.

— Un sortilège puissant, fit Margaret, s'il s'agit bien de sortilège. Emmenez-moi là-bas.

— J'peux pas faire ça, dit Danemark.

— Et si moi je coupe tes couilles ? » lança Poissarde d'un ton joyeux.

Danemark regarda Poissarde, abasourdi. Il n'avait jamais entendu de femme noire tenir ce genre de propos, carrément en public, devant une Blanche.

« Nous attendrons pour les mutilations. Poissarde, dit Margaret. Encore une fois, je crois que Danemark Vesey me dit peut-être la vérité. Il ne peut pas vraiment retrouver l'adresse sauf quand il s'y rend seul. »

Danemark opina.

« Bon, alors... je suppose que j'en ai terminé avec vous, dit Margaret. Vous pouvez maintenant partir.

— J'veux cet homme », dit Danemark. Il lança un coup d'œil à Calvin.

« Vous ne l'aurez jamais, fit Margaret. Il a davantage de pouvoir que vous ne l'imaginez.

— Pas tant qu'ça, sûrement. Regardez-le, l'est vide en dedans.

— Oui, on l'a pris par surprise. Mais vous ne le retiendrez pas longtemps.

— Assez longtemps. Son corps, il commence pourrir. Va mourir.

— Vous avez jusqu'à trois pour vous écarter de moi et marcher sans vous arrêter, dit Margaret.

— Sinon ?

— Un. Sinon je crie pour que vous enleviez vos sales pattes. »

Danemark recula aussitôt. C'était l'accusation la plus sûre pour l'envoyer sans discussion se balancer au bout d'une corde.

« Deux », fit Margaret. L'homme disparut.

« À présent on l'a encore perdu, dit Poissarde.

— Non, mon amie, nous le tenons. Il va nous conduire directement où il veut aller. Il ne peut pas se cacher de moi. »

Margaret pivota lentement sur elle-même pour un tour d'horizon. « Aujourd'hui, je crois que ça vaut la peine de faire les frais d'une voiture. »

Elle conduisit Poissarde et Calvin vers la rangée de voitures en attente. Pour faire monter le corps indifférent de son beau-frère à bord, elle dut lui lever la jambe et Poissarde le hisser. À peine Calvin installé sur son siège, Poissarde voulut redescendre.

« S'il vous plaît, restez avec moi, dit Margaret.

— Peux pas faire ça. »

Comme s'il participait à la conversation, le cocher blanc ouvrit la fenêtre coulissante entre son siège et l'intérieur de la voiture. « Ma'am, fit-il, vous êtes du Nord, alors vous connaissez pas, mais par chez nous autres on permet pas aux Noirs d monter dans les voitures. Elle connaît ça, elle... Elle doit descendre et marcher par-dérrière.

— Elle m'a parlé de cette loi et je ne demande qu'à m'y conformer. Mais mon beau-frère, ici, est sujet à des malaises en voiture, et vous comprendrez, j'espère, s'il vomit, que je ne sois pas disposée à tenir moi-même le sac où il se soulagera. »

Le cocher réfléchit un moment. « Fermez l'rideau, alors. J'veux pas de tracas, moi. »

Poissarde regarda Margaret, incrédule. Puis elle se pencha et tira le tissu d'un côté de la voiture tandis que Margaret l'imitait de l'autre. Une fois à l'abri des regards extérieurs, Poissarde s'assit près de Calvin sur le banc matelassé et sourit comme une gamine de trois ans devant une cuillerée de mélasse. Elle sauta même un peu sur le siège.

La fenêtre s'ouvrit à nouveau. « Ousqu'on va, ma'am ? demanda le cocher.

— Je le saurai quand je le verrai, répondit Margaret. Mais je suis à peu près sûre que c'est dans Blacktown.

— Oh, ma'am, vous devriez pas aller par là-bas.

— C'est pour cette raison que mon beau-frère m'accompagne.

— Ben, j'vais vous y emmener, mais ça m'plaît pas.

— Ça vous plaira davantage quand je vous réglerai la course.

— Ça m'plairait 'core plusse d'être payé d'avance », fit le cocher.

Margaret répondit par un éclat de rire.

« J'voulais dire la moitié d'avance.

— Vous serez payé à l'arrivée, et ça, monsieur, c'est la loi. Mais si vous avez envie de me jeter hors de votre voiture, vous êtes libre d'appeler un agent. Vous lui parlerez par la même occasion de l'esclave que vous transportez. »

Le cocher referma la fenêtre à la volée et la voiture s'ébranla sans

ménagement dans une embardée. Poissarde poussa un cri et faillit tomber de son siège, puis se mit à rire sans bouger. « J'comprends pas pourquoi vous, les Blancs, roulez pas tout l'temps en voiture.

— Les riches le font dit Margaret. Mais tous les Blancs ne sont pas riches.

— Sont plus riches que moi.

— Financièrement oui, j'en suis sûre. » Puis, heureuse du plaisir de Poissarde, elle se mit à son tour à sauter sur son siège. Les deux jeunes femmes riaient comme des écolières.

*

Danemark avait l'impression que le couteau dans sa poche pesait deux tonnes. C'était horrible, ce qu'il avait projeté de commettre, tuer comme ça un homme sans défense ; et pour couronner le tout, cette dame blanche n'ignorait rien de ses intentions. Il avait l'habitude de passer inaperçu. Les Blancs ne lui prêtaient aucune attention sauf de temps en temps, histoire de l'asticoter un peu en passant. Mais cette femme, elle avait une façon très particulière de l'asticoter. Elle connaissait des détails sur lui dont personne n'était au courant, pas même Gullah Joe. Elle lui flanquait la frousse.

Il fut donc bien content de lui échapper et d'errer dans les rues de Blacktown jusqu'au moment où il tomba sur une porte dans laquelle il reconnut d'un coup celle qu'il cherchait, même s'il n'aurait su dire comment il la reconnaissait ni pourquoi il ne s'en souvenait pas un instant plus tôt. Il posa la main sur le bouton et la porte s'ouvrit aisément, sans clé. Une fois à l'intérieur et le battant refermé derrière lui, il se rappela tout. Gullah Joe. La lutte au-dessus des cordes-noms. Voilà pourquoi il était censé tuer ce Blanc, rien d'étonnant ! Ce qu'il avait commis, dénouer le nom d'une pauvre esclave, le relâcher et le condamner à errer on ne savait où...

Mais il le savait, lui. Il éclata d'un rire tonitruant « Gullah Joe, tu vas pas l'croire, j'ai vu la fille noire qu'a eu son nom libéré par le démon que t'as attrapé ! »

Gullah Joe le fusilla du regard. « Pitêt tu pas brailler quoi je faire pour tout l'monde dans la rue entendre.

— Elle s'appelle Poissarde, dit Danemark assez près du sorcier pour ne pas avoir à crier. J'crois pas que c'était un hasard si ce jeune Blanc a libéré son nom à elle, parce qu'elle est louée à sa belle-sœur.

— Tu dire trouver le Blanc, je crois.

— Oui, mais l'est pas encore mort. »

Gullah Joe abattit violemment sa main sur la table. Danemark fut surpris et perdit son air jovial. Tu perdre ton courage ?

— Elle savait que j'venais, fit Danemark.

— Une femme, elle !

— Elle l'a emmené à la batterie, y avait plein de Blancs partout, tu crois que j'allais sortir mon couteau, sans parler de l'planter dans un garçon blanc ?

— Garçon ? Ce Blanc pitêt un enfant ?

— Non, c'est un homme, mais jeune. J'parie qu'il se rase pas. » Danemark se rappelait à quoi ressemblait Calvin. Une carcasse vide. Comme sa femme. La sorcière blanche savait tout sur elle.

Ce fut plus fort que lui, Danemark la chercha des yeux. Il la vit, là, dans un angle, qui raccommoait des vêtements. Elle ne leva pas la tête. Elle avait besoin de toute sa concentration uniquement pour enfoncer et retirer l'aiguille du tissu. Elle avait autrefois le sang aussi chaud que cette Poissarde. J'aurais peut-être pu la convaincre honnêtement, si j'avais essayé. Si je l'avais affranchie. Mais il fallait bien que je la tiennne à ma main, non ? Tout comme un Blanc. J'étais un maître, quoi.

« Comment lui aller ? demanda Gullah Joe.

— Qui ça ?

— Démon de son corps !

— L'est loin, Gullah Joe.

— Pas assez. » Gullah Joe jeta un coup d'œil vers le cercle qui renfermait le captif. Danemark remarqua que le nombre de charmes noués qui le formaient avait doublé depuis son départ au petit matin.

« L'a essayé de s'échapper ?

— Pitêt déjà s'échapper.

— Ben, alors, on le saurait, non ? Tu serais mort, non ?

— Pitêt pas besoin, fit Gullah Joe. Regarde ! Regarde ça ! »

Il n'y avait pas un souffle de vent dans le grenier, et pourtant un des charmes s'était soudain mis à osciller puis à tressauter.

« C'est lui qui fait ça ? » demanda Danemark.

Gullah Joe posa sur lui un regard méprisant « Non, crétin, c'est cancrelats dans charme le faire sauter.

— Comment il peut faire ça si tu l'tiens prisonnier ? »

Gullah Joe avait peut-être la réponse, mais à cet instant ils entendirent tous deux la porte s'ouvrir au rez-de-chaussée. Le sorcier parut bondir en l'air, et Danemark allait pousser un cri lorsque Joe secoua violemment la tête et se couvrit la bouche d'une main pour lui signifier de garder le silence.

Danemark se pencha tout près. « T'as dit personne pouvait entrer ici, je crois. »

Des pas gravirent l'escalier. On n'essayait pas de les étouffer, d'ailleurs. Clop, clop, clop. Une ascension lente, des pieds nombreux.

Danemark finit par comprendre ce qu'il entendait. « C'est elle, chuchota-t-il. Elle l'amène ici. »

La voix de Margaret flotta depuis l'escalier. « Exactement, dit-elle. Écartez-vous, Danemark Vesey. C'est à Gullah Joe que je dois parler. »

Gullah Joe dansait autour de sa table comme un gamin pris d'une envie pressante. Personne n'avait jamais percé aussi facilement ses défenses. Personne ne l'avait jamais appelé par son nom sans qu'il le veuille. L'inconnue devait être tellement puissante qu'il se demandait à quels charmes recourir. Elle avait déjà franchi certains des plus redoutables.

Danemark vit le désespoir du sorcier et comprit que la situation leur échappait totalement.

« Calvin ! s'écria Margaret. Tu entends ma voix ? »

Ils arrivaient en haut de l'escalier, en mesure à présent de fouiller le grenier des yeux et de voir les charmes suspendus. La femme blanche, l'homme blanc et la jeune esclave Poissarde.

Margaret écoutait, dans l'attente d'une réponse. À sa grande surprise, elle lui parvint de l'homme à côté d'elle.

« Je t'entends », fit Calvin. Mais il parlait d'une voix douce et avait l'air égaré.

« J'ai ramené ton corps près de ta bestiole, Calvin », expliqua-t-elle.

Les lèvres de Calvin marmonnèrent une supplique. « Sors-moi d'là, dit-il d'un ton morne.

— Tue-le tout d'suite, fit Gullah Joe. Son corps, rappeler l'âme dedans. Tue-le ! »

Danemark ramassa un couteau beaucoup plus gros que celui qu'il avait caché dans sa poche. « L'approchez pas », dit-il à Margaret.

Elle l'ignore complètement et entreprit même de guider Calvin vers l'impressionnante concentration de charmes.

« Arrête, toi ! Pas l'amener là ! » Gullah Joe jeta dans sa direction une poignée de poudre qui s'envola au loin dans une brusque saute de vent puis lui revint dans les yeux et le fit pleurer.

« Comment vous faire cette sorcellerie ? »

Elle l'ignore lui aussi, écarta les charmes afin de pousser Calvin au travers.

« Oh, oui, fit Calvin d'une voix qui lui ressemblait maintenant davantage mais manquait encore d'assurance. C'est ça. Ramène-moi chez moi.

— Arrête-le ! » brailla Gullah Joe.

Danemark se rua entre les charmes et le Blanc, le couteau brandi.

Margaret donna aussitôt une violente poussée à son beau-frère qui bouscula Danemark ; tous deux tombèrent au milieu du cercle qui contenait la bestiole de Calvin.

Gullah Joe hurla de fureur et se jeta par terre.

« Là, j'ai un p'tit tracas, Margaret. »

Ça ressemblait à ce qu'aurait dit Calvin. C'était son intonation. Et il disait sûrement vrai. Malheureusement, la voix sortait de la bouche de Danemark Vesey.

« Quel est ce tracas, Calvin ?

— J'peux pas revenir dans mon corps, dit-il. Alors j'suis bien content que tu m'aies envoyé dans un aut' de r'change.

— Ce n'est pas un corps de rechange, quelqu'un s'en sert, fit Margaret.

— Tu crois que j'connais pas ça ? Mais j'peux pas entrer dans mon corps et j'peux pas parler sans en avoir un. »

Margaret s'approcha de Gullah Joe. « Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi ne peut-il pas retourner dans son corps ?

— À moitié mort, son corps à lui ! Regarde, il voler le corps mon ami !

— Ton corps est en train de mourir, expliqua Margaret à Calvin. Danemark m'en a déjà parlé. Tu es en train de pourrir.

— Redonner le corps ! cria Gullah Joe.

— Alors aidez-moi à le faire revenir dans le sien !

— Comment je faire ça ? fit Gullah Joe. Homme mort dans la tombe, lui !

— Non, il n'est pas mort. Calvin, il faut que tu guérisses ton corps.

— J'connais pas comment, dit Calvin. J'ai jamais essayé d'ressusciter les morts, moi.

— Tu n'es pas mort, rectifia Margaret. Regarde, ta poitrine se lève et descend.

— D'accord, j'essaye, mais c'est pas comme un doigt coupé, j'connais pas quoi...

— Attends ! » Margaret se retourna brusquement, s'approcha de Gullah Joe et le hissa sur ses pieds. « Vous savez, vous ! cria-t-elle. Dites-le-moi !

— Savoir quoi ? fit Gullah Joe en feignant la détresse impuissante. Vous la femme sorcière, casser tous les charmes, vous. »

Il sourit et haussa les épaules. Margaret reconnut l'expression, le geste. C'était la manière des esclaves de dire à leurs maîtres d'aller se faire voir. Elle jeta un coup d'œil dans sa flamme de vie et vit beaucoup de choses. Mais tout son savoir lui restait caché.

« Vous savez comment le guérir, lui souffla-t-elle au visage en le fixant dans les yeux. Vous avez déjà enlevé des âmes, et vous savez comment les restituer. »

Pour toute réponse, Gullah Joe croisa les bras et détourna le regard.

« Excusez-moi, ma'am Margaret », dit Poissarde. Elle écarta la torche, s'avança, posa la main gauche sur la joue droite de Gullah Joe puis le gifla de l'autre main sur l'autre joue avec une telle force que le

sang fusa de la bouche du sorcier. « Parle à la gentille dame ! lui brailla-t-elle sous le nez. C'est pas une ennemie, t'entends ?

— Faire peur, lui ! cria Gullah Joe en montrant du doigt Calvin par terre. Enlever ce corps ! »

Poissarde lui décocha une autre gifle, cette fois si violente que l'homme s'écroula en moulinant des bras dans une auréole de longues tresses nouées. Un charme dut se libérer parce que tout un pan de l'esprit du sorcier s'ouvrit à Margaret. Plus besoin désormais d'attendre le renseignement. Elle ouvrit deux petits pots sur la grande table de Joe, prit dans chacun une bonne pincée de poudre, puis s'approcha d'un pas décidé du cercle de charmes où gisait Calvin et lança la poudre au-dessus de lui.

Ce faisant, elle se rappela Antigone répandant de la terre sur le cadavre de son frère malgré le décret de Créon qui l'interdisait. Est-ce que j'enterre rituellement le frère de mon mari ? Si je croyais pouvoir sauver Alvin en le laissant mourir... Mais je perdrais Alvin. C'est son petit frère aimé avec lequel il a joué pendant la moitié de son enfance. S'il meurt ce ne sera pas de ma main, même indirectement. Un tel geste briserait ma vie avec Alvin et ne sauverait pas nécessairement la sienne. Dans la flamme de vie d'Alvin, où elle procéda un instant à quelques vérifications, tous les chemins menaient à la trahison de Calvin.

Tant que son jeune frère vit Alvin n'est pas en sécurité.

Et c'était pourtant pour l'amour d'Alvin qu'elle ne le laissait pas mourir. Les poudres se déposèrent sur le corps et furent aspirées dans les narines de Calvin qui s'anima aussitôt. Il se redressa sur son séant. « J'ai bougrement faim », dit-il.

Gullah Joe hurla. « Non ! T'en aller ! Partir d'ici ! »

Calvin se mit debout. « C'est lui l'saloupiot qui m'a piégé icitte, en dehors d'mon corps ?

— C'était un accident, dit Margaret. Ne lui fais pas de mal. »

Calvin leva le bras, puis grimaça et tituba.

« Guéris-toi ! » lui cria encore Margaret.

Calvin, immobile, tentait manifestement quelque chose que personne d'autre ne pouvait voir. « J'me remets à vue d'œil, dit-il. Asteure que ma bestiole s'en est revenue, elle me guérit toute seule. »

À cet instant, Poissarde poussa un cri. Margaret pivota d'un bloc et vit Danemark, le couteau à la main, qui titubait vers Calvin en brandissant sa lame. Poissarde sauta sur le dos du Noir et lui tirailla sur le bras tant et si bien qu'ils s'affalèrent tous deux par terre.

Entre-temps, Calvin avait cessé d'osciller. Il se tenait solidement sur ses jambes et, lorsqu'il se retourna face à Danemark, il eut la présence d'esprit de tellement chauffer son couteau que l'autre hurla et jeta l'arme au loin. « Vous êtes entré dans moi ! hurla Danemark qui

tenait maintenant sa main brûlée devant lui, pendante. Mon corps portait le galeux qu'vous êtes ! »

Calvin ne parut même pas le remarquer. C'était Gullah Joe qu'il cherchait. « Maudite charogne, sale empiégeux d'sorcier ! s'écria-t-il. Ousque t'es ? »

À ce moment une mouette se mit à voleter frénétiquement autour du grenier. Avant qu'elle ait eu le temps de trouver une fenêtre ouverte, Calvin pointa le doigt dans sa direction et elle tomba à pic sur le plancher. En un clin d'œil, l'oiseau disparut, remplacé par Gullah Joe. Calvin s'avança vers lui, la figure grimaçante d'une haine et d'une fureur horribles à voir.

« Calvin, arrête ! cria Margaret. C'était un accident ! Ils t'ont attrapé dans leur piège mais ils n'avaient aucune idée qu'il s'agissait de toi, et quand ils se sont aperçus de tes pouvoirs, ils n'ont eu d'autre choix que de te garder prisonnier par peur de la vengeance que tu pourrais exercer sur eux. »

Calvin la contempla un moment en silence puis se tourna vers le cercle qui l'avait retenu. Il en décrocha d'un coup sec tous les charmes du plafond jusqu'à ce qu'il n'existe plus. On n'entendait d'autre bruit que les pleurs de Gullah Joe. Mais, lorsque Calvin se rendit au cercle plus petit et entreprit d'en décrocher aussi les charmes, le sorcier se mit à brailler. « Touche pas ! Je supplier toi ! Tu délivrer les noms comme ça, certains jamais trouver chemin de leur corps ! »

Calvin ne lui prêta aucune attention. Il arracha les charmes du plafond puis ouvrit le nouveau filet, cette fois à la main, et répandit les cordes-noms partout sur le plancher du grenier.

« Pas leur faire du mal, implora Gullah Joe en pleurant Arrête-le, Danemark ! »

Mais Danemark, assis par terre, pleurait lui aussi.

« Déchirez les cordes-noms, cria Poissarde. Rendez la colère aux esclaves ! »

Calvin jeta un coup d'œil à la jeune esclave et sourit méchamment « Quel bien ça fait aux genses, la colère ? »

Alors, sauvagement, furieusement, avec la seule puissance de son esprit il dénoua l'ensemble des cordes jusqu'à ce qu'elles gisent en lambeaux. Les autres ne quittèrent pas des yeux l'amas bouillonnant des cordes-noms qui se démêlaient tandis qu'en fusaient des morceaux épars. Puis plus rien ne bougea dans le méli-mélo de débris.

Maintenant que l'irréparable était fait Gullah Joe cessa ses protestations envers Calvin. Il leva les yeux vers le ciel invisible au-delà du plafond tapi au-dessus de leurs têtes. « Retourner dans vos corps, vous ! Tous les noms retourner chez vous ! » Puis il tomba à genoux en pleurant.

« Tu brailles pour quoi ? » demanda Calvin. Il regarda aussi

Danemark qui commençait seulement à se sécher les yeux.

« Tu trop fort pour moi, fit Gullah Joe. Oh, mon peuple, mon peuple, retourner chez toi ! »

Calvin fit deux pas titubants vers lui avant de s'écrouler. « J'suis après mourir, Margaret, dit-il. Mon corps est trop gâté.

— L'est mourant, ça m'évite le tracas de l'tuer, commenta Danemark. Tout ce qu'on a fait pour not' peuple, lui l'a défait.

— Non ! s'exclama Poissarde. Il donne à nous la liberté ! Toute la rage enfermée dans le filet, c'est la prison la plus affreuse. Et on reste esclaves, jusqu'au fond du cœur. Renoncer à nous pour pouvoir se cacher ? De quoi ? Le pire est déjà arrivé quand on reçoit la corde-nom. »

Margaret s'agenouilla près de Calvin. « Tu dois te guérir, ne cessait-elle de lui murmurer.

— J'connais pas où commencer, souffla Calvin. J'suis plein d'pourriture tout partout.

— Alvin, s'écria Margaret au désespoir. Alvin, regarde. Regarde-moi ! Vois ce qui se passe ici ! » Elle se releva et se mit à tracer des lettres dans le vide. A-U-S-E-C-O-U-R-S. C-A-L-V-I-N. G-U-É-R-I-S-L-E ! « Regarde-moi et sauve-le si tu veux qu'il vive !

— Vous faites quoi dans l'air ? demanda Poissarde. Vous faites signe à quoi ?

— À mon mari, répondit Margaret. Il ne me voit pas. » Elle se tourna vers Gullah Joe. « Pouvez-vous faire quelque chose pour aider tous ces noms perdus à rentrer chez eux ?

— Oui, dit Joe.

— Alors prenez votre ami Danemark et faites-le.

— Et vous allez faire quoi, vous ? demanda Danemark d'un air renfrogné.

— Je vais essayer de décider mon mari à guérir son frère. Et, s'il ne peut pas, je vais tenir la main de Calvin pendant les derniers instants. »

Calvin laissa échapper un profond gémissement de désespoir. « J'suis pas prêt à mourir ! fit-il.

— Prêt ou non, tu devras mourir un jour, lui rappela Margaret. Guéris-toi du mieux que tu peux. Tu es censément un Faiseur, non ? »

Calvin se mit à rire. D'un rire abattu et amer. « J'ai passé toute ma vie à essayer d'échapper aux ordres d'Alvin. Asteure, pour une fois que j'ai besoin d'lui, je l'ai pas dans mes pattes. »

Dans le silence qui s'ensuivit s'éleva la voix de Gullah Joe, douce et lente.

« Les noms le faire, dit-il. Retrouver leur chemin.

— Alors vous devriez sortir dans la rue et répandre la nouvelle dans toute la ville, dit Margaret. Les esclaves vont déborder d'une rage

longtemps contenue. Il faut que vous les empêchiez de se soulever dans une rébellion stérile une fois qu'ils auront retrouvé leurs émotions violentes. » Ni Gullah Joe ni Danemark ne réagit. « Allez-y ! cria-t-elle. Je m'occupe de Calvin. »

Les deux hommes sortirent en chancelant dans la rue et passèrent de maison en maison. Déjà des gémissements et des chants s'élevaient dans la cité. Ils interceptèrent tous les Noirs de Blacktown qu'ils trouvèrent et les mirent au courant du mieux possible avant de les renvoyer sur une dernière recommandation : Retenez votre colère. Ne faites de mal à personne. Ils nous écraseront si nous laissons parler nos sentiments. Le ramasseur de noms ne veut pas. Nous ne sommes pas encore prêts. Nous ne sommes pas encore prêts.

Dans le grenier de l'entrepôt, Margaret et Poissarde ne pouvaient qu'éponger le front de Calvin qui délirait par terre, abruti par la fièvre. Corps et âme ne s'étaient retrouvés, semblait-il, que pour mieux mourir ensemble.

Au bout d'un moment deux autres mains se joignirent aux leurs. Une femme noire aux gestes lents, hésitants. Elle posa une ou deux questions, mais sans articuler ; on avait du mal à la comprendre. Margaret sut tout de suite de qui il s'agissait et posa la main sur celle de la Noire ; de l'autre côté, Poissarde fit de même. « T'as pas à travailler, aujourd'hui, dit la jeune esclave. On s'occupe de lui. »

Mais la femme n'eut pas l'air de les comprendre. Elle continua de les aider à prendre soin de Calvin comme si elle avait un intérêt personnel à le maintenir en vie. Ou peut-être aimait-elle tout bonnement son prochain comme elle-même.

XIII

Le Jour Du Jugement

John Adams ne prit même pas la peine de s'asseoir confortablement à son bureau. C'était en principe une procédure de routine. Quill lirait l'acte d'accusation. Le jeune avocat de la défense annoncerait si son client plaiderait coupable ou non. Ils auraient repassé la porte d'ici quelques minutes.

Tout commença comme prévu. Quill lut l'acte d'accusation. La liste habituelle d'allégations de commerce avec Satan. Mais, comme il devenait clair qu'il s'agissait davantage d'une péroraison que d'une simple lecture, John le fit se rasseoir d'un coup de marteau. « Je crois que nous avons entendu l'ensemble des charges et que vous attaquez déjà votre réquisitoire, maître Quill.

— Pour une parfaite compréhension des chefs d'accusation. Votre Honneur, je...

— Je comprends parfaitement les chefs d'accusation, tout comme le prévenu, le coupa John. Nous entendrons votre exposé des détails plus tard, j'en suis sûr. Que répond le prévenu aux chefs d'accusation ? »

En-Vérité Cooper se leva de son siège d'un mouvement harmonieux, en véritable homme du monde. Par contraste, le forgeron dégingandé avait l'air de se déplier, de s'extirper de son fauteuil comme une tortue de sa carapace. Ses chaînes cliquetèrent bruyamment.

« Alvin Smith, que plaidez-vous ? demanda John.

— Non coupable, Votre Honneur. »

Alvin se rassit, et John commença d'annoncer le programme du lendemain, jour d'ouverture du procès. Il s'aperçut alors que Cooper était resté debout.

« Qu'y a-t-il, maître Cooper ?

— Je crois qu'il est de coutume d'entendre les requêtes.

— On n'accède jamais aux requêtes formelles de relaxe dans les procès en sorcellerie », lui rappela John.

Cooper ne bougea pas. Il attendait.

« D'accord, voyons voir ces requêtes. »

Cooper s'approcha du juge auquel il remit plusieurs requêtes rédigées d'une écriture élégante.

« Qu'est-ce que c'est, tout ça ? demanda Quill.

— On dirait, fit John, que le prévenu dépose quelques requêtes intéressantes. D'accord, maître Cooper. Assouvissez donc la curiosité de maître Quill et faites-nous-en lecture.

— D'abord, puisque le ministère public a l'intention de poursuivre un témoin figurant dans les registres de la paroisse sous le nom de Purity Orphelan en s'appuyant sur les mêmes éléments que pour mon client, la défense demande que les deux affaires n'en fassent qu'une.

— C'est ridicule, fit Quill. Purity est notre témoin principal et la défense le sait. »

John était amusé par la manœuvre de Cooper et se délectait de l'indignation de Quill. « Seriez-vous en train de dire, maître Quill, que vous n'envisagez pas de juger mademoiselle Purity à partir des mêmes éléments ?

— Je dis que c'est sans rapport avec ce procès.

— Je crois que mademoiselle Purity devrait avoir les droits d'une prévenue dans cette salle d'audience, reprit Cooper, car le témoignage qu'elle apporte ne devrait pas pouvoir ensuite se retourner contre elle dans son propre procès. »

Avant que Quill ait le temps de répondre, John lui demanda sèchement : « Maître Quill, j'ai envie de satisfaire à cette requête, à moins que vous ne soyez disposé à concéder l'abandon irrévocable de toutes les charges contre mademoiselle Purity auxquelles pourraient donner lieu son témoignage dans ce procès. » Quill fut interloqué, mais un instant seulement. On devinait sans peine ce qu'il pensait durant ce moment d'hésitation : Était-il plus important de garder deux procès distincts que de pouvoir vraiment juger Purity ? « Je n'ai aucune intention d'accorder le non-lieu à une sorcière qui a avoué. »

John donna des coups de son marteau. « Requête accordée. Mademoiselle Purity est-elle dans la salle ? »

Une jeune fille craintive à l'air fatigué se leva de sa place derrière le banc du procureur.

« Mademoiselle Purity, fit John, acceptez-vous un procès commun ? Et, si oui, acceptez-vous que maître En-Vérité Cooper vous représente en même temps qu'Alvin Smith ? »

Quill émit une objection. « Ses intérêts sont différents de ceux d'Alvin Smith.

— Non, ce n'est pas vrai, dit Purity d'une voix hardie qui surprit. J'accepte les deux, monsieur.

— Prenez place à la table de la défense », fit John.

Ils attendirent pendant qu'elle s'asseyait de l'autre côté d'En-Vérité Cooper. John les laissa quelques instants chuchoter entre eux.

Ce fut Quill qui rompit le silence. « Votre Honneur, j'ai le sentiment qu'il me faut protester contre cette procédure irrégulière.

— Je regrette que vous ayez ce sentiment. Faites-moi savoir quand vous ne tiendrez plus. »

Quill se rembrunit. « Très bien, Votre Honneur. Alors, je proteste.

— Protestation notée. Mais notez aussi que la cour désapprouve le procédé qui consiste à abuser un témoin en le faisant témoigner dans le procès d'un autre pour mieux utiliser ce même témoignage dans son propre procès. Je crois que c'est monnaie courante dans les procès en sorcellerie.

— C'est une pratique que justifie la difficulté d'obtenir des preuves des œuvres de Satan.

— Oui, fit John. Une difficulté bien connue. Tant de choses en dépendent, vous ne trouvez pas ? Requête suivante, maître Cooper.

— Maître Quill ayant ouvertement et publiquement enfreint les lois contre l'extraction de témoignages sous la torture, je demande que toutes les déclarations obtenues de l'un ou l'autre de mes clients au cours ou à la suite de cette torture soient rayées de ce procès. »

Quill bondît sur ses pieds. « Aucune douleur physique n'a été infligée aux prévenus, Votre Honneur ! Personne ne les en a même menacés ! La loi a été strictement respectée. »

Quill avait raison, John le savait, s'il fallait en croire plus d'un siècle de précédents depuis la loi contre la torture promulguée après le fiasco de Salem. Les sorcelleurs prenaient bien garde de ne pas dépasser les bornes.

« Votre Honneur, dit Cooper, je prétends que l'usage de faire courir un inculpé jusqu'à l'épuisement extrême relève en fait de la torture, aussi je propose qu'on le considère comme telle et qu'il tombe sous le coup de la loi au même titre que les autres formes de torture interdites.

— La loi dit ce qu'elle dit ! rétorqua Quill.

— Calmez-vous, maître Quill, fit John. Maître Cooper, la loi est claire sur la question. »

Cooper lut alors d'un trait une série de citations de droit contractuel sur les tentatives de détournement des termes d'un contrat consistant à imaginer des pratiques qui, sans être expressément interdites, bravaient manifestement l'esprit dudit contrat. « Le principe veut, quand on se livre à des pratiques dans le seul but de tourner une obligation légale, que ces pratiques soient considérées comme des délits.

— Il s'agit de droit contractuel, fit Quill. C'est sans rapport.

— Vous vous trompez, dit Cooper. La loi contre la torture est un contrat passé entre le gouvernement et la population garantissant aux innocents qu'on ne les forcera pas sous la torture à porter de faux

témoignages contre eux-mêmes ou autrui. C'est une pratique courante chez les sorcisseurs d'employer de nouveaux moyens de torture imaginés après la promulgation de la loi, donc absents de la liste des actes prohibés mais aux mêmes effets pernicieux. Autrement dit, le procédé habituel de faire courir le témoin d'un procès en sorcellerie vise exactement les mêmes objectifs que les tortures expressément interdites : arracher un témoignage de sorcellerie sans souci de savoir si d'autres preuves l'étaient. »

Quill tempêta un bon moment après cette déclaration, et John le laissa cracher sa bile tandis que le greffier griffonnait avec ardeur. Rien de ce que disait Quill ne ferait la moindre différence. John savait qu'en termes de vérité et de vertu, la position de Cooper était solide. Il savait aussi que l'aspect légal était beaucoup moins évident. En se servant dans le droit en sorcellerie – branche du droit ecclésiastique – de précédents puisés dans le droit contractuel, John s'exposerait à l'accusation d'avoir jeté délibérément la confusion, car où s'arrêteraient de telles manœuvres ? Toutes les traditions juridiques s'embrouilleraient irrémédiablement, et qui serait alors capable d'apprendre assez de droit pour exercer dans le moindre tribunal ? Ce serait de sa part un pas terriblement radical à franchir. John ne s'inquiétait pourtant pas des critiques ni des blâmes. Il était vieux, et, si on décidait de ne pas le suivre dans cette voie, tant pis. Non, la vraie question, c'était de savoir s'il fallait risquer de mettre à mal tout le système juridique afin d'instruire plus équitablement les affaires de sorcellerie.

Lorsque Quill se calma enfin, John n'avait toujours pas pris parti. « La cour va étudier cette requête attentivement et donnera sa décision ultérieurement si aucune des autres requêtes ne s'y oppose. »

Cooper était visiblement déçu ; Quill n'était guère soulagé. « Votre Honneur, l'idée même d'examiner cette requête est... »

John le réduisit au silence d'un coup de marteau. « Requête suivante, maître Cooper. »

L'avocat se leva et se lança dans un chapelet de citations d'affaires obscures jugées par des tribunaux anglais. John, qu'avantageait la requête écrite posée devant lui, se réjouissait de voir Quill comprendre peu à peu quel coup préparait son adversaire. « Votre Honneur, finit par dire le sorcier en interrompant Cooper, l'avocat de la défense suggère-t-il sérieusement qu'on interdise à l'interrogateur de venir témoigner ?

— Écoutons-le jusqu'au bout et nous verrons, dit John.

— Donc, Votre Honneur, reprit Cooper, les interrogateurs des procès en sorcellerie, tous sans exception des professionnels dont l'emploi dépend, non pas de la découverte de la vérité, mais de l'obtention de verdicts de culpabilité, sont des parties intéressées dans

l'action en justice. Nulle part dans les annales des cent dernières années on ne mentionne un sorceleur qui aurait reconnu au cours d'un interrogatoire l'innocence d'un inculpé de sorcellerie. Par ailleurs, il existe une habitude bien ancrée chez les sorceleurs de broder sur les témoignages ; dans deux affaires seulement les charges de commerce avec Satan figuraient dans le témoignage original, et il s'est avéré qu'il s'agissait dans l'une comme l'autre de falsifications intentionnelles. Le procédé est clair : tous les procès en sorcellerie légitimes s'ouvrent sans rien de plus répréhensible à juger que l'usage d'un talent. Les témoignages mentionnant Satan n'apparaissent qu'à l'arrivée de l'interrogateur et sont présentés à la cour de deux manières seulement : à travers le propre témoignage de l'interrogateur contredisant un témoin ou prévenu qui nie toute implication avec le démon, ou à travers celui de témoins dont l'aveu d'un tel commerce participe d'une confession considérée comme repentir, à la suite de quoi on abandonne les charges. Bref, Votre Honneur, les archives sont claires. La preuve d'un commerce satanique dans tous les procès en sorcellerie de Nouvelle-Angleterre est fournie par les sorceleurs eux-mêmes et par ceux qui, craignant la mort, se plient à leur volonté et font les seuls aveux qu'acceptent leurs tourmenteurs.

— Il demande à cette cour de renier les fondements mêmes du droit de la sorcellerie ! s'écria Quill. Je demande à cette cour de désavouer l'objectif manifeste du Parlement et de l'Assemblée du Massachusetts ! »

John faillit éclater de rire. Cooper était d'une audace extrême.

Il ne cherchait pas uniquement le renvoi sans procès de l'affaire, il voulait que le juge statue de telle façon qu'il ne soit plus jamais possible de tenir un autre procès en sorcellerie. À condition, s'entend, que la décision de John fasse jurisprudence.

Une pensée lui vint : Il m'offre l'occasion d'accomplir une action d'éclat dans les dernières années de ma vie.

« Vous portez contre maître Quill des accusations de fautes graves, dit-il. Si je devais donner suite à cette requête, je n'aurais d'autre choix que de lui retirer le droit d'exercer et d'engager contre lui des poursuites pour parjure, pour commencer.

— J'ai agi selon les meilleures traditions de ma profession ! brailla Quill. C'est un scandale !

— Néanmoins, poursuivit John, ces accusations graves sont de nature à remettre en question toute la procédure contre monsieur Alvin Smith et mademoiselle Purity. Car j'ai le sentiment que, si je devais satisfaire à l'une ou l'autre de ces deux requêtes, la suivante me demanderait la stricte observation des lois sur la sorcellerie.

— Oui, Votre Honneur, dit Cooper.

— La stricte observation, c'est justement ce que je réclame, moi !

s'exclama Quill.

— Vous réclamez la stricte observation de la loi contre la torture, répliqua John. Les cours de justice savent depuis longtemps que la stricte observation du droit en sorcellerie exige pour une condamnation la preuve non seulement qu'existent des pouvoirs magiques, mais aussi que de tels pouvoirs sont le fruit de l'influence et de la puissance de Satan.

— Ce n'est pas une exigence, c'est une condition expresse ! brailla Quill.

— Ne criez pas, maître Quill, fit John. La justice est peut-être aveugle, mais pas sourde.

— Je vous demande pardon.

— La chose excite peut-être votre colère, maître Quill, mais elle est reconnue depuis longtemps : la stricte observation du texte traditionnel du droit en sorcellerie amène à la conclusion que le rôle de Satan n'est pas une condition expresse, mais qu'il doit être prouvé. Que la possession d'un don extraordinaire ne constitue pas la preuve a priori d'une présence satanique, et que le phénomène résulte en particulier de la tradition du droit ecclésiastique qui doit toujours envisager la possibilité d'un miracle dû à la foi en Jésus-Christ et à une intervention céleste.

— Est-ce la théorie de la défense, que ces deux sorciers auraient opéré des miracles par le pouvoir du Christ ? » Quill posa la question comme s'il n'avait jamais rien entendu d'aussi absurde. Mais ses paroles restèrent en suspens, sans réponse, non contestées, et il obtint l'effet inverse de celui escompté. John savait qu'on aurait éclairci au moins un point important au tribunal aujourd'hui : des gens investis du pouvoir de Dieu pouvaient se voir accusés de sorcellerie si on laissait faite les sorceleurs.

Beau travail, maître Cooper.

« La cour décrète qu'il faut statuer sur les requêtes présentées par la défense avant que le procès puisse reprendre. En conséquence, j'ordonne à l'huissier de renvoyer les jurés chez eux et de faire évacuer la salle, de crainte que le débat sur les preuves qui va avoir lieu influence le procès éventuel. Nous reprendrons à midi. Je recommande à tous de déjeuner tôt parce que j'ai l'intention de régler ces questions avant d'ajourner ce soir. »

Bang, fit le marteau, et John se leva de son siège pour regagner le cabinet du juge presque en dansant. Qui aurait cru qu'un méchant petit procès en sorcellerie prendrait soudain de telles proportions ? John avait rendu des non-lieux pour insuffisance de preuves dans les deux procès qu'il avait présidés jusque-là, mais dans les deux cas il l'avait fait pour cause de contradiction dans la déposition d'un témoin, et ses jugements n'avaient pas créé de précédent. Cooper avait initié

une situation autrement plus redoutable ; accéder à une seule de ses requêtes sur les éléments de preuves pouvait détruire les lois sur la sorcellerie et les rendre inapplicables. Et vu le climat politique en Nouvelle-Angleterre, il y avait peu de chances pour qu'un corps législatif les rétablisse, pas sans garanties sévères qui élimineraient toutes les petites astuces de l'arsenal des sorceleurs. Ce qu'on faisait en Angleterre, évidemment était peut-être tout différent. Mais si John connaissait bien son fils Quincy, l'Assemblée du Massachusetts réagirait aussitôt et, avant même que le Parlement se soit penché sur la question, un nouvel arrêté serait instauré en Nouvelle-Angleterre. Les parlementaires se trouveraient alors dans la position délicate de devoir répudier une loi née chez eux, là où la vie chrétienne passait pour la plus pure. Il y avait de fortes chances pour que tout se termine ici même, aujourd'hui.

John disparaissait presque parmi les coussins de son fauteuil de peluche prévu pour des hommes plus imposants que lui. Il ferma les yeux et sourit. Dieu avait un rôle à lui faire jouer, après tout.

*

Purity n'avait aucune idée du plan d'En-Vérité Cooper. Tout ce qu'elle savait, c'est que Quill l'avait en horreur. Par conséquent, si Quill l'avait en horreur, elle se devait de l'approuver. Et puis elle voyait bien que l'Anglais ne nourrissait aucune mauvaise intention envers elle, pas plus qu'Alvin pourtant enchaîné par sa faute. Quand même, elle se sentait mal à l'aise, assise à côté de ces hommes qu'elle avait accusés. Si elle avait su où allaient mener ses accusations au moment où elle les avait portées... Elle voulut leur expliquer.

« Nous sommes au courant, dit En-Vérité Cooper. N'y pensez plus.

— Ousqu'est le manger ? demanda Alvin. On a pas des masses de temps.

— Je ne sais pas pourquoi vous m'aidez, fit Purity.

— Il vous aide pas, lança Alvin. Il veut changer l'monde.

— Alvin a des soucis avec l'autorité, dit En-Vérité. Il n'aime pas qu'on s'occupe de tout à sa place.

— J'veux qu'on s'occupe de m'querir à manger. J'commence à trouver c'te table drôlement appétissante. »

À ce moment l'huissier s'approcha et leur demanda s'ils souhaitaient déjeuner dans la prison, séparément, où ici même à la table de la défense, autour d'un repas de pique-nique offert par plusieurs dames de Cambridge dont sa propre épouse.

« Une attention admirable », fit En-Vérité.

L'huissier eut un grand sourire. « Ma femme était au terrain communal hier. Pour elle, vous êtes Galaad. Ou Perceval.

— Voulez-vous la remercier pour moi ? Pour nous tous ? »

Bientôt pain, fromage et fruits d'été couvrirent la table, et Alvin se mit à manger avec une voracité d'adolescent. Purity eut beaucoup plus de mal à trouver l'appétit mais, lorsqu'elle eut le goût des poires et du fromage dans la bouche, elle s'aperçut qu'elle était plus affamée qu'elle n'avait cru.

« Je ne sais pas, fit-elle, pourquoi vous devriez me pardonner.

— Oh, on vous pardonne, fit Alvin. On fait même plusse que vous pardonner. Le gars En-Vérité, icitte, vous l'obsédez pour de bon. »

L'avocat se contenta de sourire, les yeux pétillants. « Alvin ne se sent pas dans son assiette, dit-il. Il n'aime pas les prisons.

— Vous êtes déjà allé en prison ? demanda Purity.

— Il a été acquitté de toutes les accusations, dit En-Vérité. Ce qui prouve que je suis un bon avocat.

— Ce qui prouve que j'étais innocent, fit Alvin. Un avantage que j'ai pas ce coup-ci. »

Cette fois seulement En-Vérité parut contrarié. « Si tu te crois coupable, pourquoi as-tu plaidé le contraire ? lança-t-il d'un ton sec.

— J'suis pas coupable de sorcellerie. Pour cause d'observation stricte ou aut' chose. Mais les affaires que mademoiselle Purity a racontées sus moi, ben, toi et moi on connaît que c'est vrai. » Pour preuve, il se débarrassa de la menotte de sa main droite comme si elle était faite d'argile.

Purity sursauta. Elle n'avait jamais vu un tel pouvoir. Même en entendant le récit d'Arthur au bord du fleuve, elle n'avait pas imaginé qu'Alvin imposait sa volonté au métal aussi facilement. Pas d'incantations, aucun signe d'effort.

« Mademoiselle Purity n'en revient pas, dit En-Vérité.

— D'après vous, fit Alvin, est-ce que j'dois étaler du fer sus mon pain et l'manger ?

— Ne joue pas les m'as-tu-vu », dit En-Vérité.

Alvin se renversa dans son fauteuil et mangea une épaisse tranche de pain au fromage – une posture qu'il n'aurait pas pu prendre avec ses menottes. La bouche pleine, il continua quand même de parler. « M'est avis qu'il fallait vous l'appeler, mademoiselle Purity : ce que vous avez raconté sus mon compte, c'était vrai. Faut pas vous en vouloir d'avoir dit la vérité. »

Purity s'aperçut qu'elle était au bord des larmes. « Tout va de travers, dit-elle.

— Vous avez raison, fit Alvin, mais d'la même manière partout. C'est ce qui rend les voyages intéressants.

— Je sais que vous ne me voulez que du bien, tous les deux. Mais vous êtes en colère l'un après l'autre. Je me demande pourquoi.

— En-Vérité Cooper s'figure qu'il est en amour avec vous »,

expliqua Alvin.

Purity ne sut que répondre. Tout comme En-Vérité qui rougissait tout en mangeant un morceau de poire. Mais qui ne contredit pas son ami.

« Ça m'embête pas qu'il tombe en amour, notez bien, reprit Alvin, et d'après ma femme vous êtes une bonne fille, loyale, intelligente, patiente et avec toutes les aut' qualités que devra avoir la femme de monsieur Cooper.

— Je ne savais pas que je connaissais votre femme, monsieur dit Purity.

— Vous la connaissez pas. Vous vous rappelez donc pas ce qu'Arthur a dit sus elle ?

— Qu'elle est une bougie.

— Une torche.

— Par ici, en Nouvelle-Angleterre, on n'entend pas beaucoup parler des talents. D'égalons, oui, mais pas de talents. »

En-Vérité s'esclaffa de rire. « Je te l'avais dit qu'elle avait de l'humour, Al. »

Elle s'autorisa un léger sourire.

« Disons que, d'après Margaret, vous valez la peine que j'reste en prison un couple de nuits, fit Alvin.

— Vous m'avez soutenue, hier, pendant que nous courions, n'est-ce pas ? »

Alvin haussa les épaules. « Qui connaît votre résistance ? À un moment donné, tout l'monde abandonne et raconte ce que l'questionneux veut entendre.

— J'aimerais me croire capable de résister à la torture aussi bien que n'importe qui, dit Purity.

— C'est ça que j'veux dire, fit Alvin. Personne peut y résister si l'questionneux connaît son affaire. L'corps nous trahit. Y a pas grand monde qui s'en rend compte par rapport qu'on leur pose jamais une question importante. Et la plupart de ceux à qui on en pose, ils donnent la réponse que veut l'questionneux sans un brin de torture. Y a qu'les forts, les plus têtus, qui s'font torturer.

— Monsieur Cooper, dit Purity, vous ne croyez pas, j'espère, que j'accorde le moindre crédit aux plaisanteries de monsieur Smith sur vos sentiments pour moi. »

En-Vérité lui sourit. « Vous ne me connaissez pas, je ne peux donc guère m'attendre à ce qu'une idée pareille vous séduise.

— Au contraire, dit Purity, je vous connais très bien. Je vous ai vu au tribunal aujourd'hui, et aussi au terrain communal. Je sais quel genre d'homme vous êtes.

— Vous connaissez pas qu'il pète en dormant », dit Alvin.

Purity le regarda, consternée. « Comme tout le monde, répondit-

elle, mais la plupart des gens n'éprouvent pas le besoin d'en parler à table. »

Alvin lui fit un grand sourire. « C'est juste que j'avais évité qu'on tombe dans la bluterie. Surtout durant qu'un avocat, icitte, essaye de mettre le feu à la grange pour tuer les puces. »

Le visage d'En-Vérité s'assombrit. « Il ne s'agit pas de puces, comme tu dis, quand des innocents meurent et que d'autres se font parjurer par peur.

— Comment faire la justice si des juges s'amuse à renverser les lois sitôt qu'un avocat leur fournit l' moindre prétexte ?

— C'est de la théorie, dit En-Vérité. Quand l'exercice de la loi mène à l'injustice, la loi doit changer.

— C'est à ça que sert le Parlement, dit Alvin. Et l'Assemblée.

— Quel homme politique oserait déclarer qu'il est en faveur de la sorcellerie ? »

La discussion aurait pu continuer, mais à cet instant la porte de la salle s'ouvrit. Entra Hezekiah Study. Il ne salua personne mais descendit l'allée d'un pas décidé tout droit vers un siège juste derrière la table de la défense. Il ne s'adressa qu'à En-Vérité Cooper.

« Ne faites pas cela, dit-il.

— Quoi donc ?

— Ne vous attaquez pas aux sorciers, dit-il. Traitez l'affaire. Ou, encore mieux, si votre client a vraiment le talent dont on l'accuse, débarrassez-vous des chaînes et partez d'ici. »

Alors seulement, Hezekiah remarqua la menotte tordue, déformée, qui gisait sur les genoux d'Alvin. Lequel lui sourit et s'enfourna d'un coup dans la bouche le dernier morceau de pain et de fromage.

« Excusez-moi, monsieur, mais qui êtes-vous ? demanda En-Vérité Cooper.

— C'est le révérend Study, le renseigne Purity. Il m'a conseillé de ne pas accuser Alvin de sorcellerie. Je regrette de ne pas l'avoir écouté à ce moment-là.

— Vous regretterez de ne pas m'avoir écouté maintenant, fit Hezekiah.

— J'ai la loi de mon côté, dit En-Vérité.

— Non, répliqua Hezekiah. Vous n'avez rien de votre côté.

— Monsieur, je connais mon affaire et je connais la loi.

— Moi aussi je la connaissais. J'ai essayé la même stratégie. »

En-Vérité était à présent intéressé. « Vous êtes avocat, monsieur ?

— J'étais avocat. J'ai renoncé pour devenir pasteur.

— Mais vous avez perdu un procès en sorcellerie, si je comprends bien ?

— J'ai voulu employer cette stricte observation de la loi qui vous plaît tant, dit Hezekiah. J'ai voulu démontrer que le témoignage du

sorcelleur était sujet à caution. Tout ce que vous faites.

— Et vous avez échoué ?

— Que faites-vous, demanda Hezekiah, si le sorcelleur vous appelle, vous, à la barre ? »

En-Vérité le fixa sans rien dire.

« Le sorcelleur peut appeler mon avocat ? s'enquit Alvin.

— C'est le droit ecclésiastique, répondit Hezekiah. Un droit plus ancien que les avocats. Pas de privilège à moins d'être un pasteur ordonné.

— On vous a donc appelé à la barre, dit Purity. Mais qu'avez-vous dit ?

— Je ne pouvais dire que la vérité. J'avais vu mes clients se servir de leurs talents. Des talents inoffensifs ! Des dons de Dieu, je leur ai dit, mais il y avait mon témoignage. » Des larmes lui coulèrent sur les joues. « C'est ce qui les a envoyés à la potence. »

Purity pleurait aussi. « C'était quoi, leurs talents ?

— À qui ? demanda Alvin.

— Ma mère et mon père », répondit Purity en regardant Hezekiah pour obtenir une confirmation.

Le pasteur hocha la tête et détourna les yeux.

« Ils sont morts pour quoi ? demanda Purity. Quel était leur crime ?

— Ta mère guérissait les animaux, répondit Hezekiah. C'est ce qui l'a tuée. Un voisin rancunier a trop attendu, l'a appelée trop tard, et sa mule est morte, alors il a prétendu qu'avec l'aide de Satan elle jetait des sorts aux bêtes de tous ceux qui lui déplaisaient.

— Et mon père ?

— Il savait tirer des traits droits. »

Les mots restèrent un moment comme suspendus en l'air.

« C'est tout ? fit Alvin.

— Sur le papier. Dans la terre. Mieux qu'un géomètre. Ses clôtures faisaient merveille dans tout le voisinage. Il gagnait tous les ans le concours de labour à la fête de la paroisse. Personne ne traçait de sillons aussi rectilignes. Sa femme le chargeait toujours de couper le tissu quand elle cousait. Des gens se sont souvenus de son talent au moment du procès de sa femme, et il l'a reconnu tout de suite, il ne voyait aucun mal à cela puisqu'il ne faisait de tort à personne et n'en tirait pas avantage. Sauf à la fête. »

Purity eut de la peine à parler au milieu de ses larmes. « C'est à cause de ça qu'ils sont morts ?

— Ils sont morts à cause de la jalousie, répondit Hezekiah, de la soif de sang du sorcelleur, et aussi de l'incompétence, de l'arrogance, de l'orgueil de leur avocat qui se disait leur ami mais a osé mettre leurs vies en danger pour mener un combat plus ambitieux. J'aurais

pu leur obtenir le bannissement. Tout le monde les appréciait et le procès n'était pas populaire. Le sorceleur voulait un compromis. Mais j'avais ma cause à défendre. » Il étreignit les mains de Purity. « Je ne peux pas laisser cet homme commettre la même erreur avec toi ! J'ai passé ma vie à essayer de t'éviter le sort de tes parents, parce que tu es repérée, n'en doute pas. Quill sait qui tu es. À cause de toi, ils ne pouvaient pas pendre ta mère avant ta naissance, et l'indignation grandissait parmi la population. L'envie démangeait les gens de libérer tes parents de prison. Mais les sorcateurs ont fait appel aux autorités et ils ont exécuté les sentences sous bonne garde. Ensuite ils t'ont exilée de la région afin qu'on ne se rappelle pas le crime commis contre toi. Encore aujourd'hui, que Dieu protège le sorceleur qui passerait dans cette région du Netticut, parce que les habitants de là-bas connaissent la vérité.

— Alors c'était un peu une victoire, dit Purity d'une voix calme. Ils ne sont pas morts pour rien.

— Oui, mais ils sont morts, fit Hezekiah. Leurs accusateurs ont été mis au ban de la société jusqu'à ce qu'ils déménagent, mais eux vivent toujours, non ? Les sorcateurs ont perdu beaucoup de leur prestige, mais ils s'occupent toujours de sorcellerie, non ? À mon avis, c'est ce qui s'appelle mourir pour rien.

— C'est un procès différent, fit En-Vérité. Et un juge différent.

— C'est un homme honorable, tenu par la loi. Soyez-en sûrs.

— Les hommes honorables ne sont pas tenus par de mauvaises lois. »

Alvin eut un rire un peu méchant. « Si c'est ça, comment tu vas faire le tri entre les honorables et les pas honorables ? Qui donc est tenu par la loi, vu que toutes les lois sont mauvaises à un moment ou à un autre ?

— De quel côté es-tu ? demanda En-Vérité avec irritation.

— J'suis supposé bâtir une ville. Et si j'la bâtis pas sus la loi, j'vais la bâtir dessus quoi, moi ? Même Napoléon fait des lois qui l'tiennent, par rapport qu'y pas d'ordre sinon, c'est l'chaos d'un bout à l'autre.

— Alors tu préférerais qu'on te pendre ? »

Alvin soupira et brandit la menotte tordue. « On va pas m'pendre.

— On le fera quand même, dit En-Vérité. Peut-être pas cette année, mais l'année prochaine ou celle d'après. Quelqu'un le fera. Tu l'as dit toi-même.

— Faut laisser les procès en sorcellerie disparaître tout seuls, dit Alvin.

— Comme disparaît l'esclavage ? » répliqua En-Vérité d'un ton moqueur.

La porte s'ouvrit une nouvelle fois. Les gens commençaient à revenir. L'huissier réapparut et nettoya la table. « Vous avez pas

beaucoup mangé, dit-il.

— Moi, si », fit Alvin.

Hezekiah et Purity se tenaient toujours les mains par-dessus la barre de délimitation entre les spectateurs et la cour. « Vous d'mande pardon, dit l'huissier. C'est une prévenue maintenant. J'veux pas lui mettre des chaînes, mais elle a pas l'droit de toucher les gens au-delà d'la barre. »

Hezekiah hocha la tête et retira les mains.

L'huissier sortit avec le panier du pique-nique. Alvin se remit la menotte autour du poignet. Purity ne put s'empêcher de la tâter. Elle était à nouveau dure. Dure comme du fer.

Quill revint dans la salle d'audience en souriant.

Purity se retourna vers Hezekiah. « Vous vous trompez, vous savez, chuchota-t-elle. Ce n'est pas vous qui les avez pendus. »

Hezekiah secoua la tête.

« Je ne les ai pas connus, reprit-elle, mais je suis maintenant assise là où ils se sont assis, plus coupable qu'eux parce que c'est moi qui ai porté l'accusation. Et, je vous assure, ils savaient qui étaient leurs amis.

— Je n'étais pas leur ami.

— Ils savaient qui étaient leurs amis, répéta Purity, et moi aussi je le sais. Tout le monde a peut-être été indigné, mais personne n'a empêché la pendaison. Vous seul m'avez suivie ou retrouvée ici. Vous seul avez pris soin de m'élever à l'abri du danger. Vous avez donné des années de votre vie à leur enfant. Voilà un véritable ami. »

Hezekiah s'enfouit la figure dans les mains. Ses épaules tremblèrent, incapables de supporter le poids que la jeune femme venait de leur imposer. L'absolution était pour le moment un fardeau plus lourd que le sentiment de culpabilité.

*

Quill se leva dès que John Adams rappela la cour à l'ordre.

« Votre Honneur, j'ai une requête.

— Hors de propos, fit John.

— Votre Honneur, je crois que tout sera réglé lorsque nous appellerons maître En-Vérité Cooper à la barre ! C'est un point du droit ecclésiastique et il n'y a pas...»

John tapa de son marteau à coups redoublés jusqu'à ce que Quill se taise enfin.

« J'ai dit que votre requête est hors de propos.

— Il existe des précédents ! fit Quill, bouillant de rage.

— Pas du tout, répliqua John. Votre requête sera peut-être de propos quand nous reprendrons le procès d'Alvin Smith et Purity

Orphelan. Mais pour l'instant nous entendons une autre requête, et dans cette procédure c'est moi qui pose les questions. Il n'y a pas de parties ni d'avocats, uniquement ma recherche personnelle de renseignements qui me permettront de prendre une décision. Alors vous allez vous rasseoir et ne plus bouger jusqu'à ce que je vous appelle pour vous interroger. Vous êtes à la même enseigne que tout le monde dans cette enceinte. Vous n'avez pas autorité pour présenter la moindre requête. Est-ce enfin clair dans votre tête, maître Quill ?

— Vous outreprenez vos pouvoirs, Votre Honneur !

— Huissier, ramenez des menottes et des fers. Si maître Quill ouvre encore la bouche, qu'on les lui enfile afin de lui rappeler qu'il n'a aucune autorité dans ce tribunal durant cette audition. »

Blême et tremblant, Quill se rassit.

L'audition se déroula sans heurts un certain temps. John interrogea d'abord Purity. Elle décrivit la nature des accusations qu'elle avait originellement portées, puis raconta comment Quill les avait déformées, comment il avait changé un innocent batifolage dans le fleuve en une orgie incestueuse et une paisible conversation sur la berge en un sabbat de sorciers. John la questionna sur les professeurs de l'université. Elle affirma qu'elle ne les avait jamais mentionnés et avait compris qu'on enquêtait sur leur compte seulement au moment où Quill lui avait demandé de les dénoncer, en particulier Emerson.

Puis on fit venir les professeurs, un à la fois, afin qu'ils relatent l'expérience de l'interrogatoire auquel les avait soumis Quill. Chacun déclara la même chose : on lui avait fait croire que des collègues avaient avoué et l'avaient compromis, et que son seul espoir était d'avouer et de se repentir. Aucun ne reconnut avoir dénoncé un seul confrère.

John se tourna alors vers Quill. « N'allez-vous pas le questionner, lui, d'abord ? fit le sorcelleur en montrant Alvin du doigt.

— Avez-vous oublié qui nous entendons ? demanda John.

— Je veux seulement entendre s'il nie, lui, les accusations de sorcellerie !

— Vous le saurez au cours des débats, puisque l'accusé peut être appelé à témoigner contre lui-même dans les procès en sorcellerie.

— Vous le défendez, dit Quill.

— Vous mettez ma patience à rude épreuve, fit John. Posez la main sur la Bible et prêtez serment. »

Quill s'exécuta et l'interrogatoire commença. Le sorcelleur répondit d'un air méprisant, se défendit d'avoir abusé quiconque. « C'est elle qui a mentionné Satan. Je devais me boucher les oreilles tant elle en parlait avec adoration. Elle voulait le connaître charnellement. Elle m'a même révélé que Satan lui avait enjoint de mentir et de prétendre que j'avais tout inventé, mais je n'avais pas

peur parce que je savais que dans des tribunaux légitimes mon témoignage jouirait d'un plus grand crédit que le sien. »

John écoutait avec un certain calme alors que la déposition de Quill se faisait de plus en plus désagréable. « Ces professeurs ont exactement la conduite qu'on attend d'une assemblée de sorciers, disait-il. Je ne les aurais pas interrogés si la fille ne les avait pas dénoncés. Elle s'est ravisée aussitôt, bien sûr, et a voulu démentir, mais je savais ce qu'elle m'avait dit, et ça me suffisait. Ils ont beau le nier, plusieurs ont avoué, comme l'attestent mes dépositions à la cour. »

John saisit une pile de déclarations sous serment sur son bureau. « J'ai les dépositions en question et je les ai toutes lues.

— Vous connaissez donc la vérité, et toute cette audition n'est qu'une parodie.

— Si c'est le cas, fit John, elle suit le scénario que vous avez écrit.

— Je n'ai pas écrit un tel scénario. J'attendais de cette cour qu'elle instruisse un procès en sorcellerie dans les règles.

— Maître Quill, il ne s'agit pas ici d'un procès en sorcellerie, mais de l'audition d'une requête. Vous n'avez pas l'air de saisir. Ces débats sont parfaitement dans les règles. Et je suis maintenant prêt à statuer sur la requête.

— Mais vous n'avez pas interrogé Alvin Smith !

— D'accord, fit John. Monsieur Smith, comment allez-vous aujourd'hui ?

— J'suis tanné d'porter des chaînes, Votre Honneur, sinon j'ai bon pied, bon œil.

— Avez-vous eu commerce avec Satan ?

— J'suis pas sûr de qui vous parlez », fit Alvin.

John fut surpris. Il s'attendait à un simple « non ». « Satan, répétait-il. L'ennemi de Dieu.

— Ben, si Satan ça veut dire ennemi de Djeu, j'en ai connu des masses dans ma vie, dont maître Quill icitte.

— Votre Honneur ! se récria le sorcelleur.

— Rasseyez-vous, maître Quill, ordonna John. Monsieur Smith, vous avez l'air de délibérément comprendre de travers ma question. N'abusez pas de ma patience, je vous prie. Satan, tel qu'on le conçoit d'ordinaire, est un être surnaturel. On vous accuse d'avoir reçu de lui des pouvoirs et d'obéir à ses ordres. Avez-vous hérité de pouvoirs magiques de Satan ou lui obéissez-vous ?

— Non, monsieur, répondit Alvin.

— Plus précisément, avez-vous déclaré à Purity Orphelan que vous commerciez avec Satan, ou bien vous a-t-elle vu en sa compagnie ?

— Si vous voulez parler du bougre rouge vif avec des griffes

d'ours, des pieds fourchus et des cornes dessus la tête, fit Alvin, j'l'ai jamais vu et j'ai jamais eu d'ses nouvelles. Il m'a jamais envoyé de mot d'billet. J'l'ai senti, ça oui, mais seulement quand j'étais tout seul avec Quill. »

John secoua la tête. « J'ai le sentiment que vous ne prenez pas cette instruction au sérieux. »

— Non, m'sieur. Ça, je r'connais.

— Et pourquoi donc ? Ne comprenez-vous pas que votre vie dépend peut-être de l'issue de cette audition ? »

Alvin se leva et se retira les menottes des poignets aussi facilement que des mitaines. Il secoua les pieds, et les fer de ses chevilles tombèrent par terre en cliquetant. « Par rapport que j'ai mon talent d'naissance. Pour c'que j'en connais, c'est Djeu, pas Satan, qui nous crée, alors mon talent, il me vient d'Lui. J'essaye d'en user comme il faut, pour le bien des genses. Ce que j'fais jamais, c'est m'en servir pour forcer mon prochain à agir contre sa volonté. Mais mon défenseur et vous, vous m'avez l'air décidés à forcer l'monde de Nouvelle-Angleterre à s'débarrasser de ces lois sus la sorcellerie, qu'ça y plaise ou non. Maître Quill est un serpent tortueux, mais on abolit pas toutes les lois jusse pour attraper quèques menteux. »

En-Vérité avait posé la tête sur son bureau. John, qui tremblait à la vue de pouvoirs surnaturels aussi manifestes, constatait que ce n'était pas une révélation pour l'avocat anglais.

Alvin parlait toujours. « J'voulais tenir le coup et voir comment vous deux vous tritiriez les lois sans trop en violer, mais ma femme a besoin d'moi tout d'suite et j'veux pas gâcher une minute de plusse icitte. Sitôt que j'aurai l'temps, je m'en r'viendrai mettre ces affaires au clair. Votre Honneur, par rapport que j'vous crois honorable, justement. Mais pour le moment faut que j'm'en aille aut' part. »

Alvin prit la direction de la porte au fond de la salle d'audience.

Quill bondit sur ses pieds et voulut l'arrêter. Ses mains glissèrent sur le forgeron comme s'il s'était enduit de graisse.

« Arrêtez-le ! s'écria le sorceleur. Ne le laissez pas partir ! »

— Huissier, fit John. Monsieur Smith a l'air de s'enfuir. »

Alvin se retourna face au juge.

« Votre Honneur, j'croyais que c'était pas mon procès. J'croyais que c'était l'audition d'une requête. Vous avez pas besoin d'moi icitte. »

En-Vérité se leva. « Alvin, qu'est-ce que tu fais de Purity ? »

— On la pendra pas, dit Alvin. Avant que t'en aies fini, sûrement qu'elle sera reine d'Angleterre.

— Attends une minute, Alvin », reprit En-Vérité. Il se tourna vers John Adams. « Votre Honneur, je demande à la cour de relaxer mon client sous sa propre caution, sur la promesse qu'il se présentera de

nouveau à la cour demain matin. »

John comprit ce qu'il lui demandait et décida de donner son accord. La fuite deviendrait une relaxe légale. « La présence du prévenu n'étant pas indispensable à cette audition, et la preuve étant faite qu'il s'est jusqu'ici soumis volontairement à son emprisonnement, la cour l'estime digne de confiance. Relaxé sous sa propre caution, charge à lui de se présenter au tribunal à dix heures demain matin.

— Merci, Votre Honneur, dit Alvin.

— Un scandale ! s'écria Quill.

— Rasseyez-vous, maître Quill, fit John Adams. Je suis prêt à statuer sur la requête. »

Quill se rassit lentement tandis que la porte se refermait sur Alvin Smith.

« Votre Honneur, dit En-Vérité Cooper, je dois vous présenter des excuses pour la conduite de mon client.

— Asseyez-vous, maître Cooper, fit John. J'ai pris ma décision. Je vois parfaitement ce qu'a voulu dire monsieur Smith. Il n'appartient pas à la cour d'abolir le droit pour rendre la justice. Les deux requêtes sont donc rejetées. »

Quill ouvrit largement les bras. « Dieu soit loué !

— Pas si vite, maître Quill, fit John. L'audition n'est pas terminée.

— Mais vous avez statué.

— Au cours de cette audition, j'ai eu la preuve formelle de l'inconduite des fonctionnaires désignés sous le nom d'interrogateurs ou de sorceleurs. La nomination de ces sorceleurs relève des autorités ecclésiastiques, lesquelles chargent un jury d'experts en sorcellerie de s'assurer que les candidats sont correctement formés. Cependant, l'autorisation véritable d'interroger et de servir comme fonctionnaire de la cour est donnée par le gouverneur au candidat qui doit au préalable prêter serment devant un juge. Cette autorisation est requise pour qu'un interrogateur ait voix au chapitre dans une cour civile et engage un procès en sorcellerie. Les autorisations des sorceleurs tombent sous le coup de la loi qui régit la délivrance des permis à tous les agents gouvernementaux non spécifiés dans un quelconque article. En vertu de cette loi, votre autorisation peut vous être retirée par un fonctionnaire judiciaire de l'échelon de magistrat ou plus élevé, qui découvrirait que vous vous êtes servi de votre charge contre les intérêts de la communauté. C'est justement ce que j'ai découvert. Maître Quill, je déclare donc que votre autorisation et celle de tous les autres interrogateurs de l'État du Massachusetts sont suspendues.

— Mais vous ne pouvez pas... Vous...

— En outre, je déclare que tous les interrogatoires menés sous couvert de cette autorisation sont frappés de nullité. J'ordonne qu'aucune procédure judiciaire ne reprenne tant qu'on n'obtiendra pas

d'auditions où l'on présente des faits preuves à l'appui, selon le règlement en vigueur dans les cours civiles, les seules compétentes pour délivrer les autorisations. Si vous-même ou tout autre interrogateur en sorcellerie ne pouvez démontrer que les faits présentés à la cour répondent aux critères des cours civiles, la suspension de votre autorisation sera maintenue. Et, tant que votre autorisation restera suspendue, aucun représentant de la loi en Nouvelle-Angleterre n'aura le droit d'arrêter, d'emprisonner, d'enfermer, d'accuser ou de juger quiconque sur les ordres d'un interrogateur ; et, comme la loi exige qu'un sorcelleur tienne le rôle de procureur dans tout procès en sorcellerie de Nouvelle-Angleterre, j'ordonne qu'aucun procès de ce type ne s'ouvre en Nouvelle-Angleterre tant qu'un interrogateur muni d'une autorisation valide ne sera pas en mesure de prendre en charge le ministère public. »

Les mots coulaient de la bouche de John comme l'eau d'une source. Il avait l'impression de chanter. Il avait parfaitement saisi le point de vue d'Alvin Smith. Mais à l'instant où il avait compris qu'il lui faudrait, pour l'honneur, rejeter les requêtes habiles de Cooper, une nouvelle perspective s'était ouverte dans son esprit et il avait vu comment mettre un terme aux procès en sorcellerie en se servant, non pas de précédents judiciaires pour supprimer la loi, mais d'une autre loi pour l'emporter sur la première.

« Je déclare cette audience ajournée. » Il donna un coup de marteau. Puis un second. « Je rappelle la cour à l'ordre dans l'affaire de l'État contre Alvin Smith et Purity Orphelan. S'agissant d'un procès en sorcellerie, nous ne pouvons l'ouvrir sans la présence d'un interrogateur muni d'une autorisation valide. Y a-t-il un interrogateur en possession d'une telle autorisation dans la salle ? »

John posa sur Quill un regard malicieux. « Vous, monsieur, vous me semblez assis au bureau du procureur. Avez-vous une telle autorisation ? »

Quill comprit qu'il avait perdu. « Non, Votre Honneur.

— Bien, reprit John. Comme je ne vois pas d'autre candidat présent, me semble-t-il, pour tenir le rôle d'interrogateur, je n'ai d'autre choix que de déclarer ce procès abusif et illégal. Je prononce le non-lieu. Les prévenus sont libres de s'en aller. Monsieur Smith n'a pas obligation de revenir au tribunal. La séance est levée. »

Quill se leva sur des jambes tremblantes. « Si vous croyez pouvoir vous en tirer comme ça, vous vous trompez, monsieur ! »

John l'ignore et s'éloigna de son bureau.

« Nous aurons d'autres autorisations ! Vous verrez ! » cria Quill dans le dos du juge.

Mais John Adams savait une chose qu'avait oubliée Quill. Les autorisations ne se délivraient que sur décision du gouverneur. Et

John ne doutait pas que Quincy refuserait d'en délivrer tant que l'Assemblée du Massachusetts n'aurait pas trouvé le temps de rédiger une nouvelle loi sur la sorcellerie qui supprimerait le poste d'interrogateur et nécessiterait une présentation réglementaire des faits pour pouvoir s'exercer, y compris le droit de l'inculpé de ne pas être contraint à témoigner. L'Église avait le droit, bien entendu, d'engager des procès en sorcellerie quand elle le voulait, mais la peine maximum dans les cours ecclésiastiques ne dépassait pas l'excommunication de la congrégation. Et elle ne l'infligeait qu'à des gens qui ne fréquentaient pas assez souvent les lieux du culte.

Lorsque la porte du cabinet se fut refermée derrière lui, John ne put se retenir. Il dansa une petite gigue autour du local en chantant une chansonnette enfantine.

Puis il se rappela Alvin Smith, ce qu'il lui avait vu faire, et il se calma aussitôt.

Il s'assit dans son fauteuil de peluche et s'efforça de comprendre ce qu'il avait vu. John n'avait jamais cru aux talents qui défiaient les lois de la nature, mais maintenant il se rendait compte qu'il en était venu à cette conviction, non parce qu'ils n'existaient pas, mais parce que personne n'osait se servir de tels pouvoirs en Nouvelle-Angleterre où la pendaison punissait pareil délit. Les lois sur la sorcellerie se trompaient, nullement parce que ces pouvoirs étaient totalement imaginaires, mais parce qu'ils n'émanaient pas nécessairement de Satan. À moins que si.

Avait-il mis à mal les lois sur la sorcellerie au moment même où il avait la preuve qu'on en avait besoin ?

Non. Cooper n'avait peut-être pas réussi à imposer ses requêtes, mais son point de vue si. C'était uniquement le témoignage falsifié des sorceleurs qui associait Satan aux talents. Sans eux, les talents n'étaient que des dons innés. Que certains soient extraordinaires ne classait pas forcément leurs détenteurs dans les rangs des bons ou des mauvais. Rien ne prouvait non plus qu'on avait utilisé les lois sur la sorcellerie contre des gens dont les pouvoirs magiques représentaient vraiment un danger. À l'évidence, si Alvin Smith n'avait pas voulu se retrouver enfermé, aucune prison n'aurait pu le retenir. On n'avait donc condamné que les possesseurs de talents relativement légers et inoffensifs. C'était une loi qui n'atteignait aucun des objectifs qu'on lui avait fixés. Elle ne protégeait personne et nuisait à beaucoup. Une bonne chose de s'en débarrasser.

Mais, en attendant, il y avait Alvin Smith. Quel jeune homme étrange ! Se sauver de son propre procès parce qu'il croyait que son avocat allait le faire acquitter au prix de préjudices envers l'ensemble de la société – était-il vraiment à ce point altruiste ? Le bien de ses semblables lui importait-il davantage que sa propre réputation ?

D'ailleurs, pourquoi était-il resté ? John le savait sans avoir à le demander. Tout comme Hezekiah l'avait supplié d'empêcher qu'on fasse du mal à Purity, Alvin était resté exprès pour le procès afin de lier le sort de Purity au sien. Or, quoi qu'il arrive, Purity ne risquait pas d'être pendue. Alvin avait le pouvoir d'y veiller.

Mais ce n'était pas suffisant pour En-Vérité Cooper. Sauver son ami, sauver cette fille ne lui suffisaient pas. Il lui fallait sauver tout le monde. John comprenait son aspiration. Il l'avait lui-même éprouvée. On l'en avait empêché et il en souffrait. Pas de la même façon qu'Hezekiah Study, évidemment. Mais Cooper leur avait enfin fourni à tous deux l'occasion de racheter leurs insuccès passés. Un beau cadeau. Cooper était peut-être adroit pour son propre bien, mais il mettait son art au service d'une bonne cause ; beaucoup d'hommes plus adroits que lui pouvaient en dire autant.

Les talents. Alvin Smith était capable de faire couler le fer comme du beurre fondu. Et moi, quel est mon talent ? En ai-je un ? Peut-être celui de tenir mon cap où qu'il me conduise. L'obstination. Ce serait un don de Dieu, non ? Auquel cas, j'irai jusqu'à dire que j'ai reçu plus que ma part. Et quand Dieu me jugera un jour, il devra reconnaître que je n'ai pas étouffé mon talent. Je l'ai partagé avec tout mon entourage, à sa grande consternation.

Ce qui fit bien rire John Adams, seul dans son cabinet.

XIV

La Révolte

Sitôt sorti du tribunal, Alvin se mit à courir à longues foulées bondissantes en direction du fleuve. Aucun chant vert ne l'aida au début, car la ville était trop bâtie. Il était pourtant à peine fatigué en arrivant là où Arthur, Mike et Jean-Jacques se réveillaient de leur sieste de fin d'après-midi. Ils voulurent un moment lui montrer ce qu'avait peint le Français, mais Alvin n'avait pas le temps.

« J'étais au tribunal, j'arrivais pas à suivre la moitié des bavasseries, puis mon esprit s'en est parti vers Margaret, il l'a trouvée, et j'ai senti son cœur battre si fort que j'ai compris que quèq'ue chose allait de travers. Elle écrivait de grosses lettres dans l'vide. Au secours. J'ai regardé à l'entour et j'ai vu Calvin étendu sus l'plancher d'un grenier de Camelot, en piteux état. »

Jean-Jacques compatit.

« Vous devez vous sentir impuissant, vous êtes tellement loin. »

Mike Fink hurla de rire.

« L'est jamais impuissant, Alvin, partout ousqu'il est.

— Ça veut dire qu'on va se séparer d'vous, Jean-Jacques, dit Alvin. En tout cas, quèques-uns d'entre nous. Arthur, tu t'en viens avec moi. »

Arthur, qui attendait sur des charbons ardents ce que son ami avait prévu pour lui, sourit alors et se détendit.

« Mike, j'aimerais que tu t'rendes en ville voir Véry. Il sera avec cette fille, Purity, m'est avis, ou alors je serais joliment surpris. Tu pourrais p't-être y dire que vous devez tous filer, lui, elle, Jean-Jacques et toi, vers la frontière d'la Nouvelle-Amsterdam. J'crois qu'on pourra s'retrouver à Philadelphie quand j'en aurai fini avec ce que Margaret veut que j'fasse.

— Où ça ? demanda Mike. C'est grand, Philadelphie.

— À la pension de madame Louder, tiens.

— Et si elle a pas d'place ?

— Ben, tu y donneras ton adresse. Mais elle aura d'la place. »

Alvin se tourna de nouveau vers Jean-Jacques. « Ç'a été un plaisir, et j'suis fier de connaître un homme qu'a un talent d'même pour

peinturer, mais j'emmène Arthur et asteure on a plus personne pour vous tenir les oiseaux tranquilles.

— Qu'est-ce que je fais, alors ? s'inquiéta le Français. Je vous mets en colère quand je tue les oiseaux et que je les empaille. Ma carrière est finie si je ne les tue pas. »

Alvin se tourna vers Arthur Smart.

« Faut que j'te confesse, Arthur, moi, ça m'tracasse pas qu'il tue un oiseau par-ci par-là pour que l'monde étudie ses peintures. »

Le gamin, immobile, regardait par terre.

« Arthur, j'ai pas des masses de temps icitte », fit Alvin.

Arthur releva les yeux sur Jean-Jacques, puis sur Alvin.

« J'veux jusse connaître une chose. Ç'a une âme, un oiseau ?

— Suis-je un... comment on dit ? un théologien ? fit le Français.

— J'veux jusse... Si un oiseau meurt, quand il meurt, quand vous l'tuez, il lui arrive quoi ? Il est complètement mort ? Ou esse qu'y a une 'tite partie d'lui qui... ? »

Arthur, immobile, avait les larmes qui lui roulaient sur les joues. Alvin avança les bras pour l'étreindre, mais le gamin recula. « J'veux pas qu'on m'serre dans les bras, cré vingt djeux, j'veux une réponse !

— J'connais pas ces affaires-là, fit Alvin. Ce que j'vois, c'est comme une 'tite flamme dans tout c'qui vit. Les hommes, ç'a une grosse flamme brillante, la plupart, toujours bien, mais y en a une de même dans toutes les bêtes. Dans les plantes itou, mais elle s'étale tout partout, pas seulement ramassée dedans un coin comme chez les animaux. Margaret voit quèque chose qui r'semble, elle m'a dit, mais chez les bêtes elle aperçoit guère plusse qu'une lueur, comme une ombre de flamme, si tu m'suis. Mais cette flamme de vie, c'est-y une âme ? Ça, j'connais pas. Et il lui arrive quoi après que l'corps est mort ? J'connais pas non plus. J'connais qu'elle est plus dedans l'corps. Mais aussi que la flamme de vie peut des fois sortir. Ça m'arrive quand ma bestiole se promène, y a une partie d'moi qui s'en va. Est-ce que ça veut dire que tout peut s'en aller quand l'corps est mort ? J'connais pas, Arthur. Tu m'demandes ce que j'peux pas te dire.

— Mais c'est possible, ça tu peux l'dire, non ? Elle peut continuer d'vivre, par rapport que si c'est possible chez les hommes, ça s'peut aussite chez les oiseaux, non ? Leur flamme de vie est p't-être plus p'tite, mais c'est pas pour ça qu'elle s'éteint quand ils sont morts, pas vrai ?

— M'est avis que ça s'tient, fit Alvin. M'est avis que si nous autres, on continue d'vivre après la mort – et j'crois que c'est vrai, c'est jusse que je l'ai pas vu –, pourquoi pas les oiseaux ? Une flamme de vie c'est une flamme de vie, d'après moi, tant qu'on m'prouvera pas le contraire. Ça te va ? »

Arthur Stuart opina. « Alors vous pouvez tuer un oiseau par-ci

par-là si y a pas d'autre moyen. »

Jean-Jacques Audubon salua Arthur de la tête. « Je crois, monsieur Stuart, que c'est la question que vous vouliez en réalité me poser dès le début. Déjà à Philadelphie. »

Arthur Stuart prit un air gêné. « P't-être ben qu'oui, j'étais pas sûr moi-même. »

Alvin passa la main dans les cheveux crépus de son jeune ami. Arthur s'effaça. « M'traite pas comme un bébé. »

— Si t'aimes pas ça, t'as qu'à grandir, fit Alvin. Tant que tu seras plus p'tit qu'moi, je vais user de ta caboche chaque fois que j'en aurai envie pour me gratter quand ça démange. » Il toucha le bord de son chapeau pour saluer Mike et Jean-Jacques. « J'te verrai à Philadelphie, Mike. Jean-Jacques, j'espère vous revoir un d'ces jours, ou voir vot' livre en tout cas. »

— Je vous réserve un exemplaire, dit le Français.

— Ça m'plaît pas, fit Mike. Je devrais être avec vous autres.

— J'te promesse, Mike, c'est pas moi qui serai en danger là-bas.

— C'est une maudite bêtise que tu fais là !

— Quoi ? De t'laisser icitte ?

— De guérir Calvin. »

Alvin comprit l'amour qui motivait ces paroles, mais une idée pareille ne pouvait rester sans réponse. « Mike, c'est mon frère. »

— J'suis plusse ton frère que lui l'a jamais été, répliqua Mike.

— Tu l'es asteure, fit Alvin. Mais y a eu un temps où il était mon meilleur ami. On faisait tout ensemble. J'ai pas de souvenirs de mon enfance où il figure pas, pas beaucoup en tout cas.

— Alors, pourquoi il est comme ça avec toi ?

— P't-être que j'ai pas été un si bon frère pour lui qu'lui pour moi, dit Alvin. Mike, j'm'en vais revenir sain et sauf.

— C'est aussi fou que ton idée de r'tourner dans la prison.

— J'en parlais chaque fois que j'avais b'soin. Asteure faut qu'j'y aille. Je veux que t'emmènes Jean-Jacques hors de Nouvelle-Angleterre sans qu'on l'déporte comme catholique, et puis En-Vérité et Purity ont besoin de quèqu'un pas timbré d'amour pour veiller à ce qu'ils mangent et dorment. »

Arthur Stuart serra solennellement la main de Mike et de Jean-Jacques. Alvin les étreignit tous les deux. Puis ils s'élancèrent au petit trot, l'homme devant, le gamin sur ses talons. Au bout de quelques minutes, le chant vert les enveloppa et ils volèrent littéralement à travers les bois le long du fleuve.

— Où il être, vous dire ? » demanda Gullah Joe.

Dehors, ils entendirent des chevaux au galop. Les chants et les gémissements des quartiers d'esclaves s'accroissaient à mesure que le soleil déclinait et que les ténèbres s'épaississaient.

« Je l'ignore, répondit Margaret. Il est au milieu de la musique. Il court. Il file comme le vent. Mais la route est si longue.

— Nous avons parlé aux gens comme vous vouliez, fit Danemark, mais ça sera trop dur pour eux. La colère, elle vient vite. J'ai entendu causer de tuer des Blancs ce soir dans leurs lits. Je les ai entendus, ils disaient : Faut tuer aussi les bébés blancs, les enfants. Tuer tout le monde.

— Je sais. Vous avez fait de votre mieux.

— Y avoir d'autres aussi, dit Gullah Joe. Pas de nom leur revenir. Vides comme lui. Encore plus vides. Mourir. Lui les tuer. »

Margaret baissa les yeux sur le corps de Calvin. Le souffle du jeune homme était si ténu qu'elle devait de temps en temps vérifier sa flamme rien que pour s'assurer qu'il vivait toujours. Poissarde et la femme de Danemark s'occupaient maintenant de lui et permettaient ainsi à Margaret de se reposer, mais à quoi bon le laver ? Peut-être pour empêcher la fièvre de monter. Peut-être tout bonnement pour qu'il reste hydraté. Elles ne lui tenaient certainement pas compagnie vu qu'il avait perdu connaissance des heures plus tôt, et tous ses avènements se réduisaient à une malheureuse poignée dont aucun ne menait à une mort misérable ici, ce soir, dans ce grenier.

« Pourquoi il se réparer pas, lui ? demanda Gullah Joe. L'est fort.

— Fort mais ignorant, répondit Margaret. Mon mari a essayé de lui montrer, mais il a refusé d'apprendre. Il voulait les résultats sans appliquer la méthode.

— Jeune, lâcha Gullah Joe.

— J'ai appris quand j'étais jeune, moi, dit Danemark.

— Tu jamais jeune », répliqua le sorcier.

Danemark grimaça. « T'as raison, Gullah Joe.

— Votre épouse », dit Margaret.

Danemark regarda l'esclave qu'il avait achetée et dont il avait détruit la vie. « Jamais elle m'a permis de l'appeler comme ça.

— Elle ne vous a jamais dit son nom non plus », fit Margaret.

Danemark secoua la tête. « J'y ai jamais donné de nom d'esclave. Elle a jamais dit son vrai nom. Alors j'en ai jamais eu pour elle.

— Est-ce que ça vous plairait de le prononcer, ce nom ? Ne croyez-vous pas que, dans son état présent, elle aimerait entendre quelqu'un l'appeler par son nom ?

— Quand elle aura retrouvé sa tête, elle voudra pas.

— L'esclavage pousse à faire de drôles de choses, dit Margaret.

— J'ai jamais été un esclave.

— Vous en étiez un tout de même. On vous a enfermé entre quatre murs de lois. Qui est davantage esclave que celui qui doit faire semblant d'en être un pour survivre ?

— C'est pas ce qui m'a poussé à lui faire ça, à elle.

— Je ne sais pas. Évidemment, vous avez décidé tout seul. Vous avez voulu vous procurer une femme comme le faisait votre père : vous en avez acheté une. Puis vous vous êtes trouvé dans une situation difficile. Vous avez cru que le meurtre était votre dernier espoir. Mais, au dernier moment, vous n'avez pas pu le commettre.

— Pas au dernier moment, rectifia Danemark. Au moment suivant.

— Oui, fit Margaret. Presque trop tard.

— Maintenant je vis avec elle tous les jours. Qui possède l'autre, à présent ?

— Toute cette colère dehors... Et si les esclaves tuent les gens ? Vous croyez que ce sont des meurtriers ?

— Vous croyez, vous, qu'ils le sont pas ?

— Il doit exister quelque chose entre le meurtre et l'innocence. J'ai sondé les recoins les plus sombres des flammes de tout le monde. Dans chacune, j'ai vu des souvenirs qu'on aurait préféré oublier. Et des crimes naissent de... de désirs honnêtes qui ont mal tourné, de passions légitimes qui sont allées trop loin. Des crimes qui n'étaient au départ que des erreurs. J'ai appris à ne jamais juger les gens. Évidemment, je juge s'ils sont dangereux ou non, ou s'ils ont bien ou mal agi, comment peut-on vivre sans porter de jugements ? Ce que je veux dire, c'est que je ne peux pas les condamner. Quelques-uns, oui, ceux qui aiment voir souffrir les autres, des âmes indignes qui n'existent que pour leur propre satisfaction. Mais elles sont rares. Savez-vous seulement de quoi je parle ?

— Je sais que vous avez peur, répondit Danemark. Vous parlez quand vous avez peur.

— On est à l'abri, ici, fit Margaret. Mais je suis... Ce que vous avez fait à votre épouse, Danemark, vous croyez que je n'ai pas songé faire la même chose à quelqu'un ? À un ennemi ? À quelqu'un qui, je le sais, apportera la mort à la personne que j'aime le plus au monde, la personne que j'ai aimée toute ma vie depuis ma plus tendre enfance ? Je connais cette impression de désespoir. Il faut l'en empêcher. Et alors l'occasion se présente. Il est sans défense. Tout ce qu'il faut faire, c'est laisser la nature suivre son cours, et il mourra.

— Mais vous appelez votre mari. Vous remuez les bras et vous écrivez des lettres en l'air. Il voit ça, sûrement.

— J'ai donc choisi la meilleure solution.

— Comme moi.

— Mais peut-être trop tard. »

Danemark haussa les épaules.

« Pitêt. C'est pas encore fini.

— Tous ces gens assoiffés de vengeance, que vont-ils choisir ? Quand sera-t-il trop tard pour eux ? Sauront-ils quand s'arrêter ? »

Un autre bruit. Des pas cadencés. Margaret courut à la fenêtre.

La garde royale investissait Blacktown.

« Imbéciles, fit Gullah Joe. Nous faire quoi à Blacktown ? Nous faire mal à qui ? Avoir peur de nous, pas se souvenir avoir gens noirs qui les détester, dans maisons à eux, attendre en bas l'escalier. Homme blanc dormir. Noirs monter l'escalier, cuisinière avoir couteau, jardinier faucille, maître d'hôtel qui ouvrir bouteille de vin avoir verre avec bord coupant. Quand le sang partout sur les murs, quand les corps tout vides, qui homme noir porter grand chapeau ? Qui femme noire porter robe pleine de sang ? »

Margaret ne put supporter les images horribles. Elle les avait déjà vues dans les flammes de vie ardentes d'esclaves en colère.

Ce que Gullah Joe imaginait, elle l'avait découvert au bout de milliers de chemins futurs. Avant que Calvin déchire les cordes-noms, cet avenir n'apparaissait nulle part. Impossible pour elle de le prédire. Calvin avait le pouvoir de tout changer sans prévenir.

Margaret n'avait pas l'habitude des surprises. Elle ne savait pas comment traiter une situation dont elle n'avait pas suivi l'évolution et à laquelle elle n'avait pas réfléchi, faute de temps.

Elle s'éloigna dans un angle du local. Elle se mit à prier.

Mais elle n'arrivait pas à se concentrer sur le contenu de sa prière. Elle pensait sans cesse à Calvin. Comme si elle n'avait pas assez de sujets de préoccupation par ailleurs. C'était du Cal tout craché, non ? Libérer des forces capables de causer la mort de milliers de personnes pendant que lui-même allait rester étendu là, agonisant.

Pour ce qui était de Gullah Joe et de Danemark, elle n'avait pas le courage de le leur apprendre, mais l'avenir le plus probable, que la révolte des esclaves éclate ou non, révélait que le roi et ses hommes allaient se mettre à la recherche de celui qui avait organisé la rébellion. Il s'agissait forcément d'un coup monté. Ce n'était pas un hasard si l'entière population d'esclaves de Camelot, encore docile le matin, se mettait soudain à chanter des mélopées funèbres et à hurler dans chaque maison à la tombée de la nuit. Il y avait fatalement complot. On avait dû donner un signal. Ce serait facile de trouver des esclaves qui, sous la torture, parleraient du ramasseur de noms. Et d'autres qui le montreraient du doigt. On baptiserait cette révolte la Guerre de Danemark Vesey, comme si aller assassiner des familles dans leur sommeil relevait de la guerre, puis un esclave sur trois serait pendu en châtiment, tandis que Danemark Vesey serait débusqué puis écartelé, après quoi on exposerait ses morceaux sur des poteaux dans

Blacktown afin que nul n'oublie.

Elle n'avait pas le courage de le lui dire. Ce qui importait peu, en fin de compte, car une chose était sûre dans la flamme de vie de Danemark : s'il devait connaître un tel sort, il croirait qu'il le méritait à cause de ce qu'il avait infligé à sa femme.

Calvin. Voilà qu'il s'immisçait encore dans ses pensées. Un détail à propos de Calvin. Quoi ? Il ne peut pas se guérir tant seul, alors à quoi sert-il ?

À quelque chose qu'il sait faire, lui.

Margaret se releva de sa position de prière et se précipita vers Gullah Joe. « Vous avez déjà accompli ce genre de chose, Gullah Joe. J'ai entendu raconter ces histoires-là, je les ai vues les souvenirs des esclaves, les légendes des zombies, les morts-vivants.

— Je faire pas ça, répliqua le sorcier.

— Je sais, vous ne le faites pas exprès, mais regardez-le, il est mort mais vivant quand même. Vous avez forcément un moyen, dans vos ustensiles, dans vos poudres, pour le réveiller. Rien qu'un instant.

— Le réveiller, après il mourir plus vite.

— J'ai besoin de lui. Pour sauver tous ces gens à qui il a causé du tort.

— Il guérir pas son corps à lui, lâcha Gullah Joe d'un ton méprisant.

— Parce qu'il ne sait pas comment s'y prendre. Mais il peut faire quelque chose. »

Gullah Joe se leva et s'approcha de ses bocalux. Il obtint bientôt une mixture – une mixture dangereuse, à en juger par les précautions qu'il prit pour éviter tout contact des poudres avec sa peau et pour détourner la tête durant la préparation afin de ne pas risquer de les respirer. Le mélange prêt, il le versa dans un petit soufflet par un trou qu'il reboucha ensuite hermétiquement. Ce qui ne l'empêcha pas de mouiller des linges pour que tout le monde respire au travers, au cas où quelques grains de poudre se seraient échappés.

Puis il saisit le soufflet, en introduisit l'extrémité dans une narine de Calvin et colmata l'autre avec de la cire. « Toi, dit-il à Danemark. Tenir sa bouche fermée.

— Non, dit Danemark. Je peux pas. C'est comme le noyer.

— Je m'en charge, proposa Margaret.

— Vous direz quoi au mari, alors, si ça tourne mal ?

— C'est de ma faute, de toute façon. C'est moi qui vous ai demandé de le faire.

— Je le fais, moi, ma'am, intervint Poissarde. Je fais ça. »

Margaret recula. Poissarde passa une main sous la mâchoire de Calvin et lui posa l'autre au sommet du crâne.

« Je dire vas-y, tu fermer fort sa bouche », dit Gullah Joe.

Poissarde hocha la tête.

« Vas-y. »

Elle serra la bouche de Calvin comme dans un étau. Le jeune homme se débattit faiblement pour chercher son souffle. Il n'obtenait rien de plus qu'un mince filet d'air autour de l'embout du soufflet. Gullah Joe actionna brutalement l'instrument à l'instant même où Calvin aspirait désespérément. Un nuage de poussière monta autour du soufflet. Le sorcier se tenait prêt. Il empoigna un seau d'eau et en inonda Calvin, ce qui figea et déposa en même temps la poussière par terre.

Calvin se contracta et se contorsionna violemment. Puis il se redressa sur son séant après s'être libéré de l'étreinte de Poissarde et avoir arraché le soufflet ainsi que la cire de ses narines. Il s'étrangla et toussa en voulant se désencombrer les poumons.

Il n'avait pas l'air en meilleure santé. Pour tout dire, des lambeaux de peau se détachaient, glissaient comme du fruit pourri jeté contre une fenêtre. Mais il était éveillé.

« Calvin, écoute-moi », dit Margaret.

Pour toute réponse, il s'étouffa et hoqueta.

« Les esclaves sont sur le point de se révolter. Il faut les en empêcher. Alvin est trop loin, j'ai besoin de ton aide. »

Calvin se mit à pleurer. « J'peux rien faire !

— Réveille-toi ! lui cria Margaret. Sois un homme, pour une fois ! Il ne s'agit pas de toi, il ne s'agit pas d'Alvin. Il s'agit de faire ce qu'il faut pour des gens qui ont besoin de toi. »

Une partie de ce qu'elle disait finit par pénétrer dans le cerveau embrumé de Calvin. « Oui, répondit-il. Dis-moi quoi.

— Quelque chose pour leur ôter la colère du crâne. Ce qu'il nous faut, c'est une grosse tempête. Le vent, la pluie. Les éclairs !

— J'fais pas les éclairs, moi.

— Comment le sais-tu ?

— Par rapport que j'ai pas arrêté d'essayer depuis tout p'tit. » Son regard tomba sur sa main. Il vit l'os à nu d'un doigt « Margaret, il m'arrive quoi ?

— Tu es resté trop longtemps hors de ton corps, répondit la jeune femme. Alvin se dépêche de venir pour te sauver.

— Il veut pas m'aider, il veut ma mort !

— Cesse de penser à toi, Calvin, fit-elle d'une voix sévère. Il me faut quelque chose qui donne l'impression d'une force de la nature.

— J'peux faire des incendies. J'peux mettre le feu à la ville. »

Alors qu'il disait ces mots, deux flammes toutes petites se mirent à danser à côté de lui sur le plancher.

« Non ! s'écria Margaret. Grand Dieu, es-tu fou ? On accuserait les esclaves de les avoir allumés, ce serait pire ! Pas le feu.

— J'connais pas comment marchent les choses, dit Calvin. Pas assez bien pour les changer. Alvin a essayé de m'apprendre, mais moi, tout c'qui m'intéressait c'était d'épater l'monde. » Il se remit à pleurer. Margaret dut lui saisir les poignets pour l'empêcher de se décrocher la peau de la figure.

« Reprends-toi », ordonna-t-elle. Elle se retourna, impuissante, vers Gullah Joe. Il n'y a donc rien... »

Le sorcier partit d'un rire dément. « Je dire à vous ! Pas bon comme ça ! Zombie pas bon ! Ce qu'il croire seulement être mort ! Triste, très triste, lui.

— Et l'eau ? demanda-t-elle à Calvin. Je sais qu'Alvin et toi vous jouiez avec l'eau, il me l'a dit. Vous faisiez des éclaboussures sans jeter de pierres dedans... Vous jouiez à ce jeu. Tu te souviens ?

— On la faisait bouger, convint-il.

— Oui, c'est ça. Fais-la bouger là-bas. Dans le fleuve, de grosses vagues. Fais-la déborder sur la berge. Une inondation.

— Tout ce qu'on obtenait, c'était un p'tit clapotis.

— Eh bien, cette fois, arrange-toi pour que ce soit un gros ! » cria Margaret dont la patience s'effritait. Mais lui en restait-il, seulement, de la patience ?

« J'avais essayer, j'avais essayer, j'avais essayer. » Il se remit à pleurer.

« Arrête ! fais-le, c'est tout ! »

Elle sentit quelqu'un s'agenouiller près d'elle. Poissarde ? Non, la femme de Danemark. Elle avait un linge humide. Doucement, elle le pressa contre le front de Calvin. Puis contre sa joue. Elle marmonna des mots inintelligibles, mais sur une musique calme et rassurante. Calvin ferma les yeux et entreprit de gonfler les eaux du fleuve.

Margaret ferma aussi les yeux et partit à la recherche de flammes de vie du côté du fleuve. Elle les passa rapidement en revue, en amont et en aval, au nord et au sud de la péninsule. Personne ne regardait du côté de l'eau. Tout le monde se tournait vers l'intérieur des terres, s'inquiétait des clameurs des esclaves.

Puis un homme s'aperçut que les bateaux s'agitaient. Les mâts se penchaient d'un bord puis repartaient de l'autre. Il observa l'eau. Les vagues se succédaient, comme provoquées par la chute de pierres géantes, ou peut-être par quelque chose qui battait à grande profondeur sous la surface. Chacune dépassait en hauteur la précédente. Elles commencèrent à se briser sur les quais.

De plus en plus de gens voyaient les vagues désormais, et ceux qui se trouvaient le plus près du bord se mirent à courir vers l'intérieur de la ville. Les vagues gagnaient les rues, formaient des rivières qui coulaient sur les pavés. Davantage dans et terres, l'eau finit par traverser la péninsule. Des bateaux heurtèrent le quai et se

fracassèrent en petit bois. Des fuyards sillonnaient les artères en hurlant, frappaient aux portes, suppliaient qu'on les laisse entrer.

Et les esclaves aussi frappaient aux portes. Alors qu'un instant plus tôt ils ne pensaient qu'au meurtre et à la vengeance, ils cédaient maintenant à une nouvelle frénésie dans leurs logements de plain-pied : gagner le premier étage avant que la crue ne les noie. Les vagues, une à une, déferlèrent chez les esclaves. Les clameurs et les chants cessèrent, remplacés par une cacophonie de cris de panique.

Beaucoup de Blancs, au vu de l'inondation, ouvrirent les portes et laissèrent leurs serviteurs noirs, à présent calmés et apeurés, entrer se mettre à l'abri. D'autres, cependant, gardèrent porte close, et plus d'un déchargea une arme à travers le battant en conseillant aux sinistrés de ne pas approcher.

Les Noirs ne songeaient plus à tuer les familles blanches pour lesquelles ils travaillaient. Déjà ils répétaient les histoires qui, à leur sens, expliquaient les événements. « Dieu l'a dit, tu ne tueras point, ou alors j'envoie un déluge comme pour Noé ! » « Seigneur ; je ne veux pas mourir ! » La terreur l'emporta sur la fureur, l'écrasa, la balaya, la noya, du moins provisoirement « Ça suffit, dit Margaret. Tu y es arrivé, Calvin. Ça suffit. »

Calvin sanglota, soulagé. « C'était tellement dur ! » Il se rallongea sur le dos, roula sur le côté, se mit en boule et pleura. Ou plutôt il essaya de se mettre en boule. Lorsqu'il ramena ses jambes sur le plancher, son pied droit se détacha de son corps. Margaret eut un haut-le-cœur. Mais la femme de Danemark se baissa, ramassa le pied et le remit en place au bout de la jambe mutilée.

« L'est comme mort, dit Danemark.

— Non, gémit Margaret. Oh, Calvin, pas maintenant que tu as enfin fait le bien !

— Meilleur moment pour mourir, dit Poissarde d'un ton obligeant. On va au paradis. »

Margaret se tourna une nouvelle fois vers Gullah Joe.

« Pas regarder moi, vous ! fit-il. Je faire ce que vous dire, voilà ce qui arriver !

— Et s'il envoyait encore sa bestiole ? Comme avant ? Même s'il meurt, est-ce que vous pouvez la retenir ? L'empêcher de s'en aller ?

— Vous croire je être quoi ? Sorcier, moi ! Vous vouloir Dieu !

— Vous l'avez déjà retenu prisonnier. Refaites-le ! Essayez ! »

En même temps qu'elle insistait, elle voyait les chemins de l'avenir changer. Lorsqu'elle en distingua enfin un où Calvin vivait encore au lever du soleil, elle lui cria : « Là ! Faites ça !

— Quoi ?

— Ce que vous étiez en train de penser ! Au moment où j'ai crié. »

Gullah Joe jeta les bras en l'air en un geste désespéré, mais il se

mit à l'ouvrage, aidé par Danemark et Poissarde, déplaça des charmes afin de former un nouveau cercle au milieu duquel il posa une boîte ouverte. « Dire à lui aller dans boîte. Mettre tout lui dans boîte.

— Tu as compris ce qu'il a dit, Calvin ? »

Calvin gémit de douleur.

« Envoie ta bestiole ! Il va l'attraper et la sauver. C'est ta seule chance, Calvin ! Envoie ta bestiole à Gullah Joe, va dans la boîte qu'il tient. Fais-le, Calvin ! »

Haletant d'un souffle ténu, Calvin s'exécuta de son mieux.

Gullah Joe n'arrêtait pas de jeter une poudre fine dans le cercle. Ce n'est qu'au dixième lancer qu'il poussa un cri. « Vous voir ça ? Partie de lui aller dedans ! Regarder ça ! »

Un autre lancer de poudre, et cette fois Margaret vit aussi l'étincelle.

« Briller fort, lui ! Dedans, aller dedans !

— Vas-y, Calvin. Toute ton attention, mets-la dans cette boîte. Tout ce qui est toi, dans la boîte ! »

Il cessa de geindre. Il roula sur le dos, les yeux fixés en l'air.

« Il a fait tout ce qu'il a pu ! s'écria Margaret. Il est épuisé.

— Lui mort », dit Poissarde.

Gullah Joe rabattit dans un claquement le couvercle de la boîte qu'il retourna et sur laquelle il s'assit.

« Tu couves ça ? demanda Poissarde.

— Dans le cercle ! Dans mes cheveux. » Gullah Joe eut un grand sourire.

« Cette fois, il pas sortir !

— D'accord, Alvin, murmura Margaret. Viens vite. »

Elle se laissa aller en arrière contre la femme de Danemark, agenouillée derrière elle comme un coussin. « Je suis si fatiguée, dit-elle.

— Nous dormons tous à présent, dit Danemark.

— Pas moi », fit Gullah Joe.

Margaret ferma les yeux et porta encore son attention vers la ville. Le fleuve avait retrouvé son calme et la panique était retombée, mais la révolte était oubliée pour le reste de la nuit. L'envie de tuer avait quitté le cœur des Noirs.

Mais l'idée renaissait dans d'autres cœurs. Des Blancs se précipitaient vers le palais, exigeant que l'on débusque l'initiateur du complot. C'était forcément un complot, tous ces esclaves qui se soulevaient en même temps. Seule l'intervention miraculeuse des vagues les avait sauvés. Faites quelque chose, demandèrent-ils. Arrêtez les meneurs de la révolte.

Et le roi Arthur écouta. Il appela ses conseillers et les écouta à leur tour. Bientôt des enquêteurs parcoururent les rues à la tête de

groupes de soldats qui rassemblaient des Noirs pour interrogatoire.

Dans combien de temps ? songea Margaret. Dans combien de temps va-t-on citer le nom de Danemark Vesey ?

Bien avant l'aube.

Margaret se mit debout. « Pas le temps de se reposer maintenant, dit-elle. Alvin va venir. Dites-lui ce que vous avez fait. Ne faites aucun mal au corps de Calvin. Conservez-le aussi frais que possible. »

Gullah Joe roula des yeux. « Où vous aller ?

— Le moment est venu de me rendre à mon audience avec le roi. »

*

Lady Ashworth passa toute la rébellion à vomir dans sa chambre. Toute l'inondation aussi. Car son mari avait découvert sa liaison avec ce jeune homme – des esclaves jusqu'alors dociles paraissaient soudain prendre plaisir à semer la zizanie entre Lord Ashworth et elle. Elle allégua en vain n'avoir succombé qu'une seule fois, elle implora en pure perte son pardon. Une heure durant elle resta assise dans le petit salon, tremblante et en pleurs, tandis que son époux brandissait d'une main un pistolet et de l'autre une épée, qu'il reposait régulièrement à tour de rôle afin de s'octroyer une nouvelle lampée de bourbon.

Ce furent uniquement les clameurs des esclaves qui mirent fin à ses rodomontades meurtrières et suicidaires d'ivrogne. Dans cette maison-ci, aucun Noir ne tenait à braver un Blanc pris de folie armé d'un pistolet, mais l'homme n'hésiterait tout de même pas à les abattre s'ils refusaient de se taire, s'ils ne cessaient pas leurs chants et leurs gémissements. Dès qu'il la laissa seule, Lady Ashworth fila dans sa chambre et verrouilla la porte. Elle vomit si brusquement qu'elle n'eut pas le temps de se déplacer d'abord – son vomi souilla le battant et le plancher en dessous. À l'arrivée de la crue, il ne lui restait plus rien à rendre, mais elle continuait d'être secouée de haut-le-cœur.

Les Noirs terrifiés et Lady Ashworth indisposée, la seule personne en mesure de répondre aux coups de sonnette insistants de Margaret à la porte fut Lord Ashworth lui-même, qui s'encadra dans l'entrée, ivre et débraillé, le pistolet toujours à la main, pendouillant par la détente. Margaret se pencha aussitôt et lui retira l'arme.

« Que faites-vous ? demanda-t-il. C'est mon pistolet. Qui êtes-vous ? »

Margaret comprit la situation grâce à quelques coups de sonde dans la flamme de vie de l'homme. « Pauvre imbécile, dit-elle. Votre femme n'a pas été séduite. Elle a été violée.

— Alors pourquoi ne l'a-t-elle pas dit ?

— Parce qu'elle a cru à une séduction.

— Que savez-vous de tout cela ?

— Conduisez-moi tout de suite auprès d'elle, monsieur !

— Sortez de chez moi !

— Très bien, fit Margaret. Vous ne me laissez pas le choix. Je vais être forcée de signaler à la presse qu'un officier de confiance du roi entretient depuis deux ans une liaison avec l'épouse d'un certain planteur de Savannah. Sans parler de toutes les fois où il accepte l'hospitalité de propriétaires d'esclaves qui veillent à ne pas le laisser dormir seul. Je crois que les relations sexuelles entre Blancs et Noirs sont toujours un délit dans cette ville ? »

Il recula, leva la main pour pointer son arme sur l'intruse et se souvint que c'était elle qui tenait son pistolet « Qui vous envoie ? fit-il.

— Je m'envoie toute seule, répondit-elle. J'ai une affaire urgente à débattre avec le roi. Votre femme n'est pas en état de m'emmener. Vous allez donc vous en charger.

— Une affaire avec le roi ! Vous voulez qu'il me jette hors de son bureau ?

— Je connais le meneur de la révolte des esclaves ! »

Lord Ashworth était déconcerté. « La révolte des esclaves ? Quand ?

— Ce soir, pendant que vous menaciez de tuer votre épouse. C'est une femme futile, Lord Ashworth, et elle a un penchant à la méchanceté, mais elle est plus fidèle dans le mariage que vous. Vous pourriez en tenir compte avant de recommencer à la terroriser. Maintenant, vous m'emmenez chez le roi, oui ou non ?

— Dites-moi ce que vous savez et je l'en informerai.

— Une audience avec le roi ! exigea Margaret. Tout de suite ! »

Lord Ashworth finit par comprendre tant bien que mal qu'il n'avait pas le choix. « Je dois me changer, dit-il. Je suis ivre.

— Oui, bien sûr, changez-vous. » Lord Ashworth s'en repartit en titubant.

Margaret entra d'un pas décidé dans la maison tout en appelant : « Biche ! Lion ! Où êtes-vous ? »

Elle ne les trouva qu'après avoir ouvert la porte donnant sur le rez-de-chaussée. À demi immergés dans l'eau de l'inondation, les esclaves formaient le groupe le plus effrayé et pitoyable qu'elle avait jamais vu. « Montez maintenant, dit-elle. Lion, votre maître a besoin d'aide pour s'habiller. Il est complètement soûl, mais j'ai son pistolet. » Elle lui montra l'arme. Puis, assurée que Lion ne nourrissait aucune idée de meurtre, elle la lui tendit. « Je suggère que vous perdiez cet objet et que vous ne le retrouviez pas avant quelques jours. » Il monta l'escalier avec le pistolet et ne le lâcha dans sa poche qu'à la dernière seconde.

« Vous sûre il tue pas le maître ? demanda Biche.

— Biche, je sais que vous êtes une femme libre, mais ne pourriez-vous pas aller voir Lady Ashworth ? En tant qu'amie ? Vous n'avez rien à craindre. Elle a besoin de réconfort. Il faut lui dire que l'homme qui l'a possédée était davantage qu'un filou. Il l'a forcée contre sa volonté. Si elle n'en a pas gardé le souvenir, c'est la preuve de sa puissance. »

Biche avait l'air de réfléchir. « Un long message, ma'am, fit-elle.

— Retenez-en le sens. Dites-le avec vos mots à vous. »

*

Le roi Arthur et son conseil étaient en réunion depuis une heure lorsque Lord Ashworth daigna enfin apparaître, et il fut évident qu'il avait bu. Une attitude choquante qui aurait causé un scandale tout autre soir, mais le roi vit seulement qu'il était enfin là et qu'il proposerait peut-être une solution quant aux mesures à prendre, qui les sortirait tous de l'impasse. John Calhoun, toujours aussi exalté, s'affirmait partisan de pendre un esclave sur trois à titre d'exemple. « Ils y regarderont à deux fois avant de recommencer ! » D'un autre côté, ainsi que le lui rappelèrent plusieurs conseillers plus âgés, on ne prélevait pas un tiers des biens les plus précieux de la cité pour les détruire dans le seul but de donner une leçon.

Lord Ashworth, cependant, ne parut pas s'intéresser à la discussion. « J'accompagne quelqu'un qui veut vous voir, dit-il.

— Une audience ! En un pareil moment !

— Elle prétend détenir des renseignements sur la conspiration.

— Nous les connaissons déjà, répliqua le roi. Pendant que nous parlons, nous avons des soldats qui recherchent la cachette des responsables. S'ils sont malins, ils se noieront d'eux-mêmes dans le fleuve avant de se laisser capturer.

— Votre Majesté, je vous supplie de l'entendre. »

Son ton véhément, malgré son état d'ébriété, donnait à réfléchir. « Bon, j'accepte, fit le roi. Par amitié pour vous. »

On introduisit Margaret qui se présenta. Avec impatience, le roi alla droit au but. « Nous savons tout de la conspiration. Que pouvez-vous nous apprendre que nous ne sachions déjà ?

— Je sais, moi, qu'il ne s'agit pas d'une conspiration mais d'un accident. »

Elle débita son histoire en restant aussi près que possible de la vérité sans révéler toute la puissance passée ni la faiblesse présente de Calvin. Un jeune Blanc de sa connaissance avait remarqué un homme à qui chaque esclave remettait un objet dès son débarquement. Il s'agissait de charmes qui gardaient les noms véritables des Noirs en même temps que leur colère et leur peur. Ce soir, un accident avait

détruit les cordes-noms, et les esclaves s'étaient soudain retrouvés aveuglés par la fureur longtemps tenue à l'écart. « Mais la frayeur que leur a causée la crue a éteint leur colère, et vous n'aurez plus de rébellion maintenant.

— Foutaises », lâcha Calhoun.

Margaret posa sur lui un regard glacial. « La tragédie de votre vie, monsieur, c'est que malgré toute votre ambition vous ne serez jamais roi. »

Calhoun devint écarlate et voulut répondre, mais le roi leva une main pour lui imposer silence. C'était un roi plutôt jeune, peut-être plus jeune que Margaret, et il se dégageait de lui une assurance tranquille qu'elle trouvait plaisante, surtout depuis qu'il avait l'air intéressé par ce qu'elle venait de dire. « Tout ce que je veux savoir, fit-il, c'est le nom de celui qu'ils appellent le ramasseur de noms.

— Mais vous le connaissez déjà, lui dit-elle. Plusieurs témoins vous ont parlé de Danemark Vesey.

— Ah, mais nous, nous le savons grâce à un excellent travail de recherches. Comment l'avez-vous appris, vous ?

— Je sais qu'il est innocent de toute mauvaise intention », répondit-elle.

Un homme tendit un papier au roi. « Ah, voilà, fit le souverain. Vous vous appelez Margaret Smith, exact ? Mariée à un présumé voleur d'esclave. Et vous voici chez nous, à Camelot, pour vous ingérer dans notre coutume ancienne de la servitude. Eh bien, ce soir nous avons vu où nous mène l'indulgence. Savez-vous combien d'esclaves ont avoué leur intention de tuer des familles blanches entières durant leur sommeil ? Et je découvre maintenant qu'une Blanche a partie liée avec les conspirateurs. »

Malade de terreur, Margaret aperçut dans la flamme de vie du monarque certains avenir déplorables où elle tenait le rôle principal. Elle ne s'y était pas attendue. Elle aurait dû sonder son propre futur avant de venir débiter ces histoires incroyables de Noirs donnant volontairement leurs noms pour qu'on les garde en sécurité, puis les retrouvant subitement « Reconnaissez qu'on croirait entendre une fable, expliqua aimablement le roi.

— Votre Majesté, dit Margaret, je sais que certains conseillers vous pressent de châtier brutalement cette révolte. Vous estimez peut-être la chose nécessaire pour que vos sujets se sentent en sécurité chez eux, mais, Votre Majesté, les mesures extravagantes comme celles que propose monsieur Calhoun ne feront que vous exposer à un danger plus grand.

— Il est difficile d'imaginer plus odieux danger que nos serviteurs retournant leurs couteaux contre nous, dit Calhoun.

— Et la guerre ? Une guerre sanglante, horrible, qui tue, blesse ou

inutile spirituellement une génération de jeunes gens ?

— La guerre ? demanda le roi. Punir une révolte nous conduirait à la guerre ?

— Les débats pour savoir si les territoires de l'ouest de l'Appalachie seront esclavagistes ou non sont déjà houleux. Un massacre systématique d'hommes et de femmes noirs scandalisera les peuples des États-Unis et d'Appalachie, les unifiera et renforcera leur résolution de ne pas accepter d'esclavage chez eux.

— Suffit, dit le roi. Tout ce que vous avez réussi à me prouver c'est que vous trempez dans une conspiration qui compte parmi ses membres au moins un des serviteurs du palais. Sinon, comment connaîtriez-vous la proposition de John Calhoun ? Quant au reste, le jour où j'aurai besoin des conseils d'une abolitionniste pour conduire les affaires de l'État, je ne manquerai pas de faire appel à vos services.

— Votre Majesté, intervint Calhoun, il paraît évident que cette femme en sait beaucoup plus long sur la conspiration qu'elle ne veut bien le dire. Ce serait une erreur de la laisser repartir aussi facilement.

— Ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas de conspiration, rétorqua Margaret. Allez-y, arrêtez-moi, si vous êtes prêt à supporter les protestations qui s'ensuivront.

— Si nous pendons un esclave sur trois, personne ne viendra poser de questions sur vous, fit Calhoun. Maintenant, arrêtez-la ! »

Ce dernier ordre s'adressait aux soldats de faction à la porte. Ils entrèrent aussitôt d'un pas énergique et saisirent Margaret par les bras.

« Elle ne tardera pas à avouer, dit Calhoun. Dans les affaires de trahison, ils avouent toujours.

— Je n'aime pas connaître ce genre de détails, dit le roi.

— Moi non plus », lança une autre voix d'homme. Il fallut un moment à l'assemblée pour s'apercevoir que ce n'était pas un des conseillers royaux qui venait de parler.

Non, c'était un grand gaillard vêtu comme un travailleur en habits du dimanche – des habits qui visaient l'élégance mais ne parvenaient qu'à paraître vaguement pitoyables et mal taillés. Et, à ses côtés, un petit métis aux deux tiers de sa croissance.

« Comment êtes-vous entrés ? » s'écrièrent plusieurs voix en même temps. Mais l'étranger ne répondit pas. Il s'approcha de Margaret et lui déposa doucement un baiser sur les lèvres. Puis il plongea longuement les yeux dans le regard fixe d'un des soldats qui la tenaient par le bras. En frissonnant, l'homme la lâcha et recula. Son collègue l'imita.

« Ben, Margaret, fit l'inconnu, on dirait que j'peux pas t'laisser une minute toute seule.

— Qui êtes-vous ? demanda le roi. Son conseiller en politique

étrangère ?

— J'suis son mari, Alvin Smith.

— C'est gentil à vous d'arriver au moment où nous arrêtons votre femme. Nul doute que vous faites aussi partie de la conspiration. Quant à ce garçon noir – il est inconvenant d'amener votre esclave en présence du roi, surtout un esclave trop jeune pour avoir été sérieusement éduqué.

— Je suis venue vous empêcher de commettre l'erreur qui finira par vous coûter le trône, dit Margaret. Si vous ne tenez pas compte de mon avertissement, ce n'est pas moi qui serai à blâmer.

— Sortons-la d'ici, fit Calhoun. Nous avons des heures de travail devant nous, et il est évident qu'il faut l'interroger en tant que membre de la conspiration. Son mari aussi, et cet enfant. »

Margaret et Alvin se regardèrent et se mirent à rire. Arthur, quant à lui, était trop occupé à contempler la magnificence de la salle du conseil pour faire attention à ce qui se passait. Il n'avait pas vraiment remarqué le roi, jusqu'à ce qu'Alvin le lui montre du doigt. « Tiens, Arthur Stuart. Ça, c'est l'bougre dont on t'a donné le nom. Le roi d'Angleterre, en exil dans les colonies d'la Couronne. R'garde la tête couronnée dans toute sa majesté.

— Enchanté, monsieur », fit Arthur Stuart au roi.

L'indignation de Calhoun augmenta d'un cran. « Vous osez vous moquer du roi de cette façon ? Sans parler que vous avez en outre donné son nom à un enfant noir.

— Comme vous m'avez déjà pendu dans votre tête, fit Alvin, qu'est-ce que j'risque de pire si j'aggrave le crime ?

— N'aggrave rien, Alvin, lui dit Margaret. Il a été averti que s'il exerce des représailles contre cette révolte qui n'a même pas eu lieu, en tuant des esclaves sans souci de leur culpabilité ou de leur innocence, la guerre s'ensuivra.

— Je n'ai pas peur de la guerre, répliqua le souverain. C'est en de telles occasions que les rois font leurs preuves.

— Vous confondez avec le jeu d'échecs. À la guerre, tout le monde a les mêmes chances de verser son sang. » Margaret se tourna vers Alvin. « J'ai transmis mon message. Ce n'est plus mon affaire. Et ton frère a besoin de toi. »

Alvin hocha la tête. Il se tourna vers l'assemblée autour de lui. « Messieurs, vous pouvez retourner à vos délibérations. J'ai couru jusqu'icite depuis la Nouvelle-Angleterre cet après-midi et j'ai plus de temps à perdre avec vous autres. Bonsoir. »

Alvin prit Arthur d'une main et Margaret de l'autre. « Écartez-vous, s'il vous plaît », dit-il.

Les hommes qui lui bouchaient le chemin ne bougèrent pas.

Puis, soudain, ils bougèrent. Ou, plutôt, leurs pieds bougèrent,

glissèrent tout seuls sous eux. Alvin fit un autre grand pas vers la porte.

Le roi dégaina une épée. Les autres hommes l'imitèrent, mais après avoir dû les récupérer au mur où ils les avaient accrochées pour la réunion. Et deux gardes près de la porte tirèrent des pistolets.

« Vraiment, Votre Majesté, dit Alvin, la moindre des courtoisies, c'est de permettre à ses invités d'y prendre congé. »

Il n'avait pas fini de parler qu'il tendait déjà la main pour modifier le fer des épées et des pistolets. Sous les yeux horrifiés de leurs propriétaires, les armes se mirent à fondre et à goutter par terre pour former des flaques de métal liquide et froid. Tous les lâchèrent et eurent un mouvement de recul.

« Qu'êtes-vous donc, monsieur ? s'écria le roi.

— N'est-ce pas évident ? fit Calhoun. C'est le diable, la mère du diable et leur fils bâtard !

— Hé, protesta Arthur Stuart. J'suis p't-être un bâtard, mais j'suis pas leur bâtard à eux autres.

— Excusez-nous de devoir vous quitter à la galope, fit Alvin. J'vous souhaite un bel avenir, Votre Majesté. » Là-dessus, il baissa la main, arracha la serrure de la porte massive, puis poussa doucement sur le battant qui se détacha de ses gonds fondus pour s'abattre bruyamment par terre à l'extérieur de la salle du conseil. Le trio sortit sans être inquiété.

*

La puanteur du corps mort de Calvin baignait le grenier lorsque Margaret y fit entrer Alvin et Arthur. Alvin se rendit tout de suite auprès du cadavre et s'agenouilla en pleurant. « Calvin, j'suis venu l'plus tôt que j'ai pu.

— Si vous voulez pleurer, fit Danemark, pleurez les morts.

— Je lui ai déjà expliqué que nous avions gardé la flamme de vie de Calvin dans une boîte, dit Margaret.

— J'peux pas réparer le corps sans la flamme de vie dedans, fit Alvin. Et il peut pas garder la flamme de vie tant qu'il est pas réparé.

— Fais les deux en même temps, suggéra Margaret. Vous pouvez y arriver, non, Gullah Joe ? Réintégrer la flamme de vie dans le corps, petit à petit ?

— Vous perdre l'esprit ? demanda Gullah Joe. Combien miracles vouloir ce soir ?

— J'vais faire d'mon mieux », dit Alvin.

Il travailla sur le corps de Calvin trois heures durant. À peine s'attaquait-il à un organe que celui qu'il venait de terminer recommençait à se décomposer. Mais à force d'acharnement et de

méthode, il réussit à remettre le cœur et le cerveau en ordre de marche. « Allez-y », dit-il.

Gullah Joe se décolla doucement de la boîte, puis il la porta près de Calvin et l'ouvrit.

Alvin et Margaret virent tous deux la flamme de vie bondir dans le corps. Le cœur se mit à battre convulsivement. Une fois. Deux fois. Du sang circula dans les artères dégonflées. Alvin ne s'arrêta pas à ce détail – c'étaient les poumons qu'il devait réparer à présent, vite, sans délai. Mais la flamme de vie de nouveau présente rendait la tâche beaucoup plus aisée, car il pouvait désormais imposer un modèle que le corps imiterait, transmettant l'information dans tous les tissus vivants. Un diaphragme à demi putréfié se contracta puis dilata les poumons. Le sang qui coulait faiblement dans les veines transportait maintenant des quantités de plus en plus grandes d'oxygène.

Ce n'était que le début. Le jour était complètement levé lorsqu'Alvin arriva au bout de ses peines. Calvin respirait facilement, normalement. Ses chairs avaient guéri sans laisser de cicatrices. Il était aussi frais qu'un nouveau-né.

« Ça je voir cette nuit, fit Gullah Joe. Quel dieu vous être ? »

Alvin secoua la tête. « Esse qu'y a un dieu d'la fatigue ? »

On se mit à tambouriner à la porte du rez-de-chaussée.

« Ignore-les, dit Margaret. Ils ne sont que deux. Ils ne forceront pas la porte tant qu'ils n'auront pas d'autres soldats en renfort.

— Combien de temps on a ? demanda Alvin.

— Pas beaucoup. Je propose qu'on s'en aille maintenant.

— Le djab se r'pose donc pas ?

— Vous être un diable aussi ? fit Gullah Joe.

— C'est une blague, dit Alvin. Margaret, qui c'est, ces genses ?

— J'aurai tout le temps de t'expliquer en route. » Margaret se tourna vers les autres. « C'est dangereux pour vous de rester ici, Danemark, Gullah Joe. Venez avec nous. Alvin peut vous protéger jusqu'à ce que vous soyez dans le Nord, loin de cette ville indigne. » Puis elle se tourna vers Poissarde et la femme de Danemark. « Vous courez moins de risques, mais pourquoi resteriez-vous ? Nous allons vous emmener avec nous dans le Nord. Si vous voulez, vous pourrez aller à Vigor Church. Ou à Hatrack River. » Margaret regarda Gullah Joe et sourit « J'aimerais voir ce que les habitants de Hatrack River, avec leurs talents, feraient de vous. »

Danemark tira sur la manche d'Alvin. « Ce que vous avez fait pour votre frère. Le ramener de chez les morts. Et ma femme ? »

Il la fit avancer.

Alvin ferma les yeux, étudia la Noire un moment « C'est une vieille blessure, et c'est beaucoup lié au cerveau. J'connais pas. Allons-nous-en d'icitte et, quand on sera à l'abri dans l'Nord, j'ferai ce que

j'pourrai. »

Ils furent tous d'accord pour les accompagner. Quel choix avaient-ils ? « Vous pouvez pas emmener tout l'monde ? demanda Poissarde. Les esclaves de la ville, emmenez-les tous ! »

Margaret l'entoura du bras. « Si c'était en notre pouvoir, nous les emmènerions. Mais autant de monde... Qui accepterait d'un coup des milliers de Noirs libres ? Une fois qu'ils seraient dans le Nord, on les renverrait. Vous, nous pouvons vous emmener. »

Poissarde hocha la tête. « Je sais vous voulez bien faire. Ça sera jamais assez.

— Non, reconnut Margaret. Jamais assez. Mais nous faisons de notre mieux et nous espérons qu'à la longue ce sera suffisant. »

Alvin s'agenouilla encore près de Calvin, le secoua doucement, le réveilla. Calvin ouvrit les yeux et vit son frère. Il eut un rire joyeux.

« Toi, fit-il. T'es venu m'sauver. »

XV

Pères Et Mères

Mike Fink et Jean-Jacques Audubon attendirent à distance discrète tandis que Hezekiah Study conduisait En-Vérité et Purity à travers le cimetière. Les tombes se situaient dans un curieux renfoncement dans le mur d'enceinte. Purity s'agenouilla devant les tombes de ses parents et pleura. En-Vérité s'agenouilla près d'elle. Au bout d'un moment elle tendit la main vers Hezekiah et le força lui aussi à se baisser. « Vous êtes tout ce qui me reste d'eux, lui dit-elle. Je n'ai pas de souvenirs à moi, alors je dois compter sur les vôtres. Venez avec nous.

— Je vous accompagnerai jusqu'à Philadelphie, répondit Hezekiah. Au-delà, je ne promets rien.

— Dès qu'Alvin commencera à parler de la Cité de Cristal, vous aurez la révélation, dit En-Vérité. Je vous assure. »

Hezekiah eut un sourire piteux. « Aura-t-on besoin d'un vieux pasteur puritain ?

— Aucun doute là-dessus. Mais un lettré comme vous... je crois qu'il faudra vous arracher à tout ce que pourrez apprendre là-bas si on veut entendre un sermon de vous.

— Je n'ai pas le cœur aux sermons, de toute façon. Je suis las du son de ma propre voix.

— Alors n'écoutez pas, dit Purity. Pourquoi devrions-nous être privés de vos sermons uniquement parce que vous ne voulez pas les entendre, vous ? »

Ils s'attardèrent encore quelque temps près des tombes. Ce fut seulement au moment du départ qu'En-Vérité s'étonna de l'étrangeté d'un tel renfoncement ne renfermant que ces deux tombes. En dehors de cette excroissance, les murs du cimetière formaient un rectangle classique.

Hezekiah entendit la question et hocha la tête. « Eh bien, voyez-vous, quand on les a enterrés, le sorceleur a imposé que les tombes se trouvent en dehors du cimetière de l'église. On n'accepte pas les sorciers en terre consacrée. Puis les sorcisseurs sont partis, alors tous les voisins qui connaissaient et appréciaient les parents de Purity ont

abattu le mur à cet endroit-là et l'ont rebâti autour des tombes, si bien qu'elles font maintenant partie du cimetière, en fin de compte. »

*

Debout sur la rive sud du Potomac, ils attendaient le retour du bac qui les conduirait aux États-Unis – plus exactement en Nouvelle-Suède dont le nom ne disait pas qu'on y parlait désormais presque autant l'anglais qu'en Pennsylvanie. Un oiseau aquatique à longues pattes plongea majestueusement dans l'eau, passa avec grâce et élégance de l'état de créature aérienne à celui d'animal aquatique.

« Dommage, Audubon est pas là pour nous dire quel oiseau c'est », fit Alvin.

Arthur Stuart prit la main de Margaret. « Tu y étais, toi. Tu connais. C'est quelle sorte d'oiseau qui m'a transporté ? » Margaret le regarda d'un air étonné. « Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je m'appelle que j'ai volé. Des heures de temps, jusque dans l'Nord. Quelle sorte d'oiseau c'était ?

— Ce n'était pas un oiseau, répondit Margaret. C'était ta mère. Elle connaissait quelques sorcelleries dont se sert Gullah Joe. Elle a fabriqué des ailes et elle a volé en te portant pendant tout le voyage.

— Mais j'ai vu un oiseau, fit Arthur.

— Tu étais un nouveau-né. Comment peux-tu te souvenir ?

— Des ailes très grandes. C'était tellement beau d'voler. J'continue d'en rêver tout l'temps.

— Ta mère n'était pas un oiseau, Arthur Stuart, dit Margaret.

— Si. Un oiseau dans les airs et, après, une femme quand elle s'est posée par terre. »

Alvin se souvint alors d'une question qui avait obsédé Arthur pendant tout le temps où il avait côtoyé Audubon, une question qu'il n'avait jamais vraiment réussi à bien formuler pour obtenir la réponse qu'il désirait Alvin avait maintenant cette réponse.

« Elle t'attend, Arthur Stuart, dit-il. Avec ou sans ailes, ta mère oiseau vit toujours, elle t'attend pour le jour qui viendra. »

Arthur Stuart hocha la tête. « J'crois que t'as raison, dit-il. J'la sens des fois dans l'ciel, si haut que j'arrive pas à la voir, mais elle regarde en d'sous et elle me voit. » Il tourna les yeux vers Alvin et Margaret en quête d'encouragement. « C'est pas des bêtises, hein ?

— Il faudrait des milliers d'anges du paradis à la surveiller jour et nuit pour empêcher ta maman de te protéger », dit Margaret.

Le gamin hocha encore la tête. « C'est quand j'la verrai, fit-il, que j'connaîtrai mon vrai nom.

— Tous les noms seront vrais ce jour-là, dit Alvin. Quand on s'verra tous pour ce qu'on est réellement. »

Margaret n'ajouta rien. La perspective dans un avenir lointain d'un jour de la résurrection ne lui apportait aucun réconfort car elle n'avait jamais vu ce jour dans aucune flamme de vie. Toutes ses visions se terminaient tôt ou tard dans la mort. Voilà la réalité qu'elle connaissait.

Une réalité pourtant sans grande importance. Elle sentait son ventre s'arrondir là où grandissait la toute petite flamme du bébé. Du moment qu'elle avait le temps de vivre cette expérience, de mettre cette enfant au monde et de l'amener à l'âge adulte, elle ne se plaindrait pas lorsque la mort viendrait la chercher.

Le bac arriva et les passagers de Nouvelle-Suède débarquèrent bruyamment. Alvin, Margaret et Arthur retournèrent là où les attendaient Poissarde, Gullah Joe, Danemark et sa femme. Ils avaient voyagé vite mais la nouvelle les avait quand même rattrapés : on avait pendu en masse des esclaves rebelles à Camelot. Le pire était à craindre – John Calhoun avait proposé d'exécuter un Noir sur trois. Mais il s'avéra qu'on n'en avait pendu que vingt.

Que vingt.

On avait en outre lancé un mandat d'arrêt contre une fripouille du nom de Danemark Vesey, un métis illégalement affranchi qui avait tout manigancé en allant voir tous les bateaux négriers entrant au port. Eh bien, ce genre d'incident n'arriverait plus. On avait nettoyé Blacktown et on allait renforcer considérablement les lois concernant les déplacements des esclaves sans leur maître. Fini le temps des régimes indulgents pour les esclaves des colonies de la Couronne. Ils allaient apprendre qui était le patron.

Mais, une fois sur l'autre rive du Potomac, les versions changèrent. Les faits restaient les mêmes, mais on les rapportait avec une colère grandissante. Même les Noirs veulent la liberté, voilà ce qu'affirmaient les Nordistes. Quoi qu'ils aient prémédité, ils n'ont tué aucun Blanc. Et maintenant les colonies de la Couronne répriment encore plus durement ces malheureux. Ça suffit. Il faut poser des limites. Pas d'esclavage dans les territoires de l'Ouest. Et suppression des droits des pisteurs d'esclaves dans les États-Unis. Refus d'honorer le traité. Et si notre congrès actuel ne nous suit pas, nous en élirons un autre qui s'en chargera. Jamais plus un être humain du Nord ne sera la propriété d'un autre. Peut-être ne s'en rendait-on pas encore compte, mais c'étaient là des rumeurs de guerre, et ces graines ne tarderaient pas à porter leurs fruits. Margaret avait passé des mois à tenter d'empêcher pareil affrontement. Désormais elle savait que c'était le seul espoir de mettre fin à l'esclavage. Malgré les horreurs qu'elle présageait c'était une guerre qu'il fallait livrer. Et ici, en Nouvelle-Suède, les discussions sur un conflit éventuel venaient du bon camp. C'étaient ses semblables qui parlaient.

En entendant une telle conversation dans une auberge en bord de route où tous les clients pouvaient s'asseoir à la même table, Noirs, Blancs et tout l'éventail intermédiaire, Danemark se renversa sur sa chaise, se croisa les mains derrière la tête et déclara :

« Fait du bien d'être chez soi ! »

Durant tout le voyage, Alvin s'attela sans relâche à guérir les dommages causés à la femme de Danemark. Margaret lui avait certifié que tous les souvenirs de l'esclave existaient toujours dans sa flamme de vie, quelque part, mais qu'elle ne les voyait pas parce qu'ils restaient cachés à la femme elle-même. La tâche était longue, minutieuse, il ne guérissait que quelques nerfs à la fois, quelques toutes petites parcelles du cerveau. Mais tout le monde voyait les progrès que réalisait sa patiente. Elle boitait de moins en moins. Ses mains se faisaient plus habiles. Son parler plus clair. La mémoire lui revenait.

Puis un matin elle se réveilla en poussant un cri au sortir d'un rêve horrible. Poissarde était avec elle, mais Danemark arriva aussitôt au pas de course. Lorsqu'il entra dans la chambre, sa femme leva les yeux sur lui et dit : « J'ai rêvé t'as essayé me tuer ! »

En pleurant, Danemark lui avoua son terrible péché et implora son pardon. « J'suis plus cet homme-là », dit-il.

Cette guérison serait elle aussi longue et difficile.

Le trajet qu'Alvin avait effectué en une seule nuit en courant, porté par le chant vert, leur prit plus d'une semaine en marchant d'un pas tranquille. Mais ils en virent tout de même la fin dans une rue familière de Philadelphie. Arthur Stuart reconnut la pension et courut devant ses compagnons. Bientôt Mike Fink jaillit dans la rue pour les accueillir, suivi plus lentement mais avec tout autant de plaisir par En-Vérité, Purity et Hezekiah. Et lorsqu'Alvin pénétra dans la maison, il tomba sur une madame Louder couverte de farine qui ne se priva pas pour autant de le serrer dans ses bras. Elle adopta aussitôt Margaret comme sa fille préférée et fut tellement aux petits soins pour le bébé à venir qu'Alvin l'accusa pour blaguer de se prendre pour la mère.

Alvin et Margaret héritèrent de la meilleure chambre, celle avec un balcon donnant sur le jardin. C'est là qu'ils restèrent ce même soir, à goûter la paix de leur première nuit ensemble depuis si longtemps qu'Alvin s'étonna tout haut que leur enfant ait jamais pu être conçu.

« Il ne faut plus nous séparer comme ça, dit Margaret.

— Ben, c'est pas pour t'accuser, mais t'as tout autant voyagé qu'moi.

— C'est fini. Tu ne te débarrasseras plus de moi. »

Alvin soupira. « J'veux jamais me débarrasser de toi, mais j'veux aussite mettre le bébé à l'abri. J'vais t'emmener chez nous – Hatrack ou Vigor Church, comme tu veux – mais faut qu'j'aille dans une ville

du Tennizy qui s'appelle Crystal City.

— Emmène-moi avec toi.

— Pour courir le risque d'accoucher sus la route ? Non, merci », fit Alvin.

Margaret soupira à son tour. « Tous ces va-et-vient, toutes ces séparations, et qu'avons-nous accompli ? La guerre va quand même éclater. Et tu ne sais toujours pas comment te servir de ton soc de charrue, ni en quoi consiste réellement la Cité de Cristal, ni comment la bâtir.

— J'connais tout d'même quèques affaires, fit Alvin. Et p't-être que la principale raison de ces voyages, c'est pas les ouvrages qu'on avait en tête. C'est p't-être les genses qui s'trouvent dans les aut' chambres. Danemark, Gullah Joe, Poissarde et la femme de Danemark... m'est avis qu'on va tous les emmener à la Cité de Cristal, en fin d'compte. Pour c'qui est de Purity et d'Hezekiah... m'est avis qu'ils viendront aussi.

— Et Calvin, dit Margaret. Il a changé.

— Mais il pourra pas s'décider à nous suivre.

— Je crois qu'il a honte de ce que son insouciance a provoqué à Camelot. Mais il est plus sérieux. Sa flamme de vie révèle beaucoup de chemins qui mènent quelque part. Et...

— Et ? »

Elle porta la main de son mari à ses lèvres et l'embrassa. « Et j'ai peut-être d'autres raisons de m'intéresser à l'avenir avec davantage d'espoir.

— M'est avis qu'il pense sûrement autrement, asteure qu'il me doit un brin la vie.

— Bah, ne compte pas sur de la reconnaissance. C'est la plus éphémère de toutes les vertus humaines. Le changement chez lui doit être plus profond. Ç'a commencé quand il a soulevé cette vague pour empêcher la révolte des esclaves, je crois. Des milliers de vies ont été sauvées. »

Alvin gloussa.

« Pourquoi ris-tu ?

— Ben, j'étais sus la route, mais j'regardais ce qui s'passait pus loin. Je l'ai vu qu'essayait d'agiter l'eau, comme le jeu qu'on avait étant drôles. Mais il était si mal en train, il était pas de taille, il arrivait pas à s'concentrer.

— Alors c'est toi qui l'as fait.

— C'était pas facile, même pour moi, alors que j'étais bien portant et habitué.

— Eh bien, ne lui dis pas qu'il n'est pour rien dans cette inondation. »

Alvin se mit à rire.

« Pour lui ôter le seul souvenir d'avoir fait quèque chose d'héroïque ? Pas de danger. »

Ils restèrent un moment sans parler. Puis Margaret se tapota le ventre et soupira.

« Quoi ?

— Je me disais que ma mère aurait adoré se trouver ici avec nous. Elle aimait tellement les bébés. Elle en a perdu deux avant que j'arrive et que je survive à la petite enfance.

— Mais elle est icitte, ta mère », fit Alvin. Il tendit la main et la posa sur la poitrine de sa femme, au niveau du cœur. « Chaque battement d'cœur, c'est elle qui l'a mis là, elle a entendu ces battements dedans son ventre, mois après mois. Elle est dans ta flamme de vie asteure, comme t'étais dans la sienne. Ça s'en va pas à cause d'une 'tite affaire comme la mort. »

Margaret lui sourit. « J'imagine que tu as raison, Al. Comme d'habitude. »

Il l'embrassa. Ils restèrent encore un moment sur le balcon, jusqu'à ce que les moustiques les forcent à rentrer. Ils s'endormirent collés l'un à l'autre, et même durant leur sommeil ils ne cessèrent de se chercher de la main, de peur que l'être aimé ne se soit éclipsé au cours de la nuit.

Comme par miracle, ils étaient encore là au matin, peau contre peau, respirant d'un même souffle, leurs cœurs battant d'un même rythme, leurs flammes de vie *éclatantes*, leurs existences étroitement mêlées.

AINSI S'ACHÈVE
FLAMMES DE VIE

CINQUIÈME LIVRE DES
CHRONIQUES D'ALVIN LE FAISEUR